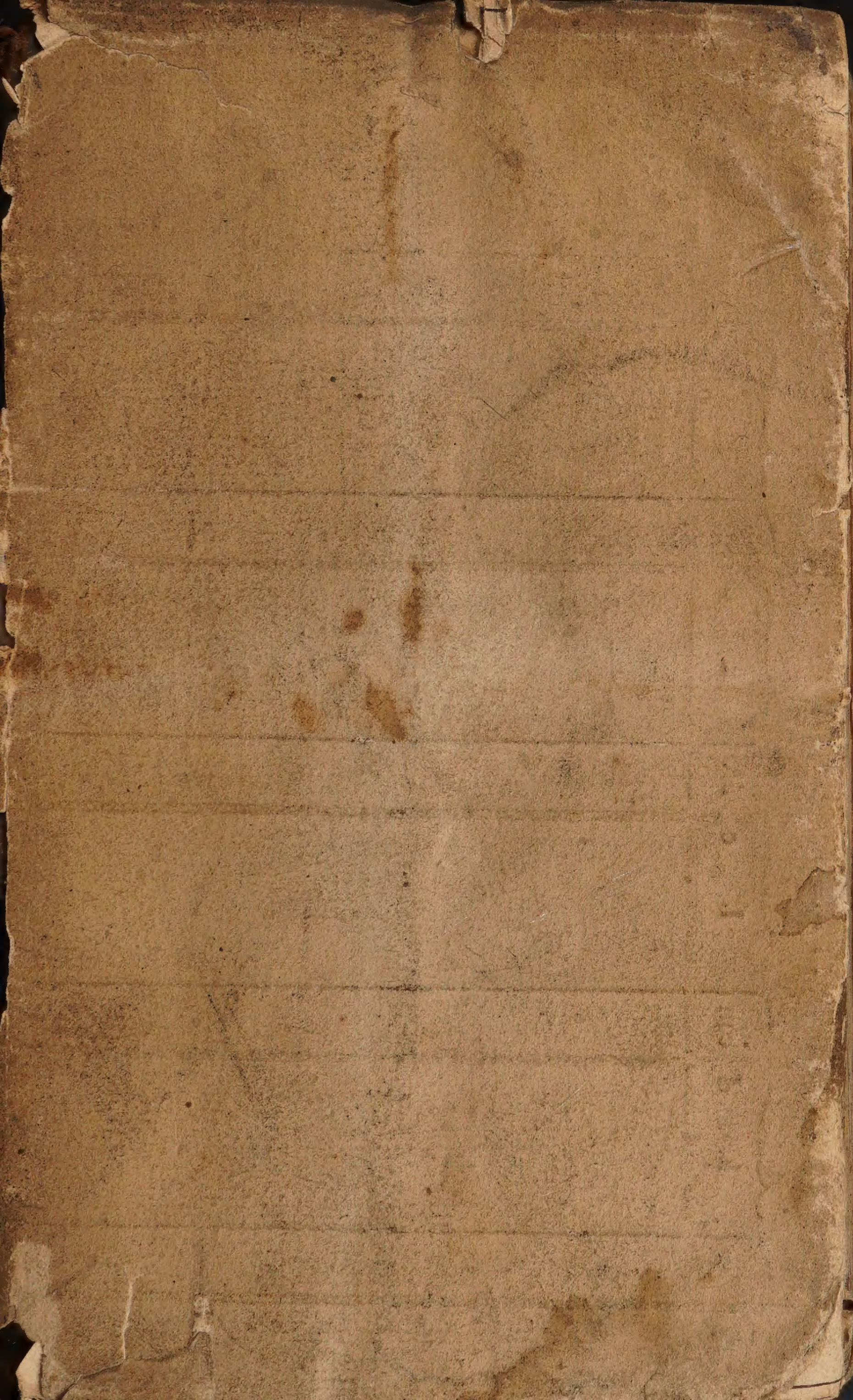




Paris. ~~de~~ d'Houry? ~~1745~~
[17-?]

Felbert
Paris 09




3

uour

gamoufou

Pour

ores

pour

dax

pour

Po

Pour

Pour

pour

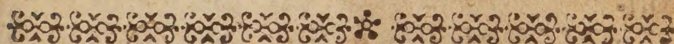
fattouer

99



ABREGÉ COMPLET DE LA CHIRURGIE DE Me. GUY DE CHAULIAC, célébre Medecin de Montpellier.

Expliquée par Demandes & par Réponses.



Des principes de la Chirurgie.

L y a quatre ſortes de Chirurgie : l'Empirique, la Rationelle, la Dognatique, & la Méthodique.

La Chirurgie Empirique eſt une pratique appuyée ſur l'expérience, qui ne conſulte ni la cauſe, ni les ſignes des maladies, & qui n'a pour toutes régles que l'évenement.

La Chirurgie Rationelle eſt fondée ſur la raiſon ; elle ne regarde l'expérience que comme une choſe hazardeuſe & incertaine, & ne s'arrête ni aux accidens qui ſurviennent aux maladies, ni aux circonſtances du tems, de l'âge, & du ſexe, mais ſeulement aux premieres indications.

La Chirurgie Dogmatique, eſt celle qui s'appuye ſur des préceptes & des maximes ; elle conſidere la complication, les ſignes & les accidens des maladies, ſans en omettre la moindre circonſtance & la moindre indication : elle eſt beaucoup plus théorique que pratique, & par conſequent plus utile pour le conſeil que pour l'operation.

La Méthodique enfin, qui eſt fondée ſur la raiſon & ſur l'experience, n'eſt autre choſe que la Théorie & la Pratique ; on apprend l'un & l'autre dans le Chapitre ſingulier : c'eſt le premier Traité de la Chirurgie, & celui qui en renferme tous les principes generaux & particuliers.

CHAPITRE SINGULIER.

Dans lequel on enſeigne comment ſe diviſe la Chirurgie, & comment on la définit.

LA Chirurgie ſe diviſe en Théorique & en Pratique ; l'une & l'autre comprennent quatre choſes.

Le Théorique explique 1°. ce que c'eſt que Chirurgie : 2°. quelle eſt ſa matiere : 3°. quelle eſt ſa fin : 4°. par quel ordre on doit l'apprendre.

La Chirurgie Pratique renferme auſſi quatre choſes : 1°. ce que c'eſt que l'Operation de Chirurgie, & combien il y en a : 2°. comment il les faut faire : 3°. quelle eſt la méthode de les bien faire : & enfin les conditions qui ſont neceſſaires pour les executer avec adreſſe.

Comment connoît-on la Chirurgie ?

On la connoît en trois manieres ; par ſon étimologie, par ſa définition, & par ſa diviſion.

Qu'eſt-ce qu'étimologie ?

C'eſt la ſignification d'un mot,

Comment connoît-on l'étimologie du nom de Chirurgie ?

On la connoit à cause que le mot de Chirurgie eſt composé de deux mots grecs, dont le premier eſt *kêir*, qui ſignifie la main ; & l'autre *ebgaſia*, operation. C'eſt de-là qu'Ariſtote appelloit Chirurgiens, ceux qui touchoient ſes inſtrumens, parce que ce mot de Chirurgien ſe donnoit autrefois à tous ceux qui travailloient de la main ; mais aujourd'hui on n'appelle Chirurgien, que celui qui avec méthode & raiſon guerit les maladies du corps humain par l'operation de la main.

Qu'eſt-ce que Chirurgie ?

Guy de Chauliac, dit que c'eſt une ſcience qui enſeigne la façon & la méthode d'operer, & qu'elle guerit les hommes, en conſolidant, en inciſant, & en faiſant les autres operations de la main. Tagault l'a défini, un art qui eſt propre à guerir les maladies du corps humain par operation de la main; & Paré dans ſon Introduction à la Chirurgie, dit, que c'eſt un art qui enſeigne à guerir les maladies, les cauſes, & les ſymptômes qui arrivent au

corps humain, par operation de la main.

La Chirurgie eſt-elle ſcience ou art ?

Il eſt certain que la Chirurgie Théorique eſt une ſcience, puiſqu'elle eſt ſéparée de l'action; qu'elle ne conſiſte que dans la connoiſſance des régles, des préceptes & des théorêmes qui s'apprennent par la démonſtration; & qu'elle contient même des préceptes qui font connoître les cauſes des maladies : c'eſt pourquoi Guy de Chauliac a dit fort à propos en cette occaſion, que l'on pouvoit ſe rendre très-ſçavant dans la Chirurgie ſans l'exercer; de même qu'un Médecin peut en ſçavoir les régles ſans travailler de la main.

La Chirurgie pratique étant la partie active, par laquelle nous exécutons avec promptitude & avec adreſſe les choſes que la raiſon a fait trouver, on appelle cette partie art, parce que c'eſt une habitude que l'on acquiert par exercice.

Les Philoſophes diſtinguent trois ſortes d'arts, un actif, un contemplatif, & l'autre effectif ou pratique. Le premier n'a pour objet qu'un action

qui ne laiſſe rien de ſenſible après l'operation, comme la Muſique : le ſecond eſt le contemplatiſ, qui n'a en vûë que l'évidence de la verité, comme l'Aſtronomie, qui fait contempler les aſtres pour apprendre la verité de leurs mouvemens par des régles infaillibles : le troiſiéme eſt appellé effectif ou pratique, parce qu'après l'action il en réſulte un ouvrage, comme un tableau, par exemple, après que le Peintre a travaillé, ou une ſtatuë, après que le Sculpteur s'y eſt employé.

Y a t-il une autre diviſion des arts?

Oüi, on les diviſe encore en mécaniques & en liberaux. La Logique qui eſt l'art de penſer ; la Rhétorique qui apprend l'éloquence ; & les Mathématiques qui, à proprement parler, ſont la ſcience des proportions, voilà ce que l'on appelle les arts liberaux. Quand je dis que la Rhétorique apprend l'éloquence, on doit ſçavoir qu'elle ne fait ſeulement, auſſi-bien que la Poëſie, que cultiver & polir les talens naturels avec leſquels nous naiſſons ; car ceux qui ont naturellement le raiſonnement le plus fort, & qui ſçavent le mieux diriger leurs penſées pour les

proposer aux autres dans un ordre clair & intelligible, ne laissent pas de passer pour les meilleurs Orateurs, quoiqu'ils n'eussent jamais apris la Rhétorique, & qu'ils ne parlassent que bas-Breton. De même ceux qui ont les inventions les plus agréables, & qui les sçavent exprimer avec le plus d'ornement, de grace & de douceur, ne laisseroient pas d'être les meilleurs Poëtes, quoique l'art Poëtique leur fût inconnu. Par-là l'on voit que l'éloquence & la Poësie sont des dons de nature, & non des fruits de l'étude.

Les autres arts où l'on travaille des mains, sont appellez mécaniques, d'un mot grec qui signifie quelque chose que l'esprit invente, pour en laisser l'execution à l'adresse des mains; par où l'on voit que tous les arts mécaniques n'ont rien qui doivent les faire mépriser, comme le pense le vulgaire; au contraire, leurs inventeurs sont beaucoup à loüer, d'avoir sçû trouver tant de choses si utiles & si necessaires à la vie des hommes.

Qu'est-ce que définition?

La définition d'une chose est un petit discours clair & intelligible, qui

en exprime la nature par le genre & par la différence, comme lorſque l'on dit : l'homme eſt un animal raiſonnable, *animal* eſt le genre de cette définition, & *raiſonnable* en eſt la différence ; parce que c'eſt par la raiſon ou la penſée, que l'homme différe des autres animaux. On appelle cette définition eſſentielle, d'autant que l'accidentelle eſt celle qui explique la nature de la choſe par le genre & par une proprieté ; comme quand on dit : l'homme eſt un animal riſible, *animal* eſt le genre, & ce mot de *riſible* eſt une proprieté qui ne convient qu'à l'homme.

Combien faut-il de conditions pour rendre bonne la définition eſſentielle ?

Quatre : 1°. il faut qu'elle ſoit claire & intelligible : 2°. qu'elle n'ait rien de ſuperflu ; 3°. que tous les mots conviennent à la choſe que l'on définit ; & enfin qu'elle ſoit composée de genre & de différence, comme nous avons dit.

Il y a bien des choſes que l'on définit, où la plûpart de ces conditions manquent ; mais ce ſont auſſi plûtôt des deſcriptions, que de vrayes définitions.

Des cinq universaux.

COmme tous les jours les Chirurgiens parlent de genre, d'espéce, de différence, de propre & d'accident, c'est ce qui fait qu'on les a expliquez dans le Chapitre singulier ; ainsi si nous n'en parlions pas, on pourroit dire que nous aurions omis des choses necessaires. On entend par genre, un mot général qui se donne à plusieurs choses différentes en espéce ; par exemple, le nom d'animal est un genre, parce qu'il convient à toutes sortes d'animaux, science à toutes sortes de sciences, & art à tous les arts. De même la diartrose est un genre d'articulation libre, parce qu'elle convient à l'énartrose, à l'artrodie, & au ginglyme, qui sont des espéces d'articulations où il y a du mouvement ; & si la nartrose est un genre d'articulation serrée, parce qu'elle a des espéces, qui sont la suture, l'harmonie, & la gomphose.

L'on fait de deux sortes de genre ; l'un que l'on appelle *généralissime*, & l'autre *subalterne*. Le genre généralissime est un genre suprême, qui n'en a pas d'autre au-dessus de lui ; par exem-

ple, la maladie qui renferme toutes les autres indiſpoſitions, c'eſt un genre généraliſſime. Le genre ſubalterne eſt celui qui peut être genre & eſpéce, ſelon différentes conſidérations; par exemple, l'apoſtéme eſt un genre, ſi on a égard au phlegmon, à l'éréſipelle, à l'œdeme, & au ſchirre, qui ſont des eſpéces de tumeurs contre nature; mais l'apoſtéme eſt auſſi une eſpéce, ſi on le rapporte à la maladie, parce que c'eſt elle qui eſt au-deſſus de toutes tumeurs cauſées par un amas d'humeurs.

L'eſpéce eſt ce qui convient à pluſieurs choſes, qui ne différent entr'elles que par le nombre; par exemple, l'homme eſt une eſpéce d'animal, mais qui différe des autres par la raiſon. Chaque choſe a ſon eſpéce; par exemple, dans les animaux à quatre pieds, il y en a une infinité d'eſpéces qui différent entr'eux par des qualitez ou par des proprietez qui leur ſont particulieres.

La différence, qui eſt une troiſiéme nature univerſelle, eſt de trois ſortes; ſçavoir commune, propre, & très-propre.

La différence commune eſt lorſqu'une choſe differe d'une autre par un acci-

dent séparable. Apportons un exemple pour mieux faire entendre la chose : Un homme qui se promene à pied dans le Cours, differe d'un autre qui s'y promene assis dans son carosse ; & il en differe, parce qu'il marche, & que l'autre est en repos : or le marcher est un accident séparable, parce qu'on ne marche pas toûjours ; demeurer en repos à la même place, c'est aussi un accident séparable, parce qu'on n'y demeure que pour un tems.

La différence propre est lorsqu'une chose est différente d'une autre par un accident inséparable ; par exemple, un geant differe d'un nain par sa grandeur ; & la haute stature de cet homme est en lui un accident qui n'en peut être séparé, parce que la grandeur des choses leur reste toujours, à moins qu'on ne les endommage ou qu'on ne les détruise, comme on le voit ; parce qu'on ne sçauroit ôter d'une chose grande ce qui la rend grande, qu'on ne diminuë tout autant de la chose ; comme si à ce qui a vingt pieds, on en ôte dix, cette grandeur qui étoit de vingt pieds, se trouve réduite à dix.

La différence très-propre, c'est lors-

qu'une chose differe d'une autre par une différence spécifique ; par exemple, l'homme differe des animaux par la raison ; l'esprit est différent du corps par la pensée, parce que l'esprit pense, & que le corps n'a que l'étenduë de ses dimensions.

Le propre est de quatre sortes ; ainsi lorsqu'une chose convient à quelqu'un, comme d'être Médecin, Chirurgien, Apoticaire, ou de quelqu'autre profession, c'est la premiere sorte de propre : quand une chose convient à toute l'espece, comme aux animaux d'avoir deux yeux, c'est la seconde sorte de propre : quand une chose convient â toute l'espece dans un certain tems, comme à l'homme & aux animaux de blanchir dans leur vieillesse, voilà ce qu'on apelle la troisiéme sorte de propre : enfin, la quatriéme sorte de propre, c'est l'orsqu'une chose convient à toute l'espece, à elle seule, & toûjours ; par exemple, à tous les hommes *de rire* & *de pleurer* : car il n'y a qu'eux capables de ces propriétez, tous les autres animaux ne pouvant rire ni pleurer ; & si l'on dit que si le singe rit, ce sont plûtôt les mines grotesques de son visage qu'un

vrai ris. Pour les cerfs, on nous rapporte qu'ils pleurent, lorsque poursuivis par les chasseurs, ils se sentent aux abois ; qu'ils se laissent tomber de lassitude sur le derriere ; & que penchant la tête, ils versent (dit-on) un torrent de larmes, qui est la marque de la tristesse qu'ils ressentent aux aproches de la mort. Mais ces larmes ne seroient-elles point plûtôt l'effet des agitations & des courses extraoadinaires de cet animal : car si en courant, on se trouve après tout en sueur, ce qui marque une grande séparation de lymphe, pourquoi la même chose n'arrivera-t-elle pas dans les glandes lacrimales de ce cerf, qui doivent faire une filtration abondante, à cause de la rapidité avec laquelle le sang a été porté par les artéres carotides de ce furieux animal, qui en courant donne mille secousses à sa tête, ce qui peut bien obliger la lymphe à se séperer en abondance, quand l'animal n'a presque plus de force.

L'accident est de deux sortes, séparable, & inséparable. On appelle accident séparable, ce qui survient de nouveau à un sujet ; comme le dormir, à celui qui ne dormoit pas ; le travail,

à celui qui ſe repoſoit ; une maladie ; à celui qui étoit en ſanté. Ces choſes ſont des accidens ſéparables, qui ne ſont pas tellement attachez à leur ſujet, qu'ils ne s'en puiſſent ſéparer, comme on le voit dans les exemples que nous venons de donner : la maladie eſt un accident qui nous peut arriver ; mais c'eſt un accident qui ſe ſéparera de ſon ſujet, quand on guérira : le travail eſt un accident qui paſſe quand on le quitte: le dormir eſt de même un accident qui ne dure pas toujours.

L'accident inſéparable eſt comme la noirceur d'un Ethiopien, qu'un Baigneur ne ſçauroit blanchir, quand il le laveroit un ſiécle : la grandeur eſt un accident inſéparable ; car à un homme grand, on ne lui ôte pas ſa grandeur en le coupant en deux ; ainſi c'eſt une choſe inſéparable ; & quand on eſt grand, c'eſt pour toûjours. Voilà ce qu'il y avoit à dire ſur les univerſaux de notre Chapitre ſingulier : ſi on traite ces choſes plus amplement, on fait mal ; parce qu'un jeune Chirurgien n'a que faire de Logique, qui eſt la partie de Philoſophie où toutes ces choſes ſont traitèes fort au long, pour

former les jeunes gens au raiſonnement.

Combien la Chirurgie a-t-elle de parties?

Guy de Chauliac les diviſe en deux ; ſçavoir en générales & en ſpéciales. Les générales, ſelon Paul Æginette, ſont diviſées en parties molles, & en parties dures : les parties molles ſont la peau, la graiſſe, les muſcles, les viſceres de la poitrine & du bas-ventre, & ce qui eſt dans le crane ; comme auſſi tous les vaiſſeaux ſanguins, les ligamens, les tendons, les nerfs, & toutes les membranes : les parties dures ſont les os, les cartilages & les ongles.

Les parties ſpéciales ou particulieres de la Chirurgie, ſont les maladies qui lui ſont ſujettes, comme les apoſtêmes, les playes, les ulceres, les fractures, les luxations, & toutes les autres qui demandent l'opération de la main, pour être guéries avec méthode.

La Chirurgie ſe peut encore diviſer, ou par rapport à ſes opérations, ou par rapport à ſon ſujet, & à ſes différentes maladies. Par rapport à ſes opérations, on la diviſe en ſintheſe, diéreſe, exéreſe, & protheſe : la ſintheſe unie ; la diéreſe diviſe ; l'exéreſe ôte les corps

étrangers ; & la prothese ajoûte quelque organe qui manque à la necessité ou à la perfection du corps. A l'égard du sujet de la Chirurgie, qui est le corps humain, elle exerce ses opérations sur les parties molles, & sur les parties dures.

Que faut-il entendre par la matiere sujette à la Chirurgie ?

On entend le corps humain, qui est le sujet propre de la Chirurgie, les instrumens & les médicamens qui servent à la guérison des maladies.

Le sujet d'une science se prend aussi pour l'objet auquel on rapporte toutes les propriétez & toutes les conséquences qu'on peut tirer de cette science : ce mot se prend encore pour la matiere sur laquelle un ouvrier employe toute son adresse pour faire son ouvrage. Enfin, les Chirurgiens entendent par le mot de *sujet*, comme nous venons de dire, le corps humain. Les instrumens & les médicamens qui servent à l'opération, ne sont que le sujet impropre de la Chirurgie, en tant qu'ils sont les moyens pour guérir la maladie & pour conserver la santé.

Combien y a-t'il de choses qui empê-

chent de parvenir à la fin de la Chirurgie?

Il y en a trois. La premiere eſt l'indiſpoſition du malade, ou la foibleſſe de ſon tempérament, & quelquefois même la répugnance qu'il a à prendre les remedes neceſſaires & convenables à ſa guériſon. La ſeconde eſt l'ignorance ou la timidité du Chirurgien, qui neglige, qui craint, ou qui ne prévoit pas aſſez les changemens & les accidens qui ſurviennent quelquefois ſi ſubitement à une playe, qu'on ne peut plus y remedier. La troiſiéme eſt la partie malade; car s'il arrive, par exemple, que les ventricules du cœur ou les grands vaiſſeaux ſoient offenſez, la playe eſt incurable, à cauſe de la perte du ſang qui cauſe auſſi-tôt la mort. Il en eſt de même de la lépre confirmée, ou d'un chancre inveteré, auquel il ne faut point toucher; ou bien enfin lorſque la guériſon d'une partie cauſe une plus grande maladie, comme quand on guerit de vieilles hémorroïdes ou de vieux ulceres; ce qui produit le plus ſouvent des hydropiſies ou d'autres maladies, par la ſuppreſſion de ces écoulemens, dont parle Hipocrate dans l'Aphoriſme douziéme du ſixiéme Livre.

Que si les parties sont membraneuses, comme l'estomac, les intestins, & la vessie, les playes en sont difficiles à réünir, non pas à cause que ce sont des parties spermatiques, comme ont crû les Anciens, lesquelles ne se réünissoient (selon eux) que par une seconde intention de nature, mais plûtôt parce que ces parties sont d'une substance dont le tissu est fort serré, & qu'elles sont outre cela dans un continuel mouvement.

Combien l'art nous enseigne-t'il de moyens pour parvenir à sa fin?

Trois : 1°. de corriger l'intemperie des parties similaires : 2°. d'empêcher la mauvaise conformation des parties organiques : 3°. de remédier à la solution de continuité des unes & des autres.

Comme il est bien difficile de parvenir à la connoissance de la Chirurgie, sans suivre un ordre méthodique, car autrement on travailleroit en vain ; il faut que le Chirurgien sçache ce que c'est qu'ordre, & combien il y en a pour apprendre les sciences.

L'ordre est défini : un moyen facile pour trouver ce que l'on cherche, & pour réduire en art ce que l'on a trouvé.

Combien y a-t'il d'ordres pour arriver à la connoiſſance de la Chirurgie ?

Il y en a trois ; ſçavoir celui de compoſition, celui de reſolution ou de diviſion, & celui de définition.

L'ordre de compoſition nous fait connoître les choſes par la démonſtration des parties les plus ſimples, en finiſſant par les compoſées : c'eſt un ordre qu'il faut tenir pour enſeigner.

L'ordre de réſolution ou de diviſion eſt contraire au premier, parce qu'il commence par les parties les plus compoſées, avant que de paſſer aux plus ſimples, & qu'il diviſe le tout en pluſieurs parties : cet ordre ſert à trouver ce qu'il y a de particulier dans les ſciences.

L'ordre de définition eſt celui qui diviſe le tout en ſes parties ; il commence par la définition qui comprend en peu de mots la choſe que l'on définit.

Le Chirurgien qui veut connoître le corps de l'homme, commence volontiers par les élemens ; il paſſe enſuite aux humeurs, & va des parties ſimples à celles qui ſont compoſées ; mais la coûtume étant de ſuivre l'ordre de diviſion lorſqu'on fait l'anatomie, il fera mieux

de diviſer le corps en régions, les régions en parties compoſées, & les compoſées en ſimples.

Qu'eſt-ce qu'operation de Chirurgie?

C'eſt un induſtrieux & particulier mouvement de la main ſur le corps de l'homme, pour lui rendre ou lui conſerver la ſanté.

Combien y a-t'il de ſortes d'opérations de Chirurgie?

Il y en a quatre; la ſinthéſe, la diéreſe, l'exéreſe, & la protheſe, dont on a expliqué les fonctions. Paré en ajoûte une cinquième, qu'il appelle *taxis*: elle remet en la place ce qui en eſt ſorti; comme par exemple, les inteſtins dans les hernies; mais on ne la diſtingue pas de la ſintheſe particuliere.

Que-ce que la ſintheſe?

C'eſt une opération de Chirurgie qui réünit les parties qui ont été diviſées. Elle eſt commune & particuliere: la ſintheſe commune eſt celle qui ſert non-ſeulement à la particuliere, mais encore à toutes les autres opérations; on la nomme liaiſon, parce qu'elle comprend les bandages, les compreſſes, les attelles, & la ſituation de la partie.

La ſintheſe particuliere ſe pratique à

certaines parties, & dans des maladies particulieres : elle eſt de deux ſortes ; la premiere réünit les os fracturez, & remet les luxations ; & la ſeconde réünit les parties molles.

La ſinthese particuliere ſe fait avec diviſion, ou ſans diviſion ; on appelle celle-ci *taxis*, comme nous avons déja dit. Celle qui ſe fait avec diviſion, eſt de deux ſortes : la premiere s'appelle *épagogue*, parce qu'elle approche les parties qui ſont ſéparées, comme les difformitez des oreilles, des lévres, & du nez, qui arrivent dès la premiere conformation, ou bien par quelque accident : la ſeconde s'appelle *raphé* ou *couture* ; elle réünit les parties molles par le moyen d'une aiguille enfilée.

Qu'eſt-ce que la dierese ?

C'eſt une opération qui ſépare les parties qui étoient unies contre l'ordre naturel : il y en a de quatre ſortes ; ſçavoir l'entamure, la piquure, l'arrachement, & la brulure.

La premiere eſpece de diéreſe, qui eſt l'entamure, eſt une diviſion faite par les inſtrumens ; & comme il y a des parties molles & des parties dures, elles ont auſſi leurs differences d'antamures.

Celles des parties molles sont nommées par les Grecs, aplotomie, Catachasmos, periérese, hypospathisme, péryscithisme, encopé, angeiotomie, & lithotomie : expliquons ces termes.

L'aplotomie, qui est la premiere espece d'antamure des parties molles, comprend toutes les simples ouvertures ; comme de faire une saignée ; de percer un abscès pour en faire sortir la matiere ; de séparer les doigts des petits enfans, qui sont quelquefois unis ensemble; de faire une incision aux membranes qui peuvent boucher quelque ouverture naturelle, comme à celles qui ferment l'anus des enfans nouveaux-nez, & la vulve des petites filles.

Le Catachasmos n'est autre chose que les scarifications qui se font à la peau. Il y a trois sortes de scarifications apellées mouchetures, incisions & taillades : les mouchetures sont des scarifications légeres qui n'entament que la peau : les incisions sont plus profondes, elles vont dans les chairs ; & les taillades sont de grandes incisions qui profondent quelquefois jusqu'à los.

La périérese étoit ces incisions que les Anciens faisoient autour des grands

abſcés, en les faiſant finir en pointe au centre de la tumeur.

L'hypoſpathiſme étoit une inciſion pratiquée au devant de la tête, au milieu du front, avec un inſtrument fait en ſpatule, qui étoit tranchant par le bout; l'inciſion alloit juſqu'à l'os.

Le peryſcithiſme étoit encore une autre inciſion, mais circulaire, qui ſe faiſoit d'une temple à l'autre juſqu'à l'os, au-deſſous de la ſuture coronale. Ces trois anciennes manieres d'opérer en Chirugie, en ſont preſentement bannies, à cauſe de leur difformité & de leur trop grande cruauté.

L'encopé, c'eſt lorſqu'on coupe une partie ou un membre entier: une partie, comme lorſqu'il faut couper un doigt, ou des eſquilles éclatées du corps d'un os, & alors cette diviſion retient ſon nom d'encopé: un membre entier, comme quand on coupe le bras, l'avant bras, la cuiſſe, ou la jambe, & on l'appelle acrotériaſme. On pratique ces diviſions pour les membres gangrenez, & pour les parties qui ſont inutiles & incommodes.

A l'occaſion de l'amputation, on devroit aſſurément préférer la ligature du

vaiſſeau au bouton : c'eſt pourtant ce qu'on ne pratique pas aux Hòpitaux de Paris ; & je crois que ce qu'ils en font, ne leur déplaiſe, eſt pour avoir plûtòt fait ; car la ligature eſt difficile, & il n'y a que ceux qui ont accoûtumé de la faire ſouvent, qui la faſſent bien. Paré, célébre Chirurgien, faiſoit toûjours la ligature dans ſes amputations, & s'en trouvoit très-bien ; & aujourd'hui ſi des Praticiens appliquent le bouton, comme je le viens de dire, il y en a d'autres qui ne ſont pas moins habiles, qui ne ſe ſervent jamais du bouton ; mais qui lient les vaiſſeaux avec beaucoup d'adreſſe, ainſi que font tous les Chirurgiens d'armée.

L'angeiotomie eſt une diviſion qu'on pratique aux vaiſſeaux ; on l'appelle anévriſme, quand c'eſt une opération à une artere ; & varice, lorſque c'eſt à une veine.

Enfin la lithotomie, qui eſt la derniere eſpece d'entamure, eſt une opération par laquelle on tire la pierre hors de la veſſie.

La piquure, qui eſt la deuxiéme eſpece de diéreſe, que l'on pratique ſur une partie molle, ſe fait en trois manieres ;

mieres : avec l'aiguille, la lancette, & les sangsues : avec l'aiguille, pour ôter cette petite peau qui forme un rideau au-devant de la prunelle ; & cette pellicule qui est attachée là, se nomme cataracte. Pour ces petites vessies qui viennent à la peau, & qui font tant de démangeaison, on les perce encore avec l'aiguille, ou on les coupe avec la pointe des ciseaux ; on appelle ces vessies phlictines. Le seton comprend aussi l'aiguille, mais une grosse aiguille qui porte sa méche.

La lancette a servi long-tems à percer le ventre des hydropiques, pour en faire sortir l'eau ; mais on a trouvé plus commode l'instrument appellé trocard, c'est un poinçon triangulaire qui entre dans une canule : Quand on a percé le ventre, on retire le trocard, & on laisse la canule, par où coule l'eau comme d'un robinet de fontaine. L'instrument est de l'invention de Sanctorius, Médecin de Padouë.

On range les sangsues sous la piquure ; parce que ce sont des vers aquatiques qui ont un petit aiguillon dans la gueule, qui est creux, & pointu par le bout comme une aiguille ; c'est avec cette

petite ſeringue qu'elles ſuccent le ſang des vaiſſeaux où elles s'attachent ; l'uſage des ſangſues eſt pour les maladies de la peau ; elles conviennent aux hémorroïdes & dans les varices ; on en applique auſſi au front & ſur les temples, dans de grands maux de tête.

La troiſiéme eſpece de diéreſe eſt l'arrachement qui ſe pratique ſur les praties molles, en y appliquant les ventouſes : elle a été appellée arrachement, parce que la violente attraction que fait la ventouſe à une partie, ſemble comme arracher les parties molles de leur place. On fait deux ſortes de ventouſes, ſéches & humides : on les appelle ſéches, lorſqu'on ne fait point de ſcarifications ; & on les nomme humides, quand on ſcarifie ; parce que la ventouſe s'emplit de ſang, qui eſt une humeur du corps, & même celle d'où viennent toutes les autres.

La quatriéme & derniere eſpéce de diéreſe, eſt la brûlure, qui ſe pratique ſur les parties molles en deux manieres, avec le cautere actuel, & le potentiel.

Le cautere actuel, c'eſt le fer rouge ; & le potentiel, ce ſont tous les médicamens cauſtiques. On appelle médica-

ment caustique, celui qui étant mis sur une partie, y fait escarre quelque-tems après son application.

Quoiqu'on ait toûjours fait de la distinction entre le cautere actuel & le potentiel, il n'y en a pourtant pas de réelle, à cause que tout cautere est une chose dont l'action est de brûler; & la différence est que dans le cautere actuel, c'est un feu dévelopé; & dans le potentiel, c'est aussi du feu, mais dont les parties agissent plus lentement : c'est pourquoi il faut du tems au cautere que l'on nomme potentiel, pour lui faire produire son effet; au lieu qu'un fer ardent fait escarre aussi-tôt qu'il touche une partie.

Si l'on dit que le cautere potentiel n'agit pas sur un mort, il est aisé de répondre qu'un cadavre est sans chaleur & sans humidité, qui sont les seules choses qui peuvent, pour ainsi dire, allumer le feu d'une pierre à cautere, qui consiste dans le développement des sels âcres & corrosifs qui entrent dans sa composition.

Ce qui a trompé là-dessus les Anciens & la plûpart des Modernes, c'est qu'ils ont crû qu'il n'y avoit point de feu sans

lumiere ; & moi je soûtiens contre tous tant qu'ils sont, qu'il y en a beaucoup sans lumiere, & qu'il y en a d'autres qui sont lumineux, mais sans chaleur. Apportons des exemples ; rien n'est plus fort & ne persuade davantage. De la chaux qu'on arrose d'eau, boult à gros boüillons ; & dans cet état il faut dire que c'est du feu, puisqu'elle brûle ; mais c'est un feu sans lumiere. De l'eau-forte qui dissout le cuivre ou l'argent, en dévorant, pour ainsi dire, ces métaux, est un feu liquide qui ne fait point appercevoir de lumiere : c'est la même chose de toutes les autres especes de liqueurs corrosives, qui agissent toutes par le feu de leurs parties. De l'esprit de vin rectifié s'allume d'abord, & le feu qui en sort n'a guéres de chaleur, mais il donne beaucoup de lumiere. Le bois pourri & vermoulu est un véritable feu lumineux, sans chaleur. Il en faut dire autant des vers luisans, qui brillent la nuit comme des diamans, parce qu'il sort de leur corps une espece de flamme si subtile & si pure, qu'elle n'est capable que d'éclairer, mais sans exciter de chaleur sensible. Il y a encore dans les poissons de ces lumieres éclatantes qui

ne paroiſſent que dans l'obſcurité ; & vrai-ſemblablement c'eſt un ſouffre étheré, ſalin & volatil, que la matiere la plus ſubtile allume lorſqu'elle le dégage des pores du corps de ces poiſſons.

Ces exemples prouvent, ce me ſemble, & même aſſez fortement, qu'il n'y a point de feu qui ne ſoit véritablement ce qu'il eſt. Ainſi c'eſt une chimere toute pure d'avoir établi un cautere potentiel, c'eſt-à-dire un feu qui ne ſoit ſeulement qu'en puiſſance, puiſqu'il n'y en a point en puiſſance : de même qu'on ne peut pas dire, quand il n'y a point d'argent dans une bourſe, qu'il y en a ſeulement en puiſſance, parce qu'il pourroit y en avoir ; ce qui ſeroit une imagination ridicule.

La diéreſe qui ſe pratique ſur les parties dures, ſe fait en cinq manieres, que l'on appelle trouer, racler, ſcier, limer, & couper.

Trouer eſt la premiere eſpece d'entamure qui ſe pratique ſur les os du crane avec le trépan. Le trépan s'applique pour trois principales intentions : la premiere, pour procurer une libre ſortie aux matieres épanchées ſur la duremere, qui peuvent être de trois ſortes ;

ſçavoir du ſang tout pur, du pus bien formé, & de la ſéroſité, qui n'eſt qu'une limphe hors de ſes vaiſſeaux, qui s'eſt épanchée dans la violence du coup : la deuxiéme intention eſt pour relever les pieces de la fracture qui peuvent piquer, déchirer ou comprimer la dure-mere : la troiſiéme intention, c'eſt pour l'application commode des médicamens qu'on porte ſur la dure mere, par l'ouverture du trépan.

On trépane encore d'autres os que ceux du crane ; par exemple le ſternum, ce qui ſe fait pour une hydropiſie particuliere de poitrine, qui eſt quand il y a de l'eau dans le médiaſtin : les grands os cariez, comme par exemple le tibia s'il l'étoit, ſe trépanent encore avec beaucoup de ſuccès. Si une ouverture de trépan ne ſuffit pas, on en fera autant qu'il ſera néceſſaire pour emporter toute l'étenduë de la carie ; & même il ſera bon, après l'application du trépan, d'employer le fer rouge pour brûler les reſtes : car il n'y a rien de ſi bon dans les caries des os, que de les brûler avec un fer rouge ; parce que la carie s'en va en fumée, & l'os ſain ne peut être alteré.

Racler eſt la deuxiéme eſpece de diéreſe, qui ſe pratique à des parties dures, comme dans les fractures du crane, aux os cariez, & à ceux où il y a des inégalitez : l'inſtrument dont on ſe ſert pour racler, s'appelle *rugine*; on s'en eſt ſervi pour connoître où pénétroient les fractures du crane qui ſont déliées : mais quand on rugine le crane, il en arrive le plus ſouvent une altération; c'eſt pourquoi, ſuppoſé que la fracture ne ſoit qu'une legere fente qui ne pénétre pas la premiere table, on verra bientôt après une exfoliation qui ſe fera à l'os, parce que la rugine qui a un peu profondé en ruginant, a donné lieu à l'air de s'inſinuer à pluſieurs endroits pour carier l'os; car tous ceux que l'air touche un peu de tems, ne manquent guéres de ſe carier, parce que l'acide âcre qui eſt dans l'air, s'attache à la ſubſtance des os, & les ronge; par où l'on voit que la carie eſt aux os, ce que la gangrene eſt aux chairs.

Lorſque les os ſont cariez, la rugine eſt fort bonne pour emporter ce qu'il y a de plus vermoulu : ſi l'on s'en ſert aux os inégaux & raboteux, c'eſt pour tâcher de les polir en les ratiſſant.

La troiſiéme eſpéce de diéreſe qui ſe pratique ſur les parties dures, s'appelle *ſcier*, parce qu'on prend une ſcie pour ſcier des os, comme on le voit dans l'amputation d'un membre lorſqu'il eſt gangrené. Il faut quelquefois couper deux os, comme à la jambe & à l'avant-bras; ou un ſeul, comme au bras & à la cuiſſe. La ſcie s'employe encore pour ſcier les piéces d'os qui paſſent les chairs, pour couper les entre-deux des ouvertures du trépan, lorſqu'on en a fait pluſieurs, & quand il y a des eſquilles qui piquent la dure-mere: d'où vient que les ſcies ſont différentes ſelon le beſoin que l'on a de s'en ſervir. Lorſqu'il faut ſcier les petits éclats des os, on a de petites ſcies faites exprès qui ont la lame fort mince; mais il faut les ſçavoir manier.

La quatriéme eſpéce de diéreſe des parties dures, eſt de les limer; ce qui ſe pratique ſeulement aux dents avec la lime, & c'eſt lorſqu'elles ſont inégales. Il n'y a que les Arracheurs de dents qui faſſent cette diéreſe; c'eſt auſſi à eux qu'on abandonne l'arrachement, d'où vient que le Peuple les appelle Arracheurs de dents; mais c'eſt un nom qui

leur déplaît, puiſqu'ils ſe nomment Opérateurs. Il y en avoit un qui demeuroit à la Place Maubert, ſi maladroit dans ſon métier, qu'un matin en arrachant une dent à un homme, il lui fendit la lévre ſupérieure avec l'inſtrument, enſorte qu'il lui fit un bec de liévre par accident.

Enfin la cinquiéme & derniere eſpece de diéreſe pour les parties dures, ſe pratique en coupant, comme lorſqu'on emporte des parties dures avec des tenailles inciſives, comme les petites piéces d'os & les cartilages; ce que faiſoient encore les Anciens, lorſqu'ils vouloient couper les doigts des mains & des pieds. Hildanus dit qu'il eſt meilleur de ſe ſervir de petites ſcies pour couper les doigts, que de tenailles, parce qu'elles éclatent les os. Aujourd'hui tous les Praticiens modernes coupent les doigts dans les articles, avec les ciſeaux, ou le biſtouri, ou avec le ſcalpel; parce que le bout qui reſte eſt difforme & inutile, particulierement quand c'eſt la derniere phalange qui eſt articulée avec le métacarpe. Le mot de *couper* s'entend encore de l'amputation, comme quand on coupe un bras ou une

jambe ; ce qui s'exécute avec le grand couteau courbe & la ſcie.

Combien y a-t'il d'occaſions qui nous engagent à faire la diéreſe ?

Il y en a ordinairement ſix : la premiere, pour évacuer le ſang & les humeurs ; ce qui ſe fait par la ſaignée, lorſqu'on veut faire une évacuation générale, ou bien dans l'ouverture des abſcès, pour en vuider le pus : la ſeconde, pour arrêter le flux des humeurs, par le moyen des ſaignées & des ventouſes : la troiſiéme, pour découvrir quelque mal caché, comme lorſqu'on fait des inciſions au crane pour en découvrir les fractures : la quatriéme, pour appliquer plus commodément les médicamens, comme lorſqu'on fait des ouvertures aux ulcéres fiſtuleux : la cinquiéme, pour ôter les corps étrangers, comme la pierre dans la veſſie, & les balles aux playes des arquebuſes : la ſixiéme & derniére, pour couper les membres gangrenez & les croiſſances.

Qu'eſt-ce que l'exéreſe ?

C'eſt la troiſiéme opération de la Chirurgie ; elle s'appelle exéreſe, parce qu'elle tranche le ſuperflu, & qu'elle tire hors du corps les choſes qui lui

ſont étrangeres. Il y en a de deux ſortes : une qui tire les choſes qui lui ſont devenuës étrangeres par le ſéjour qu'elles ont fait dans le corps, comme un enfant mort dans la matrice, qui peut y reſter quelquefois pluſieurs années, par exemple vingt-cinq ans : ce qui ne ſeroit pas croyable, ſans l'hiſtoire de l'enfant de Toulouſe, qu'un ſçavant Médecin de cette grande Ville nous aſſure avoir demeuré tout ce tems-là dans le ventre de ſa mere. Une pierre dans la veſſie, des matiéres épanchées dans la poitrine ou dans le bas-ventre, du pus dans un abſcès, un os briſé, de la chair meurtrie ou déchirée, ce ſont encore des choſes très-nuiſibles & très-incommodes, & par conſéquent des corps étrangers dont la nature ne peut ſouffrir la preſence.

L'autre ſorte d'exéreſe tire les corps étrangers qui viennent de dehors : les uns entrent dans les ouvertures naturelles ſans autrement nous bleſſer ; & les autres entrent en nous bleſſant, comme une mouſquetade qui caſſe la tête, les bras & les jambes, ou qui pénétre dans la poitrine ou dans le ventre. Tant d'autres corps étrangers peuvent encore entrer dans le nôtre, & le bleſſer de tant de manieres, qu'entre-

prendre de les compter toutes ; en seroit jamais fait ; mais tout le monde sçait par de fâcheuses expériences, que les instrumens les plus communs de nos blessures, & que j'appelle meurtriers, sont un sabre, une épée, une bayonnette, un dard, une pique, une lance, une pertuisanne, un hallebarde, une fourche, un coupret, une hache, un couteau, un canif, un rasoir, une halaine, une aiguille, & tant d'autres.

Les corps étrangers qui entrent dans les ouvertures naturelles, sont comme tous ceux qui entrent dans le nez, les yeux, la bouche, & les oreilles. Il y a plusieurs petits corps qui peuvent entrer dans le nez, par exemple des noyaux, des insectes, du sable ; enfin tout ce qu'un petit enfant qui jouë & qui badine, pourroit se mettre dans le nez. Une fois j'en ai vû un qui avoit mis un noyau de cerise dans sa narine, & qui l'avoit poussé si avant avec le doigt, qu'on ne le put jamais tirer ; mais quelques jours après il descendit par la fente nasale, & sortit par la bouche.

Les corps étrangers qui entrent dans les yeux, sont par exemple, des ordures, quelques petits fétus, un moucheron qui en volant peut entrer dans l'œil;

quand cela arrive, il faut faire laver l'œil avec un peu d'eau roſe & de plantain, où l'on aura mêlé une cuillerée de lait; c'eſt pour adoucir l'âcreté. Un petit éclat de bois ſaute quelquefois dans l'œil, & ſe cache ſous les paupieres; jugez ſi cela eſt incommode: il entre quelquefois de la pouſſiere dans les yeux; & comme les grains de cette pouſſiere ont toûjours quelques petits angles, cela pique & fait bien de la douleur, & ſouvent il en arrive de très-fâcheuſes inflammations.

Hildanus, ce fameux Praticien d'Allemagne, parlant de ce qui peut entrer dans les yeux, nous rapporte qu'une petite écaille d'acier, étant entrée dans l'œil, perça la cornée à l'endroit de l'iris, ce qui cauſa auſſi-tôt une douleur inſuportable: il fit tout ce qu'il put pour la tirer; mais c'étoit quelque choſe d'un ſi petit volume, qu'il fut impoſſible de le pincer. Tandis qu'il ouvroit les paupieres, & qu'il regardoit comment il pourroit faire pour ôter cette petite écaille, ſa femme alla chercher une pierre d'aimant; qu'elle approcha tout contre l'œil du malade; ce qu'ayant recommencé pluſieurs fois, à

la fin ce brin d'acier vola contre l'aimant avec vîtesse. Vous voyez par cette observation, comment cette femme plus avisée que son mari, eut l'adresse de tirer un petit corps étranger, que l'on n'auroit jamais pû avoir autrement, sans endommager une partie de la délicatesse de l'œil.

Ce qui pourroit encore par hazard entrer dans les yeux, seroit par exemple, quelque liqueur corrosive qui seroit seringuée; sur quoi je vous prie d'écouter une très-curieuse observation: le sçavant Docteur Hollandois qui la raporte est Muys. Il dit que deux enfans joüant ensemble, il y en avoit un qui tenoit dans sa main une espéce de champignon que nous appellons en françois *vesse de loup*: ce petit garçon en badinant, la pressa avec sa main dans les yeux de son camarade; ensorte qu'il en sortit une liqueur qui fut chassée comme d'une seringue, en faisant un jet par le petit trou qui se trouve au milieu de ce champignon: or cette séve acide qui rejaillit ainsi dans les yeux de ce pauvre enfant, coagula en peu de tems le sang qui circuloit dans les petits vaisseaux de la conjonctive, ce qui fut cause d'une

grande ophtalmie. Muys pourſuit plus au long cette obſervation, en faiſant d'admirables raiſonnemens ſur la pratique de la Chirurgie.

Pluſieurs choſes étrangeres peuvent tomber dans la gorge, & s'arrêter dans l'œſophage ou dans la trachée-artére, mais plus difficilement dans ce dernier conduit, à cauſe de l'épiglotte qui eſt un couvercle qui s'abat ſur une ouverture qu'il ferme, laquelle eſt fort étroite.

Il n'y a que trop d'exemples, mais exemples triſtes & funeſtes, auſquels nous ne ſçaurions penſer ſans douleur, de ceux qui ſont morts à table, ou en mangeant, ou en buvant; en mangeant le potage, lorſque le malheur conduit un petit os dans la gorge, qui s'y arrête, & y demeure quelquefois pour ſerrer l'âpre-artére auſſi fortement qu'elle l'eſt dans un homme qui eſt à la potence: ainſi plus de paſſage pour l'air, & rien à attendre de la vie du malheureux à qui ce terrible & déplorable accident eſt arrivé, à moins d'éprouver un remede extrême & dangereux, qui eſt une inciſion à l'œſophage, ſur l'endroit même du corps étranger; opération que des Praticiens ſincéres nous aſſurent

avoir faite avec un succès incroyable ; en des rencontres aussi desesperées. Ou bien c'est que le corps étranger est peut-être entré dans la canne des poumons ; parce qu'il y a des hommes qui ont l'épiglotte trop petite pour bien fermer la fente du larinx ; & ceux là peuvent aussi quelque fois s'étrangler en buvant parce qu'il coulera de la liqueur dans la canne des poumons.

Kerkerin rapporte, en parlant des occasions de mort qui se rencontrent par tout, une observation d'un enfant de trois ans qui étoit mort subitement en mangeant : il lui trouva beaucoup d'alimens dans la trachée-artére, qui faisoient comme un tampon qui étoit entré dedans, parce qu'il avoit l'épiglotte fort petite ; & c'étoit ce qui l'avoit suffoqué.

Les corps étrangers qui peuvent entrer dans les oreilles, sont des insectes, par exemple celui qu'on appelle perce-oreille, un grillon, une puce, un cloporte ; il en entra une fois un dans l'oreille d'un homme qui s'étoit endormi dans une cave. D'autres choses qui ne sont pas des animaux, & qui peuvent entrer dans les oreilles, sont comme des

petites pierres, des pois, des noyaux; enfin tout ce qui, par sa grosseur & sa figure, est capable de s'accomoder au trou de l'oreille, pour entrer dedans lorsqu'on l'y fourre. Si ce sont des semences, comme un pois ou une feve, on aura plus de peine à les avoir, parce qu'elles peuvent germer, & le grain qui germe est toujours beaucoup plus gros.

Combien le Chirurgien doit-il se proposer de choses, avant que de tirer les corps étrangers?

Trois: la premiere est de connoître la nature de la partie: la deuxiéme est de sçavoir quelle est la figure & la matiére des corps étrangers; & la troisiéme est d'avoir des instrumens de diverses figures, suivant la difference des corps étrangers.

La premiere chose apprend à faire le prognostique, qui se tire de la partie blessée & des accidens; & les deux autres regardent l'art qu'il faut employer pour tirer les corps étrangers.

Qu'est-ce que la prothese?

C'est une quatriéme opération de la Chirurgie, qu'un célébre Auteur ajoûte aux trois premieres; elle est utile, en

ce qu'elle ſubſtituë à la place des parties qui ont été perduës, quelque organe qui manque à la neceſſité ou à la perfection du corps, comme un bras, une jambe, un œil, un nez artificiels.

Combien la protheſe a-t-elle d'utilitez ?

On lui en donne quatre : la premiere, pour la néceſſité d'une action, comme lorſqu'on met une jambe de bois qui eſt abſolument néceſſaire pour marcher.

La deuxiéme, pour mieux faire une action, comme lorſqu'il arrive que le palais eſt percé ; il eſt beſoin pour la déglutition & pour la parole, de boucher ce trou avec l'inſtrument appellé *obturatur* : c'eſt une petite lame d'argent, ſur le milieu de laquelle il y a un petit anneau qui eſt ſoudé ; on paſſe dans l'anneau un petit morceau d'éponge ; & la lame s'applique ſi exactement contre l'os du palais, quand l'éponge a été gonflée par l'humidité de la bouche, que ſi ſur le champ on vouloit la retirer, on y auroit de la peine. Ce petit inſtrument a été trouvé par Amatus Luſitanus, célebre Médecin & Chirurgien Portugais : on en voit la figure dans Paré, & dans Scultet, bon Au-

teur de Chirurgie, qui nous a donné un Livre d'obſervations où il parle des fractures & des luxations, avec toutes les machines néceſſaires à leur réduction.

La troiſiéme utilité de la protheſe, c'eſt pour l'ornement du corps, ou pour corriger la difformité de quelque partie; par exemple, lorſqu'on met une dent artificielle, c'eſt pour l'ornement de la bouche, puiſqu'il n'y a rien de plus laid que d'être bréchedent, ſur tout ſi quelque dent de devant manque. Si le nez eſt perdu, ſoit que ce ſoit par accident, comme par une playe, ou qu'il ait été endomagé par un ulcere, on ne peut corriger une pareille difformité, qu'en faiſant un nez artificiel qui ſoit de couleur de chair pour imiter le naturel: on fait encore des oreilles artificielles, que le ſculpteur fait d'un bois mince & leger, & on leur donne une carnation comme celle de la chair. C'eſt pour corriger la difformité: car il n'y a rien qui défigure plus un viſage, que de n'avoir point de nez; c'eſt un ſpectacle d'horreur pour ceux qui le regardent. Les Emailleurs font des yeux de verre émaillez, ſi

beaux, qu'on y seroit trompé, à moins que de les voir de près : ces yeux s'enchassent sous les paupieres, & servent aux borgnes, & à ceux qui ont eu le malheur d'avoir les yeux brûlez, comme il arrive souvent à l'Armée par la poudre à canon. Une personne, comme une jolie femme, qui auroit perdu un œil par une cataracte qui seroit d'une nature à ne pouvoir être guérie par l'opération, un œil de verre est très-propre dans cette occasion-là, parce qu'il cache la tache de l'œil.

La quatriéme & derniere utilité de la prothese, est pour rendre aux parties leur premiere figure naturelle, quand elles en ont une contre nature, ce qui se fait avec plusieurs machines suivant les parties : par exemple, si l'épine n'est pas dans sa figure naturelle, comme si elle est un peu bossuë, il n'y a qu'un corcelet qui puisse la redresser ; mais il faut que ce soit dans une jeune personne, parce que si c'est un bossu âgé, la partie est trop dure pour prendre une autre figure de celle qu'elle a. On fait des bottines qui servent à redresser les jambes tortuës des enfans : mais il faut prendre gar-

que ces machines ne blessent point les parties; car si les os de la jambe étoient durs, il ne faudroit point de bottines, dont l'usage n'est que pour les jeunes enfans; parce que dans un âge si tendre les os sont mous & pliables, & obéissent aux figures qu'on leur veut donner.

De quelle maniere doit-on faire les opérations de Chirurgie?

On les doit faire promptement, agréablement, sûrement, & avec adresse.

Qu'est-ce qu'agir promptement?

C'est faire l'opération avec le plus de diligence que l'on peut, afin d'épargner de la douleur & des tourmens au malade.

Que faut-il faire pour opérer avec agrément?

C'est de faire les choses avec la permision du malade, & avec moins de douleur que l'on pourra en opérant. Il faut que le Chirurgien ne soit ni trop doux, ni trop cruel; car s'il est trop doux, & qu'il n'ait égard qu'à la douleur, les forces du malade manquent quelquefois; & le malade peut mourir dans l'opération.

Que faut-il faire pour opérer avec sûreté?

Il faut obſerver trois circonſtances : la premiere, de faire tout ce que l'Art ordonne pour la maladie : la ſeconde, de ne rien faire qui puiſſe nuire au malade, ſi l'on ne peut guérir la maladie ; parce que dans cette occaſion il vaut mieux ne faire qu'une cure palliative, pour appaiſer la violence du mal : enfin la troiſiéme, de faire ſon poſſible pour empêcher que le mal ne revienne ; car ſans cela, l'opération ſeroit inutille.

Combien de circonſtances faut-il obſerver pour opérer avec adreſſe ?

Sept ; ſçavoir, qui, qu'eſt-ce, où, avec quoi, pourquoi, comment, & quand.

Par ce mot de *qui*, on entend le malade & le Chirurgien.

Par celui de *qu'eſt-ce*, il faut entendre la maladie à laquelle on doit faire l'opération.

Par le mot *d'où*, on entend le lieu où l'on doit faire l'opération.

Par celui de *avec quoi*, il faut entendre en général tout ce qui ſert à l'opération, comme les inſtrumens & les médicamens.

Le mot de *pourquoi* marque une fin, qui eſt le but que l'on ſe propoſe dans l'opération.

Par le mot de *comment*, on entend l'art de faire l'opération.

Enfin par le mot de *quand*, on entend le tems de faire l'opération.

Le Chirurgien est-il obligé de sçavoir toutes ces choses?

Oui, s'il veut opérer avec adresse. 1°. Il doit connoître la maladie, & *quelle* est l'opération qui lui est nécessaire. 2°. *Ce que c'est* que cette operation, & si elle est possible. 3°. Connoître le lieu *où* se doit faire l'opération, en faisant réflexion sur les suites qu'elle peut avoir. 4°. Sçavoir *avec quoi* l'on doit travailler, ce qui regarde les remedes & les instrumens qui servent aux opérations, comme nous l'avons déja dit. 5°. Considérer *pourquoi*, & quelle est la fin qu'on propose en se préparant à l'opération. 6°. Sçavoir *comment* on doit opérer; car les manieres sont différentes, suivant les differentes opérations qu'on est obligé de faire. 7°. Et en dernier lieu sçavoir *quand* on doit operer, c'est-à-dire prendre le tems & l'occasion qu'il faut pour bien faire l'operation.

On lit dans l'histoire qu'Archagatus fut honteusement chassé de Rome, parce qu'il n'entendoit rien dans la prati-

que des opérations, quoique d'ailleurs il fût sçavant dans la Chirurgie théorique. En effet, le secret dans les Arts ne consiste pas à sçavoir beaucoup, mais à bien faire ; & comme la pratique fait plus le Chirurgien que la théorie, je conseillerois à ceux qui commencent, & qui veulent apprendre leur metier, de ne pas seulement lire leurs livres, mais aussi de fréquenter souvent les Hôpitaux pour y voir pratiquer les autres ; car la chose la plus nécessaire au Chirurgien, est de sçavoir la methode de bien faire les opérations : c'est dont ils pourront encore beaucoup s'instruire dans le nouveau traité qu'en a fait mon frere Verduc le Médecin, qu'on vient d'imprimer, augmenté en plusieurs endroits, avec des Remarques de pratique. C'est un Livre accompli sur cette matiere : on y trouvera toutes les opérations décrites si clairement & avec tant d'exactitude, qu'il ne faut que les lire pour les entendre ; ensorte que pour peu qu'on ait vû pratiquer, on les pourra faire soi-même.

Que doit principalement observer le Chirurgien, avant que de commencer l'opération?

Il

Il doit obſerver les forces du malade, & la ſituation de la partie qu'il veut traiter ; car il faut quelquefois faire aſſeoir le malade, & quelquefois le faire coucher à la renverſe, ſur le ventre, ſur le dos, ou ſur les côtez, ſuivant qu'on le trouve à propos pour travailler ; ce qui oblige le Chirurgien d'être tantôt debout, & tantôt aſſis, mais ayant toûjours égard à la commodité du malade, à la partie, à l'opération, au lieu, & à la lumiere.

En combien de manieres Hippocrate & Gallien conſiderent-ils le malade ?

En trois ſituations : la premiere eſt lorſque le malade ſe met entre les mains du Chirurgien pour ſe faire traiter : la ſeconde eſt quand le Chirurgien s'applique à connoître la partie malade qu'il doit traiter : la troiſiéme & derniere ſituation eſt celle que le Chirurgien doit donner à la partie, lorſqu'elle eſt panſée & bandée.

A l'égard de la partie que l'on traite, ſi la bienſéance ne permet pas de la voir, il eſt bon de la cacher aux aſſiſtans.

Après avoir parlé des circonſtances que l'on doit obſerver en opérant, & des ſoins qu'il faut prendre pour le

malade, il ne reste plus qu'à dire un mot de la lumiere : tout le monde sçait qu'elle est de deux sortes, l'une naturelle, & l'autre artificielle : la lumiere naturelle est celle du soleil, de la lune, & des étoiles ; & l'artificielle est celle d'un flambeau, d'une lampe, ou d'une chandelle allumée. On doit sur tout faire ensorte que la lumiere n'incommode point le malade ni le Chirurgien.

Au reste avant l'opération, la premiere chose que le Chirurgien doit connoître, c'est toûjours la maladie : on la connoît par les sens & par la raison ; par exemple, la vûë nous fait connoître que le phlegmon est rouge, que l'antrax est noir, & que la gangrene est de couleur livide.

Les fractures se connoissent au bruit que les os font en se frottant ; l'odeur fait connoître la pourriture ; le toucher nous donne à connoître la dureté ou la mollesse des tumeurs, aussi-bien que la chaleur, la froideur, l'humidité, & la sécheresse ; & par le raisonnement que nous faisons sur toutes ces choses, nous connoissons la maladie, & nous jugeons de son état, de son progrès, & de l'opération qu'elle demande.

Mais comme, avant que d'entreprendre la guériſon des maladies, il faut aller dabord aux indications, il eſt à propos d'expliquer ici ce que c'eſt qu'indication, & combien il y en a.

Qu'eſt-ce qu'indication ?

C'eſt une marque ou un ſigne qui nous enſeigne ce qu'il faut faire dans une maladie; par exemple, dans l'apoſtême, l'indication, c'eſt l'évacuation de la matiere; dans les playes, c'eſt l'union; dans l'ulcere, c'eſt de le déterger & de l'incarner; dans une fracture & dans une luxiation, c'eſt de remettre les os à leur place, & ſans employer d'autres machines, de les y retenir par un bandage propre.

Quelle différence y a-t-il entre indication, contre-indication, ou répugnance, co-indication, & co-répugnance ?

L'indication eſt une marque qui nous enſeigne à guérir les maladies par leurs contraires : elle eſt tirée des choſes contre nature.

La contre-indication ou répugnance eſt une marque qui empêche de faire ce que la premiere indication conſeilloit; elle ſe tire des choſes naturelles, comme

des forces du malade, du tempérament, & de l'action des parties.

La co-indication est ce qui conseille & favorise l'indication; elle se tire des choses non naturelles, comme de l'air, de la maniere de vivre, &c.

La co-répugnance est aussi tirée des choses non naturelles, entant qu'elles favorisent la contre-indication, & empêchent l'accomplissement de l'indication.

Voici un exemple pour éclaircir ce que nous avons dit, que je prens de l'opération de la taille. Dans la lithotomie, la pierre qui est un corps étranger dans la vessie, nous marque qu'il faut faire l'opération; ainsi vous voyez que la pierre est pour l'indication: une contre-indication dans cette opération de la taille, c'est-à-dire une indication contraire à la premiere, sera comme le grand âge de celui qui a la pierre; ou supposé que ce ne soit pas une personne âgée, il peut être d'un tempérament si foible & d'une disposition si mauvaise, que cela tiendra lieu de contre-indication aussi-bien que le grand âge; & ainsi ce sera une autre indication contraire au conseil de la premiere, & qui l'emportera sur elle.

Si à l'indication que l'on a de faire l'opération de la taille, s'y joint quelqu'autre indication qui la favorise, on l'appellera co-indication ; comme si celui qui a la pierre, est quelque jeune homme d'une habitude qui se porte assez bien, dans cette rencontre tout favorise l'opération, & il y a indication & co-indication : indication, qui est la pierre ou le corps étranger ; & co-indication, qui est le bon tempérament de ce jeune homme, avec sa santé forte & vigoureuse, qui sont des choses qui contribuent au succès de l'opération. Comme l'hiver & l'été ne sont pas des saisons favorables pour l'opération de la taille, on ne la fait pas non plus dans ces saisons-là ; elles nous font une indication qui a été appellée la co-répugnance, parce qu'on répugne à faire l'opération. Si on ne la fait pas quand il fait bien chaud, c'est à cause que dans la grande chaleur il se fait une si grande perte d'esprits par la transpiration, que la gangrene ne tarderoit pas à se mettre à des parties membraneuses qui viennent d'être récemment blessées. Si on ne la fait pas non plus l'hiver, c'est que le froid ne manqueroit pas de nuire a

parce qu'il auroit bien-tôt coagulé les ſucs qui circulent dans ces parties-là, & même avec d'autant plus de facilité, que dans l'hiver l'air eſt rempli d'un eſprit acide nitreux qui pénetre tout, puiſque c'eſt lui qui glace l'eau en pénetrant ſes pores, qui rallentit chez nous le mouvement de toutes nos humeurs quand il vient une fois à nous ſaiſir. Ce ſel acide eſt ſi pénetrant, qu'il paſſe au travers du verre, comme on le voit au Thermometre, où la liqueur pénetrée du froid qui s'eſt inſinué par les pores du verre, baiſſe ſi ſenſiblement dans le tuyau, qu'elle deſcend toute dans la boule, quand le froid de la nuit a été rude, & qu'il ſoufflé un vent du Nord. Voilà un exemple ſur l'effet d'une machine, qui fait voir que le grand froid reſſerre les liqueurs chaudes; & s'il agit de cette maniere ſur de l'eſprit de vin renfermé dans un tuyau, pourquoi ne pourra-t'il pas agir de même ſur les parties de notre corps, lorſqu'il vient tout d'un coup à les toucher, encore lorſque c'eſt une partie membraneuſe où la circulation du ſang eſt fort lente dans les petits tuyaux.

Pour revenir à l'indication, quoique

les Médecins & les Chirurgiens entendent par ce mot toutes les choſes qui ont été ſi clairement expliquées par l'exemple dont nous nous ſommes ſervis, on doit pourtant toûjours les prendre de trois choſes, ſçavoir des maladies, de leurs cauſes, & de leurs ſymptômes.

Combien y a-t'il d'indication en géneral?

Il y en a trois.

Qu'enſeigne la premiere indication?

Elle nous enſeigne ce qu'il faut faire. Si on voit par exemple, une fracture ou une luxation, perſonne n'ignore qu'il ne faille les remettre dabord.

Mais comme cette opération demande un homme habile dans ſon art, les jeunes Chirurgiens qui ne ſçauront pas tous les différens moyens d'opérer en ces rencontres, pourront les apprendre dans le Traité des Bandages, que nous avons fait exprès pour la guériſon des fractures & des luxations; ils en trouveront la méthode ſi familiere, & ſi nettement expliquée, qu'ils n'auront pas de peine à la comprendre.

Que nous enſeigne la ſeconde indication?

Elle nous enſeigne ſi ce que nous de-

vons faire est possible ou non. On connoitra que la maladie peut être guérie, ou qu'elle est incurable, non-seulement par l'expérience, mais aussi par la nature & par la substance de la partie, par son action, par son usage, & par sa situation.

Que nous enseigne la troisiéme indication ?

Elle nous enseigne deux choses, les remedes & les instrumens que nous devons employer à la guérison de la maladie.

A quoi se reduisent les choses selon nature ?

A trois; sçavoir à la santé, aux causes de la santé, & aux effets de la santé; de même que les choses contre nature se réduisent à la maladie, aux causes de la maladie, & à ses symptômes. Les choses naturelles sont conservées par leurs semblables, & celles qui sont contre nature sont détruites par leurs contraires.

Qu'est-ce que la santé ?

C'est une naturelle disposition du corps, laquelle le rend propre à bien faire ses actions; elle est entretenuë par la bonne température des parties simi-

laires, par la bonne conformation des parties organiques, & par l'union de ces deux choſes, tant dans la ſubſtance que dans la compoſition des parties.

En quoi conſiſtent les choſes de la ſanté?

Elles conſiſtent auſſi dans ces trois choſes dont nous venons de parler, puiſque l'œconomie naturelle des parties eſt changée par l'intempérie des qualitez, par la mauvaiſe conformation des parties organiques, & par la déſunion de l'une & de l'autre.

D'où dépendent les effets de la ſanté?

Ils dépendent de la fonction de toutes les actions, lorſqu'elles ſe font ſelon l'ordre naturel.

Qu'eſt-ce que la maladie?

C'eſt une affection contre nature qui bleſſe les actions.

Quelle eſt la cauſe de la maladie?

C'eſt en général tout ce qui peut la produire.

Qu'eſt-ce qu'on appelle ſymptôme?

C'eſt une affection contre nature inſéparablement attachée à la maladie, & qui la ſuit comme l'ombre fait le corps.

Dans la cure de toutes les maladies, puiſque les indications ſont différentes, il faut regarder ſi elles ſont ſimples,

compliquées ou composées ; car une maladie simple, comme une playe, ne demande que l'union pour sa guérison ; au lieu que dans celles qui sont compliquées, chaque indisposition veut son indication curative.

Qu'est-ce que maladie composée ?

C'est celle où les trois genres de maladie sont unis ensemble, comme dans l'aposteme.

Qu'entend-on par ces trois genres de maladie ?

On entend l'intempérie, la mauvaise conformation & la solution de continuité, qui sont si bien unies ensemble, qu'elles n'ont point d'autre indication que l'évacuation.

Qu'est-ce qu'une maladie compliquée ?

C'est celle qui est composée de plusieurs maladies ensemble, dont chaque indisposition demande son indication contraire ; ce qui ne se peut faire en même-tems ni avec les mêmes remedes, comme lorsqu'il faut panser un ulcere cave avec sanie, inflammation, & fluxion.

Que faut-il observer dans la guérison de la maladie compliquée ?

Deux choses ; sçavoir, la contrarieté

de chaque indiſpoſition, & l'ordre de la contrarieté de chaque choſe applicable ; c'eſt-à-dire, qu'il faut dabord conſidérer la nature de chaque choſe compliquée, & la répugnance qu'il y a entre les unes & les autres ; car c'eſt delà que les indications ſe prennent.

Les choſes qui rendent la maladie compliquée, ſont la cauſe, la maladie, & ſon ſymptôme : c'eſt de la contrarieté de ces trois choſes que l'on tire encore des indications, quoique le ſymptôme ſimplement pris ne faſſe point de complication, puiſqu'il ne propoſe aucune indication curative, à moins qu'il ne prenne la nature de cauſe : par exemple, ſi la douleur eſt ſi grande dans une maladie, qu'elle abatte les forces, cette douleur qui n'eſt qu'un accident, deviendroit, pour ainſi dire, la cauſe de la maladie.

Pour ce qui eſt de la ſeconde indication, qui conſiſte dans l'ordre de la contrarieté des choſes applicables, il faut ſçavoir quelle eſt la maladie qu'on entreprend de guérir ; c'eſt pourquoi dans toute complication, l'on doit conſidérer trois choſes, le néceſſaire, l'ordre, & la cauſe.

On doit dabord aller au nécessaire, qui est de commencer par ce qui presse le plus ; par exemple, si une playe est accompagnée d'une grande hémorragie & de convulsion, il faut dabord arrêter le sang ; néanmoins si la convulsion est considérable, il faut commencer par elle : on doit en second lieu observer l'ordre des dispositions compliquées.

Qu'est-ce qu'on entend par le mot d'ordre ?

On entend une disposition raisonnable de plusieurs choses différentes ; c'est pourquoi dans les maladies où il n'y a qu'une seule indication curative, l'ordre ne doit point être si exactement observé, que dans celles qui sont compliquées.

Que faut-il observer dans les maladies compliquées ?

Deux choses ; sçavoir, le tems, & les remédes qui doivent être différens ; par exemple, quand il y a un apostéme dans une partie, il faut commencer par l'apostéme, puisque c'est lui qui entretient l'ulcére par lequel il faut finir.

En quoi les Anciens font-ils consister la substance de la partie ?

En deux choſes : premierement, dans le tempérament des quatre qualitez élémentaires, qui ſont la chaleur, la froideur, la ſéchereſſe, & l'humidité : ſecondement, dans la matiere d'où eſt formée la ſubſtance & la conſiſtance de la partie.

Les indications priſes du mélange des qualitez élémentaires, nous enſeignent que ſi la ſubſtance eſt viciée dans toutes ſes parties, la guériſon n'en ſçauroit être faite ; par exemple, dans la ladrerie confirmée & dans le ſphacele, la ſubſtance eſt entierement changée ; c'eſt pourquoi ces maladies ſont incurables.

L'indication priſe de la ſubſtance de la partie, nous fait voir ſi nous pouvons obtenir la guériſon ou non : car les playes & les ulcéres qui arrivent aux parties ſpermatiques, ſe réüniſſent très-difficilement à cauſe de leur ſéchereſſe ; & ſi une partie charneuſe eſt bleſſée, nous pouvons faire ce que la premiere indication demande.

La ſeconde indication ſe tire de l'action de la partie bleſſée ; mais il faut remarquer qu'entre ces actions, il y en a qui ſont abſolument néceſſaires à la vie, & qu'il y en a d'autres qui ne ſont que la conſerver.

Les actions qui sont nécessaires à la vie, dépendent du cœur, du cerveau, & du foye; & celles sans lesquelles la vie ne peut être, sont les poumons, le diaphragme, le ventricule, la rate, les intestins, &c. si l'action de ces parties est entierement perduë, il est inutile d'en tenter la guérison.

La troisiéme indication se prend de l'usage de la partie: elle nous montre que si une partie est entierement privée de son usage, il est impossible d'arriver à notre but; par exemple, si l'œsophage ou la trachée-artére viennent à ne plus faire leur fonction ordinaire, la mort ne manquera pas d'arriver, parce qu'il est impossible de vivre sans manger & sans respirer.

La quatriéme & derniere indication par laquelle nous pouvons juger de la maladie, est tirée de la situation de la partie; car si la partie blessée est dans un lieu où les médicamens ne puissent être portez, il est certain que la difficulté sera très-grande pour la guérison, comme lorsque les playes sont dans la poitrine, ou au ventre inférieur.

Qu'est-ce que nous appellons instrument?

C'eſt une cauſe ſeconde qui nous aide à travailler, par le moyen de la cauſe premiere dont celle là dépend.

Les inſtrumens ſont communs & propres : les communs ſervent à pluſieurs maladies, & à toutes les parties du corps ; au contraire, les propres ne conviennent qu'à certaines maladies & à certaines parties : les uns & les autres ſont Médecinaux ou Chirurgicaux.

Les inſtrumens les plus communs de Médecine, ſont la purgation, la ſaignée, & le régime de vivre, qui conſiſte à obſerver les ſix choſes non naturelles : les médicamens qu'elle a de commun avec la Chirurgie, ſont les emplâtres, les onguens, les linimens, les huiles, les cataplâmes, les fomentations, & les embrocations.

Les inſtrumens propres de la Médecine, conviennent ou à la tête, & on les appelle céphaliques ; ou au cœur, cardiaques ; ou aux yeux, ophtalmiques, &c.

Les médicamens que le Chirurgien doit avoir ſur lui, ſont des emplâtres, des onguens, & des poudres aſtringentes, pour s'en ſervir dans le beſoin.

Les emplâtres ſeront comme le diachilon, pour faire ſupurer, amollir, réſoudre, & digérer; le diachalcitis, pour conſolider, cicatriſer, & appaiſer l'inflammation : le betonica, pour incarner, agglutiner, mondifier, & deſſécher.

Les onguens qu'il aura dans ſon boëtier, ſeront le baſilicum, pour mûrir les apoſtémes & les mettre en état de ſupurer; l'apoſtolorum ou le mondificatif d'ache, pour déterger; l'aureum, pour incarner; le blanc-rhaſis ou le pompholix, pour rafraîchir & deſſécher; le cérat de Galien, pour les inflammations; enfin l'althéa, pour réſoudre & amollir.

Les poudres ordinaires qu'il doit avoir, ſeront de trois ſortes; ſçavoir, aſtringentes, céphaliques, & corroſives : les aſtringentes ſont pour arrêter le ſang, comme le bol d'Armenie, le vitriol, le ſandragon, & pluſieurs autres : les céphaliques, pour les fractures du crane & des autres os, comme l'iris, l'ariſtoloche, la myrrhe, l'aloës, &c. & les corroſives, pour conſumer les chairs pourries & baveuſes, comme l'alum brûlé, le précipité, & la pierre infernale.

Les inſtrumens Chirurgicaux ſont encore communs & propres : les communs ſervent au Chirurgien & à d'autres ouvriers, comme par exemple, les lacs, les bandes, les attelles, les échelles, & des piéces de bois, ou des chaiſes, qui ſervent pour la réduction des os fracturez.

Les inſtrumens Chirurgicaux propres ſont en grand nombre : il y en a qui ſont pour trancher, comme les ciſeaux, les raſoirs, les lancettes ; il y en a qui ſervent à cautériſer, comme les cautéres, dont le bout eſt un bouton d'olive ou d'une autre figure ; les autres ſervent pour tirer & mettre dehors les corps étrangers, comme tenailles, pincettes, crochets, becs de gruë, de canne, de corbin ; les autres ſont pour ſonder, comme toutes les eſpéces de ſondes ; enfin les autres ſont pour coudre, comme les aiguilles & les canules. Il y en a même encore d'autres, mais plus propres que tous ceux-ci, & qui ne conviennent qu'à certaines parties du corps, comme le trépan, à la tête, pour les fractures du crane ; le trocart, pour percer le ventre des hydropiques, ou le ſcrotum, quand il y a de l'eau dans les

bourſes ; enfin les ſcies, les rugines, &c. pour les os cariez.

L'uſage de tous ces remédes & de tous ces inſtrumens doit être différent, ſelon la diverſité des choſes naturelles, non naturelles, & contre nature, deſquelles nous parlerons dans les Traitez ſuivans.

Quels ſont les inſtrumens & les moyens le plus en uſage dans la Chirurgie ?

Il y en a pluſieurs : les plus communs ſont la main, les médicamens, les poudres, les bandes & bandages, le fer, & le feu.

Quelles ſont les choſes en général qui ſervent de fondement à la Chirurgie ?

Il y en a trois principales : la connoiſſance du corps de l'homme, que l'on acquiert par l'étude de l'Anatomie : celles des maladies qui demandent le ſecours de la main, comme les playes, les fractures, & les diſlocations ; & celle des remédes qui conviennent aux maladies pour leſquelles ordinairement on employe le fer, comme aux tumeurs & aux apoſtémes.

Combien de qualitez ſont néceſſaires à un parfait Chirurgien ?

Guy de Chauliac, dont nous ſuivrons toûjours autant que nous pourrons la

doctrine, demande quatre choſes du Chirurgien : la premiere, qu'il ſoit ſçavant : la deuxiéme, qu'il ſoit expert : la troiſiéme, qu'il ſoit ingénieux : & la quatriéme, qu'il ſoit homme de bonnes mœurs.

La ſcience d'un Chirurgien conſiſte en deux choſes abſolument néceſſaires, qui ſont la théorie & la pratique. La connoiſſance des choſes naturelles, non naturelles, & contre nature, donne la théorie. Entre les choſes naturelles, il faut qu'il ſçache ſur-tout l'Anatomie, parce que les indications curatives ſont non-ſeulement priſes de l'eſſence de la maladie, mais auſſi de la diverſité des parties, comme nous enſeigne admirablement Galien contre Theſſalus : il faut auſſi qu'il connoiſſe les choſes non naturelles ; car ce ſont les cauſes de toutes nos maladies & de la ſanté : Guidon nous dit encore qu'il faut qu'il connoiſſe les choſes contre nature, ſçavoir la maladie ; car d'elle ſeule proprement eſt priſe l'indication curative. Il ne faut pas auſſi qu'il ignore la cauſe ; car s'il guériſſoit ſans la connoître, la guériſon ne viendroit pas de ſon génie, mais du hazard. Il

ne doit pas mépriser les accidens ; car quelque fois ils sont si grands, qu'ils tiennent lieu de cause, détournant & changeant tout l'ordre de la guérison.

Pour ce qui regarde la pratique, il faut que le Chirurgien sçache ordonner la maniere de vivre & les médicamens ; car sans cela la Chirurgie seroit infructueuse ; & si la Pharmacie a besoin du régime & de la Chirurgie, on peut dire aussi que la Chirurgie a besoin de la diette & de la Pharmacie.

La seconde condition requise au Chirurgien, est d'être expérimenté, laquelle expérience s'acquiert en deux manieres ; l'une en voyant pratiquer les bons maîtres de l'Art, l'autre en s'exerçant souvent soi-même : car un habile Auteur du temps passé dit, qu'il faut que le Chirurgien sçache premierement, & après qu'il ait l'usage & l'expérience ; c'est pourquoi celui qui posséde ces deux choses, sçavoir la science & l'expérience, doit être préferé à tous les autres ; & ce n'est pas sans raison.

La troisiéme condition requise au Chirurgien, selon notre Auteur, consiste en sept choses : la premiere,

qu'il soit ingénieux ; car le génie naturel aide beaucoup à l'Art : la seconde, qu'il ait une prompte conception : la troisiéme, qu'il ait un bon jugement, droit & sain : la quatriéme, qu'il ait la mémoire heureuse & fidelle : la cinquiéme, qu'il se ressouvienne avec facilité des choses passées, jusqu'aux moindres circonstances : la sixiéme, qu'il soit adroit, bien fait de sa personne : la septiéme, qu'il soit prompt à inventer les remedes, soigneux & vigilant pour assister son malade, afin de prévenir les accidens qui incessamment arrivent. Guidon ajoute à toutes ces conditions, qu'il ait la main petite & ferme, les doigts déliez, les yeux vifs & perçans.

La quatriéme condition requise au Chirurgien selon le même Auteur, c'est d'être de bonnes mœurs, honnête, charitable en ce qui regarde son Art, principalement aux pauvres, complaisant à ses malades, sociable avec ses confreres, hardi aux choses sûres, craintif aux dangereuses & non assurées ; & quand il sera nécessaire de faire quelque opération douloureuse, il faut qu'il se comporte avec une cruauté pitoyable, s'il est permis de le dire de la sorte.

Qu'il fuïe les mauvaises cures & pratiques abandonnées ; qu'il soit sage & prudent dans ses prédictions ; qu'il soit chaste & continent, sobre ; pitoyablement cruel non convoiteux, ni extorsionnaire, mais qu'il reçoive sans répugnance un salaire honnête, selon le trav.il & les facultez de son malade.

Corneille Celse nous expose avec élégance les conditions requises au Chirurgien : il doit être, dit-il, adolescent ou pour le moins prochain de l'adolescence ; qu'il soit immiséricordieux, de crainte qu'étant émû par les cris du malade & du serviteur, l'opération ne vient à cesser ; au reste qu'il travaille avec hardiesse, comme s'il étoit seul, & que personne ne l'interrompît.

Que demande-t-on du malade?

Les conditions requises au malade sont au nombre de trois, selon Guidon : la premiere, qu'il ait une entiere obéïssance pour le Chirurgien, comme un bon serviteur l'a pour son maître : la seconde, qu'il ait beaucoup de confiance en lui ; car souvent la confiance fait plus que tous les remédes : la troisiéme condition, c'est qu'il soit

patient en ſon mal ; parce que s'il eſt impatient, il aura de l'inquiétude qui l'empêchera de dormir, la digeſtion ne ſe fera qu'imparfaitement, & les cruditez ſe multiplieront, enſorte que la guériſon de la maladie pourra être déſeſperée.

Quelles ſont les conditions néceſſaires aux ſerviteurs & aux aſſiſtans ?

C'eſt d'être prudens, diſcrets, paiſibles, doux, & fidéles. Pourquoi prudens ? afin de ne rien faire qui ſoit contraire au malade & au Chirurgien. Pourquoi doux & paiſibles ? pour plaire au malade, & pour faire avec joye tout ce que le Chirurgien leur commandera. Pourquoi fidéles ? pour exécuter tout ce qui dépendra d'eux, & ne point divulguer les choſes ſecretes ; & ſi le Chirurgien leur fait tenir quelque partie dans le tems de l'opération, il faut qu'ils demeurent toujours dans la même diſpoſition où on les aura mis ; car toutes ces choſes contribuent à l'opération : au contraire, s'ils ne ſuivent pas les ordres du Chirurgien, & qu'ils ſoient fiers, bruſques & rudes auprès d'un malade, il eſt certain que le mal s'augmentera, par la raiſon qu'on ne

ſçauroit trop aporter de ſoins pour aller au-devant de tout ce qui fait plaiſir aux perſonnes malades.

Qu'entend-on par les choſes externes?

On entend par les choſes non naturelles, les inſtrumens, les médicamens, la lumiere, & le lieu: car la moiſon doit être commode, ſans bruit, claire ou obſcure ſuivant le beſoin, exempte de vent, de froid, & d'une trop grande chaleur, de crainte que le malade n'en ſoit incommodé: il ne faut point dóńner de nouvelles au malade qui puiſſent l'attriſter & l'empêcher de dormir. Enfin, il faut que les choſes extérieures conviennent autant qu'il eſt poſſible à la guériſon du malade, & qu'elles ſoient toutes pour ſon utilité & pour ſon plaiſir, pourveu que cela ne lui ſoit point contraire: c'eſt pourquoi Hipocrate dit en cette occaſion, qu'un aliment un peu pire, s'il eſt agréable au malade, doit être préferé à un aliment meilleur & déſagréable. Si le Chirurgien eſt habille & qu'il faſſe ſon devoir, & que le malade, les ſerviteurs, & les choſes externes y contribuent, on doit beaucoup eſpérer du ſuccès de l'opération & de la guériſon de la maladie.

Comme

Comme quelquefois un maître peut demander à un aſpirant les Traitez que Guy de Chauliac a fait, il eſt bon de le dire, pour ne pas demeurer court ſur cette demande.

En général il y en a ſept ; ſçavoir le premier de l'Anatomie, afin d'inſtruire dabord le Chirurgien du principal ſujet de ſa profeſſion, car enfin s'il y a quelque choſe d'utille & de néceſſaire, c'eſt l'Anatomie, & l'étude de cette ſcience ne ſouffre aucun retardement.

Le ſecond Traité eſt ſur les apoſtemes : le troiſiéme ſur les playes ; c'eſt-là que Guidon parle à fond de la nature de toutes ſortes de playes : le quatriéme Traité eſt ſur les ulceres : le cinquiéme eſt ſur les fractures & ſur les luxations : le ſixiéme traite des maladies qui ne ſont proprement ni apoſtémes, ni playes, ni ulceres, ni fractures, ni luxations, & pour leſquelles on a cependant recours aux Chirurgiens pour être traitées avec art & méthode.

Ces maladies ſont comme la goutte, la peſte, la petite vérolle, la rougeole, la lépre ou la ladrerie ; il y en a qui y mettent le ſcorbut & la pierre, dont a très-bien parlé l'Auteur de la Patholo-

gie de Chirurgie. Le ſeptiéme Traité de Guidon renferme les inſtrumens & les médicamens qui ſervent aux Chirurgiens ; ce Traité eſt ſon antidotaire.



TRAITE'

Des choſes naturelles, non naturelles, & contre nature.

DE LA PHYSIOLOGI.

LA connoiſſance des choſes naturelles, non naturelles, & contre nature, eſt abſolument néceſſaire au Chirurgien ; puiſque par ſon moyen il connoît ſon ſujet, & les mauvaiſes diſpoſitions qui lui arrivent. Mais parce que cette matiere apartient paticulierement à la Médecine curative, dont la Chirurgie eſt la principale partie, il eſt bon de ſçavoir dabord ce que c'eſt que Médecine, & en combien de parties elle eſt diviſée.

Qu'eſt-ce que Médecine?

C'eſt une ſcience qui traite des choſes naturelles, non naturelles, & contre nature.

En combien de parties ſe diviſe-t-elle?

En quatre ; ſçavoir en Phyſiologie, Hygiéne, Pathologie, & Thérapeutique.

La Phyſiologie traite des choſes naturelles ; l'Hygiéne, des non naturelles ; la Pathologie, des choſes contre nature ; & la Thérapeutique regarde la maniere de guérir les maladies : de ces quatre parties, il y en a deux théoriques, ſçavoir la Phyſiologie & la Pathologie ; & deux pratiques, qui ſont l'Hygiéne & la Thérapeutique.

On diviſe la Pathologie en Æthiologie & Sémiotique ; l'une traite des cauſes des maladies, & l'autre de leurs ſymptômes.

La Thérapeutique ſe diviſe auſſi en trois parties, qui ſont la diette, la Chirurgie, & la Pharmacie.

Qu'entend-on par les choſes naturelles ?

On entend celles qui compoſent nôtre nature.

Combien y en a-t-il ?

Sept ; ſçavoir les élémens, les tempéramens, les humeurs, les parties, les facultez, les fonctions, & les eſprits, que nous allons expliquer ſelon les Anciens & ſelon les Modernes, pour ſatisfaire également à tout le monde

Qu'eſt-ce qu'élement ?

Selon Galien, c'eſt un corps ſimple, dont tous les mixtes ſont compoſez, & dans leſquels ils ſe réſolvent.

Combien y a-t-il d'élemens?

Il y en a de deux ſortes, de généraux, & de particuliers : les généraux ſont le feu, l'air, l'eau, & la terre : les particuliers ſont ou de génération, ou de compoſition ; les premiers ſont la ſémence & le ſang menſtruel ; & les autres, toutes les parties ſimilaires qui conſtituent immédiatement le corps.

Le feu eſt un élement chaud & ſec, lumineux, brûlant, & léger, ſitué au-deſſus de l'air : l'air eſt un élement humide & chaud, délié & ſubtil qui environne la terre : l'eau eſt un élement froid & humide, fluide & liquide, coulant ſur la ſurface de la terre : & la terre eſt un élement ſec & froid, dur, ſolide, & peſant, ſitué au milieu du monde.

Qu'eſt-ce que principe?

Selon Ariſtote, c'eſt ce qui eſt cauſe de pluſieurs choſes.

Combien y a-t-il de principes?

Il y en a autant qu'il y a de choſes : par exemple, ſelon les Théologiens, il n'y a point d'autre principe que Dieu : ſelon les Aſtronomes, ce ſont les qua-

tre élemens & le ciel : ſelon les Philoſophes, la matiere, la forme, & la privation : ſelon les Chimiſtes, le ſel, le ſoulphre, & le mercure : & enfin, ſelon les Médecins, la chaleur, la froideur, la ſécchereſſe & l'humidité, qui ſont les quatre qualitez premieres que l'on conſidere dans les élemens.

Qu'eſt-ce que matiere ?

C'eſt un être imparfait, qui reçoit ſa perfection de la forme.

Qu'eſt-ce que forme ?

C'eſt une ſubſtance qui étant jointe à la matiere, lui donne l'être & la perfection. Elle eſt de deux ſortes, eſſentielle & accidentelle ; la premiere conſiſte dans la température, & l'autre dans la conformation & la figure.

Qu'eſt- ce que privation ?

C'eſt l'abſence d'une forme dans un ſujet propre à en recevoir un autre.

Qu'eſt-ce que qualité ?

C'eſt un accident qui fait nommer une choſe telle qu'elle eſt.

Comment diviſe-t-on les qualitez ?

On les diviſe en premieres & ſecondes : les pemieres ſont la chaleur, la froideur, la ſécchereſſe, & l'humidité ; la chaleur & la froideur ſont actives, & les deux autres paſſives.

Les ſecondes ſont celles qui ſont aperçûës par les ſens, & qui réſultent des premieres, comme la dureté, la molleſſe, la peſanteur, & la legereté.

Combien chaque élement a-t-il de qualitez ?

Deux ; une active ou eſſentielle, & l'autre paſſive ou accidentelle : l'active eſt la premiere dans chaque élement, comme la chaleur dans le feu, & la paſſive eſt la ſéchereſſe dans le même élement.

Qu'eſt-ce que chaleur ?

C'eſt une qualité qui aſſemble les choſes homogenes, qui ſépare les hétérogenes.

Qu'entend-on par les choſes homogenes ?

On entend celles qui ſont de même nature ; de même que par les choſes hétérogenes, on entend celles qui ſont de differente nature.

Qu'eſt-ce que la froideur ?

C'eſt une qualité active, qui aſſemble les choſes homogenes & les hétérogenes.

Qu'eſt-ce que l'humidité ?

C'eſt une qualité paſſive, qui ſe contient difficilement dans ſes propres bornes.

Qu'est-ce que la sécheresse ?

C'est une qualité passive, qui se contient facilement dans ses propres bornes.

Comment les élemens conviennent-ils les uns avec les autres ?

Par le mélange de leurs qualitez moyennes : & pour cette raison les élemens ont chacun deux qualitez, afin que l'action de l'une aide à l'action de l'autre, comme la sécheresse à la chaleur.

A quoi servent les élemens ?

Aristote dit qu'ils ont été faits afin qu'ils fussent partie du grand monde, dans lequel le feu tient le plus haut lieu, l'air le second, l'eau ensuite, & enfin la terre; ils sont encore parties du corps mixte.

Des Elemens des Chymistes.

Combien les Chysmistes établissent-ils d'élemens ?

Ils en établissent de cinq sortes, par rapport aux cinq différentes substances qu'ils tirent de la plûpart des mixtes : ces élemens sont l'esprit ou le mercure, le sel, le soulphre ou l'huille, l'eau ou le phlegme ; enfin ce qu'ils appellent terre damnée ou *caput mortuum*, dite en françois, tête morte.

Comment divise-t-on ces élemens?

On les divise en actifs & en passifs : les actifs sont ainsi nommez, parce qu'ils font toute l'action du mixte ; on en compte trois, sçavoir l'esprit, l'huille, & le sel : les passifs servent à retenir les autres, & à modérer leur action, ce sont l'eau & la terre.

Qu'est-ce que l'esprit ?

C'est une substance aërienne & vaporeuse, dont les parties sont fines & délicates : c'est le premier des élemens actifs; c'est lui qui cause tous les changemens qui arrivent dans la nature : sans cet esprit, il ne se feroit point de végétation dans les plantes, ni de génération dans les animeaux : cet esprit ne se tire jamais pur des mixtes où il se trouve renfermé ; il est toujours mêlé dans un peu d'huille, ou de sel, ou d'eau, qui montent avec lui dans la distilation.

L'esprit est volatil ou fixe ; on l'apelle volatil, quand on le retire facilement du mixte ; ce qui arrive, lorsqu'il n'est point embarassé dans les parties grossieres qui arrêtent son mouvement.

Qu'est-ce que le soulphre ?

C'est une substance rare & légere, composée de petites parties branchuës,

ſouples & pliantes : on ne la tire jamais pure ; car elle ſe trouve mêlée avec des eſprits ou avec des ſels : ſi elle abonde en eſprits, c'eſt une ſubſtance étherée, legere, qui nage ſur l'eau où on la jette; mais ſi elle abonde en ſels, elle eſt fixe & groſſiere, & elle tombe au fond de l'eau. L'uſage de cette ſubſtance ſulphureuſe eſt de lier les autres principes, pour empêcher la corruption du mixte : c'eſt d'où vient que les végétaux qui ont le plus de ſoulphre, durent davantage en reſtant toujours vers, comme on le remarque dans les ſapins & dans les autres arbres qui abondent en réſine.

Le propre du ſoulphre eſt de s'enflammer fort vîte, comme on le voit par l'exemple de la poudre à canon ; car nous n'avons rien qui prenne plûtôt feu : mais en récompenſe cette flamme eſt bien-tôt éteinte.

Si le ſoulphre eſt une matiere ſi inflammable, c'eſt à cauſe qu'il renferme dans ſes pores beaucoup de matiere ſubtile qui, à l'approche du feu, entre dans un grand mouvement qu'elle communique à toutes les parties du ſoulphre.

Qu'eſt-ce que le ſel?

Le ſel eſt un corps ſolide, dont les

parties sont fixes, roides & pointuës, pour être piquantes: le menstruë le plus analogue du sel, c'est l'eau. On divise le sel en fixe & volatil: on appelle sel volatil, un sel qui s'éleve dabord dans la distilation; & l'on apelle sel fixe, celui que l'on ne sçauroit pousser par le feu le plus violent. Il y a des Chymistes qui admettent encore un sel acide essentiel, d'où le sel fixe & volatil tire son origine: ils appellent leur sel fixe, alkali, lorsqu'il fermente; de-là vient qu'ils ont donné le nom d'alkali à tous les sels fixes qui fermentent avec les acides.

Ce mot d'alkali vient d'une plante nommée kali, où l'on trouve beaucoup de sel fixe qui fermente avec les acides, & aussi avec les sels volatils, parce qu'ils fermentent de même: on peut regarder les sels comme des instrumens qui servent à l'esprit pour faire tous les changemens que nous voyons arriver aux mixtes.

Qu'est-ce que l'eau?

C'est une liqueur insipide & le premier élement passif; elle sert de véhicule aux élemens actifs; elle sort facilement des mixtes; elle entraîne toujours quelqu'un des élemens actifs: l'usage

de l'eau eſt d'empêcher l'étroite union des élemens actifs en les tenant un peu ſéparez.

Qu'eſt-ce que la terre?

La terre eſt le ſecond des élemens paſſifs : c'eſt un corps groſſier, inſipide, qui n'a point de mouvement ; c'eſt pourquoi il eſt très-propre à arrêter l'action & le mouvement des autres parties, par les ſiennes qui ſont fixes, groſſieres & peſantes. La terre étant fixe, il n'en monte que très-peu dans la diſtilation: lorſqu'elle eſt ſeule & privée des élemens, elle eſt ſans action & de nul uſage: on ne la peut ſi bien ſéparer du reſte des élemens, qu'il n'en demeure toujours quelque choſe mêlée parmi. Ce ſont-là les élemens des Chymiſtes. La plupart des Philoſophes modernes ne les veulent point recevoir pour pluſieurs raiſons : la premiere, c'eſt qu'il y a dans les mixtes, outre ces cinq ſubſtances, une infinité d'autres corps ſi ſubtils, qu'ils s'échapent dabord qu'on en fait l'analye: la ſeconde, eſt que ces élemens ne ſont point naturellement dans les mixtes, mais qu'ils doivent leur origine au feu qui les a fait, en donnant des diſpoſitions à la matiere qu'elle

n'avoit pas auparavant : la troisiéme enfin, c'est que tous ces élemens étant des corps sensibles & grossiers, doivent nécessairement être faits d'autres élemens, c'est-à-dire, de petits corps insensibles dans lesquels il se résolvent, comme l'experience le montre tous les jours.

Qu'entendent les Modernes par la froideur ?

La froideur consiste dans le repos des petites parties d'un corps, ou bien dans le mouvement direct de toutes les parties ensemble du même corps. Des exemples vont éclaircir la proposition que j'avance sur le froid. Le marbre est froid, parce que ses parties étant très-unies, n'ont point de mouvement : tous les métaux sont aussi sentis très-froids, parce que toutes leurs parties sont dans un grand repos. La glace est très-froide, & pourtant ce n'est que de l'eau qui la forme ; mais cela vient de ce que les petites parties de l'eau ont été tellement approchées & serrées les unes près des autres par le sel nitre d'un vent de Septentrion qui a pénetré l'eau, que la glace doit être dans un parfait repos de ses petites par-

ties ; & c'eſt de-là que dépend ce froid ſenſible que nous lui trouvons, quand nos doigts la touchent.

Nous avons dit que le froid conſiſtoit auſſi quelquefois dans le mouvement direct de toutes les parties enſemble du même corps : l'expérience s'en voit dans les grands vents impétueux : on les ſent toujours froids, parce que tout le vent tire vers un même côté ſans aucun détour de parties. Le vent qui ſort d'un ſoufflet eſt aſſez froid, parce que le tuyau le détermine à aller vîte & du même ſens. L'air qui ſort impétueuſement par le petit trou d'une boule de cuivre à moitié pleine d'eau & miſe ſur un réchaut de feu, ce vent eſt froid, & il gêle la main que l'on tiendra à quelque diſtance dans la ligne de ce vent de l'œolipile, qui eſt le nom que l'on donne à cette boule de cuivre apportée d'Allemagne. Encore une expérience qui montre que l'air qui eſt porté en ligne droite eſt toujours froid, c'eſt que ſi l'on tient les lévres fermées, & que l'on ſouffle vîte contre le bout de ſes doigts, l'on ſent un vent froid. Enfin, il n'y a point d'expérience qui ne faſſe manifeſtement voir que cette détermi-

nation particuliere du mouvement d'un corps en ligne droite dans toutes ses parties, produit toujours le froid.

Qu'est-ce que l'humidité, selon les Modernes?

Ce sont toutes les petites parties des liqueurs qui s'attachent aux surfaces des corps, ou qui entrent dans leurs pores pour les moüiller. Ces petites parties dans lesquelles consiste l'humidité, sont de deux sortes; car je les suppose ou aqueuses, ou huileuses. Les parties aqueuses sont un peu plates & ovalaires, avec une grande polissure de surface, au moins c'est comme les suppose Gassendi, qui avoit de très-belles connoissances dans les choses naturelles. Descartes les imagine autrement: il les suppose longues & menuës, soupples & pliantes à peu près comme des anguilles; & cette seule supposition reçûë, ce Philosophe explique admirablement toutes les proprietez que nous remarquons dans l'eau, comme on le peut voir dans ses météores.

Comment dans le systême moderne peut-on imaginer les parties huileuses?

Comme des branches d'arbres qui ont dans leurs pores beaucoup de ma-

tiere ſubtile : c'eſt d'où vient que toutes les huiles ſont fort inflammables; & elles le ſeroient encore d'avantage ſans le phlegme, comme il paroît par l'eſprit de vin rectifié : il brûle & ſe conſume juſqu'à la derniere goutte, parce que l'eſprit de vin eſt tout ſoulphre. Quand une fois les parties de l'huile ont pénétré un corps, toutes ces petites branches par le mouvement de leurs parties s'accrochent tellement aux pores, qu'on ne les en peut faire ſortir que difficilement. Par-là on explique un effet conſidérable, pourquoi le feu de la foudre qui a brûlé une partie : pourquoi, dis-je, cette brûlure eſt ſi difficile à éteindre. Paracelſe, ce grand Alchymiſte, a crû que cela venoit d'une qualité peſtifére qui ſe trouve dans la tonnerre. Mais il ſe trompe : & la qualité qu'il appelle peſtifére, c'eſt le ſoulphre qui eſt en abondance dans la flamme de la foudre; & ce ſoulphre allumé pénétre ſi vîte nos parties, que l'union étroite qu'il contracte avec elles, eſt ce qui fait la peine qu'il y a à guérir la brûlure du tonnerre; & pour mieux en venir à bout, c'eſt de ſe ſervir de quelque huile pénétrante qui puiſſe attacher ce ſoulphre-là à elles.

La séchereſſe dans les corps durs vient du repos de leurs parties, & de ce qu'il n'y a point dans leurs pores de petites parties liquides.

Dans les corps liquides, elle vient de la grande agitation de leurs parties inſenſibles, leſquelles paſſant avec rapidité au travers les autres corps, entraînent les petites parties qui les rendent humides.

D'où dépendent les qualitez que les Modernes appellent ſecondes?

Elles ne dépendent pas des premieres, mais de la groſſeur des parties des corps, de leur figure, & de leur ſituation, de leur mouvement & de leur repos. Par exemple, la dureté que l'on nomme une qualité ſeconde, ne conſiſte que dans le repos de toutes les parties d'un corps; la liquidité, dans le mouvement des parties inſenſibles; la moleſſe, dans le repos de quelques parties & dans le mouvement des autres; l'âpreté, dans les petites éminences qui s'élevent ſur la ſurface d'un corps.

DES TEMPE'RAMENS.

Q*U'eſt-ce que tempérament?*

C'eſt, ſelon les Anciens, un mélange des quatre élemens, ou plûtôt

de la chaleur, de la froideur, de la séchereſſe, & de l'humidité : Fernel dit que le tempérament eſt l'harmonie des quatre premieres qualitez.

Galien le définit le principe des facultez des opérations naturelles ; car l'action dépend du tempérament, comme la vie dépend de l'ame.

Qu'eſt-ce que mixtion?

C'eſt un aſſemblage ou un mélange naturel de pluſieurs choſes actives & paſſives.

Combien y a-t'il de tempéramens?

Il y en a de deux ſortes, un tempéré, & l'autre intempéré : le tempéré eſt celui dans lequel les quatre qualitez ſe trouvent dans une juſte proportion.

Combien y en a-t'il de tempérez?

Il y en a de deux ſortes, tempéré au poids, & tempéré à la juſtice.

Qu'eſt-ce que tempérament tempéré au poids?

C'eſt celui où il ſe rencontre une égale proportion des quatre élemens.

Qu'eſt-ce que tempérament tempéré à la juſtice?

C'eſt une loüable médiocrité des élemens, proportionnée à l'action des choſes animées & inanimées.

Qu'est-ce que temperament intemperé?

Avant que de le définir, il faut sçavoir qu'il est simple ou composé : que le simple est fait par l'excès d'une seule qualité, comme lorsque la chaleur l'emporte sur la froideur, la sécheresse & l'humidité demeurant tempérées ; & que le composé est causé par deux ou plusieurs qualitez, comme sont la chaleur & l'humidité jointes ensemble. Ce sont ces divisions de tempéramens qui ont donné occasion à Fernel d'en admettre de neuf sortes ; sçavoir, un qui est tempéré, & huit intempérez, dont il y en a quatre simples, & autant de composez.

A quoi compare-t'on les tempéramens?

Aux quatre saisons, aux quatre humeurs, & aux quatre âges.

Qu'est-ce qu'âge ?

C'est, selon Fernel, un cours de la vie, pendant lequel l'homme souffre plusieurs changemens.

Comment se divisent les âges?

En adolescence, en jeunesse, virilité, & vieillesse.

L'adolescence est encore divisée en enfance, puérilité, & puberté : l'enfance dure depuis la naissance jusqu'à

quatre ans ; la puérilité, depuis quatre ans jusqu'à quatorze ; la puberté, depuis quatorze jusqu'à dix-huit ; & l'adolescence, depuis dix-huit jusqu'à vingt-cinq ; la jeunesse, depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq ; la virilité, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-cinq.

La vieillesse se divise en trois âges ; dont le premier regarde ceux qui ont encore du courage ; le second, ceux qui n'ont presque plus de force ; & le troisiéme, ceux qui retournent en enfance, que l'on appelle décrépites.

DES HUMEURS, SELON LES ANCIENS.

QU'est-ce que qu'humeurs ?

C'est un corps liquide & fluide contenu dans les vaisseaux. Il y a de deux sortes d'humeurs, sçavoir les alimentaires, & les excrémenteuses : les premieres sont des sucs nourriciers, qui viennent du mélange des quatre élemens ; c'est pourquoi ces humeurs sont aussi au nombre de quatre, sçavoir la bile qui répond au feu, la pituite à l'eau, la mélancolie à la terre, & le sang à l'air.

Les excrémenteuses sont les liqueurs superfluës de notre corps : elles sont de

deux ſortes, utiles, & inutiles : les utiles ſont au nombre de trois, ſçavoir la ſémence, le ſang menſtruel, & le lait : les inutiles ſont les crachats & les autres excrémens.

Le ſang eſt une humeur chaude & humide, rouge, & de ſaveur douce : la bile eſt une humeur chaude & ſéche, amére, & de couleur jaune : la pituite eſt une humeur froide & humide, ſalée & tranſparente : la mélancolie eſt une humeur froide & ſéche, d'une couleur noire & d'une ſaveur âcre. Toutes ces quatre humeurs ſont appellées naturelles ; mais lorſqu'elles changent de qualitez, elles s'appellent contre nature.

DES HUMEURS EXPLIQUEES dans la penſée des Modernes.

Premierement du Chyle & du Sang, & des autres liqueurs du Corps.

APrès que les alimens ont été briſez ſous les dents, ils ſont pouſſez dans l'œſophage par la langue qui ſe ramaſſe en rond vers le palais, pour les faire entrer dans le pharinx, lequel par la contradiction de ſes fibres, les chaſſe dans le ventricule, où il ſe trouve un

dissolvant qui n'est pas un suc acide, mais qui est une lymphe chargée de quelques soulphres & de parties salines, ensorte qu'elle est une menstruë très-propre à tirer peu à peu la teinture de nos alimens, qui n'en est que le chyle. Lorsque cette lymphe pénétre les alimens pour les digérer, elle s'oppose au cours d'une matiére subtile, qui par l'effort qu'elle fait pour avoir son passage libre, rompt & brise les alimens en un grand nombre de petites parties coulantes qui refléchissent assez vivement la lumiere. Les alimens étant changez en chyle, la contraction des fibres circulaires du ventricule, & le mouvement continuel du diaphragme, le chassent par le pilore dans les intestins, où étant arrivé, la bile & le suc pancréatique qui s'y mêlent, lui font perdre la glutinosité qu'il avoit apportée du ventricule: c'est afin qu'il soit en état de couler par un tamis, qui sont toutes les petites ouvertures des veines lactées, où il s'engage par le mouvement péristaltique des intestins qui fait floter la liqueur contre le tuyau. De ces premieres veines lactées, le chyle passe dans les glandes du mésentere, où il

reçoit la décharge de plusieurs vaisseaux lymphatiques, ce qui ne sert qu'à le purifier, en le rendant toûjours plus coulant. Après il va dans les veines lactées & secondaires qui le portent au réservoir, pour monter enfin dans le canal thorachique, qui s'insérant avec la veine axillaire, fait aussi qu'il se trouve mêlé pour la premiere fois avec le sang. Les autres parties du chyle plus grossieres qui ne peuvent passer par les ouvertures des lactées, s'approchent; & c'est pour s'attacher ensemble, & composer les excrémens qui sortent dehors, lorsqu'ils ont acquis assez de volume pour faire une irritation en comprimant les intestins : la bile qui s'y mêle est utile, en ce qu'ils glissent plus facilement. Ajoûtons au mouvement naturel des intestins qui aide la sortie des excrémens, celui des muscles du ventre qui y peuvent beaucoup, à cause qu'en se racourcissant, ils agissent très-fortement sur les intestins, qui ne peuvent éviter cette compression en quelque endroit du ventre qu'ils se cantonnent.

Comment le schyle se change-t'il en sang?

Il y en a plusieurs qui croyent que

cette métamorphose ou ce changement se fait dans les poulmons par l'air que nous respirons, lequel étant tout rempli de nitre & de soulphre, est très-propre à fermenter le sang aussi-bien que le chyle qui s'y trouve mêlé : ils appuyent ce sentiment sur l'expérience, qui fait voir que le sang mêlé confusément avec le chyle, est noir & épais dans l'artére du poulmon, & fort vermeil dans la veine, après qu'il s'est mêlé avec l'air des poulmons. D'autres Auteurs attribuent ce changement aux esprits renfermez dans le cœur, ou à son levain, dont la moindre petite goutte peut teindre le chyle, & lui donner cette belle couleur de pourpre qu'on remarque dans le sang. Mais le sentiment qui paroît le plus conforme à la vérité dans une matiére aussi obscure, est que le chyle ne se fait pas seulement dans le cœur ou dans les poulmons, mais dans toutes les parties du corps, où de fréquentes circulations l'épurent, en le déchargeant d'autres parties plus grossiéres qui s'écoulent ou par les urines, ou par l'insensible transpiration; car tout cela en subtilisant le chyle, le rend plus propre à devenir du sang.

DU SANG.

QU'*est-ce que le sang, selon les Modernes?*

C'est une liqueur de pourpre, où l'on trouve beaucoup d'esprit & de phlegme, un peu de sel & de soulphre, & très-peu de terre. L'esprit qu'on retire du sang dans la distilation, est clair & transparent, à peu près comme l'esprit de vin : le soulphre du sang vient sans doute de tous les alimens gras que nous prenons, & des autres aussi qui paroissent les plus secs & les plus maigres, comme on le voit dans les herbes les plus séches qui servent de pâture aux animaux : le soulphre du sang s'éleve toûjours dans la distilation en forme d'huile noirâtre ; c'est lui qui donne au sang cette belle couleur d'écarlate, mais c'est par un arrangement particulier des parties, qu'il prend avec les autres principes.

La fluidité du sang, les urines, les sueurs, & toutes les autres excrétions font voir que le sang abonde en phlegme, qui est une liqueur claire, transparente, & insipide, qui a beaucoup de rapport avec la sérosité du sang.

D'où

D'où vient le ſel du ſang ?

Il vient auſſi de nos alimens ; il eſt beaucoup volatil, parce qu'il a ſouffert pluſieurs fermentations, & qu'il s'eſt extraordinairement ſubtiliſé par de fréquentes circulations.

Qu'eſt-ce que la terre que l'on retire du ſang ?

C'eſt une matiere inſipide & friable, qui tire ſon origine de la partie la plus groſſiére des alimens ; c'eſt la terre qui donne au ſang ſa conſiſtence & ſon épaiſſeur.

Lorſque tous ces principes ſont exactement mêlez enſemble, ils compoſent le ſang ; mais lorſqu'il y en a qui ſe ſéparent des autres, ou c'eſt pour s'en aller en excrémens, ou pour compoſer d'autres liqueurs contenuës dans des vaiſſeaux particuliers.

DE LA BILE.

QU'eſt-ce que la bile ?

C'eſt un liqueur jaune, d'où l'on tire par la Chymie beaucoup de phlegme & de ſel fixe, peu de ſel volatil, peu de ſoulphre, & très-peu de terre.

Deux ſortes de bille ſe ſéparent dans

le foïe ; une qui eſt épaiſſe, & un autre qui l'eſt moins : celle qui eſt épaiſſe, eſt reçûë dans le rameau du canal hépatique ; & l'autre qui eſt plus coulante, va dans la vaſſicule du fiel.

Comment ſe fait cette ſéparation ?

Le ſang de la veine porte qui eſt tout amer de bille, comme l'expérience le fait voir, ſe décharge dans les petites glandes du foïe, leſquelles par une infinité de petits rameaux contournez, ſéparent les particules de la bile ; les parties groſſiéres de la bille paſſent par les glandes qui ont des tuyeaux plus larges & plus ouverts ; les parties les plus délicates & les plus coulantes ſe ſéparent dans les glandes d'un tiſſu plus fin. Ces deux ſortes de bille s'étant ainſſi ſéparées du ſang par les glandes du foye, la plus groſſiere ſe porte dans le canal hépatique, & l'autre dans la veſſicule du fiel. Ce qui aide beaucoup la ſéparation de la bile dans le foye, c'eſt le petit mouvement d'agitation que le ſang ſouffre dans la veine-porte, lequel en développant ſes principes, dégage les parties de la bile, qui ſans cela ne ſe ſépareroient pas dans le foye. Cette agitation de la veine-porte eſt encore aug-

mentée par le ſang qui vient de la rate, qui s'eſt ſubtiliſé en paſſant dans toutes les cellules de ce viſcere: car la rate n'épaiſſit pas le ſang, mais au contaire elle le ſubtiliſe en le proyant; & ſi nous en croyons un Anatomiſte Allemand des plus célébres, le ſang eſt préparé dans la rate comme il l'eſt dans les poulmons; il dit en avoir fait l'expérience ſur des animeaux à qui il avoit lié la ſplénique.

Après que la bile s'eſt ſéparée, elle va du canal hépatique & du kiſtique qui n'en font qu'un, dans l'inteſtin duodenum, où rencontrant le ſuc pancréatique qui la détrempe, elle ſert à rendre le chyle plus pur, plus liquide, & plus coulant.

Du Suc de la Rate.

L'Antiquité abuſée & prévenuë a crû que la rate étoit le reſervoir de la mélencolie: mais lesModernes croyent que la rate n'eſt pas le ſiége d'un excrément. S'il eſt vrai qu'elle ne ſoit qu'un amas de cellules qui ſe meuvent alternativement à diverſes repriſes, parce que ces petites cellules ſont autant de muſcles; on peut conjecturer que le ſang

qui est versé dans la rate, y sera froissé & battu, ensorte que les parties propres à composer la bille, seront dégagées par cette dissolution, ce qui les mettra en état de se séparer plus facilement dans les petites glandes du foye.

Cette nouvelle conjecture en peu de mots sur l'usage de la rate, est d'un Auteur moderne, qui dit en avoir obligation à Malpighi qui lui a fait naitre cette pensée : sa preuve que le sang acquiert plus de fluidité dans la rate, est l'expérience qui en a été faite plusieurs fois sur des rates de chiens & de moutons disséquez tout vivans.

Du Suc Pancre'atique.

Le pancréas a un gros canal d'où distille un suc qui se sépare dans ses glandes : la saveur ordinaire du suc pancréatique, est d'être une liqueur douce & insipide; & si on le trouve acide ou de quelque autre saveur, c'est l'effet d'une indisposition presente dans le corps. Quoique nous ayons dit quelque chose sur l'usage du suc pancréatique, je le répete encore ici, afin qu'on ne doute point de mon sentiment sur ce sujet : je dis que c'est une liqueur comme

la ſalive, douce & inſipide, en un mot une lymphe qui n'a reçû aucune altération par la ſéparation qui s'eſt faite dans les glandes du pancréas : en effet, que lui auroit ſervi d'être une liqueur acide à peu près comme le jus de citron, puiſque la nature ne veut rien coaguler dans le chyle, mais ſeulement le bien détremper, afin qu'il puiſſe paſſer dans les lactées ?

DE L'URINE.

QU'eſt-ce que les Chimiſtes tirent de l'urine ?

Ils en tirent beaucoup de ſel volatil & de phlegme, peu de ſoulphre, de terre, & de ſel fixe.

De quelle couleur doit-être l'urine dans ſon état naturel ?

Elle doit être de couleur de citron, un peu épaiſſe ſans être trouble : cette belle couleur jaune de citron dépend de la diſſolution que les ſels ont fait du ſoulphre ; car on voit par expérience qu'en faiſant boüillir un peu de ſoulphre commun dans l'eau avec du ſel de tartre, après la diſſolution l'eau prend une belle couleur de citron.

D'où dépend la conſiſtence de l'urine ?

La conſiſtence de l'urine ne vient pas ſeulement du ſel & du ſoulphre, mais encore des particules terreſtres qui ſe ſont diſſoutes; ainſi toute la conſiſtence de l'urine & ſa couleur, ne peuvent venir que de la maniere dont elle eſt filtrée dans les reins. Car ſi la circulation eſt prompte & forte, il ſe filtre beaucoup de ſéroſité qui a très-peu de teinture, & c'eſt ce qui ſe voit dans ceux qui font débauche de vin ou de biére. Le peu que je dis ſur la nature de l'urine, fait manifeſtement voir l'erreur où de grands hommes ont été, qui ont prétendu que pour la ſéparation & la filtration de l'urine, il ſeroit néceſſaire d'un ferment qui cauſât une ébullition au ſang qui paſſe dans les reins. Qui voudra voir une ſi fauſſe opinion ſolidement réfutée, doit lire un Auteur Hollandois dont on nous vient de donner la traduction; c'eſt le ſçavant Bontekoë, qui n'eſt point pour tous ces fermens: & il a bien raiſon, puiſque la ſeule ſtructure de la partie & la force de la circulation du ſang, ſuffiſent pour expliquer toutes les filtrations qui ſe font dans les différentes parties du corps.

Qu'appelle-t'on hypoſtaſe dans l'urine?

C'eſt une eſpéce de nüage blanchâtre qui ſe porte au fond du pot de chambre, que quelques-uns croyent n'être rien autre choſe que pluſieurs fibres du ſang qui ſe ſont embaraſſées enſemble, que l'urine a entraîné avec elle: quant à la crême qui nage ſur l'urine, elle vient de la diſſolution des ſeils qui ſe ſont épaiſſis.

Pourquoi y a-t-il des parties dans l'urine qui vont au fond du pot de chambre?

Je répons que cela vient de la force du liquide, qui eſt limitée à un certain nombre de parties; enſorte que toutes les autres qu'il ne peut embraſſer, tombent au fond par leur propre peſanteur; & perdant leur mouvement, elles s'attachent les unes aux autres, & compoſent le ſédiment.

Après avoir expliqué la nature de l'urine, voyons comment elle ſe ſépare dans les reins. Le ſang qui eſt porté aux reins y trouvant une infinité de petites glandes, ce qu'il y a de plus liquide qui eſt la ſéroſité, enfile ces glandes & les petits canaux axcrétoires, pour couler dans le baſſin: du baſſin, l'urine paſſe par les ureteres, qui ſont de longs canaux membraneux qui ont un mouve-

ment périſtaltique, pour la conduire dans la veſſie où elle s'amaſſe juſqu'à ce qu'il y en ait ſuffiſamment pour irriter la veſſie, & l'obliger à ſe décharger par la contraction de ſes fibres. A l'occaſion de la ſéroſité du ſang, vous remarquerez qu'elle ne ſe ſépare pas toute par les reins, mais par une infinité de glandes qui ont toutes leurs canaux excrétoires : par exemple, il s'en ſépare beaucoup dans la bouche par les glandes ſalivaires, dans le nez, & dans le ſinus de la baſe du crane, par les glandes de la membrane qui tapiſſe ces cavitez.

De la Graisse.

La graiſſe n'eſt rien qu'un amas de petites veſſicules compoſées de membranes très-fines & très-délicates, pleines du ſuc huileux qu'y verſent les canaux excrétoires de pluſieurs petites glandes ſemées dans la paroye intérieure de ces petits ſacs. Une ſemblable ſtructure a été heureuſement découverte avec le microſcope ; & Malpighi à qui nous en ſommes obligez, dit qu'il n'y a rien de ſi beau à voir que la moëlle des os : ce ſont de longues traînées de veſſicules qui s'ouvrent toutes les unes

dans les autres, à peu près comme les circonvolutions des inteſtins ; ſur ces veſſicules on découvre un lacis de vaiſſeaux ſanguins, qui en les arroſant vont à de petites glandes qui ont toute l'embouchure de leurs canaux excrétoires, ouverte dans le ſac qui forme chaque veſſicule.

Comment ſe forme la graiſſe?

Les parties du ſuc huïleux ne ſont pas plûtôt verſées dans ces petits ſacs, qu'elles perdent leur mouvent, enſorte qu'en s'embraſſant enſemble, elles forment de petits pelotons compoſez de longs filets branchus, dont la plûpart ſont noüez enſemble, comme on le remarque dans cette graiſſe ferme & ſolide de quelques parties du corps.

Voici une demande qui a tourmenté l'eſprit de bien des Auteurs, qui eſt de ſçavoir ſi la graiſſe a pour matiere de ſa formation, le chyle ou le ſang. Je répons à cette demande, que les parties de ce ſuc huileux les moins exaltées viennent immédiatement du chyle, qui n'eſt pas une liqueur atténuée comme le ſang ; mais pour les autres parties de la graiſſe qui ont un aſſaiſonnement naturel par un mélange de ſels & de ſoulphres

aſſez dévelopez, je ſerois porté à croire vrai-ſemblablement que ces autres principes ne viennent que du ſang même.

Quels ſont les uſages de la graiſſe ?

Ce ſuc huileux de la maſſe de nos humeurs a des uſages bien plus importans que ceux que l'Antiquité lui avoit donné. 1°. Il n'y a que lui qui empêche la perte des eſprits, qui s'écharperoient ſans ceſſe ſans toutes ces petites branches qui forment comme des eſpeces de cellules pour les retenir. 2°. Il adoucit la pointe des ſels qui ſe trouvent dans la maſſe du ſang, en enveloppant doucement les bouts & les tranchans des parties ſalines, ce qui produit des effets très-ſalutaires dans les perſonnes où le ſang eſt ainſi diſpoſé, comme il me ſeroit facile de le faire voir, ſi j'en voulois venir aux exemples. 3°. Il facilite le mouvement des parties, comme on le voit dans les jointures : car le ſuc gluant qui s'y trouve, eſt ce qui fait la facilité de l'article ; & ce n'eſt point, ſelon l'imagination de quelques Modernes, du ſuc nerveux, parce qu'on ne voit point de liqueur couler ſenſiblement dans les nerfs ; mais ce n'eſt autre choſe qu'une huile filtrée par une infi-

nité de petites glandes qui ſe rencontrent dans les tendons & dans les ligamens ; au moins ſi les expériences du laborieux Malpighi ſont véritables ; & il les a faites avec tant de ſoin & de circonſpection, que l'on auroit tort d'en d'en douter : dans les orbites il ſe trouve beaucoup de graiſſe, qui ſert non-ſeulement de couſſin où repoſe mollement l'œil dans ſa cavité, mais encore qui ſert à graiſſer les fibres des muſcles, qui ſans cela ne pourroient fournir à des mouvemens continuels ; car rien ne va ſi vîte que l'œil ; & c'eſt à quoi ſert principalement ſa figure ronde, qui ne lui eſt donnée qu'afin qu'il roule plus facilement dans l'orbite. 4°. Le ſuc huileux ſert en des occaſions preſſantes à la nourriture des parties du corps : je dis dans de preſſans beſoins, comme lorſqu'il y a long-tems que l'on n'a pris d'alimens ; car il eſt certain que cette huile peut contribuer à la nourriture des parties, tant parce qu'elle empêche la diſſipation des ſels les plus ſpiritueux, qu'à cauſe qu'elle renferme pluſieurs parties, qui étant compoſées de pluſieurs petits filets branchus, peuvent beaucoup mieux s'accrocher aux iné-

galitez des bréches de la substance de nos parties, que le long-tems que l'on a été sans prendre de nourriture, n'a pas manqué de faire.

A tous ces usages que nous venons de donner à la graisse, nous pourrions ajoûter que lorsqu'il y en a trop, elle empêche les fonctions tant de l'esprit que du corps; d'où vient que les gens extraordinairement gras sont à demi bêtes, & toûjours plongez dans le sommeil, ensorte qu'ils sont plûtôt morts que vivans; & cela ne doit nullement nous étonner, parce que tant de graisse par tout ralentit beaucoup la circulation, en comprimant les vaisseaux sanguins: les nerfs en doivent être aussi comprimez, & par conséquent très-peu d'esprits coulent dans les parties pour les vivifier; d'où vient que le sens de l'attouchement est très-imparfait dans ces sortes de gens-là, qui ne sentent presque rien en comparaison de ceux qui sont médiocrement gras. Enfin ce que j'avance en Physicien pour la perte de quelqu'une des principales fonctions de l'esprit dans tous ceux qui ne sont que graisse, si l'on peut s'exprimer de la sorte, est confirmé par le dire d'un

ancien Poëte qui connoiſſoit nos tempéramens & nos humeurs : il nous marque un homme d'eſprit ſous la figure d'une perſonne maigre & ſéche, mais non pas devenuë telle par maladie : d'où vient qu'il dit pour des gens d'eſprit qu'il connoiſſoit, & qui étoient maigres, *Siccitas vultûs, ſplendor mentis*, ce qui veut dire que les perſonnes maigres ſont ordinairement plus ſpirituelles que les autres.

DE LA SEMENCE.

QUelles ſont les opinons des Medecins modernes ſur la ſémence de l'homme?

Elles ſont fort partagées. Il y en a qui mettent dans les teſticules un levain d'une nature propre à changer le ſang en ſémence. Quelques-uns croyent que les particules de la ſémence ſont dans le ſang, & qu'elles s'en ſéparent dans les teſticules, qui ſont comme autant de cribles par où ſe filtre la ſemence. D'autres confondent la lymphe avec la ſémence, prétendant que la ſémence n'eſt qu'une lymphe ſpiritueuſe, qui devient comme une ſéroſité épaiſſie quand elle a perdu ſes eſprits. Il y en a

qui veulent que la sémence ne soit que du chyle, mais un chyle tout rempli d'esprits. Enfin les autres font venir la sémence du suc nerveux ; parce que, disent-ils, l'on voit qu'après une petite perte de sémence, l'on est tout abbatu & sans force ; ce qui est une marque que le suc nerveux est la matiere de la sémence, puisque ce suc précieux fait toute la force & la vigueur du corps. Ceux qui ne reconnoissent point le suc nerveux, & qui veulent que le sang fasse la semence, attribuent cette foiblesse & cet abbattement de forces où l'on se trouve après le combat amoureux, aux parties les plus vives & les plus subtiles du sang artériel qui se sont dissipées ; car, selon eux, ces parties font la semence dans les testicules, & les esprits animaux dans le cerveau : elles font la semence en passant par le détour des artéres préparantes, & par les petits tuyaux des testicules qui sont comme autant de serpentins qui servent à les subtiliser ; & elles composent les esprits animaux en parcourant tous les labyrinthes que forment les artéres carotides & cervicales ; c'est pourquoi ce n'est pas une merveille qu'après les

approches, l'on se sente foible & sans force, puisque toutes les parties de la semence qui sont la matiere des esprits, comme nous venons de dire, ne peuvent se porter aux testicules pour prendre la place de celles qui se sont écoulées, que le cerveau n'en reçoive moins, & que la téte, pour ainsi dire, ne demeure privée d'esprits.

Quoique cette raison paroisse bonne, il y en a pourtant une autre qui me semble meilleure, que je tire de la force de la sémence pour perfectionner le sang, lorsqu'elle s'y méle par le retour qu'elle doit faire dans la masse. Ce n'est donc pas parce qu'il y a dans la semence des esprits qui se trouvent dans le sang dont elle est faite, qu'on se trouve foible aprés une débauche avec les femmes; puisqu'il est constant que la quantité du sang que l'on tire d'une saignée, renferme plus d'esprits à proportion qu'il n'y en a dans le peu de sémence qu'on rend dans les aproches. Je sçai que les esprits de la sémence sont bien plus subtils, bien vifs & bien animez, puisque c'est de ces qualitez que dépend son pouvoir pour rendre fécondes les femmes qui conçoivent; mais si une liqueur aussi

perfectionnée que cella-là, ne rentroit pas dans le ſang pour l'échauffer, le vivifier & l'animer, je ne vois pas d'où viendroit un ſi grand épuiſement de forces, & même un changement ſi conſidérable dans le corps, lorſqu'on eſt accoutumé à en faire de frequentes pertes. C'eſt donc parce que la ſémence, après s'être perfectionnée dans un appareil de parties d'une ſtructure admirable, c'eſt, dis-je, après qu'elle eſt devenuë comme un élixir des plus précieux, par un ſoulphre ſalin, étheré, & volatil; c'eſt alors qu'elle eſt en état de faire ſur le ſang de notre corps en s'y mêlant, des changemens admirables qui font notre force, notre vigueur, & notre ſanté; enſorte que ſi l'on n'étoit pas adonné à la débauche comme on l'eſt, on ſeroit tout autre pour la force & pour le courage, pour la vûë que l'on auroit des meilleures, & pour la digeſtion qui ſe feroit mieux.

Une preuve convaincante de ce que je viens d'avancer ſur la ſémence, qui certainement perfectionne le ſang, eſt l'exemple des châtrez, qui de courageux qu'ils étoient, deviennent lâches & efféminez, qui perdent même la mé-

moire, n'étant plus d'une imagination vive; le poil des ſourcils & de la barbe ne croiſſent pas davantage: à quoi attribuer une ſi étrange métamorphoſe dans ces hommes dès-humaniſez, qu'au défaut de la ſémence qui manque, parce qu'il n'y a plus d'organe pour la faire, ce qui prive le ſang de ſon baume. Par-là l'on peut voir que ceux qui ſont ſans ceſſe avec les femmes pour entretenir leur débauche, ſont à peu près ſemblables à des châtrez, car quoiqu'ils ayent les parties qui ſervent à la génération, ils les épuiſent ſi ſouvent, qu'ils ne donnent pas lieu à la ſémence de s'inſinuer dans le ſang, comme elle ne manque jamais de faire quand elle reſte dans ſes réſervoirs.

DES OEUFS QUI SE TROUVENT dans les ovaires ou dans les teſticules des femelles.

QUe trouve-t-on dans les teſticules des femmes, ou dans ceux des autres femelles des animaux quadrupedes?

On trouve dans ces parties un ſuc viſqueux & inſipide, que pluſieurs prennent fauſſement pour de la ſémence ſemblable à celle des mâles. Mais aujour-

d'hui la plûpart des Anatomistes modernes ne prennent pas cette liqueur pour de la sémence, mais pour des œufs, puisqu'elle en a les qualitez, & qu'on la trouve renfermée dans des vessicules qui lui servent de coquilles : c'est pour cela qu'ils appellent les testicules des femmes aussi-bien que ceux des volailles, des ovaires. En effet, ils font voir que ces petites vessicules ne différent pas des œufs des volailles ; puisque, par exemple, en les faisant durcir dans l'eau chaude, on y remarque les mêmes parties, sçavoir comme un petit corps rond en maniere de lentille, placé dans le centre, d'où sortent plusieurs petits rayons qui s'étendent à la circonférence, avec des membrannes qui envelopent tout l'œuf sous une figure presque ovale.

Comment se fait la génération dans l'opinion de ceux qui admetent les œufs?

Ils ne doutent point que ces véssicules dont nous venons de parler, ne soient la matiere de la génération, puisqu'on les trouve dabord après les approches dans la matrice des truyes & des lapines, & qu'on les trouve telles qu'elles sont dans les testicules, c'est-à-

dire de même figure, de même grosseur, & de même couleur ; mais quelque-tems après ces petites vessicules changent un peu de nature ; on les y trouve beaucoup plus grosses, & d'une couleur terne & obscure ; & il y a dans leur milieu un petit point qui saute, que quelques-uns prennent pour le cœur : c'est ce que l'on a remarqué dans quelques femmes qui ont été ouvertes après leur mort.

Avant que j'explique comment les œufs deviennent féconds, je ne sçaurois m'empêcher d'accuser de peu d'attention les Médecins & les Anatomistes qui demeurent encore opiniâtrement dans l'opinion commune sur la génération : car comment prétendre qu'elle se fait plûtôt par un mélange de deux semences mêlées & confonduës ensemble, que par une autre voye, pour rester dans un lieu que l'on appelle la matrice, si l'expérience semble être équivoque en cela. L'on convient que l'homme & la femme rendent chacun quelque chose que tout le monde a apellé jusqu'aujourd'hui, sémence : mais comment expliquer ce qui se passe dans les oiseaux, les poissons & les insectes, où l'on sçait que la génération ne se fait pas

par le mélange des deux sémences ? Ceux donc qui persistent dans l'opinion commune pour la génération de l'homme, devroient au moins nous dire pourquoi la nature change ses régles pour les autres especes d'animaux.

Et quand un Anatomiste moderne allégue son travail & ses expériences pour faire entendre aux autres qu'il sçait mieux que personne comment se fait la génération, on ne peut s'empêcher de l'accuser d'entêtement. Le célebre Harvée a peut-être plus disséqué de femelles d'animeaux après avoir été couvertes, & être pleines, qu'acun autre Anatomiste; ce qu'il faisoit d'autant plus aisément, qu'un Prince curieux en faisoit les dépenses : mais comme il y a déja du tems qu'Harvée est mort, & que l'on pourroit croire que l'on auroit d'autres expériences sur ce fait, il faut s'en rapporter aux fameaux Malpighi, qui n'est mort que depuis peu : l'on sçait que ce grand homme a employé plus de dix ans entiers pour faire de continuelles expériences sur les femelles des brutes, afin de se confirmer dans l'opinion des œufs, & faire qu'elle demurât pour constament vraye. L'au-

torité d'un ſi habille homme doit, ce me ſemble, prévaloir ici, & l'emporter contre tant d'autres qui n'ont que le ſcalpel à la main ; car pour les difficultez qu'ils propoſent, & qui ne ſont autres que celles d'un Médecin de la Faculté de Paris, la facilité que nous aurions à les réſoudre, me les fait compter pour rien. En effet, de dire qu'on ne voit pas comment l'œuf, au ſortir de l'ovaire, peut entrer dans la trompe, je voudrois bien leur demander comment le jaune de la poule ſe détache du raſin pour paſſer dans *l'ovi-ductus* : s'il répondent que dans une poule cela ſe peut faire, à cauſe que ce conduit ſe peut approcher pour ſerrer en quelque façon la grape ; je leur réponds que c'eſt la méme choſe dans une femme, & que dans la conception le *tuba uteri* ſe releve pour approcher le pavillon de l'ovaire ; ce qui arrive par le cours des eſprits que la ſémence du mâle réveille, en les faiſant couler dans ce tems-là en plus grande abondance dans les fibres charnuës motrices de la trompe. Pour moi je penſe qu'on doit ſe rendre à ce raiſonement, dont on ne peut éviter la force.

S'il s'en trouve encore quelques-uns qui ne conçoivent pas comment l'œuf peut rompre son enveloppe, c'est qu'ils n'ont pas consideré plusieurs choses qui se passent dans le corps humain; car s'il avoient seulement pris garde à ce qui arrive aux petits enfans, quand les dents leurs percent, ils auroient bien moins de peine à comprendre comment l'œuf peut déchirer son envelope, lorsqu'il arrive que l'ovaire est, pour ainsi dire, étranglé par le *mossus diaboli* qui s'y applique & qui le serre fortement. Mais quand même nous ne sçaurions pas comment cela se passe, pour répondre à toutes leurs objections, nous avons d'ailleurs l'expérience si certaine là-dessus, que c'est ce qui doit mettre l'opinion des œufs au rang des plus grandes véritez que le siécle ait découvertes. Mais pour confirmée que soit une vérité par la raison & l'expérience, elle trouve toûjours des adversaires qui la combatent: c'est ce que l'on a vû, quand on découvrit les veines lactées & le canal thorachique; il y eut des Médecins Anatomistes qui n'en crurent pas leurs yeux, tant une opinion déja reçûë a de force sur nous.

Cette digreſſion eſt pour montrer qu'il y a des gens tellement pévenus de leurs faux ſentimens, que ſi vous vous en éloignez, vous paſſez chez eux pour de foibles génies, quoique la plus grande foibleſſe de l'eſprit ſoit la prévention & l'entêtement.

Comment les œufs ſont-ils vivifiez, & d'où dépend cette fécondité?

Les parties de la ſemence du mâle ayant été reçûës dans le vagin, elles imbibent ce foureau de la matrice, & continuent par les trompes juſqu'aux ovaires : elles pénetrent l'œuf qui eſt dans ſa matuité ; elles le fermentent, le cuiſent, & le digerent ; deſorte que la liqueurde l'œuf s'étant uu peu épaiſſie par cette fermentation, ſon enveloppe ſe deſſeche & ſe créve, & chaſſe l'œuf dehors par le trou qui s'eſt fait à la membranne du teſticule : cet œuf, au ſortir de l'ovaire, eſt reçû dans la trompe qui le conduit par le mouvement përiſtaltique dans la matrice, où il eſt pénetré par la liqueur qui diſtile de ſes vaiſſeaux : cette liqueur qui eſt imbuë de l'eſprit volatil de la ſemence, dévelope toutes les parties de l'œuf ; elles les étend, elle les groſſit, elle les

arrange ; & s'insinuant jusques dans les plus petits espaces ; cet œuf devient enfin un fœtus, & fait voir sensiblement toutes les parties qu'il renfermoit en petit.

Des purgations des femmes, c'est-á-dire du sang qui s'écoule tous les mois de leurs parties naturelles.

Q*U'appelle-t-on sang menstruel ?* C'est ce sang qui s'écoule tous les mois des parties naturelles des femmes en sortant de leur vagin. Les modernes n'attribuent pas ce flux périodique à la quantité du sang qui surabonde, ni à la lune qui ne sert qu'à nous éclairer la nuit, & vrai-semblablement à produire les marées, ni enfin à quelque faculté occulte de la matrice : mais à une lenteur de circulation, qui fait que le sang s'amasse en si grande abondance dans ces merveilleux lacis que forment les vaisseaux de la matrice d'une femme, que ceux du vagin les plus déliez doivent de nécessité s'ouvrir pour donner lieu à l'écoulement du sang qui arrive réglément tous les mois, quand il n'y a point de cause qui le retarde ; parce qu'il y a lieu de croire qu'il faut ce tems pour amasser dans

dans ces vaiſſeaux du ſang en aſſez grande quantité pour forcer leurs embouchures à s'ouvrir.

Que faut-il croire de l'impureté du ſang des mois quand une femme eſt dans une parfaite ſanté ?

On ne peut aſſez s'étonner comment d'habiles gens, tels que ſont des Médecins & des Philoſophes connus, en ayent pû dire tant de fauſſetez. On lit, par exemple, dans Helmont, qui étoit un Médecin d'une grande réputation, que le ſang que les femmes rendent dans leurs mois, a des qualitez ſi nuiſibles qu'il eſt capable d'infecter toute la nature ; parce qu'il eſt alors, dit cet Auteur, revetû de toutes les horribles propriétez d'un cadavre: paroles effrayantes à la verité, mais que je raporte avec toute la fidélité poſſible, de peur d'en affoiblir le ſens. L'expérience que nous avons du contraire, le couvre en cet endroit de honte & de confuſion ; & ſi l'on demandoit aux femmes ſi le ſang qu'elles rendent ne brûle pas leurs chemiſes comme l'eau forte, n'auroient-elles pas lieu de s'en mocquer & de s'en railler ? mais l'affaire eſt un peu trop ſerieuſe pour en parler de la ſorte. Enfin je ſuis perſuadé

que ce ſang n'eſt pas d'un autre nature que celui qu'on tire dans une ſaignée ; mais il faut pour cela que la femme ſe porte bien.

Du Lait.

Que penſent les Auteurs ſur le lait ?

Il y a deux principaux ſentimens ſur la nature du lait. Le premier eſt de ceux qui croyent que le lait ſe ſépare du ſang dans les glandes des mammelles;& l'autre de ceux qui prétendent que le lait eſt pareillement fait du chyle, mais qu'il y a des vaiſſeaux propres qui portent le chyle aux mammelles.

Ceux de la primiere opinion ſe fondent ſur ce qu'il n'y a point de différence entre le chyle & le lait, & que l'on ne voit point de canaux qui portent le chyle aux mammelles ; ce qui fait voir que le chyle doit être mêlé avec le ſang, & qu'il ſe ſépare dans les glandes des mammelles.

Des autres qui prétendent qu'il y a des conduits pour porter le chyle, diſent que le lait retient la qualité des alimens ou des remedes que l'on a pris ; ce qui ne pourroit arriver s'il ſe mêloit avec le ſang, qui détruiroit ou qui affoibliroit les qualitez ſenſibles des alimens.

Après que l'enfant est né, le chyle ne va plus à la matrice, mais aux mammelles qu'il remplit ; ce qu'il faut attribuer aux glandes de la matrice, qui ne peuvent plus recevoir de chyle, à cause que leurs pores se sont retrécis : ainsi le lait qui trouve son passage ordinaire fermé, rentre dans le sang & se porte aux mammelles, où il trouve des glandes propres à filtrer ses parties.

Des Parties, selon les Anciens.

Qu'est-ce que parties ?

C'est un corps adhérant au tout, jouissant d'une même vie que le tout, fait pour son action & pour son usage ; ce qui fait voir que les humeurs & les esprits ne sont point des parties, parce qu'ils n'adhérent point, & qu'ils sont au contraire portez continuellement par les artéres & par les veines.

Les parties sont contenantes, ou contenuës : les parties contenantes sont celles qui en enferment d'autres; & les contenuës sont celles qui sont enfermées : les unes & les autres se divisent en similaires, dissimilaires, & organiques.

Les parties similaires sont celles qui ne sont composées d'aucunes autres ;

elles ſont ſpermatiques, ſanguines, ou mixtes ; les ſpermatiques ſont celles qui ſont faites de ſemence, comme les os, les cartilages, les ligamens, les membranes, les fibres, les nerfs, les veines, & les artéres ; on appelle ſanguines celles qui ne ſont faites que du ſang, comme la chair & la graiſſe ; & mixtes, celles qui ſont faites en partie du ſang & en partie de la graiſſe, comme la peau.

Les parties diſſimilaires ſont compoſées de pluſieurs ſimilaires ; on les apelle organiques, à cauſe qu'elles rendent une action parfaite, comme par exemple, l'œil.

Mais il faut remarquer qu'il y a quatre parties principales dans chaque organe : la premiere eſt celle par laquelle l'action eſt premierement faite : la ſeconde eſt celle ſans laquelle l'action ne peut être faite : la troiſiéme eſt celle par laquelle l'action eſt mieux faite ; & enfin la quatriéme eſt celle qui conſerve l'action.

Pour entendre la choſe clairement, nous en ferons l'aplication aux muſcles : la premiere choſe qui fait l'action dans le muſcle, eſt la chair fibreuſe : celle ſans laquelle l'action ne pourroit être

faite, est le nerf qui porte l'esprit animal: celle par laquelle l'action est mieux faite, est le tendon : & enfin celle qui conserve l'action n'est autre chose que les membranes & les vaisseaux.

Il y a trois parties principales, sçavoir le cœur, le foye, & le cerveau ; ces trois substances sont toutes nécessaires à la vie de l'animal.

Des Parties & de leur structure en général selon les Modernes.

Comment les Modernes divisent-ils les parties du corps humain ?

Ils les divisent en liquides & en solides ; les liquides sont les humeurs & les esprits.

En quoi consistent les parties solides ?

Ces parties ne sont rien autre chose qu'un amas de petits tuyaux diversement arrangez & figurez, selon la différence des parties qu'elles representent. Par exemple, les os qui sont les parties solides de notre corps, sont composez de tuyaux par où coule le suc nourricier qui sert à leur accroissement : ces petits tuyaux s'élargissent en plusieurs endroits pour former de longues traînées de vessicules. Par-là l'on voit que nos

parties sont composées de petits tuyaux & de vessicules, mais diversement rangez dans les différentes parties du corps. Il n'est pas difficile, en supposant cette structure, d'entendre comment se font les filtrations ; car les tuyaux & les vessicules formant par leur arrangement comme plusieurs filieres, toutes sortes de liqueurs n'y peuvent passer, mais seulement celles dont les parties sont d'une figure & d'une grosseur proportionnée à l'ouverture de ces tuyaux & de ces vessicules.

Des parties que l'on appele similaires.

Quelques modernes prétendent que toutes parties similaires viennent de la sémence, car il n'y en a pas une qui ne blanchisse après que l'on en a fait sortir le sang ; & que celles que l'on appelle charnuës qui paroissent si rouges, n'ont cette couleur qu'à cause du grand nombre de vaisseaux sanguins qui les arrosent ; ce que l'expérience fait voir, puisqu'elles blanchissent comme toutes les autres, lorsqu'on les a bien lavées & comprimées pour en faire sortir le sang. Mais c'est une erreur d'établir des parties spermatiques, puisqu'elles sont tou-

tes formées dans l'œuf, & que la semence de l'homme ne fait que les déveloper par la fécondité des esprits, comme nous l'avons fait remarquer. Pour la liqueur que les femmes rendent dans les approches, ce n'est très-certainement que le dégorgement des glandes de leur vagin.

Des Facultez & des Actions, selon les Anciens.

QU'est-ce que faculté ?

Les Medecins la définissent une cause efficiente qui vient du tempérament de la partie. Suivant les Philosophes, c'est une puissance de l'ame, par laquelle l'action est faite ; car l'action d'une partie dépend de la faculté, comme la faculté dépend du tempérament.

Combien distingue-t-on de facultez ?

Il y en a trois ; sçavoir vitale, animale, & naturelle : la faculté naturelle a son siége au foye. Comme elle sert pour la generation, pour l'augmentation, & pour la nutrition, on la divise en trois, qu'on apelle nutritive, auctrice, & génératrice : la nutritive répare la substance de notre corps ; l'auctrice

sert à l'augmenter : enfin la génératrice est celle par laquelle le corps de l'homme est engendré.

La faculté vitale est une puissance qui réside au cœur, & la faculté animale une puissance qu'on place au cerveau : pour la sensitive, c'est une puissance qui nous fait appercevoir les objets sensibles, par le moyen des nerfs qui sont répandus par tout le corps : enfin la faculté motive est celle par laquelle nous remuons nos membres.

Qu'est-ce qu'action ?

C'est un mouvement qui vient de la faculté.

Combien y a-t-il d'actions ?

Il y en a de trois sorres ; sçavoir animale, vitale, & naturelle.

Les actions de la faculté naturelle sont au nombre de trois ; sçavoir la nutrition, l'augmentation & la génération : la nutrition est une action par laquelle la substance perduë est réparée ; ou bien c'est un changement de ce qui nourrit en ce qui est nourri : l'augmentation est un accroissement de substance : & la génération, un changement de substance en un autre. La nutrition se fait par le moyen des alimens.

Qu'est-ce qu'aliment?

L'aliment est tout ce qui se convertit en notre propre substance : il y en a de trois sortes, nourrissant, quasi nourrissant, & qui nourrira.

Qu'est-ce que coction?

La coction est définie une altération faite sur quelque matiére, par le moyen de la chaleur naturelle & des acides.

Combien comptez-vous de coction?

Il y en a de trois sortes; la chilose, l'hématose, & l'omiose : la chilose est un changement des alimens en chyle dans l'estomach : l'hémathose est une conversion du chyle en sang dans le cœur : & l'omiose est un changement du sang en la propre substance de nos parties.

Qu'est-ce que le pouls?

C'est une action du cœur, dans laquelle les artéres se resserent & se dilatent : ces deux mouvemens s'appellent *diastole* & *sistole*.

La respiration est un mouvement mixte, partie animal & partie naturel, fait par le poulmon & par la poitrine : la respiration est composée d'inspiration & d'expiration.

On appelle inspiration, quand l'air

entre dans les poulmons ; & expiration, quand il en ſort.

Qu'eſt-ce que mouvement local ?

C'eſt le tranſport d'un corps d'un lieu dans un autre. Les Médecins font deux ſortes de mouvemens, l'un naturel, & l'autre contre nature : le naturel eſt ſimplement naturel ou animal : & le mouvement contre nature eſt le convulſif, qui ſe diviſe en mouvement palpitant, ou tramblant.

De la nature des facultez, dans la penſée de quelques Modernes.

QUe doit-on entendre par le mot de faculté ?

La puiſſance qu'a un être de produire un effet conforme à ſa nature ; d'où l'on peut voir que les faculrez qui conviennent au corps, different quant à leur eſſence, de celles qui conviennent à l'eſprit : car celles qui conviennent à l'eſprit, ne peuvent rien ſur le corps : & pareillemrnt celles du corps ne peuvent agir ſur l'eſprit ; & ainſi chaque faculté ſuit toûjours la nature de ſon principe. Les facultez de l'ame, par exemple, ce ſont toutes nos différentes penſées qui s'accordent quel-

quefois si peu entre elles : mais quelque contrariété qu'elles puissent avoir les unes avec les autres, ce sont toûjours nos pensées, & par conséquent l'ouvrage d'une intelligence.

En quoi consistent les fonctions & les facultez corporelles?

Elles ne consistent que dans la seule structure des tuyaux & des vessicules qui composent les parties solides, & dans le mouvement la grosseur & la figure des petites parties qui composent les humeurs & les esprits. Les différentes fonctions du corps dépendent de la diversité des parties solides & des humeurs : ainsi, par exemple, la digestion des alimens dépend de la structure propre du ventricule, du mouvement du diaphragme & de celui des muscles du ventre, & de la grosseur de la figure, & du mouvement des parties des dissolvans. Il faut raisonner de même de toutes les autres fonctions.

Qu'est-ce que faculté animale?

C'est une puissance de l'ame, par laquelle s'exécutent les actions animales : il y a plusieurs sortes de fonctions animales, dont chacune a sa faculté propre.

Combien y en a-t-il de principales ?

Trois ; ſçavoir l'imagination, la mémoire, & le jugement : les autres ſont le ſentiment & le mouvement.

Nous allons parler de l'imagination & de la mémoire, ſuivant le ſentiment de quelques Auteurs modernes des plus célebres ; les actions de l'ame ſont de pluſieurs ſortes : il y en a qui ne dépendent point du corps, comme la connoiſſance qu'elle a de Dieu & d'elle-même ; il y en a qui viennent de l'union qu'elle a avec ſon corps, comme l'imagination, la mémoire, & le ſentiment.

Qu'eſt-ce que l'imagination ?

C'eſt cette action par laquelle l'ame ſe repreſente les choſes comme ſi elles étoient préſentes aux organes des ſens ; c'eſt ce que l'on comprend par le mot de *ſenſation*, qu'il nous faut expliquer.

Qu'eſt-ce que ſenſation ?

C'eſt la perception des mouvemens que les objets communiquent aux nerfs & aux eſprits.

Que faut-il entendre par les actions de l'ame ?

Il faut entendre toutes ſes penſées, ou tout ce qui lui arrive dont elle a connoiſſance ; ainſi nous prenons la penſée

pour l'eſſence de l'ame que nous déſiniſſons une ſubſtance actuellement penſante.

Dans quelle partie du cerveau les Auteurs modernes établiſſent-ils le ſiége de l'imagination & de la mémoire?

Dans la propre ſubſtance blanche du cerveau & du cervelet, parce que c'eſt un amas de petits tuyaux toûjours pleins d'eſprits, pour couler dans les nerfs qui vont aux organes des ſens, & aux parties qui font des mouvemens volontaires & involontaires.

Comment ſe fait l'imagination, ſelon eux?

Elle ſe fait lorſque les eſprirs reçoivent quelque ondulation un peu forte dans les tuyaux du corps calleux, pour y tracer des veſtiges qui donnent occaſion à l'ame de les appercevoir par les images qu'elle s'en forme.

Qu'eſt-ce qui fait la mémoire?

La mémoire arrive lorſque les eſprits rencontrent les petites routes qu'ils s'étoient tracées dans les corps calleux pour ſe revêtir de leurs caractéres.

On remarque que l'imagination & la mémoire ſe trouvent rarement enſemble: ce qui vient de ce que pour l'ima-

gination, il faut un cerveau dont la tissure soit molle & délicate pour obéïr aux mouvemens des esprits ; au lieu que pour la mémoire, il en faut un qui soit ferme, afin que les traces que les esprits y ont faites, s'y conservent long-tems.

Des sensations, selon les Modernes.

Q*U'est-ce que sensation ?*

C'est la perception d'un objet sensible, elle se fait par l'entremise des esprits animaux. Il y a deux sentimens célebres qui partagent les Modernes sur la nature des sensations : les uns veulent que les sensations soient des actions qui partent d'un principe purement spirituel & pensant : les autres au contraire soutiennent que les sensations sont des mouvemens imperceptibles qui s'excitent dans une matiere extrêmement subtile & délicate, qu'ils apellent ame sensitive.

Les partisans de la premiere opinion prouvent par plusieurs expériences, que les sensations ne sont point des mouvemens : ils disent qu'il arrive souvent qu'un soldat qui est blessé dans une mêlée ne sent pas sa blessure, quoique le mouvement des nerfs & des esprits soit alors très-grand ; ce qui vient selon

eux, de ce que ſon ame étant toute occupée du deſir de lui ſauver la vie, elle n'eſt pas en état de ſentir les autres choſes qui lui appartiennent : cet exemple fait voir que la ſenſation eſt toute du côté de l'eſprit.

Ceux qui penſent que les ſenſations ſont corporelles, apportent pour preuve les animaux, leſquels dans leur penſée ont des ſenſations pareilles aux nôtres, quoiqu'ils n'ayent point d'ame ſpirituelle. Mais on répond à cette preuve, que les ſenſations conſiſtant dans de ſimples perceptions dont la matiere eſt incapable, il s'enſuit que les animaux qui n'ont rien de ſpirituel, n'ont point de ſenſations comme nous, mais qu'ils agiſſent à la maniere des machines qui vont par reſſorts.

Qu'eſt-ce qui contribuë au ſentiment ?

Les choſes qui contribuent au ſentiment, ſont la diverſité des organes, & celle des eſprits animaux. 1°. Les organes doivent être différens, à cauſe de la diverſité des objets qui ne peuvent agir de la même maniere ſur tous les organes, mais ſeulement ſur ceux qu'ils peuvent remuer : ainſi nous voyons qu'il n'y a que la lumiere qui puiſſe

agir ſur l'œil pour cauſer le ſentiment de la vûë; & pour l'oüie, qu'il n'y a que l'air qui ébranle la membrane du tambour. 2°. Les eſprits animaux doivent être plus ou moins ſubtils pour couler dans les différens organes des ſens, & pour être ſuſceptibles de toutes les impreſſions des objets.

Comment les eſprits & les organes contribuent-ils aux ſenſations?

Pour l'entendre, il faut ſçavoir que les organes étant ébranlez par les objets des ſens, tranſmettent cette impreſſion aux eſprits qu'ils contiennent, & que les eſprits la portent enſuite tels qu'ils l'ont reçûë des objets par les nerfs, juſques à l'endroit où l'ame a coûtume de la ſentir. Par l'impreſſion des objets, il ne faut pas entendre quelque qualité qui ſoit dans ces objets, mais le mouvement qu'ils donnent à l'eſprit animal.

Il faut remarquer que la plûpart des organes des ſens étant doubles, cela nous oblige à admettre dans le cerveau un lieu où les deux impreſſions qui viennent par les deux yeux, par exemple, s'aillent rendre, afin que l'ame n'ait qu'une perception de l'objet.

Comment appelle-t'on ce lieu ou ſe rendez-vous?

On l'appelle le ſens commun, parce que tous les mouvemens qui paſſent par les organes de nos ſens s'y vont rendre. On ne connoît pas encore le ſiége du ſens commun : un des plus célébres Philoſophes le met dans la glande pinéale ; mais il n'y a nulle apparence : d'autres, après Vvillis, mettent le ſiége du ſens commun dans les corps canelez ; les raiſons qu'ils apportent pour établir leur opinion, ſont que toutes les ondulations des eſprits s'y viennent rendre en paſſant par la moëlle allongée, au bout de laquelle ſe trouvent ces corps canelez.

Des Eſprits, ſelon les Anciens.

Qu'eſt-ce que l'eſprit ?

C'eſt la portion du ſang la plus chaude, la plus ſubtile, & la plus légere.

Combien conçoit-on d'eſprits ?

Il y a autant de ſortes d'eſprits, qu'il y a de facultez & d'actions ; c'eſt pourquoi, comme nous avons remarqué trois ſortes de facultez, il faut auſſi admettre trois ſortes de d'eſprits : un naturel, un vital & l'autre animal ; les Anciens prétendoient que le premier étoit fait du ſang, & qu'il étoit porté

aux extrêmitez du corps par les veines ? que l'esprit vital étoit fait du naturel, & de l'air qui s'étoit purifié dans les poulmons : & enfin que l'esprit animal étoit composé de l'esprit vital, & qu'il étoit répandu par les nerfs, comme l'esprit vital l'est par les artéres.

Qu'entend-on par chaleur naturelle & humide radical ?

La chaleur naturelle est ce qui entretient le mouvement des parties de notre corps. L'humide radical est comme une substance oléagineuse, qui se trouve naturellement dans les parties les plus solides.

Des esprits & du suc nerveux, selon les Modernes.

COmment les Modernes définissent-ils les esprits animaux ?

Comme les Anciens, en disant que c'est la proportion du sang la plus subtile & la plus pure.

On doit considérer l'esprit animal, ou entant qu'il est mêlé dans le sang, ou lorsqu'il en est séparé : l'esprit encore mêlé & confondu avec les autres parties du sang, ne s'engendre ni dans le foye, ni dans le cœur, mais du sang

même qui a tout le tems de s'atténuer & de se subtiliser par des circulations souvent réïtérées dans nos parties.

Qu'est-ce que l'esprit séparé du sang ?

C'est sa partie la plus fine qui se trouve contenuë dans les nerfs, après avoir été filtrée dans la glande de la substance corticale du cerveau : on l'appelle l'esprit animal, parce que c'est lui qui nous anime en nous donnant la vie. Pour bien entendre comment se sépare l'esprit animal, il faut sçavoir que la substance grise du cerveau est une grosse glande conglomerée, c'est-à-dire qui en contient une infinité d'autres plus petites : de ces glandes sortent des petits filets de nerfs, qui en se rassemblant composent un autre corps qui fait la substance médullaire du cerveau. C'est dans ces petites glandes où les deux plus déliez rameaux des artéres carotides & vertébrales font autant de détours, que sont séparées les plus petites parties du sang, les plus vives & les plus pénétrantes, qui coulent ensuite dans tous les petits tuyaux de la substance blanche.

D'où vient la force des esprits ?

Elle dépend particulierement de l'air

mêlé avec les parties subtiles du sang ; car on ne peut pas douter que l'air qui est porté avec le sang au cerveau, ne puisse passer par les détours des glandes de la substance corticale ; & ce sont ces parties subtiles du sang & de l'air mêlées ensemble, qui composent les esprits animaux.

Pour ce qui est du suc nerveux si vanté par Vvillis, ce n'est pas une chose soutenable ; & s'il étoit vrai qu'il y eût une liqueur sensible qui coulât dans les nerfs, pourquoi ne l'appercevroit-on pas en faisant des ligatures ? D'ailleurs il faudroit que les nerfs fussent creux, & que leur cavité fût ample comme celle des veines & des artéres ; ce qui n'est pourtant pas, puisqu'un nerf est comme une corde : il faut donc que ce soit autre chose qu'une liqueur qui y passe ; & ce ne peuvent être que ces plus délicates parties de nos humeurs, que l'air qui s'y trouve mêlé porte en un momment comme un vent impétueux, jusques dans les parties les plus éloignées.



DE L'HYGIENE, ou des choſes non naturelles.

QU'entend-on par les choſes non naturelles?

On entend des choſes qui étant bien ordonnées, conſervent la ſanté, & qui la détruiſent lorſqu'elles ne ſont pas priſes avec ordre.

Combien y a-t-il de choſes non naturelles?

Il y en a ſix; ſçavoir l'air, les alimens liquides & ſolides, ou le boire & le manger, le dormir & la veille, le travail & le repos, la réplétion & l'inanition, & les paſſions de l'ame.

Le Chirurgien doit avoir la connoiſſance de toutes ces choſes, non-ſeulement pour les deux raiſons que j'ai apportée dans la définition ci-deſſus, mais encore à cauſe qu'elles peuvent rétablir la ſanté, ſi on en fait un bon uſage, & que l'on obſerve exactement le régime de vivre.

A quoi doit-on avoir égard dans l'uſage des choſes non naturelles?

A quatre choſes; à leur quantité, à

leurs qualitez, au tems, & à la maniere de s'en servir.

Que doit-on considerer à l'air ?

Trois choses ; sa substance, sa qualité, & ses changemens : les changemens de l'air dépendent de la région ou du païs, de la situation des lieux, de la saison, & de la diversité des vents.

L'air ne sert pas seulement de substance spiritueuse à notre corps ; il sert aussi à rafraîchir la chaleur naturelle, & à la génération des esprits animaux. Hipocrate dit qu'il est si nécessaire à la vie, que quoique l'on puisse être quelque-tems sans manger & sans boire, on ne peut pas néanmoins être un moment sans respirer.

Remarques sur l'Air, & sur ses impressions & qualitez principales.

TOut le monde sçait que l'air est cette matiere fluide & transparente qui environne la terre de toutes parts, & qui contribuë beaucoup à nous faire vivre. Quoiqu'au commencement du monde, l'air n'ait peut-être été dabord qu'un amas de parties délicates & subtiles, remplies de plusieurs autres parties très-subtiles, appellées par le

plus célébre des Philosophes modernes, la matiere du premier & du second élément ; on peut croire cependant que cet air est bien différent aujourd'hui de ce qu'il étoit autrefois, puisqu'il n'y a point de lieux & de contrées où l'air ne soit dissemblable.

L'air a plusieurs qualitez ; c'est lui qui transmet la lumiere & les sons ; il peut être aisément condensé & raréfié : par sa pesanteur, il produit ces effets que les Anciens attribuoient à l'horreur du vuide : par ses parties délicates & capables de ressort, il fermente le sang en développant ses principes ; enfin c'est ce qui entretient la santé.

Il y a beaucoup de parties nitreuses mêlées dans l'air, qui sortent des corps terrestres, aussi-bien que toutes les autres parties qui se trouvent différentes, suivant la nature des corps d'où elles sortent. Par-là l'on voit que l'air n'est pas le même dans tous les differens lieux, & qu'il est salubre ou insalubre, selon la diversité des particules hétérogenes qui sont mêlées parmi les siennes.

Les Anciens croyoient l'air salubre, quand il est tempéré aux premieres qualitez ; quand il est pur, délié, & sans

aucune méchante vapeur ; enfin lorsqu'il est serain, & un peu agité par les vents.

Les Modernes en cela sont d'accord avec les Anciens ; car l'air avec les qualitez que nous venons de lui donner, est très-propre à conserver la santé, en excitant dans le sang une douce fermentation.

Les anciens appellent un air insalubre, celui qui a de méchantes qualitez, comme l'air épais, & rempli de quantité de vapeurs grossieres, tel qu'est celui qu'on respire auprès des lacs, des riviéres, & des mers, ou celui qui est renfermé dans les cavernes, ou celui des montagnes qui est trop subtil, ou trop chaud, ou trop froid.

Les Modernes appellent de même un air insalubre, celui dont les parties qui servent à la fermentation du sang, sont ou trop embarassées par le mélange des parties grossieres & terrestres, ou trop exaltées à cause de l'abondance des corpuscules les plus subtils.

Il faut remarquer que l'air n'est pas absolument salubre ou insalubre, & qu'il ne l'est ordinairement que par rapport à certaines personnes ; car tous

les hommes n'étant pas d'un même tempérament, il eſt certain que l'air qui ſe trouve bon pour l'un, eſt nuiſible à l'autre. Par-là l'on voit que c'eſt avec beaucoup de raiſon que les Anciens on dit que l'air tempéré étoit bon à ceux qui étoient temperez, & qu'un méchant air au contraire n'étoit bon que pour ceux qui étoient intempérez.

Les Anciens appellent un air intempéré, celui qui eſt trop chaud ou trop froid, trop humide ou trop ſec.

Dans la doctrine de quelques Modernes, l'air chaud eſt celui où les parties tournent en rond ſur leur centre, comme lorſqu'il y a beaucoup de matiere ſubtile, & qu'elle eſt fort agitée.

Un air froid eſt celui où il y a pluſieurs particules qui n'ont que peu ou point de mouvement, ou bien qui ſont agitées en ligne droite. Les petites parties de l'air ont peu de mouvement, ou parce qu'elles ſe trouvent embaraſſées par des parties groſſieres, ou à cauſe que la matiere ſubtile eſt plus ſubtile ou moins agitée qu'à l'ordinaire. Les particules de l'air vont en ligne droite, lorſqu'il y a un vent qui les entraîne ou qui les pouſſe vers un même côté, ou

bien lorſqu'il s'y rencontre beaucoup de particules nitreuſes & ſalines, dont la détermination eſt d'aller en ligne droite, à cauſe qu'elles ſont longues & pointuës comme des fléches.

Un air humide eſt un air rempli de quantité de petites parties d'eau, qui ſont ſouples, pliantes, & rondes comme un cilindre. Je ne parle ici que de l'humidité aqueuſe, qui eſt la plus ordinaire : car il y a encore une autre eſpéce d'humidité, qui rend l'air comme gras & onctueux ; c'eſt quand il ſe trouve dans l'air des exhalaiſons huileuſes qui s'attachent à ſes parties.

Un air ſec eſt celui où il n'y a ni parties aqueuſes, ni huileuſes, mais où il ſe trouve des parties terreſtres fort agitées avec beaucoup de ſels ; & pour lors l'air eſt chaud & ſec, ou froid & ſec : au contraire, l'air eſt chaud & humide, lorſque ces parties terreſtres qui ont beaucoup de mouvement, & qu'on nomme des ſels, ſe trouvent tempérées par d'autres parties aqueuſes & huileuſes.

Selon les Anciens, l'air chaud par excès n'eſt pas bon pour la ſanté : il fond les humeurs, & les fait diſſiper : il abat les forces, il empêche la digeſtion, &

abrege la vie ; l'air froid resserre, contribuë à la digestion, pousse par les urines, fait des fluxions, &c.

L'air fort humide relâche toute l'habitude du corps, engendre quantité d'excrémens, & nous rend tout endormis : un air sec au contraire endurcit, empêche l'abondance des humeurs excrémenteuses, nous rend agiles de corps & d'esprit.

Tous ces différens effets de l'air rapportez par les Anciens, ne répugnent point à l'expérience, ni aux principes des Modernes. Un air chaud, par exemple, doit produire tous les effets que nous lui avons attribuez par la vîtesse du mouvement de ses parties : un air froid produira les siens par ses parties nitreuses : un air humide, par ses parties aqueuses, qui émousseront les principes qui servent à la fermentation : enfin un air sec produit la plûpart de ses effets, en excitant une fermentation dans les humeurs, soit que cet air soit sec & chaud, ou sec & froid.

Nous avons dit ci-dessus, que toutes sortes d'air ne convenoient pas à toutes sortes de personnes ; qu'aux uns il falloit un air chaud, & aux autres un air froid.

&c. mais comme chacun ne peut pas toûjours se choisir un air propre & convenable, il sera bon de le corriger par quelque artifice pour le rendre utile à la santé. Par exemple, s'il est trop chaud, on le rafraîchira en arrosant sa chambre avec de l'eau froide, en semant des fleurs & des herbes rafraîchissantes, en ouvrant les fenêtres qui regardent le Septentrion, afin que le vent entre dans la chambre; au contraire, s'il est nécessaire d'échauffer l'air, on fermera les portes & les fenêtres qui regarderont le Septentrion, pour empêcher que le vent n'entre dans la chambre.

De méme, si l'air étoit trop humide, pour l'avoir dans une chaleur tempérée, l'on tiendra la chambre close & bien fermée; & s'il faut un air sec, on allumera du feu, on fera brûler des parfums, on jettera sur le plancher des herbes chaudes & odoriférantes qui abondent en parties volatiles: ou si l'air est trop sec, & qu'il en faille un humide, on arrosera souvent sa chambre avec de l'eau.

Du boire & du manger, & des alimens en général.

QU'est-ce qu'on entend par le boire & le manger ?

L'on entend les alimens ſolides & liquides, qu'on met au rang des choſes non naturelles, qui ſervent à la réparation de notre ſubſtance.

Que conſidere-t'on aux alimens ?

On y obſerve la quantité, la qualité, l'ordre, & la maniere d'en uſer.

Comment définit-on l'aliment ?

L'aliment eſt tout ce qui peut ſe convertir en notre propre ſubſtance : il différe du médicament, en ce que celui-ci n'eſt propre qu'à altérer ou changer la ſubſtance du corps, & que celui-là ſert à l'entretenir : il faut cependant remarquer qu'il y a quelques alimens qui ne ſervent pas ſeulement à nourrir le corps, mais encore à le changer, en cauſant quelque altération dans les humeurs.

Comment appelle-t'on ces alimens ?

On les nomme médicamenteux, parce qu'ils ſervent d'alimens & de médicamens tout enſemble ; mais ici nous ne parlerons que des alimens proprement pris.

Que faut-il observer dans la substance des alimens ?

On doit en premier lieu considérer leur dureté, leur mollesse, leur densité, leur rareté, leur épaisseur, leur ténuité, & toutes ces autres qualitez que les Anciens ont coûtume d'appeller *secondes*. Par exemple, à raison de la substance, les meilleurs alimens sont ceux qui ne sont ni trop durs, ni trop épais, ni trop mous, ni trop rares : ceux qui engendrent peu d'excrémens, sont comme le pain tendre d'un ou de deux jours, fait de farine de froment, bien levé & bien cuit ; les chairs de mouton, de veau, aussi celles de chapons, de poules, poulets, &c. c'est ce que l'on peut voir chez les Auteurs qui ont écrit du boire & du manger.

Les méchans alimens au contraire, sont ceux qui sont pesans, grossiers, visqueux, indigestes, &c. tels sont les chairs de chévre, de bouc, de cerf, le vieux fromage, les légumes, le pain de son, ou celui qui n'a pas été bien levé.

Les saveurs des alimens se peuvent aussi rapporter à leur substance ; car les saveurs ne sont rien autre chose que les

particules ſalines des alimens, qui ont une groſſeur & une figure déterminées, & qui ſont mêlées d'une certaine maniére avec les autres corpuſcules des alimens, étant plus ou moins dévelopées. Les alimens où les ſels ſont exactement mêlez avec les autres principes, ſans être trop exaltez ni trop embaraſſez, ſont d'une agréable ſaveur, & pour l'ordinaire très-bons pour la ſanté : au contraire, ceux où les ſels ſont trop dévelopez ou trop embaraſſez dans des parties groſſiéres, ſont inſipides ou d'une ſaveur deſagréable, & nuiſibles à la ſanté.

Mais l'on peut remarquer que les alimens ne peuvent être dits bons ou mauvais abſolument par rapport à tous les hommes; car ceux qui ſe trouvent nuiſibles à quelques-uns, ſont bons à d'autres : le tempérament, la maniere de vivre, & les exercices des hommes étant differens, tout cela rend les alimens bons ou mauvais.

Peut-on déterminer la quantité des alimens ?

Elle doit étre médiocre, mais pourtant ſuffiſante pour remplacer la ſubſtance des parties diſſipées : en général

l'on ne peut définir la quantité des alimens que chacun doit prendre ; elle doit être différente selon le tempérament, l'âge, & les saisons.

Il est bon de remarquer que l'on a trop pris d'alimens, lorsqu'après le repas il arrive une pensanteur dans les membres, un abattement, une lassitude, une perte d'apétit, une douleur de tête pesante, un assoupissement, un gonflement de vents, &c. Si toutes ces choses arrivent contre l'ordinaire, il sera bon de diminuer la quantité des alimens. Il faut encore remarquer qu'on doit dans ces rencontres accorder quelque chose à la coûtume ; car si, par exemple, on s'est accoûtumé à une certaine maniere de vivre, il ne faut pas la quitter pour passer tout-à-coup à une autre toute contraire ; mais il faut tous les jours se retrancher quelque chose, pour s'accoûtumer insensiblement à un régime plus réglé.

Ceux qui mangent peu, leur estomach se retrecit, les forces diminuent, tout le corps maigrit, ce qui vient du peu d'alimens qu'ils prennent. Il est encore bon de remarquer qu'il ne faut jamais manger jusqu'à ce qu'on soit entiere-

ment rassasié : au contraire, il faut sortir de table avec un peu d'apétit, la digestion s'en fait mieux, & il ne reste point d'excrémens superflus qui embarassent les levains de l'estomach.

On doit éviter de manger de plusieurs sortes d'alimens : rien n'est plus nuisible à la santé ; parce que du mélange de tous ces alimens, il en arrive une fermentation vicieuse, capable de donner la fiévre. D'ailleurs, comme les alimens les plus délicats sont mêlez avec d'autres grossiers, ils restent plus long-tems dans l'estomach qu'il ne faut, & se trouvant trop digérez, ils causent des flux de ventre. Enfin on doit avoir égard aux saisons, pour prescrire la quantité des alimens.

L'hyver, il faut manger davantage ; les alimens doivent être chauds : pour la boisson, il faut boire peu, mais quelque liqueur spiritueuse, comme de bon vin.

En été, peu d'alimens sont utiles : ils doivent être humectans & rafraîchissans; on doit boire beaucoup d'eau pour se refraîchir.

Au printems, il faut des alimens un peu moins rafraîchissans qu'en été, mais

en plus grande quantité : pour la boisson, elle ne doit pas être si copieuse ni si rafraîchissante.

En automne, l'on doit manger plus qu'en été, & ne pas user d'alimens si humides : on diminuera sa boisson, & l'on mettra du vin dans l'eau pour en diminuer la froideur.

De la préparation des Alimens.

POur dire un mot en passant de la préparation diverse des alimens, il est bon de sçavoir qu'il y a des alimens qui ont besoin d'être aprêtez, comme sont la viande, le poisson, & plusieurs autres ; & qu'il y en a d'autres que la nature nous donne tout préparez, comme sont les fruits.

En combien de manieres se préparent les viandes ?

On les accommode en trois façons, en les faisant boüillir, rôtir & frire. On les fait boüillir en deux manieres, ou dans de l'eau, ou en les faisant cuire dans leur jus ou à feu lent.

L'on demande si le boüilli vaut mieux que le rôti ? Je répons que les viandes humides vallent mieux rôties que boüillies ; & que les viandes séches qui ont peu de jus, sont meilleurs boüillies

que rôties : les viandes dures & séches, en boüillant deviennent molles & de facile digestion : les viandes humides au contraire se desséchent en rôtissant, ce qui les rend meilleures.

Les viandes que l'on frit sont estimées les plus méchantes, particulierement lorsqu'on les fait trop frire, à cause qu'elles s'endurcissent: on en doit pourtant excepter celles qui sont humides, lesquelles étant médiocrément frites, ne laissent pas d'être bonnes & de se bien digérer.

L'on demande s'il faut assaisonner les viandes : l'on répond qu'un peu d'assaisonnement est bon, mais aussi il ne faut pas qu'il y ait de l'exès.

Les épices échauffent, & desséchent, parce qu'ils ont des parties volatiles très-propres à fermenter le sang. Tels sont la canelle, les cloux de girofle, le gingembre, la muscade, le safran, le sucre, & le sel : les pituiteux en pourront user ; parce que leur sang a besoin de fermentation.

De la maniere d'user des Alimens.

QUant à la maniere d'user des alimens, cela regarde l'ordre & le tems de les prendre. Voici le régime

qu'on doit tenir en prenant les alimens : il faut toûjours commencer à manger ceux qui ont le moins de consistance, parce qu'ils se digérent plûtôt; ensuite il faut manger ceux qui sont plus solides, plus pesans, & plus difficiles à digérer; car si l'on mangeoit le dernier des alimens les plus faciles à digérer, ils demeureroient trop long-tems dans le ventricule, parce que les plus solides boucheroient le passage.

Si les alimens sont solides, il faut boire, ils s'en dissoudront mieux, & la fermentation qui se fera dans le ventricule, sera plus égale.

On ne peut définir le tems ou l'heure de prendre des alimens; il est différent selon le tempérament, selon la coutume, à laquelle il faut toûjours accorder quelque chose, quand même elle seroit mauvaise; c'est pourquoi on ne sçauroit mieux faire que de prendre ses repas à l'heure ordinaire, qu'on peut changer quand on se trouve indisposé.

L'ordinaire pour la norriture est de faire deux repas par jour, qui sont le dîner & le souper : on peut, si l'on veut, déjuner; mais il faut manger peu, & garder dans les autres repas

la médiocrité, pour se conserver en santé.

L'on doit manger davantage à dîner qu'à souper ; parce que si l'on mangeoit trop à souper, la digestion ne se pourroit faire pendant le sommeil, où les levains agissent plus foiblement : il arriveroit une pesanteur, les intestins & le ventricule se rempliroient de vents.

En été, l'on pourra dîner à dix heures; la digestion s'en fera mieux, parce que la chaleur du midi n'a pas encore épuisé les esprits.

On ne peut déterminer l'heure du souper, que par l'apetit qu'on a de manger ; c'est une régle sûre, qu'il faut manger quand on a faim.

Après avoir parlé des alimens, de leur quantité, de leur préparation, & de la maniere d'en user, il faut presentement passer aux choses d'où nous tirons notre nourriture.

De la différence des Alimens, & premierement des alimens que l'on tire des Plantes.

Nous tirons nos alimens des plantes & des animaux : les alimens que l'on tire des plantes, sont com-

munément les fruits, les herbes potagéres, les légumens, & toutes les semences qui servent à nous nourir.

Des Semences.

Les semences que nous devons préférablement employer, sont le froment, le seigle, l'avoine, l'orge, le riz, les poix, les féves, les poix chiches, & les lentilles. Toutes ces semences sont d'une substance assez séche & grossiere, excepté pourtant le froment & l'avoine, qui ne le sont pas tant que les autres. Le froment est le plus humide de tous : il a quelque chose de visqueux, mais qui se trouve corrigé par le levain qu'on y mêle lorsqu'on en fait du pain.

Des Herbes.

Après les fruits & les semences, viennent les herbes, qui ne sont pas de trop bons alimens. La laituë est la premiere entre les herbes potagéres ; c'est une plante toute remplie d'eau, c'est pourquoi elle n'est guéres nourissante : après la laituë, on met les choux, la poirée, le pourpier, les épinards, la bourroche, les oignons, l'ail, les porreaux, les raves, les navets, les beteraves, les asperges, le persil, l'oseile,

le creſſon, la pimprenelle, la chicorée, &c.

Dans les choux & dans la poirée, il y a deux ſubſtances : l'une nitreuſe, qui déterge & qui relâche ; & l'autre terreſtre, qu'on eſtime propre à faire des obſtructions.

Dans le pourpier, les épinards, & la bourroche, il y a beaucoup d'eau, & c'eſt cette eau qui rend ces plantes humectantes : dans la bourroche, il y a moins de phlegme & plus de ſel.

Dans les oignons, l'ail & les porreaux, il y a quantité de particules âcres & ſalines, très-propres à inciſer les humeurs viſqueuſes, & à nettoyer les premieres voyes.

Dans le raifort & les navets, outre quantité de parties groſſieres & terreſtres qui s'y trouvent, il y a auſſi beaucoup de ſels fixes qui pouſſent par les urines.

Les panais & les bettes-raves ſont d'une ſubſtance groſſiere & terreſtre ; cependant il y a dans ces racines quelques ſels diurétiques.

Le perſil, les aſperges, l'oſeille, & le creſſon abondent en parties ſalines qui excitent les urines : le creſſon

a encore de sels volatils très-propres à émousser les pointes des acides ; c'est pourquoi on s'en sert avec succès dans le scorbut. La pimprenelle est rafraîchissante & astringente : cette vertu doit s'attribuer aux parties roides & piquantes dont elle abonde, lesquelles en pénétrant dans les pores des parties, les resserent en les affermissant.

La chicorée abonde en parties délicates, mais âpres & inégales qui rendent la chicorée amére ; cette vertu qu'elle a d'ouvrir, de déterger & d'émousser les acides, dépend de ses sels, & des pores qui sont propres à recevoir les acides.

Des Fruits.

Pour les fruits des plantes, des arbres, & des arbrisseaux, il y en a de toutes les sortes ; ils sont différens les uns des autres, & en grand nombre : les fruits des plantes les plus ordinaires, les plus communs, & qui ont le moins de parties grossieres & terestres que les autres, sont les melons, les concombres, & les citroüilles.

Les artichaux ont beaucoup de terre ; & quelques sels volatils.

Les fraiſes ont beaucoup de phlegme qui les rend rafraîchiſſantes ; elles ont auſſi des ſels qui pouſſent par les urines, mais ces parties ſalines ſont extrémement fines & delicates.

Les fruits les plus en uſage ſont les poires, les pommes, les coings, les neſfles, les prunes, les ceriſes, les mûres, les pêches, les abricots, les raiſins, les figues, les amandes douces, les noix, les avelines, & les châtaignes.

Il y a pluſieurs ſortes de poires auſteres, acerbes, acides & douces : les poires acerbes & auſteres ſont aſtringentes & d'une ſubſtance groſſiére ; les douces & les acides ont moins de parties terreſtres, & plus de phlegme & de ſels : c'eſt la même choſe des pommes ; il y en a d'acerbes, d'auſteres, de douces, d'acides, &c.

Les coings & les neſfles ſont aſtringens à cauſe de leurs ſels fixes & groſſiers. Les prunes ſont différentes, à raiſon de leur couleur & de leur ſaveur ; leurs qualitez dépendent de cette ſaveur : les prunes en général fourniſſent une méchante nourriture : les ſéches ſont les meilleures.

Les ceriſes ont beaucoup d'humidité ;

il y en a de douces & d'acides : les douces ne ſont pas les meilleures, parce qu'elles ſe corrompent plûtôt.

Les mûres & les pêches ayant beaucoup de phlegme mêlé à quelques ſels, ſont rafraîchiſſantes.

Les abricots valent mieux que les pêches, parce qu'ils ont moins de phlegme, & qu'ils ne ſe corrompent pas ſi facilement.

Les raiſins mûrs & les figues douces & nouvelles engendrent un bon ſuc, humectent médiocrement, & adouciſſent les humeurs âcres ; au contraire, les figues ſéches, auſſi-bien que les raiſins ſecs, déſſéchent, détergent, & ouvrent.

Dans les amandes douces il y a beaucoup d'huile ; elles ſont nourriſſantes, & bonne pour les reins & les poulmons.

Les noix & les avelines ont à peu près la même vertu que les amandes douces ; mais elles ont quelque choſe de plus groſſier, particulierement les avelines, qui ſont de trop difficile digeſtion.

Les châtaignes ſont d'une ſubſtance groſſiere, peſante, & terreſtre ; c'eſt pourquoi elles ne ſont propres qu'à faire des obſtructions, en rendant le ſang épais & groſſier.

De tous les alimens que nous retirons des plantes, les plus méchantes ſont les truffles & les champignons ; ils engendrent un ſuc épais, groſſier, propre à cauſer dans le ſang une fermentation vitieuſe, particulierement les champignons, que quelques-uns croyent venimeux ; de-là vient que pour bien accomodez qu'ils ſoient, quelques Médecins tiennent qu'ils ſont bons à jetter.

Des animaux qui nous ſervent de nourriture.

LEs animaux qui ſervent à notre nourriture, ſont les quadrupedes, les volatiles, & les poiſſons.

Les chairs des animaux différent beaucoup entr'elles, non-ſeulement à raiſon de l'eſpece, mais auſſi à raiſon de l'âge, de la région, du paturage, de l'habitude du corps, de la caſtration, & du ſexe.

A raiſon de l'âge, la chair des animaux nouvellement nez eſt muqueuſe, molle & humide ; celle des vieux animaux eſt ſéche & dure : la chair des animaux de moyen âge eſt la meilleure.

A raiſon des différens lieux, les chairs des animaux ſont ou molles & remplies

d'excrémens, ou plus fermes sans beaucoup d'excrémens, faisant une bonne nourriture : les animaux champêtres, par exemple, ont les chairs fermes, dures, & sans beaucoup d'excrémens ; les domestiques au contraire, les ont plus mollasses & plus remplies de superfluitez.

A raison de l'habitude du corps, les animaux maigres sont durs & secs, & de difficile digestion : mais ceux qui sont gras, sont humides, & leurs chairs abondant en superfluitez, empêchent la digestion, & quelquefois excitent des nausées : il faut cependant remarquer que s'ils ne sont pas des plus gras, on les doit préférer aux animaux maigres, parce que leur chair sera facile à digérer, & de bonne saveur.

A raison du pâturage, les animaux sont plus ou moins nourris ; c'est pourquoi leurs chairs sont plus ou moins nourrissantes.

A raison de la castration, on remarque que les animaux châtrez ont les chairs savoureuses & de facile digestion, comme on le voit par les bœufs, les moutons, & les chapons.

Enfin à raison du sexe, les chairs des

animaux mâles ſont meilleures, & abondent moins en ſuperfluitez que celles des femelles.

Il ſe trouve encore beaucoup de difference entre les parties des animaux. Le foye, la rate, le cœur, les reins, qui ſont d'une ſubſtance ſéche & groſſiere, fourniſſent peu de nourriture : Le cerveau, les glandes, la graiſſe, l'eſtomac, & les inteſtins ne ſont guéres meilleurs à cauſe de leur ſubſtance viſqueuſe & gluante.

La langue dans la plûpart des animaux, eſt le meilleur morceau, pourveu qu'elle ne ſoit pas fumée: les meilleures langues ſont celles de veau, de mouton, de porc, & de bœuf; ces dernieres ſont plus difficiles à digérer.

Les poulmons des animaux ſont de facile digeſtion, mais ils nourriſſent peu : les extrêmitez des vieux animaux quadrupedes, qui ſont toutes remplies de nerfs, de tendons, de membranes, & de ligamens, ſont très-dures & difficiles à digérer ; mais celles des jeunes animaux, qui ſont extrêmement tendres, ſont de bonne nourriture & de facile digeſtion.

Les inteſtins des jeunes animaux,

comme des agneaux, & le foye des poules, qui ſont des parties tendres & délicates, ſe digérent parfaitement bien.

Des quadrupedes.

LEs quadrupedes qui nous ſervent de nourriture, ſont particulierement les moutons, les agneaux, les veaux, les bœufs, les porcs, les liévres, les lapins, les cerfs, les ſangliers.

Ceux qui ſont de facile digeſtion & qui engendrent un meilleur ſuc ſont les agneaux, les moutons, les veaux, les lapreaux de garenne, & les marcaſſins.

Les chairs de porc, de cerf, de ſanglier, de bœuf, de lapin, ne ſe digerent pas ſi facilement : la meilleure eſt celle de bœuf, particuliérement pour les gens robuſtes qui s'en trouvent bien.

Des Volatiles.

LEs volatiles qui nous ſervent d'alimens, ſont les poules, les poulets, les coqs-d'inde, les pigeons, les perdrix, les cailles, les faizans, les étourneaux, les merles, les alloüetes, les oyes, les canards, les tourterelles, les grives, & pluſieurs autres : tous ces oyſeaux, excepté l'oye, le canard, & le pigeon, qui ſont durs & de difficile

digeſtion, engendrent un bon ſuc & ſe digérent aiſément : quelques-uns en exceptent la caille, à cauſe qu'elle abonde en ſuperfluitez.

Des Poiſſons.

LEs poiſſons qui nous ſervent de nourriture, ſont en grand nombre ; les uns ſe digérent aiſément, & les autres plus difficilement.

Les poiſſons qui ont la chair ferme, mais pourtant tendre, ſont les meilleurs & les plus eſtimez, comme ceux qui ſont éloignez des rivages, & qui vivent en pleine mer.

Les poiſſons qu'on pêche aux rivages, ont la chair mollaſſe & remplie de ſuperfluitez, parce qu'ils ſont moins agitez par les eaux que ceux qui ſe tiennent en pleine mer.

C'eſt la même choſe des poiſſons qui vivent dans les étangs, dans les petites riviéres bourbeuſes, &c. ils ont la chair fade & remplie d'excrémens : mais au contraire, les poiſſons qui vivent dans les grandes riviéres dont l'eau eſt claire, ont la chair ferme & de bonne ſaveur.

Entre les poiſſons de mer, les meilleurs ſont la ſole, le dragon de mer, la vive, le turbot, le ſaumon.

Entre les poissons de riviere, les meilleurs sont les éperlans, barbeaux, goujons, la carpe, l'anguille, la pucelle, la tanche, le brochet, la perche, la truite, l'alose, & le saumon, que quelques-uns mettent aussi au nombre des poissons de riviére. Les Naturalistes parlent au long de toutes ces choses.

Des alimens contenus dans les parties des Quadrupedes & des Volatiles.

LEs alimens renfermez dans les parties des animaux, sont dans les quadrupedes le sang, la moëlle, le lait; & dans les oiseaux, les œufs.

Le sang des quadrupedes, & tout ce qu'on en prépare, sont de très-méchans alimens: le sang n'est pas si-tôt hors de ses vaisseaux, qu'il se coagule dabord par l'évaporation de ses parties subtiles, ensorte qu'il ne peut après se digérer. La moëlle des animaux prise en petite quantité, se digere assez bien; mais si l'on en prend trop, son suc huileux relâche les fibres du ventricule, & cause des nausées.

Le lait est un bon aliment à ceux qui se portent bien: le bon lait doit être doux, de bonne saveur & de bonne

odeur, d'une consistence égale & médiocre.

Voici les especes de lait qui sont le plus en usage dans la Médecine ; premierement le lait de femme, celui de chévre, d'ânesse, de brebis, & de vache.

Le lait de femme est pour les enfans ; le lait de vache est pour les adultes ; & ceux de chévre, de brebis, & d'ânesse, pour les malades.

Le lait de vache, dont nous entendons ici parler, est plus épais que celui de brebis : on y remarque trois sortes de substance, comme dans tous les autres, la sérosité, le fromage, & le beurre.

La sérosité ou le phlegme a une vertu détersive, parce qu'elle est remplie de sels lixivieux.

Le beurre est la partie du lait la plus grasse & la plus huileuse ; c'est ce que l'on appelle la crême : on estime le beurre frais, parce qu'il est nourrissant, qu'il lâche un peu le ventre, & qu'il adoucit l'âcreté des humeurs ; il ne faut pas cependant en faire excès, parce qu'il relâche le ventricule, & excite des nausées.

Le fromage eſt l'amas des parties groſſieres & graſſes du lait, qui ſe ſont jointes enſemble. Le fromage gras, où il y a beaucoup de beurre, eſt le meilleur, parce qu'il y a peu de parties terreſtres : le fromage frais nouveau fait eſt à préférer au vieux, parce qu'il eſt plus humide, plus mou, & qu'il ſe digére mieux ; mais de quelque qualité que ſoit le fromage, il en faut toûjours manger peu.

Les œufs les plus communs ſont ceux de poule : dans les œufs il y a deux ſubſtances, le blanc & le jaune.

Le blanc eſt plus épais, plus viſqueux, & plus difficile à digérer que le jaune : le blanc contient beaucoup de ſel volatil, & le jaune beaucoup de ſoulphre.

Les œufs frais d'un ou de deux jours ſont les meilleurs, parce que leurs ſels & leurs ſoulphres ne ſont pas encore trop développez, & qu'il s'y trouve plus de ſéroſité qui les rend de facile digeſtion : les œufs mollets valent mieux que les œufs durs.

Du Boire.

LE boire n'eſt pas moins néceſſaire pour entretenir & conſerver le corps, que le manger : ſi les alimens

ſolides ſont pour réparer les parties ſolides de notre corps, les liquides ſont pour celles qui ſont fluides.

La boiſſon eſt naturelle ou artificielle: la naturelle eſt l'eau; & l'artificielle, le vin, le cidre, la biére.

De l'eau.

L'Eau, comme nous avons déja dit, eſt un corps compoſé de petites parties longues, unies, & gliſſantes, environnées tout alentour de la matiere ſubtile qui les plie & les meut ſéparément l'une de l'autre: il s'y trouve du nitre, qui vient ou de l'air qui eſt dans l'eau, ou de la terre même où l'eau paſſe: par-là l'on voit que l'eau peut contenir pluſieurs ſortes de corps, ſuivant la nature des terres par où elle coule.

Les bonnes qualitez de l'eau ſe connoiſſent à la vûë, à l'odeur, au goût, & au toucher: Par exemple, la meilleure eau eſt celle qui eſt claire & limpide, inſipide, ſans odeur, & legere, qui s'échauffe & ſe refroidit aiſément; car tout cela eſt une marque qu'il n'y a pas de parties héterogenes mêlées parmi: c'eſt pourquoi elle eſt très-bonne pour

faire la dissolution des alimens, & pour les charier par tout le corps.

L'eau qui á des qualitez contraires à celle-ci, ne vaut rien pour boire; non-seulement elle empêche la dissolution, mais encore elle pese dans l'estomac; & comme elle ne sçauroit se distribuer par toutes les parties du corps, elle engendre des maladies en faisant des obstructions.

Les bonnes qualitez de l'eau dont je vous viens de parler, se rencontrent particulierement dans l'eau de fontaine, de pluye, rarement dans l'eau de puits. Pour les eaux marécageuses & bourbeuses, elles n'ont nulles bonnes qualitez, & ne valent qu'à jetter, aussi-bien que l'eau des neiges & des glaces, qui n'a que des parties grossieres, les plus subtiles s'étant évaporées dans le tems que l'eau s'est changée en glace.

La meilleure eau de fontaine est celle dont la source est vers l'orient, qui coule sur une terre sabloneuse & pierreuse, où il ne se trouve point de bouë.

De méme la bonne eau de riviere est celle qui est pure & claire, & qui coule avec rapidité.

L'eau de pluye la meilleure, est celle

qui tombe doucement, & qu'on reçoit dans des vaiſſeaux bien nets.

L'eau de puits eſt moins bonne que celle de fontaine ; parce qu'étant tranquille, & n'étant point échauffée du ſoleil, elle croupit & devient quelquefois bourbeuſe : mais ſi l'eau de puits vient de quelque vive fontaine qui en ſoit proche, & que le puits ſoit bien net, & expoſé à l'air, où le ſoleil puiſſe donner, on peut en boire ſans ſcrupule, parce que dans ce cas elle ne peut être que très-bonne.

Quand la neceſſité oblige à boire de méchantes eaux, on doit les faire bouillir, afin que le feu diſſipe toutes les impuretez qui s'y trouvent mêlées.

L'eau à la glace n'eſt pas bonne, parce qu'en reſſerrant les porres du ventricule & des inteſtins, elle empêche pluſieurs parties d'y entrer, qui retournent après dans la maſſe du ſang pour cauſer pluſieurs ravages, comme des pleureſies, des rhumatiſmes, des coliques, &c.

Que ſi l'on ſe trouve quelquefois obligé de boire à la glace, il faudra la temperer en mangeant bien chaud, & en buvant aſſez de vin ; car le vin, comme tout le monde ſçait, eſt une li-

queur ſpiritueuſe qui d'abord s'écauffe ; même celui où l'on a mis fondre de la glace pour le rafraîchir.

Du Vin.

LE vin eſt une liqueur ſpiritueuſe, ou le ſuc des raiſins mûrs dont les parties ſpiritueuſes ſe ſont dévelopées dans la fermentation : les Chymiſtes en tirent leurs cinq principes, qui ſont le phlegme, l'eſprit, le ſoulphre, le ſel, & la terre. Le vin qui n'a point encore fermenté, s'appelle mouſt ; c'eſt une liqueur douce, qui n'enyvre point, parce que les parties ſpiritueuſes qui font toûjours la force du vin, ne ſont pas encore dévelopées.

Il y a pluſieurs ſortes de vins, qui ſont les vins fins de France, le Muſcat, le vin d'Eſpagne, ceux du Rhin, de Canarie, &c. Tous ces vins différent par leur ſaveur, odeur, couleur, & conſiſtence : dans le vin d'Eſpagne & dans le muſcat, il y a moins de phlegme & plus d'huile ; c'eſt cette huile qui abonde dans ces vins, qui les rend gras & viſqueux; ils ne fermentent point, qu'on n'ait auparavant fait diſſiper une certaine quantité de phlegme.

Dans la plupart des vins de France, il se trouve assez de phlegme qui dilaye les autres principes. A raison de leur saveur, ces vins sont doux, austeres, ou tiennent le milieu entre les doux & les austeres. Les vins doux sont grossiers, leurs principes n'étant pas assez développez; ils engendrent des vents, & font des obstructions; néanmoins Hipocrate les croit bons pour les poulmons.

Les vins austeres sont à rejetter, parce que par leurs sels grossiers, ils ne penetrent pas facilement les parties, & que le plus souvent ils font des obstructions en resserrant les porres du ventricule & des intestins.

Mais les vins qui tiennent le milieu entre les doux & les austeres, & qu'on trouve agréables au goût, sont les meilleurs pour la santé; car leurs principes sont également mélangez, sans être trop exaltez ou trop embarrassez.

A raison de l'odeur, on estime les vins odorans, parce que cela marque que leurs principes n'ont pas été assez dévelopez par la fermentation.

Pour les vins poussez dont l'odeur est désagréable, ce sont les pires de

tous ; car cela marque des principes qui ne ſont pas bien mêlez enſemble, & dont quelques-uns même ſont trop dévelopez.

A raiſon de la couleur, les vins ſont differens entre eux ; mais par la diverſité des couleurs, il eſt difficile de pouvoir juger des bonnes ou des mauvaiſes qualitez du vin.

Cependant on peut dire en general, que les vins blancs ont leurs ſels plus déliez, & que les rouges au contraire les ont plus groſſiers & en plus grande quantité.

A raiſon de leur conſiſtence, les vins ſont délicats ou groſſiers : les vins délicats qui ont le moins de conſiſtence ſont ceux qui ont beaucoup de phlegme, peu de terre, & quelques ſels volatifs : les vins groſſiers, épais, qui ont de la conſiſtence, ont peu de phlegme, & beaucoup de ſoulphre groſſier, de terre, & de ſels fixes.

Les vins clairets ſont à préferer aux vins groſſiers & chargez, parce qu'ils délayent mieux les alimens, & qu'après les avoir diſſouts, ils les charient par tout le corps : au contraire les vins groſſiers peſent ſur les alimens, & empê-

chent leur diſtribution en approchant toutes les parties.

On fait encore une difference à raiſon du tems, qui regarde le vin vieux ou nouveau : le vin nouveau eſt difficile à digerer ; il ne paſſe pas facilement par les inteſtins, & ne provoque en aucune façon les urines : les vins vieux entonnez depuis long-tems, ont perdu leurs parties ſubtiles & ſpiritueuſes, c'eſt pourquoi ils peſent dans l'eſtomach, & ſur les alimens dont ils empêchent la diſtribution.

Les vins de moyen âge ſont les meilleurs de tous ; leurs principes ſont également mélangez enſemble : c'eſt pourquoi ils ſont très-propres à diſſoudre les alimens, & à les charier dans toutes les parties.

De tout ce que nous venons de dire, il eſt facile de conclure que les bons vins ſont ceux qui ont ſaveur moyenne entre la douce & l'acide, l'âcre & l'auſtere, qui ſont de bonne odeur, de moyenne conſiſtence, enfin qui ne ſont ni trop nouveaux ni trop vieux.

Du Cidre.

LE cidre n'eſt autre choſe que le ſuc des pommes qui a fermenté : il faut raiſonner des qualitez du cidre de la même maniere que nous avons fait de celles du vin. On fait de deux ſortes de cidre, celui de pommes, & celui de poires, lequel vaut mieux que le premier.

De la Biére.

LA Biére eſt une boiſſon fort en uſage: ce n'eſt autre choſe que de l'eau où l'on a fait cuire du froment ou de l'orge avec du houblon.

La Biére eſt inférieure au Cidre ; la meillure eſt celle que l'on fait avec l'Orge & le Houblon ; elle paſſe facilement, elle pouſſe par les urines, &c. celle qu'on fait avec le froment humecte davantage, mais elle ſe diſtribuë plus difficilement, & cauſe ſouvent des obſtructions. La Biére, pour être bonne, doit être de moyen âge, de médiocre conſiſtance, & d'une ſaveur moyenne entre la douce, l'acide, & l'amere. Il y a quatre choſes à conſiderer dans le boire comme dans le manger ; ſçavoir la ſubſtance, la quan-

tité, la préparation, & la maniere d'en user.

DU SOMMEIL ET DE LA VEILLE.

QU'est-ce que le sommeil?

Le sommeil est un état où les objects ne font point d'impression sur les organes des sens, & où le corps se trouve dans un parfait repos; il y en a de trois sortes, naturel, non naturel, & contre nature: le naturel est celui qui suit un exercice moderé; il doit arriver la nuit; le non naturel empêche la digestion, & arrive après le repas: le dormir contre nature dont on ne peut s'empêcher, est presque toûjours un signe de maladie.

Le sommeil est causé, ou par le défaut d'esprits, qui fait que les pores ou tuyeaux du cerveau se bouchent d'eux-mêmes, ou par une abondance de serositez qui se trouvant répanduës dans la substance du cerveau, émoussent les esprits en les embarassant: ce qui donne lieu à l'épanchement de cette sérosité, c'est le plus souvent la trop grande ouverture des glandes de la substance corticale du cerveau. Le sommeil n'est

donc point occaſionné par les vapeurs, qui ne peuvent pénétrer les membranes ni les os du crane.

On remarque que les alimens de dificile digeſtion produiſent le ſommeil, ce qui vient de ce que leurs parties qui ſont groſſieres & peu propres au mouvement, embaraſſent les eſprits animaux dont ils arrêtent l'impétuoſité.

On remarque encore que le ſommeil commence toûjours par les yeux, comme on le voit quand nous avons envie de dormir : cela vient de ce que les eſprits animaux qui rempliſſent alors le cerveau, compriment davantage les nerfs optiques qui ſe trouvent à la baſe du cerveau, que ceux qui ſont au-deſſous.

Le ſommeil ſert à reparer la perte des eſprits qui s'eſt faite pendant la veille : car tout le monde ſçait que quand nous veillons, il ſe fait ſans ceſſe une diſſipation des particules les plus vives de nos liqueurs, particuliérement des eſprits qui ſont employez aux organes des ſens, que le ſommeil répare pour leur donner une nouvelle vigueur. Il faut remarquer que tous les mouvemens irréguliers qui ſe faiſoient dans

le ſang & dans les autres liqueurs, ceſſent entiérement pendant le ſommeil, enſorte que le cours du ſang devient plus égal. Pour en ſçavoir la raiſon, l'on doit faire réflexion que l'inégalité ou l'irrégularité du mouvement du ſang vient de deux cauſes; ou des agitations propres du corps & de ceux qui l'environnent, & des paſſions de l'ame; ou bien des particules héterogénes qui ſont mêlées avec le ſang, & qui le fermentent. Quant à la premiere cauſe, l'on voit bien que le ſang qui eſt beaucoup agité pendant la veille, & même en pluſieurs différentes manieres, doit devenir tranquile durant le ſommeil par l'abſence de tout ce qui l'agitoit: de la même maniere que la mer agitée par la tempête, devient tranquile quand les vents ne ſoufflent plus ſi fort qu'auparavant. Pour l'autre cauſe qui rend le mouvement du ſang inégal, & qui vient de ce qu'il y a dans ſa maſſe des levains capables de le fermenter, elle ceſſe dans le ſommeil; parce que les eſprits n'étant point occupez aux actions de la veille, ils agiſſent ſur les levains qui ſe rencontrent dans le ſang, les émouſſent ou briſent leurs parties, enſorte que les

levains ſont après incapables d'exciter des fermentations irrégulieres : c'eſt pourquoi le mouvement du ſang devient égal & plus doux.

Le ſommeil, pour être utile à la ſanté, doit être moderé ; car ſi le ſommeil eſt immoderé & qu'il paſſe les bornes ordinaires, il cauſe dans les ſens une certaine peſanteur qui les empêche de bien exécuter leurs fonctions, & dans les membres une difficulté à faire leurs mouvemens ; ce qui vient de la grande quantité d'humeurs excrémenteuſes qui s'amaſſent dans les parties pendant le ſommeil.

Pour ce qui regarde à preſent le tems de dormir, il faut toûjours attendre trois heures après avoir mangé, pour prendre du repos, parce que dans ce tems-là la digeſtion eſt faite.

Le tems de s'abandonner au ſommeil eſt général ou particulier : le tems général propre à dormir, c'eſt la nuit, qui eſt un tems où le ſommeil peut-être le moins interrompu, à cauſe de l'obſcurité & du calme qui regnent la nuit : le tems particulier, c'eſt quand on s'endort après avoir mangé, ou après quelque exercice pénible qui demande un peu de repos.

Combien doit durer le ſommeil ?

La durée du ſommeil doit être plus ou moins longue ſelon le temperament : dans ceux qui ſont humides, le ſommeil doit être aſſez court ; mais dans ceux qui ſont maigres & ſecs, le dormir doit durer plus long-tems : en général on doit toûjours dormir ſept heures quand on ſe porte bien.

Quant à la façon de ſe coucher pour dormir, il eſt bon que la tête ſoit haute pour faciliter le retour du ſang.

Il ne faut pas ſe coucher ſur le dos, parce que la ſeroſité qui remplit pour l'ordinaire le quatriéme ventricule, peſant ſur les nerfs de la huitiéme paire, les irrite ou les bouche ; ce qui doit rendre la reſpiration difficile, & cauſer le ſymptôme que l'on appelle le cochemar, qui arrive aſſez ſouvent à ceux qui ſe couchent ſur le dos. L'on ne doit pas non plus ſe coucher ſur le ventre, de crainte que dans cette ſituation la grande quantité du ſang qui ſeroit verſé dans les ſinus, ne comprimât trop le cerveau: mais il faut ſe coucher de côté, & ſe mettre d'abord ſur le côté droit, afin que la digeſtion ſe faſſe mieux, enſuite l'on doit ſe mettre indifferemment ſur

toutes ſortes de côtez, en prenant toûjours ſa commodité. Hipocrate dit que c'eſt un bon ſigne, quand on ſe porte bien après le dormir.

Qu'eſt-ce que veiller?

C'eſt un état où nous ſentons les objets, & où nous nous mouvons de nous-mêmes: cet état dépend de la liberté que les eſprits animaux ont de couler dans le cerveau & dans les nerfs; la veille ſuccede au ſommeil dont elle eſt le terme.

Le ſommeil ceſſe de lui-même, ou bien parce qu'il eſt interrompu. Il y a deux choſes qui font ceſſer le ſommeil de lui-même: 1°. la grande quantité des eſprits qui rouvrent les pores du cerveau & des nerfs: 2°. la diſſipation de la ſeroſité qui retenoit les eſprits embarraſſez, en les empêchant de ſe porter dans les organes des ſens.

Le ſommeil eſt pour l'ordinaire interrompu par quelque ſenſation forte & vive, laquelle ébranlant les eſprits, les fait couler avec précipitation dans les nerfs qui ſervent aux organes des ſens & aux mouvemens du corps.

Les ſenſations violentes ſont cauſées par les choſes externes ou internes: par

les choſes externes, comme par un coup, ou par quelque grand bruit qui viendra frapper les oreilles ; par les choſes internes, comme par l'urine, des vens, de la bile, des vers qui irriteront les nerfs.

La veille, comme le ſommeil, peut être utile ou nuiſible à la ſanté : utile, ſi elle eſt moderée, & nuiſible ſi elle eſt exceſſive.

Si la veille n'eſt point trop longue, les eſprits animaux ſe répandront également par tout avec un mouvement doux & uniforme. La diſtribution des alimens & l'expulſion des excremens ſeront aidées par les differens mouvemens du corps : mais au contraire ſi la veille eſt exceſſive, le corps ſe deſſéchera par l'épuiſement des eſprits, & la digeſtion ſe fera imparfaitement, parce que les levains ſeront foibles & en petite quantité.

Du Mouvement, ou du Travail & du Repos.

QUe faut-il entendre par le mouvement, ou le travail ?

Il faut entendre ici par ce mot toutes

ſortes d'exercices du corps, capables de procurer de la fatigue & de la laſſitude.

Qu'y doit-on conſiderer?

On doit conſiderer deux choſes dans ce mouvement ou ce travail, qui eſt une action qui part de la volonté : 1°. ſa quantité, & 2°. le tems de le faire.

La quantité du mouvement doit être moderée; car de trop grands mouvemens abbattent les forces, en faiſant diſſiper les parties les plus vives & les plus ſubtiles.

Les marques pour connoître la quantité moderée du mouvement, ſont ſelon Galien, la couleur rouge & vermeille du viſage, une enflure médiocre dans les parties, avec une petite ſueur, & une laſſitude qui n'eſt pas bien grande. Quand tout cela arrive, il faut ſe repoſer pour ſe délaſſer un peu, & reprendre après ſon exercice ordinaire.

Les mouvemens qui exercent tout le corps, ſont la promenade, qui eſt d'une grande utilité pour la ſanté, lorſqu'elle ſe fait doucement pendant un beau tems dans quelque beau jardin ou à la campagne.

Le tems le plus commode pour pren-

dre ſes exercices, eſt avant le dîner ou le ſouper; car alors les excremens qui reſtent de la derniere digeſtion, ſe diſſipant par le mouvement qu'ils reçoivent, les alimens qu'on prend après s'en digerent mieux.

Après le repas, il eſt bon de ſe tenir quelque tems en repos, afin que la digeſtion s'en faſſe mieux, & que les alimens ne deſcendent pas dans les inteſtins avant que d'être cuits, comme il arriveroit ſi l'on ſe fatiguoit beaucoup après le manger.

Il ſeroit pourtant bon de ſe promener un peu après le ſouper, comme veut l'Ecole de Salerne, mais auſſi après le ſouper; car il eſt certain qu'un mouvement moderé contribuë à la digeſtion, parce qu'il agite les levains, & qu'il les fait penetrer plus avant dans les pores des alimens.

Qu'eſt-ce que le repos?

C'eſt une intermiſſion de mouvement dans le ſujet qui peut être émû.

Il y en a de deux ſortes; l'un moderé, & l'autre immoderé: le repos moderé repare les eſprits: l'immoderé engendre pluſieurs cruditez & pluſieurs humeurs viſqueuſes, ce qui cauſe quelquefois la

pierre, les gouttes, & l'apoplexie.

Nous avons vû que pour faire un bon uſage de ces deux choſes non naturelles, il falloit qu'elles fuſſent moderement priſes.

De la Repletion & de l'Inanition.

Qu'eſt-ce que la repletion ?

C'eſt une abondance de quelque choſe qui s'amaſſe peu à peu.

Combien de ſortes de repletions connoit-on ?

Il y en a pluſieurs ſortes, ſçavoir repletion de qualité, & de quantité : la repletion de qualité eſt l'augmentation des quatre qualitez des humeurs : la repletion de quantité, c'eſt l'abondance des quatre humeurs.

L'on en fait encore de deux ſortes : une de viande, qui ne dure qu'autant que la digeſtion met à ſe faire ; c'eſt ce que les Médecins apellent *ſatiété* & une autre qui vient des humeurs.

Il y a encore deux autres réplétions, apellées par les Médecins *ad vaſa* & *ad vires*. La réplétion *ad vaſa*, c'eſt quand les vaiſſeaux ſont trop remplis : celle qu'on apelle *ad vires*, c'eſt lorſque la

qualité des humeurs ou les forces du corps augmentent.

La réplétion qui vient des humeurs, est encore de deux sortes : l'une de quantité appellée *pléthore*; & l'autre de qualité, que l'on appelle *cacochimie.*

La pléthore est une abondance égale de toutes les humeurs.

La cacochimie est une abondance de quelques-unes des humeurs corrompuës, ou de toutes les humeurs ensemble.

L'inanition est une sortie d'excrémens ou d'humeurs ; c'est par la derniere que se dissipe la trible substance de notre corps, comprises sous les termes de *solide, humide, & spiritueuse.* Nous avons déja dit que celle des excrémens est utile & inutile : pour l'excrétion des humeurs elle est de celles qui nourrissent, qui sont quasi nourrissantes, & qui doivent nourrir.

L'évacuation généralement prise, est un écoulement de la substance de notre corps, tant de celle qui est solide ou humide, que de la spiritueuse. Il y a deux sortes d'évacuations, l'une naturelle, & l'autre artificielle : la naturelle est une sortie d'humeurs de notre

corps, qui se fait par la nature ; on en compte cinq ; sçavoir, le flux de ventre, celui d'urine : l'écoulement des hémorroïdes, le vomissement & les sueurs : ces excrétions sont universelles ou particulieres, critiques & symptômatiques, sensibles & insensibles.

L'évacuation artificielle est une sortie des humeurs, qui se fait par la Chirurgie, ou bien par la Pharmacie.

Les évacuations artificielles se font en trois manieres ; sçavoir par révulsion, dérivation, & évacuation : les différences se prennent de la parties du tems, & de l'humeur.

La révulsion se fait au commencement de la maladie à la partie contraire ; on définit la révulsion, un renvoi d'humeurs de la partie contraire à celle qui est malade : la dérivation se fait dans le changement de la maladie à la partie prochaine : & l'évacuation se fait à la fin de la maladie à la partie même.

La purgation est une évacuation des humeurs qui péchent en quantité ou en qualité, faite par des médicamens : elle est de deux sortes, legere ou forte.

De l'Evacuation & de la rétention.

COmme l'évacuation & la rétention sont deux choses non naturelles qui ont du raport à la réplétion & à l'inanition, il est bon d'en faire un article à part, où elles soient expliquées par demandes & par réponses.

Il y a plusieurs choses en nous qui doivent s'évacuer, il y en a aussi plusieurs qui doivent être retenuës : si ce qui doit s'évacuer est retenu, ou si ce qui doit être retenu est évacué, on court risque de perdre la santé, & de tomber quelquefois dans de fâcheuses maladies : mais au contraire si ce qui doit rester est retenu, & si ce qui doit s'évacuer est évacué comme à l'ordinaire, toutes les fonctions du corps s'exécutent parfaitement bien, & la santé est toûjours forte & vigoureuse.

Quelles sont les choses qui doivent être retenuës dans le corps, pour servir à le nourrir & à lui donner des forces ?

Ce sont toutes les liqueurs nourricieres & les esprits, dont nous avons parlé dans la Physiologie.

Quelles sont celles qui doivent s'évacuer.

Ce ſont les excrémens, & toutes les ſuperfluitez qui ne peuvent ſervir à la nourriture. Les excrémens ſont utiles & inutiles : les utiles ſont la ſemence & le ſang menſtruel ; & les inutiles ſont les gros excrémens, l'urine, les fuligi-noſitez qui ſortent, ou des poulmons avec l'air de la reſpiration, ou bien des pores par l'inſenſible tranſpiration.

Quel doit être l'état naturel des excrémens ?

Ils doivent être de conſiſtence moyenne, & d'un jaune rougeâtre ; il ne faut pas auſſi qu'ils ſoient trop puans.

Comment doit être l'urine ?

Elle doit être jaune, d'une belle couleur de citron, d'une conſiſtence moyenne, c'eſt-à-dire ni trop épaiſſe, ni trop déliée : elle ne doit pas ſéjourner trop long-tems dans la veſſie, de crainte que par ſa quantité elle ne cauſe une ſupreſſion en tendant trop fortement les fibres de la veſſie, & en leur faiſant perdre leur reſſort. La quantité de l'urine doit répondre à celle de la boiſſon, comme la quantité des excrémens à peu près à celle des alimens qu'on a pris.

De quelle utilité eſt la ſortie des fuliginoſitez ?

La

La ſortie des excrémens fuligineux hors du corps, lorſqu'elle eſt libre & ſans empêchement, contribuë beaucoup à la ſanté ; mais lorſqu'elle eſt empêchée, ces excrémens fuligineux rentrent dans la maſſe du ſang, l'agitent extraordinairement, en exaltent tous les principes, la diſſolvent ; ce qui produit une infinité de maladies, qui ſont le plus ſouvent ſuivies de la mort, comme la péripneumonie, la pleureſie, & pluſieurs autres de cette nature, qui viennent du grand boüillonnement du ſang.

Le ſang menſtruel doit auſſi s'écouler tous les mois réglément & une certaine quantité, pour conſerver la ſanté ; que ſi la choſe arrive autrement, le ſang menſtruel devient la ſource de pluſieurs maladies longues & rebelles, difficiles à guérir, & même ſouvent il occaſionne des maladies hyſtériques. Quand je dis que le ſang menſtruel doit s'évacuer tous les mois pour ne point cauſer de maladies, cela ſe doit entendre des femmes qui ne ſont ni groſſes ni nourrices.

Pour la ſémence, lorſqu'il n'y en a point trop, & qu'elle n'eſt point corrompuë, elle ne peut être qu'utile dans le corps ; parce qu'ayant beaucoup d'eſ-

prits ; elle donne de la force & de la vigueur aux autres liqueurs avec lesquelles elle se mêle : mais quand la semence s'est corrompuë, elle devient pernicieuse & nuisible à la santé, particuliérement dans les femmes.

Des Passions de l'Ame, selon les Anciens, & le dénombrement qu'ils en ont fait.

Qu'est-ce que passion ?

C'est un mouvement par lequel nous poursuivons le bien & fuyons le mal.

Combien y a-t'il de passions en général ?

Il y en a onze : l'on en met cinq dans l'apetit irascible ; sçavoir l'espérance, le desespoir, la hardiesse, la crainte, & la colere : & six dans l'apetit concupiscible ; sçavoir l'amour & la haine, le desir & la fuite, la joye & la tristesse,

L'espérance est une passion de l'apétit irascible, qui a pour objet l'absence d'un bien dont elle espére la possession.

Le desespoir est une passion de l'apetit irascible, qui represente la chose desirée comme impossible.

La hardiesse est un mouvement de l'apetit irascible, qui la dispose à l'exécu-

tion des choſes les plus dangereuſes.

La crainte eſt une paſſion de l'apétit iraſcible, qui ſe perſuade que le mal qu'on appréhende arrivera.

La colere eſt un mouvement de l'apetit iraſcible, qui vient de l'imagination d'un mal ſenſible, preſent, & fâcheux.

L'amour eſt un mouvement de l'apetit concupiſcible, qui a pour objet un bien ſenſible, ſans avoir égard à ſon abſence ou à ſa preſence.

La haine eſt une paſſion de l'apetit concupiſcible, qui a pour objet le mal préciſément en tant que mal.

Le deſir eſt une paſſion de l'apétit concupiſcible, qui a pour objet le bien ſenſible comme abſent.

La fuite eſt une paſſion de l'apétit concupiſcible, qui appréhende le mal abſent, parce qu'il peut arriver.

La joye eſt un ſentiment agréable de l'ame, qui conſiſte dans la joüiſſance d'un bien qu'elle ſe repreſente comme ſien.

La triſteſſe eſt une paſſion qui vient d'un mal ſenſible & preſent.

Des Passions de l'Ame, selon les Modernes.

COmme l'homme est sujet à ses passions, c'est une nécessité que son corps se trouve souvent bien ou mal disposé, selon le bon ou le mauvais usage qu'il en fait.

Entre les passions les plus ordinaires de l'ame, on compte la joye, la colere, la tristesse, la peur, &c.

Voici comme Descartes explique la joye, dans son Traité des passions de l'ame, qui renferme d'excellentes choses dans sa petitesse. Il dit que c'est une agréable émotion de l'ame, en laquelle consiste la joüissance d'un bien qu'elle regarde comme sien: dans cette passion, le cœur se dilate, la chaleur se répand par tout le corps, à cause de l'abondance du sang qui s'y porte, le visage devient rouge, les yeux brillent.

La colere est une aversion que nous avons contre ceux qui nous font du mal: dans cette passion, le sang fermente extraordinairement, & bouilt pour ainsi dire dans les veines, le visage rougit, les yeux paroissent vifs & éclatans comme le feu.

La tristesse est une langueur desagréable de l'ame : dans cette passion, le pouls est foible & lent, & l'on sent comme des liens autour du cœur qui le serrent étroitement : le sang se meut lentement ; le visage devient pâle ; les yeux deviennent mornes & languissans ; la plupart des évacuations s'arrêtent.

La peur est un étonnement de l'ame, qui lui ôte la force de resister aux maux qu'elle regarde comme proche d'elle : ses effets sont de rallentir le cours du sang, en le faisant aller des parties extérieures vers les intérieures. Quand la peur est extrême, on lâche quelquefois son urine ou ses excrémens.

La joye & la colere contribuent beaucoup à la santé, quand elles sont modérées, parce qu'elles donnent plus de mouvement aux esprits, & qu'elles facilitent le cours du sang : au contraire lorsque la joye & la colere deviennent excessives, elles nuisent extremement à la santé ; parce qu'en agitant les liqueurs & les esprits, ceux-ci se dissipent, ou entraînent avec eux par la rapidité de leur mouvement des particules grossieres & embarassantes qui bouchent quelquefois les nerfs du cœur,

ce qui cauſe une mort ſubite. Par-là l'on voit de quelle utilité il eſt, pour jouir d'une ſanté parfaite, de modérer la violence de ſes paſſions en s'en rendant le maître.

Après avoir parlé en général des ſix choſes que l'on appelle non naturelles, & de leurs qualitez, chacun pourra choiſir les plus propres à ſon tempérament : par exemple, ſi l'on eſt d'une conſtitution ſéche, l'on uſera des choſes humides; & ſi l'on eſt d'une habitude humide, l'on ſe ſervira des choſes ſéches : de même, ceux dont les actions ſont lentes & pareſſeuſes, s'exciteront par tout ce qui peut changer leur habitude ; au contraire, ceux qui ſont trop vifs modéreront leur tempérament.

Comme il eſt plus facile de ſçavoir quelles ſont les choſes qui conviennent aux adultes, que celles qui conviennent aux enfans, nous dirons un mot de celles-ci Mais avant que d'en parler, il faut remarquer que dabord qu'un enfant eſt né, ſi le méconium, qui ſont les excrémens de ſes inteſtins, ne s'écoule pas naturellement, on lui donnera quelque médicament pour l'éva-

cuer ; parce que cette matiere retenuë a été quelquefois la cause (à ce que l'on dit) de l'épilepsie des enfans : pour lui décharger le ventre, la mere lui donnera la mammelle, afin que le lait qui est séreux, puisse servir à nettoyer son estomach & ses intestins : il y en a qui leur donnent encore de l'huile d'amandes douces avec du sucre, ou du miel delayé avec un peu de burre frais ; tout cela est connu des femmes.

Il n'y a personne qui ne sçache que la nourriture des enfans nouveaux-nez est le lait de la nourrice ; nous en avons parlé dans la Physiologie.

Les enfans tettent plus ou moins long-tems, suivant leurs forces ; car il y en a qui mangent de bonne heure ; d'autres au contraire sont si délicats, que l'on a bien de la peine à les sévrer : mais il est bon que les enfans tettent deux ans ou dix-huit mois. Nous ne parlerons pas davantage du gouvernement des petits enfans nouveaux-nez, parce que tout ce qui regarde leur nourriture est assez connu des femmes à qui nous en laisserons la conduite.

Il ne faut point donner de vin aux enfans lorsqu'ils sont fort jeunes ; parce

que cette liqueur les deſſécheroit trop ; & les empêcheroit de croître, ce que l'expérience confirme. Quand on veut avoir des animaux nains, comme des petits chiens ou d'autres animaux, on leur donne à boire dabord qu'ils ſont nez de l'eau de-vie ; & on leur frotte le corps d'eſprit de vin, particuliérement l'épine du dos & les jointures, afin de conſumer & de deſſécher l'humidité de ſes patties, pour empêcher leur accroiſſement : c'eſt pourquoi le peuple fait très-mal de donner du vin aux enfans ſi jeunes : mais les adultes & les vieillards en uſeront avec modération.

Les enfans mangeront peu, mais ſouvent, parce que les diſſolvans de leur ventricule ſont encore trop envelopez : il ne faut pas qu'ils faſſent trop d'exercice, parce qu'il ſe feroit une grande diſſipation à cauſe de la molleſſe des parties de leur corps.

Les anciens Médecins ont recommandé les frictions aux vieillards, pour ouvrir les pores des parties de leur corps qui ſont fort ſerrez, afin de donner lieu au ſuc nourricier de ſe diſtribuer plus facilement.



DE LA PATHOLOGIE, *ou des choſes contre nature.*

LEs choſes contre nature ſont au nombre de trois ; ſçavoir maladie, cauſe de maladie, & ſymptôme.

Le Chirurgien doit connoître les choſes contre nature, pour guérir les maladies, pour en ôter les cauſes, & pour en empêcher les accidens.

Qu'entend-on par les choſes contre nature ?

Ce ſont celles qui détruiſent entiérement la diſpoſition naturelle du corps de l'homme.

Combien ſont-elles ?

Trois ; ſçavoir les maladies, les cauſes, & les ſymptómes.

En combien de manieres peut-on prendre le mot de maladie ?

En deux ; ſçavoir généralement, & particuliérement.

Qu'eſt-ce que maladie généralement priſe ?

C'eſt une diſpoſition qui bleſſe l'action médiatement ou immédiatement.

Qu'eſt-ce que maladie particulierement priſe ?

C'eſt une affection contre nature, laquelle bleſſe immédiatement l'action.

Qu'eſt-ce qu'affection ?

C'eſt une qualité permanente à la choſe qui patit.

Les eſpéces & différences des maladies ſont diviſées en pluſieurs manieres chez les Auteurs : les uns les diviſent en trois, ſelon le genre, ſelon l'eſpéce, & ſelon le degré : *Falcon* les diviſe ſelon leur eſſence, en ſimples & en compoſées : ſelon la maniere de leur génération ; Hipocrate les diviſe en idiopatiques & ſympatiques : ſelon leurs cauſes, on les diviſe en ſporadiques & pandémiques : ſelon les parties qu'elles attaquent en intempérie, mauvaiſe conformation, & ſolution de continuité. Fernel en fait de trois ſortes, qui ſont maladie de la température, maladie de la matiere, & la maladie de la forme.

La maladie ſimple eſt celle qui n'a qu'une ſimple indication curative, comme une playe ſimple.

La compoſée eſt celle où les trois genres de maladie ſont unis enſemble, & qui ne propoſe néanmoins qu'une ſeule indication curative, comme l'apoſtéme.

La maladie compliquée eſt celle en

laquelle ſe rencontrent pluſieurs indiſpoſitions dont chacune demande une indication particuliere, comme une fracture avec playe.

La maladie idiopatique eſt celle qui arrive à une partie par ſon propre vice, & non par celui d'un autre. On en fait de deux ſortes, protopatique & deutéropatique : la protopatique eſt celle qui dabord bleſſe la partie qu'elle attaque : la deutéropatique eſt celle qui l'afflige après quelque-tems, comme un coup d'épée qui fait dabord ſon impreſſion.

La ſympatique eſt une affection contre nature, qui bleſſe l'action d'une partie par le vice d'une autre, comme le virus vénérien qui ne ſe manifeſte ſouvent que long-tems après qu'on l'a contracté, Elle arrive lorſque la matiére qui fait la maladie dans une partie, en bleſſe une autre. Elle ſe fait en deux manieres : la premiere, par l'épigenéſe, qui eſt une propagation de la cauſe de la maladie, comme la matiére de la maladie eſt envoyée au cerveau, & qu'elle cauſe le délire : & la deuxiéme, par communication.

Celle-ci ſe fait en quatre manieres ;

premierement, par la proximité des lieux, comme la matrice & le rectum : en second lieu, par similitude de substance, comme la vessie & le ventricule, & la dure-mere avec les ventricules du cerveau : en troisiéme lieu, par ressemblance d'action, comme aux parties qui conspirent à faire une même fonction : l'oposition se fait lorsque les muscles fléchisseurs étant coupez, les extenseurs perdent leur action : enfin par communication de vaisseaux, comme un nerf coupé qui répond au cerveau.

La maladie sporadique est une affection contre nature, qui vient de diverses causes en même-tems à différentes personnes, comme l'érésipelle à l'une, & le phlegmon à l'autre, *&c.*

La maladie pandémique est celle qui vient de la mauvaise disposition de l'air, qui cause plusieurs maladies dans un même païs : elle est de deux sortes, endémique, & épidémique.

La maladie endémique est celle qui arrive à plusieurs personnes d'un même païs par l'air que l'on respire, ou par les eaux que l'on boit, comme la goëtre en Savoye, les écroüelles en Espagne, la vérole aux Indes, & la lépre en

Egypte. Elle vient auſſi des parens, comme les gouteux viennent des gouteux.

La maladie épidémique eſt celle qui arrive à pluſieurs perſonnes de diverſes régions en même-tems : ce qui vient, ou du changement de l'air, ou par quelque attouchement, ou bien par d'autres cauſes. Il y a trois ſortes de maladies épidémiques : la premiere vient d'une contagion ſimple, comme la petite vérole & la rougeole : la deuxiéme, vient du venin & du poiſon, comme la ladrerie & la groſſe vérole, enfin la troiſiéme, eſt mortelle, comme la peſte.

Les maladies endémiques différent des épidémiques en trois manieres : premierement, les maladies endémiques ont leur cauſe dans les lieux de leur génération; & les épidémiques viennent d'ailleurs : ſecondement, les maladies endémiques durent toûjours; & les épidémiques n'ont qu'un tems : troiſiémement les maladies endémiques ne ſont pas mortelles ; & les épidémiques le ſont preſque toûjours.

Nous avons dit que Fernel diviſe les maladies en celles de la température, celles de la matiere, & celles de la forme.

Les maladies de la température ſont

ſimples & compoſées, comme nous l'avons marqué ailleurs.

Les maladies de la matiere changent la conſiſtence des parties ſimilaires, comme la molleſſe, la dureté, l'attraction, la laxité, l'épaiſſeur, *&c.*

Les maladies de la forme ſont celles de toute la ſubſtance : elles ſont en général manifeſtes & occultes : les maladies manifeſtes à nos ſens, ſont celles qui ſont apparentes ; elles viennent en partie de la ſubſtance de notre corps, comme l'ulcere malin, la pleuréſie, l'inflammation des poulmons, *&c.*

Les maladies ds la ſubſtance, que l'on appelle occultes, ſont celles qui par leur malignité détruiſent notre corps, ſans que la cauſe en ſoit connuë, comme la peſte, le venin, la contagion, *&c.*

La maladie venimeuſe eſt celle qui détruit notre cops, ſa cauſe eſt interne & externe : l'interne eſt comme la ſuffocation, l'épilepſie, & la ſincope : l'externe eſt le mauvais régime des alimens, & la morſure des bêtes venimeuſes.

La maladie contagieuſe eſt une affection contre nature, cauſée par l'attouchement d'un corps impur, comme de ceux qui ont la petite ou la groſſe vé-

role, la dissenterie, la fiévre pourpreuse, *&c.*

La contagion est une communication d'une maladie semblable en espéce, faite d'un corps à un autre : il y en a de trois sortes ; la premiere, vient de l'air, comme la peste ; la deuxiéme se communique à quelque distance, comme la petite vérole ; la troisiéme, se communique par l'attouchement, comme la grosse vérole.

L'intempérie est un excès d'une ou de plusieurs qualitez par-dessus le tempérament.

L'intempérature est de la santé, ou de la maladie ; de la maladie, elle est égale & inégale : l'égale est universelle ou particuliere, comme au tempérament.

L'intempérie se connoît en quatre manieres ; par l'attouchement, par le recit du malade, par la couleur, & par l'aplication des médicamens.

La mauvaise conformation est une affection contre nature, qui blesse l'action organique.

Les parties organiques sont blessées en quatre manieres ; en grandeur, figure, nombre, & situation ; c'est ce qui

arrive dès la naissance, ou par accident.

Maladie en grandeur est celle qui augmente ou diminuë l'action d'une partie ; elle se fait suivant les trois dimensions.

Maladie organique en nombre est une affection contre nature, par laquelle l'action de la partie est blessée par le nombre augmenté ou diminué : la maladie en nombre différe de la maladie en grandeur, en ce que la maladie en nombre corrompt toûjours la figure de la partie, & non pas celle de la grandeur.

Maladie en figure est celle qui blesse l'action d'une partie par le changement de la figure naturelle. La figure est changée en trois manieres : la premiere, quand ce qui doit être plein est creux, comme aux fractures mal guéries ; ou bien quand ce qui doit être creux est plein, comme lorsqu'une chose qui doit être convexe est enfoncée : la deuxiéme, quand la jambe qui doit être droite est tortuë : enfin la troisiéme, quand ce qui doit être uni & poli, est irrégulier, comme en la carie de l'os.

Maladie organique en connéxion & situation, c'est lorsqu'une partie qui doit avoir une connéxion & situation

propre, en a une autre, comme dans les luxations & dans les hernies.

Les maladies organiqnes se divisent en général, en simples & composées.

Les maladies simples organiques sont comme les pieds tortus, ou la seule figure est changée.

Maladie organique composée est celle où il y a plusieurs espéces de maladies en mauvaise conformation, qui la rendent compliquée, comme par exmple, un sixiéme doigt, ce qui est une maladie qui péche en nombre & qui gate la figure.

Les maladies organiques composées sont propres & accidentelles : les propres n'arrivent qu'à une partie, comme la cataracte à l'œil : les accidentelles sont celles où plusieurs maladies se rencontrent en même-tems dans une même partie, comme l'ophtalmie qui est une inflammation qui se communique par accident à tout l'œil.

Qu'est-ce que solution de continuité?

C'est une division ou séparation des parties de notre corps, qui doivent être unies selon l'ordre naturel : on l'appelle maladie commune, parce qu'elle arrive aux parties similaires & aux organiques,

Il y a de deux ſortes de ſolution de continuité : l'une ſe fait par la qualité, comme par la chaleur ou par la froideur ; & l'autre par la quantité, comme par l'abondance des humeurs.

Il y a deux cauſes de ſolution de continuité, l'externe & l'interne : l'externe ſe remarque dans toutes les playes, & l'interne aux apoſtémes.

Les différences de ſolution de continuité ſe tirent de trois choſes ; de la partie où elle ſe fait, de la maniere dont elle ſe fait, & de la nature de la partie où elle arrive.

De la partie où elle ſe fait, qui eſt intérieure ou extérieure ; de la maniere dont elle ſe fait, par inciſion, contuſion, &c. de la nature de la partie où elle arrive, qui eſt ſimilaire ou diſſimilaire : à quoi l'on peut ajoûter une quatriéme différence, tirée des différens noms qu'on lui donne: par exemple, la ſolution de continuité faite à l'épiderme, s'apelle efforation ; à la peau, excoriation, dans la chair, playe quand elle eſt récente, & ulcére quand elle eſt vieille : ſi la ſolution de continuité eſt à l'os, & qu'elle ſoit faite par un inſtrument meurtriſſant, elle s'appelle fracture ; &

playe à l'os, quand elle eſt faite par un inſtrument tranchant ; & ſi c'eſt par corroſion, elle s'appelle carie ; ſi c'eſt aux nerfs, aux muſcles, aux ligamens, aux veines, & aux artéres, on lui donne différens noms, ſelon les différentes cauſes qui l'ont produite : ſi la ſolution a été faite par un inſtrument tranchaut, on l'appelle ſection ou inciſion ; ſi c'eſt un inſtrument meurtriſſant, on la nomme contuſion : ſi elle a été cauſée par quelque violence outrée, on la nomme rupture ou dilacération.

Les veines & les artéres ſont encore ſujettes à des ſolutions auſquelles on donne des noms particuliers : quand elle ſe fait aux endroits où ces conduits s'abouchent les uns aux autres, on l'apelle anaſtomoſe : lorſqu'elle ſe fait au travers des pores trop dilatez, on la nomme diapedeſe ou tranſudation : & quand elle eſt cauſée par une déperdition de ſubſtance aux vaiſſeaux, on lui donne le nom d'éroſion ; & quand la ſolution eſt accompagnée d'épanchement de ſang ſous les tegumens, ſi c'eſt le ſang venal épanché en petite quantité, cela ſe nomme trompus ; ſi le ſang eſt infiltré dans le tiſſu de la peau, on l'apelle échimoſe ;

& si c'est du sang artériel épanché sous les tégumens, c'est un anévrisme.

DES CAUSES DES MALADIES.

LA cause de la maladie est une disposition contre nature, qui la produit immédiatement.

Les causes des maladies sont divisées en trois; selon les maladies mêmes, selon les Philosophes, & selon les Médecins, qui les divisent encore en cause prochaine, cause éloignée, cause par soi, cause par accident, cause actuelle & potentielle, cause ajoûtée, & cause sans laquelle.

Selon les Philosophes, les causes des maladies sont au nombre de quatre; sçavoir matérielle, formelle, efficiente, & finale.

La cause matérielle est celle de laquelle on fait quelque chose : la formelle est celle par le moyen de laquelle la chose est nommée telle : l'efficiente est celle par laquelle quelque chose est faite : enfin la cause finale est celle pour laquelle la chose est faite.

Les maladies, selon les Medecins, ont deux causes internes & externes : les causes externes des maladies, que

l'on apelle primitives, ſont comme une chûte, un coup, le mauvais régime de vivre, & l'air que nous reſpirons.

Les cauſes internes des maladies ſont antécedentes ou conjointes : la cauſe antécedente eſt celle qui vient du dedans, elle fait des maladies, en fourniſſant des matieres à la conjointe ; ce qui arrive par la cacochymie de nos humeurs.

La cauſe conjointe des maladies eſt celle qui fait immédiatement la maladie : lorſque cette cauſe eſt ôtée, la maladie ceſſe ; comme lorſqu'on ôte le ſang qui eſt répendu ou amaſſé dans la plévre, la pleuréſie ceſſe.

Ces trois cauſes différent en tems & en lieu : en tems, en ce que les cauſes primitives & antécedentes précédent toûjours la maladie, & que la conjointe l'accompagne toûjours : en lieu, en ce que les cauſes primitives & antécedentes ſont dans un lieu éloigné, & que la conjointe eſt dans le lieu même où ſe trouve la maladie. La maladie différe de la cauſe conjointe, en ce qu'elle n'eſt qu'une cauſe changée, & que la cauſe conjointe au contraire eſt de la ſubſtance ; & enfin en ce qu'elle com-

prend les actions abolies, diminuées, & dépravées : de maniere que la cause conjointe n'est jamais sans maladie, quoique la maladie puisse rester sans la cause conjointe ; comme il arrive dans un homme convalescent qui ne fait pas encore bien toutes ses fonctions, quoique la cause conjointe de sa maladie soit emportée.

Galien prétend que les indications ne se prennent point des causes primitives ou absentes, parce qu'elles ne sont pas permanentes.

DES SIGNES.

QU'est-ce que signe de maladie ?

C'est une chose qui se presente au sens du Chirurgien, & qui lui fait connoître les indispositions du corps humain.

Combien y a-t'il de sortes de signes ?

Il y en a de trois sortes ; sçavoir salubre, insalubre, & neutre : le salubre est celui qui marque la santé : l'insalubre, celui qui fait connoître la maladie : & le neutre est celui qui ne marque ni santé ni maladie.

Il y a de deux sortes de signes insalubres ou morbifiques : un qu'on ap-

pelle diagnoſtique, qui nous fait conoître l'état preſent de la maladie : & l'autre prognoſtique, qui nous marque ce qui doit arriver de la maladie.

Il y a trois ſortes de ſignes prognoſtiques ; ſçavoir le pathognomonique, l'épigénomene, & l'épiphénomene.

Le ſigne pathognomonique eſt celui qui nous fait connoître l'eſſence & la nature de la maladie.

L'épigénomene eſt celui qui ſurvenant à une maladie, nous en montre le danger, comme lorſque la phrénéſie ſurvient à la pleuréſie

Le ſigne épiphénomene eſt celui qui paroît à la vûë dans les maladies, après que les ſignes pathognomoniques & épigénomenes ont paru.

Le Chirurgien en doit connoître les ſignes pour cinq raiſons : 1°. pour connoître la maladie, & la guérir plus facilement : 2°. pour prévenir les accidens funeſtes : 3°. pour rendre le malade plus obéïſſant : 4°. pour éviter la calomnie du vulgaire : 5°. pour conſerver l'autorité des remedes.

Les ſignes des maladies ſe connoiſſent par les ſens & par la raiſon. Les ſens externes nous font connoître les

maladies externes ; & la raiſon & les ſens tout enſemble nous font connoître les maladies internes. C'eſt pourquoi le Chirurgien doit être fondé ſur les ſignes de Galien, qui ſont au nombre de cinq: le premier, ſe tire de l'action bleſſée : le ſecond, de la ſituation de la partie : le troiſiéme, de la propriété de la douleur : la quatriéme, de la nature des excrémens : & le cinquiéme, des accidens propres.

Les ſignes ſalubres ſont, lorſque les actions des parties de notre corps ſe font bien ; & lorſqu'elles ſe font mal, ce ſont des ſignes contraires ou inſalubres.

Les ſignes neutres ſont ceux qui ne peuvent étre dits ni ſains ni malades, mais qui tiennent le milieu entre ces deux extrémitez.

La neutralité eſt une bonne diſpoſition au corps, entre la bonne & la mauvaiſe température.

Il y a deux ſortes de neutralité ; ſçavoir de convaleſcence, & de dépravation : la neutralité de convaleſcence eſt une diſpoſition du corps, qui de malade qu'il étoit auparavant, tend à reprendre l'intégrité de ſes actions; & la neutralité de

de dépravation est une disposition dans laquelle le corps qui se portoit bien sent une lassitude dans toutes les parties ; ce qui est un signe prochain de la maladie.

DES SYMPTOMES.

QU'est-ce que symptôme ?

On le prend ordinairement pour toutes les dispositions contre nature qui accompagnent & qui suivent la maladie, comme l'ombre fait le corps.

Il y a trois sortes de symptômes ; précédent, concomitant, & subséquent : le précedent ou antécedent est celui qui se trouve dans le corps avant que la maladie arrive, comme les lassitudes spontanées avant les fiévres : le concomitant est celui qui accompagne la maladie, comme la chaleur dans l'accès : & le subséquent est celui qui arrive après la maladie, comme l'enfleure des jambes après les longues fiévres.

Les symptômes proprement pris, selon Falcon, sont au nombre de trois : le premier est l'action blessée : le deuxiéme, la qualité changée : & le troisiéme, les excrémens immodérement retenus ou évacuez.

L'action est blessée en trois manieres; sçavoir diminuée, dépravée, & abolie.

Le symptôme arrive aux actions animales ou naturelles : les actions animales sont au nombre de deux.

La premiere, qui est la principale, consiste dans l'imagination, la raison, & la mémoire : la deuxiéme qui est la ministrante, se divise en motive & sensitive.

Ces actions animales peuvent être blessées en trois manieres, comme nous avons dit ci-dessus; sçavoir abolies, diminuées, & dépravées.

L'imagination est abolie dans le carus ou dans la catalepsie; dépravée dans le délire; & diminuée dans la léthargie.

La raison est abolie dans la folie, diminuée dans la perte de la mémoire, & dépravée dans l'égarement d'esprit.

Les actions animales motives sont blessées en trois manieres, comme les précédentes; abolies entierement, comme dans l'apopléxie; dépravées, comme dans la paralysie; & diminuées, comme dans l'engourdissement; elles sont entierement dépravées dans la convulsion.

Les actions animales & sensitives sont

blessées en trois manieres : par exemple, la vûë est abolie dans l'aveuglement ; diminuée dans les personnes qui ont la vûë courte ; & dépravée dans ceux qui sont louches, ou dans ceux ausquels il survient des cataractes.

L'oüie est abolie dans la surdité ; diminuée dans ceux qui l'ont dure ; & dépravée dans le tintement d'oreilles.

L'odorat est aboli quand on ne sent point les odeurs ; diminué quand on ne sent qu'un peu ; & dépravé quand on sent autrement qu'il ne faut.

Le goût est aboli quand on ne goûte point les viandes ; diminué quand on ne les goûte qu'avec peine ; & dépravé quand on a le goût amer ou autrement.

L'action naturelle est blessée lorsque quelques-unes de ses facultez sont altérées : ces facultez sont au nombre de quatre : attractrices, rétentrices, concoctrices, & expultrices ; elles peuvent être abolies, diminuées, & dépravées.

Les symptômes ne sont pas seulement propres à une partie, mais encore communs à toutes les parties du corps qui ont ces quatre facultez.

Nous entendons par les qualitez changées, quand la couleur, l'odeur, la

figure, l'égalité ou l'inégalité des parties ſont changées.

Toutes ces choſes ne ſe connoiſſent par les cinq ſens extérieurs: on juge par exemple, par la couleur changée, que la gangrene eſt à une partie, quand elle eſt noire; & par la mauvaiſe odeur qui en exhale, que le ſphacele y eſt.

Le troiſiéme ſymptôme conſiſte dans l'excrétion & rétention des excrémens modérement retenus ou chaſſez: c'eſt pourquoi il faut obſerver cinq choſes; leur quantité, leur qualité, leur couleur, leur odeur, & leur ſaveur.

Afin que les Chirurgiens qui aſpirent à la Maîtriſe ne demeurent pas courts ſur leurs réponſes dans les intrrogats qu'ils doivent ſubir, j'ai bien voulu pour les obliger, leur expliquer encore d'une autre maniere ces généralitez Pathologiques ſur leſquelles un Examinateur peut quelquefois tomber: peut-être que cela aidera à mieux faire entendre l'explication que je ferai enſuite en peu de mots de la plûpart des maladies internes.

DES MALADIES, & de leurs différences.

Comment définit-on communément la maladie ?

C'eſt dans le langage ordinaire, une mauvaiſe diſpoſition du corps qui bleſſe ſes actions.

Quelles ſont les parties ſujettes aux maladies, ſelon les Anciens ?

Toutes les parties ſolides ; d'où vient qu'ils font des maladies ſimilaires & organiques, & une autre qu'ils apellent commune, parce qu'elle arrive également aux parties ſimilaires & organiques.

Comment apelle-t-on cette maladie commune des parties ſimilaires & organiques ?

C'eſt la ſolution de continuité.

Des maladies ſimilaires & de leurs différences.

Qu'eſt-ce que maladie ſimilaire ?

C'eſt une mauvaiſe diſpoſition ou une intempérie des parties ſimilaires, qui bleſſe manifeſtement les actions. Selon les Anciens, l'action des parties ſimilaires eſt la neutrition: comme cette

action consiste dans une certaine température des quatre premieres qualitez, c'est ce qui fait que l'on apelle la maladie similaire, une intempérie.

Combien fait-on de sortes d'intempéries ?

On entend la simple & la composée : l'intempérie simple est celle où il n'y a qu'une seule qualité qui excéde, c'est-à-dire qui est chaude ou froide, humide ou séche. L'intempérie simple ne se rencontre que rarement, même plusieurs Auteurs n'en admettent point, parce qu'une qualité est toûjours accompagnée d'une autre ; par exemple, l'humidité ou la séchеresse ne sont jamais sans chaleur ou froideur.

L'intempérie composée est celle où il se rencontre un excès de deux qualitez ; c'est-à-dire qui est chaude & humide, ou chaude & séche, ou froide & humide, ou froide & séche.

Les Anciens divisent encore l'intempérie en matérielle & immaterielle, c'est-à-dire en celle qu'ils apelent égale & inégale ; & aussi en celle qui regarde l'habitude & la disposition du coprs.

Qu'est-ce qu'intempérie matérielle ?

C'est celle qui est avec quelque matiere

ou humeur : l'immatérielle au contraire est une intempérie où il n'y a point de matiere; ce qui paroît absurde : car il n'y a point de qualité qui puisse être sans sujet ou matiere ; mais les Auteurs ont entendu par-là que la matiere morbifique étoit en si petite quantité, qu'elle ne causoit ni tumeur ni distention à la partie, comme il arrive à cette inflammation nommée flogose, qui ne cause qu'une rougeur à la peau sans tumeur. L'intempérie égale est celle qui occupe tout le corps, comme la fiévre hectique : l'intempérie inégale est celle qui n'occupe pas tout le corps, comme dans les fiévres où la chaleur se fait ressentir dans les parties internes, tandis que les externes demeurent froides.

L'intempérie de l'habitude est celle qui réside dans les parties solides, & qui leur est comme adhérente : cette intempérie se remarque dans la fiévre hectique, qui est une fiévre lente qui réside particuliérement dans les parties solides qu'elle consume peu à peu. Mais l'intempérie que l'on apelle, comme on parle, dans la disposition, est celle qui commence ou qui est déja commencée, qui n'est point inherente dans les

parties solides comme l'autre, mais qu'on peut facilement corriger par les remédes, comme sont la plûpart des fiévres qui cédent aisément aux médicamens.

Des Maladies Organiques.

Qu'est-ce que la maladie organique?

C'est une mauvaise conformation dans les parties organiques, qui blesse leurs actions: comme il faut quatre choses aux organes pour bien faire leurs actions, sçavoir la conformation des parties organiques, leur grandeur, leur nombre, leur situation; lorsqu'il arrive que l'une de ces choses est changée, cela fait une maladie organique.

Que faut-il entendre par ce mot de conformation?

L'on entend trois choses, qui sont la maladie en figure, la maladie de la superficie des parties, & la maladie des conduits & des cavitez.

La maladie en figure, c'est quand une partie n'est pas dans sa figure naturelle, comme lorsqu'une partie qui doit être droite, est courbée.

La maladie en superficie, c'est quand une partie qui doit avoir une superficie

unie, en a une irréguliere ; ou lorſqu'elle eſt unie, quand elle doit être rude & inégale, comme il arrive dans toutes les éruptions qui ſe font ſur la peau.

La maladie des conduits & des cavitez, c'eſt lorſqu'ils ſont trop larges ou trop étroits : ce qui rend les conduits ou les cavitez trop larges, c'eſt ou l'abondance des humeurs, ou leur fermentation ; & ce qui les rend trop étroits, ce ſont des ſucs acides, auſteres ou acerbes qui les reſſerent. Outre le reſſerrement des conduits, cauſé par des liqueurs aſtringentes, il y a encore l'obſtruction de ſes conduits & leur compreſſion.

Les conduits ſe bouchent, quand il ſe trouve dedans des matieres groſſieres & épaiſſes qui s'y attachent, comme il arrive ſouvent dans les inteſtins, qui ſe trouvent bouchez en tout ou en partie, dans les veines & dans les arteres, où la circulation ſe trouve interrompuë. Ils ſont comprimez, ou par quelque humeur, ou par le poids des liqueurs, ou enfin lorſque les parties voiſines viennent à ſe tuméfier : quelquefois ces conduits s'affaiſſent & leur parois ſe tou-

chent, lorſque leur fibres deviennent paralytiques.

La maladie de la grandeur eſt un changement dans la grandeur naturelle des parties, qui empêche leurs fonctions ; car comme chaque partie a ſa conformation propre & particuliere, elle doit avoir une certaine grandeur qui lui ſoit propre, afin de bien exécuter ſes fonctions.

Il y a deux ſortes de maladie en grandeur; l'une dans la grandeur augmentée, & l'autre dans la grandeur diminuée: les tumeurs ſont des maladies qui regardent la grandeur augmentée ; & l'amaigriſſement ou le racourciſſement, ſont des maladies de la grandeur diminuée.

La maladie en nombre eſt un excès ou un défaut du nombre des parties, ce qui fait deux ſortes de maladie en nombre ; l'une en nombre augmenté & l'autre en nombre diminué. La maladie en nombre augmenté, eſt ou des choſes qui ſont naturelles, ou de celles qui ſont contre nature : des choſe naturelles, comme lorſqu'il ſe trouve trois bras, trois ou quatre rangées de dents, &c. des choſes contre nature,

comme des vers dans les inteſtins ou dans d'autres parties, des pierres dans la veſſie, &c.

La maladie dans le nombre diminué, c'eſt quand quelque partie manque, comme lorſqu'il n'y a qu'un œil : cette maladie arrive, ou dès la premiere conformation, ou après la naiſſance.

Maladie en connéxion ou compoſition, eſt celle où la partie a perdu ſa ſituation naturelle, comme dans les hernies & dans les luxations.

Des Maladies communes, & de leurs différences.

QU'eſt-ce que maladie commune?

C'eſt une diviſion des parties; on l'apelle ſolution de continuité; elle eſt dite commune, parce qu'elle arrive aux parties ſimilaires & aux organiques : les différences des maladies communes ſe prennent de leurs cauſes, qui ſont internes ou externes.

Les cauſes externes de la ſolution de continuité ſont comme tous les coups faits par inſtrumens tranchans ou meurtriſſans : les cauſes internes ſont l'âcreté ou l'abondance des humeurs.

Quelles ſont les eſpeces de ſolution de continuité?

Ce ſont l'inciſſion, la contuſion, l'éroſion, la fracture, & l'arrachement. L'inciſion, c'eſt lorſqu'une partie eſt coupée par un inſtrument tranchant, comme une épée, un couteau : l'éroſion, c'eſt lorſqu'une partie eſt rongée par quelque humeur âcre.

La contuſion eſt faite par tout ce qui eſt capable de meurtrir les parties molles de notre corps : cette ſolution du continu, que quelques-uns appellent occulte, ne conſiſte que dans l'épanchement du ſang hors de ſes vaiſſeaux, ou dans celui du ſuc nourricier. On peut expliquer la contuſion d'une maniere plus vrai-ſemblable, en ſupoſant que les veſſicules dont la ſubſtance des parties eſt compoſée, s'élargiſſent par le froiſſement ; enſorte que les liqueurs qui arrivent de nouveau, élargiſſent de plus en plus ces cellules ; & comme les paſſages n'ont plus leur figure naturelle, le ſuc nourricier ſéjournant davantage dans ces chemins détournez, & n'étant pas raporté auſſi vîte qu'à l'ordinaire, la partie s'enfle pour un tems. Si les ſucs arrêtez ſe fermentent extraordinairement, ils rompent les cellules, & leur extravaſion eſt ſuivie de ſupuration.

La ruption ou le déchirement ſe fait par des cauſes internes ou externes : par des cauſes internes, comme lorſque les vaiſſeaux ſanguins ou lymphatiques viennent à crever par l'abondance de leurs liqueurs : par des cauſes externes, comme lorſque les mêmes vaiſſeaux ſe rompent par des efforts, ou qu'ils ſont coupez par des inſtrumens. Toutes ces eſpeces de ſolution de continuité ont différens noms par raport aux différentes parties du corps.

Si la ſolution de continuité eſt dans une partie molle, & qu'elle ſoit recente, on l'apelle playe, & ulcere ſi elle eſt veille. La ſolution de continuité dans un os s'apelle fracture, lorſqu'elle eſt en travers & que l'os eſt rompu ; & fente, lorſque l'os eſt fendu dans ſa longueur : ſi l'os eſt rongé, l'on apelle cette ſolution de continuité, carie.

Des autres différences des maladies que l'on apelle accidentelles.

D'Où ſont priſes les différences des maladies qui ſe tirent de leur accident?

Des cauſes mêmes des maladies ; d'où vient qu'on les diviſe en ſimples, compoſées, univerſelles, particulieres,

premieres, secondes, vrayes, fausses, contagieuses, non contagieuses, sporadiques, endémiques, épidémiques, bénignes & malignes, salutaires & mortelles, chroniques, continuës, intermittentes, & une infinité d'autres, dont le détail seroit ennuyeux & inutile.

Qu'entend-on par maladie simple ?

C'est celle qui n'est accompagnée d'aucune autre: la composée au contraire est celle où il se trouve plusieurs maladies ensemble, comme l'intempérie chaude & l'intempérie séche du ventricule; lesquelles jointes ensemble font une intempérie composée. Les maladies universelles occupent tout le corps, comme la fiévre : les particulieres au contraire n'affligent qu'une partie, comme la colique. Le sçavant Fernel a expliqué plus au long que personne, toutes ces différentes maladies.

DES TEMS DES MALADIES.

COmbien les maladies ont-elles de tems ?

Elles en ont quatre, qui sont le commencement, l'augmentation, l'état & la déclinaison.

Le commencement d'une maladie est

le tems où elle ne fait que commencer : l'augmentation est le tems où la maladie augmente : l'état, c'est lorsque la maladie est la même : enfin la déclinaison, c'est lorsque la maladie diminuë.

Les maladies ont-elles toûjours ces quatre tems ?

Dans les maladies aiguës, par exemple, le malade meurt souvent dans l'effort de la maladie ; c'est pourquoi ces maladies n'ont pour lors point de déclinaison : il y a d'autres maladies qui sont si légeres, qu'elles s'en vont dans le commencement ; ainsi elles n'ont point d'augmentation.

DES CAUSES DES MALADIES.

PAr les causes des maladies, on entend tout ce qui les peut produire.

Comment les divise-t-on ?

On les divise en efficientes & occasionnelles : les causes efficientes sont celles qui produisent par elles-mêmes les maladies : les causes occasionnelles, c'est tout ce qui occasionne les maladies ; par exemple le relâchement dans les parties, est une cause qui occasionne les fluxions, parce que le relâchement donne lieu à la sérosité de s'épancher dans les parties.

On divise les causes efficientes des maladies en externes ou évidentes, & en internes : les causes externes ou évidentes sont toutes celles qui viennent du dehors, & qui peuvent causer des maladies en altérant le corps, ou les liqueurs qui y sont contenuës : les causes externes sont nécessaires ou non nécessaires.

Les causes nécessaires sont celles qui agissent nécessairement sur le corps : il y en a six ; ce sont les six choses non naturelles dont nous avons parlé.

Les causes non nécessaires sont comme les morsures des animaux, & tous les coups qu'on peut recevoir ; ce sont des choses fortuites, qui peuvent causer des maladies en blessant le corps.

Ces causes internes des maladies sont dans le corps ; on en fait de deux sortes, antécedente & conjointe.

Les causes antécedentes sont celles qui excitent les maladies par le moyen des causes conjointes.

Les causes conjointes sont celles qui font immédiatement la maladie & qui l'entretiennent : dans la goutte, par exemple, la cause antécedente est l'abondance de la sérosité amassée dans les articles.

Tous les corps étrangers, comme la pierre, des vers, &c. sont rangez sous les causes internes, aussi bien que les liqueurs qui sont des corps naturels qui peuvent faire des maladies, en péchant en quantité ou en qualité.

Des causes des Maladies Similaires.

NOus avons dit que les causes internes de toutes les maladies, c'est-à-dire similaires, organiques & communes, étoient les humeurs qui péchoient en quantité ou en qualité. Mais il faut remarquer que l'intempérie ou la maladie similaire n'est pas produite seulement par des humeurs qui péchent en qualité : car l'intemperie, selon les Anciens, n'étant qu'un excès des qualitez par dessus le tempérament, il est nécessaire que ces humeurs qui produisent cet excès péchent en qualité : ainsi l'intempérie chaude & séche est excitée par une humeur qui est extrêmement chaude & séche, comme par une bile noire & brûlée. De même l'intempérie froide & humide est produite par une pituite trop froide & humide.

Quelles sont les causes externes de toutes les intempéries ?

Ce sont les six choses non naturelles qui peuvent altérer nos humeurs en les faisant pécher en quantité ou en qualité.

Des causes des Maladies Organiques.

NOus avons fait voir que les maladies organiques étoient différentes, à raison de la conformation ou de la figure des parties, de leur nombre, de leur grandeur, & de leur situation. Les causes de la maladie en figure arrivent, ou dès la premiere conformation, ou après la naissance. La figure des parties se trouve changée dès la premiere conformation, ou à cause du vice de la semence; comme lorsqu'il se trouve dans cette liqueur quantité de particules hétérogenes qui empêchent les parties propres de se placer dans les lieux où elles doivent être, pour avoir la figure naturelle des parties.

L'imagination de la mere est encore une des causes qui peut donner une mauvaise conformation aux parties, parce qu'en donnant beaucoup de mouvement aux esprits & aux autres liqueurs, elle fait que ces liqueurs qui coulent avec impétuosité dans les parties du fœtus, leur font prendre une autre figure en les dérangeant.

La figure naturelle des parties change après la naiſſance, ou par les cauſes internes, ou par les cauſes externes : par les cauſes externes, comme lorſqu'on ſerre trop l'enfant dans ſon m illot, ce qui fait prendre à ſes membres une mauvaiſe figure, &c. Par les cauſes internes, comme lorſque les humeurs ſe portent avec trop d'abondance dans les parties, ce qui change leur figure, comme on le voit dans les tumeurs : ou bien lorſque le ſuc mourricier ne va qu'en petite quantité dans les parties, enſorte qu'en devenant maigres & en ſe deſſéchant, elles perdent leur figure naturelle.

Quelles ſont les cauſes de la mauvaiſe conformation en ſuperficie ?

Elles ſont doubles, internes & externes : par exemple, dans les os dont la ſuperficie doit être polie, les cauſes externes qui rendent cette ſuperficie inégale, ſont toutes les violences extérieures qui rompent les os ; & les internes, des humeurs âcres & ſalines qui rongent & carient la ſuperficie des os.

Les cauſes qui changent la figure naturelle des conduits & des cavitez, ſont auſſi externes & internes ; les exter-

nes font comme les corps étrangers qui viennent de dehors, qui peuvent dilater ou comprimer les tuyaux : les internes sont comme les humeurs qui peuvent faire le même effet, suivant la nature de leurs parties ; c'est-à-dire, suivant que les parties sont subtiles ou grossieres, ou d'une nature propre à se rarefier, ou à s'épaissir, & à se coaguler.

Les causes des maladies organiques dans le nombre augmenté ou diminué, arrivent avant ou après la naissance. La cause du nombre augmenté dans les parties avant la naissance, est pour l'ordinaire une trop grande abondance de semence ; comme lorsqu'il se forme deux cœurs ou trois reins ; au contraire, la cause du nombre diminué est presque toûjours un défaut de la semence, qui ne se trouve pas en quantité suffisante pour faire toutes les parties.

La cause du nombre augmenté après la naissance, est l'abondance des mauvais sucs, comme quand il s'engendre des verruës, des polypes, &c. La cause du nombre diminué après la naissance, est tout ce qui peut retrancher une partie ou en diminuer quelque chose : ce qui arrive ou par des humeurs

âcres qui rongent les parties, ou par les autres cauſes extérieures qui peuvent couper ou emporter les parties.

Les cauſes des maladies en grandeur augmentée ou diminuée, doivent s'attribuer ou à l'abondance des humeurs, ou à leur défaut. Ces cauſes ſont univerſeles ou particulieres : univerſelles pour tout le corps, & particulieres pour quelque partie ſeulement. Elles ſont univerſelles, comme dans la leucophlegmacie & dans le maraſme, qui ſont des maladies de toute la grandeur augmentée ou diminuée, puiſqu'elles s'étendent par tout le corps. Elles ſont particulieres, comme dans les différentes tumeurs des parties, ou dans l'amaigriſſement de ces mêmes parties.

Preſentement il nous faut examiner les cauſes des maladies organiques en conjonction : la conjonction comprend deux choſes, la ſituation & la connéxion.

Les cauſes de la mauvaiſe ſituation des parties viennent ou des parties mêmes, ou de celles qui les contiennent, ou enfin des nerfs, des ligamens, ou des tendons.

Ces parties contenantes, comme lorſ-

qu'elles se relâchent ou se rompent ; ensorte que les parties qui étoient retenuës, changent de situation. Le déplacement des parties arrive dans les hernies ou dans le scrotum, par le relâchement des productions du péritoine.

Les parties changent de situation par les ligamens, ou lorsqu'ils sont trop larges ou trop retirez, comme on le voit dans la matrice qui tombe ou qui monte, lorsque ses ligamens se relâchent ou se contractent.

N'y a-t-il point d'autres causes qui peuvent déplacer les parties ?

Il y en a d'autres qui sont extérieures comme tous les mouvemens violens ; je ne parlerai point des causes de la mauvaise connéxion des parties, parce qu'elles ne différent presque point de celles qui changent la situation des parties.

Des Symptômes, de leurs causes & de leurs différences.

COmment définit-on le symptôme ?

On le définit une affection contre nature, qui accompagne inséparablement la maladie.

Les Anciens ont-ils distingué la maladie d'avec le symptôme ?

Oui ; ils ont fait une distinction de ces deux choses, mais qui n'est pas juste : car le symptome étant un effet qui est produit de nouveau dans le corps, il est manifeste que le symptôme & la maladie ne différent pas le plus souvent l'un de l'autre, puisque la maladie est une affection contre nature qui en produit d'autres. La fiévre, par exemple, que l'on met au nombre des maladies, est un effet de la trop grande fermentation du sang ; & cette fermentation du sang, qui fait la fiévre, cause ensuite d'autres accidens, comme le délire, l'amaigrissement des parties, des fluxions, des convulsions, &c. qui sont autant de symptômes ou des véritables maladies.

Des différences des symptômes, & de celles des actions blessées.

Comment divise-t-on les symptômes?

On a coutume de les diviser par rapport aux actions blessées, aux vices des excrémens, & aux qualitez changées. Nous commencerons par les actions blessées, parce qu'elles sont les premiéres.

Les actions peuvent étre blssées en

trois manieres, dépravées, diminuées & abolies. Les actions sont dépravées, quand elles changent, & qu'elles ne se font plus comme auparavant ; ainsi la palpitation qui est un mouvement convulsif du cœur, est une action dépravée. Les actions sont diminuées, quand elles se font imparfaitement, comme lorsque le ventricule ne peut cuire les alimens. Enfin les actions sont abolies, quand elles cessent entiérement, comme il arrive dans la paralysie qui ôte le mouvement des parties, parce que les nerfs étant bouchez ou comprimez, les esprets ne peuvent couler dans les muscles.

Combien compte-t-on d'actions qui peuvent être blessées?

De trois sortes; sçavoir naturelles, vitales, & animales.

Fin de la Pathologie.



TRAITE' DES TUMEURS, & de leurs différences.

Qu'est-ce que tumeur ?

C'est une éminence au corps selon les trois dimensions, qui sont longueur, largeur, & profondeur.

Combien y a-t-il de tumeurs ?

Il y en a de trois sortes, sçavoir naturelle, non naturelle, & contre nature.

Les tumeurs naturelles sont des éminences au corps, qui sont propres à faire des actions, comme la tête, le ventre, les jointures.

Les tumeurs non naturelles sont aussi des éminences au corps, ou qui se trouvent en quelques-unes des parties qui ne blessent pas actuellement l'action, mais qui sont disposées à la blesser, comme les mammelles des nourrices, & le ventre l'orsqu'il est rempli d'alimens. C'est ainsi que parlent les Médecins.

La tumeur contre nature, selon Tagault, est un accroissement au corps qui excéde l'habitude, qui blesse l'action, & à laquelle on donne le nom d'apostéme.

Des Apostémes.

COmbien faut-il sçavoir de choses pour bien connoître les apostémes ?

Il y en a cinq, qui sont leur étimologie, leur definition, leurs especes & différences, leur prognostique, & leur guérison.

D'où vient l'étimologie du mot d'apostéme ?

C'est un terme grec qui signifie en françois, *quitter un lieu pour aller dans un autre* : en latin c'est *abscessus*, du verbe latin *abscedere*, qui veut dire *se retirer* ; ce que l'on entendra mieux, lorsqu'il sera parlé des causes de l'apostéme.

Comment définit-on l'apostéme ?

On le définit en deux façons, essentiellement & accidentellement. Essentiellement, Guy de Chauliac dit que c'est une tumeur contre nature, composée de trois genres de maladies assemblée en une même grandeur.

Quels sont ces trois genres de maladies ?

Ce sont l'intempérie, la mauvaise conformation, & la solution de continuité.

Accidentellement, Haliabas dit que c'est une tumeur contre nature, en la-

La quatriéme différence des apoſtémes eſt tirée des parties. Il y en a qui arrivent aux parties internes, & d'autres aux parties externes ; de-là vient qu'ils ont differens noms ſelon les parties qu'ils occupent. Par exemple, à l'œil, on les apelle ophtalmie ; au col, ſquinancie ; aux émonctoires, bubons, proche les oreilles, parotide ; aux poulmons, péripneumonie ; à la plévre, pleureſie ; & à l'extrêmité des doigts, panaris.

La cinquiéme différence des apoſtémes eſt tirée des cauſes efficientes. Il y en a des cauſes externes, & il y en a d'autres de cauſes internes. Il y a encore des apoſtémes qui s'apellent critiques & ſymptomatiques. C'eſt au Chirurgien à être informé de toutes ces différences, afin d'en prendre des indications curatives.

Des cauſes efficientes des Apoſtémes.

Combien y a-t-il de cauſes efficientes des apoſtémes ?

Il y en a de deux ſortes ; ſçavoir de générales & de particulieres.

Combien y a-t-il de cauſes générales ?

Deux, ſçavoir la fluxion & la congeſtion.

Qu'est-ce que la fluxion ?

C'est un débordement d'humeurs qui se fait tout d'un coup sur quelque partie, & qui est causé par la qualité, ou par la quantité, ou l'abondance des humeurs ; on apelle l'une plénitude, & l'autre cacochymie.

Quelles sont les causes de la fluxion ?

Selon Guy de Chauliac, les causes de la fluxion sont au nombre de six : sçavoir la premiere, la force d'une partie qui pousse les humeurs sur une autre moins forte : la deuxiéme, la foiblesse de celles qui reçoit : la troisiéme, la quantité ou l'abondance de sa matiere qui est en mouvement : la quatriéme, la grandeur des voyes par où passent les humeurs : la cinquiéme, la petisse du lieu d'où elles sortent : la sixiéme, la situation basse de la partie qui les reçoit.

Qu'est-ce que la congestion ?

C'est un amas d'humeurs superfluës, fait peu à peu dans la partie.

Quelle est sa cause ?

C'est la foiblesse de deux facultez naturelles ; de sorte que l'aliment qui va aux parties, ne sçauroit se convertir en leur substance.

Quelle différence y a-t'il entre l'apos-

stéme qui est fait par fluxion, & celui qui est fait par congestion ?

On tire cette différence de quatre choses : la premiere est que l'apostéme qui arrive par fluxion, se fait promptement; & celui qui se fait par congestion, se forme peu à peu: la seconde, que l'apostéme par fluxion est fait de cause antécedente & conjointe ; & celui qui se fait par congestion, arrive par cause conjointe seulement : la troisiéme, que l'apostéme qui est fait par fluxion, est fait de matiere chaude ; & par congestion, de matiere froide : la quatriéme, que l'apostéme qui est fait par fluxion, est ordinairement critique ; & celui qui est fait par congestion, symptômatique.

Combien y a-t'il de causes efficientes particulieres des apostémes ?

Il y en a trois ; sçavoir l'externe ou primitive, l'antécédente, & la conjointe.

L'externe ou primitive, qui est encore apellée par les Medecins procatarctique ; ce sont tous les exercices violens, ou bien un coup ou une chute ; l'antécédente, se sont les quatre humeurs prêtes à couler sur la partie : enfin la cause conjointe, ce sont ces mêmes humeurs arrêtées à la partie.

Des signes des Apostémes.

LEs signes des apostémes se font assez connoîrre, puisqu'il y a douleur, tumeur, chaleur, démangeaison, & d'autres symptômes suivant la nature des abscès.

Signe, c'est ce qui nous montre la disposition du corps, qui nous étoit auparavant inconnuë & cachée.

Il y a trois sortes de signes; sçavoir unamistique, qui enseigne les choses passées; diagnostique, les choses présentes; & prognostique, les choses futures. Dans l'apostéme faux ou dans les pustules, la tumeur est plus petite; mais la douleur qu'on ressent est piquante; quelquefois il y a du pus, & quelquefois des croûtes.

Des tems des Apostémes.

COmbien les apostémes ont-ils de tems?

Ils en ont quatre, sçavoir le commencement, l'augmentation, l'état, & la déclinaison: dans le commencement on voit la partie qui se tumefie, & il y a de la douleur: dans l'augmentation, la tumeur & la douleur augmentent: dans

l'état, elles demeurent les mêmes : & dans la déclinaiſon, la tumeur & la douleur diminuë, & la matiere ſe change en pus.

Il faut cependant remarquer que les tumeurs peſtilentielles & malignes, comme les charbons & les bubons n'ont pas toujours ces tems réglez.

Diviſe-t'on autrement les tems des apoſtémes?

Oui, on les diviſe encore en trois autres tems, qui ſont le périodique, le paroxiſme, & la criſe : le périodique eſt tout le tems de la terminaiſon depuis l'accroiſſement juſqu'à la déclinaiſon : le paroxiſme eſt le retour de la même maladie, par la même cauſe, dans le même tems, & avec le même ordre : la criſe eſt un mouvement de la maladie, par lequel il arrive divers changemens qui ſont opoſez ou ſalutaires au malade.

Combien y a-t'il de choſes neceſſaires pour une bonne criſe?

Il y en a quatre : la premiere, qu'elle ſoit univerſelle : la deuxiéme, qu'elle ſe faſſe un jour critique : la troiſiéme, que l'humeur corrompuë ſoit évacuée : & la quatriéme, que le malade s'en trouve ſoulagé.

Est-il necessaire au Chirurgien de connoître ces tems ?

Oui ; car il faut qu'il se serve de différens remedes selon ces différens tems ; de repercussifs dans le commencement, & non pas dans l'état, où il faut des résolutifs mêlez avec les repercussifs.

Des terminaisons des apostémes.

EN combien de manieres se terminent les apostémes ?

En quatre ; sçavoir par résolution, par supuration, par dureté, & par corruption.

Qu'est-ce que la resolution ?

C'est une évaporation des humeurs qui s'éxhalent insensiblement des pores de la partie ; ce qui arrive, où par la nature, ou par le moyen des médicamens résolutifs, qui subtilisent les humeurs en ouvrant les pores.

Quels sont les signes de la résolution ?

Les signes de la résolution sont lorsque la douleur, la chaleur, la pulsation, la tension, & la tumeur commencent à diminuer, & que le malade se sent soulagé. Un autre signe encore de la résolution, c'est lorsque les médicamens que l'on aplique sur la partie, se trouvent

humides. Quand toutes ces circonſtances ſe rencontrent enſemble, on eſt certain que l'apoſtéme ſe réſout.

Qu'eſt-ce que la ſupuration?

C'eſt un changement de la matiere en pus, par le moyen de la chaleur naturelle qui a le deſſus ſur la chaleur contre nature, à quoi il faut ajouter l'action des eſprits.

Quels ſont les ſignes de la ſupuration?

On en fait de deux ſortes; les uns montrent qu'elle ſe fait, & les autres qu'elle eſt faite. Les ſignes qui montrent que la ſupuration ſe fait, ſont au nombre de trois dans Guy de Chauliac; ſçavoir une grande douleur, une pulſation violente, & une chaleur conſidérable. Les ſignes qui montrent que la ſupuration eſt faite, ſont au nombre de pluſieurs, comme diminution de douleur, de chaleur, &c. la tumeur devient plus petite, elle s'éleve en pointe; ſa matiere ſe retire & n'occupe qu'un petit eſpace; au lieu que quand elle en occupe un grand, le milieu de la tumeur ne peut être fort élevé: mais un ſigne certain que la matiere eſt changée en pus, c'eſt celui qui ſe tire de l'attouchement, par lequel un Chirurgien en touchant la

tumeur, y aperçoit une ondulation. Falcon a compris tous ces ſignes dans les trois vers ſuivans :

Durities longa, pulſus, dolor, & calor aucti,
Signant pus fieri : ſed factum dicta remiſſa,
Sub digitis undans, albeſcens pars, & acuta.

Comment les tumeurs s'endurciſſent-elles ?

Elles s'endurciſſent lorſque le pus ſubtil étant évaporé, il ne reſte que le plus groſſier, ce qui arrive par l'application des réſolutifs & des médicamens trop froids, & auſſi par le peu de chaleur qui ne peut contribuer à la ſupuration.

Comment connoît-on que la tumeur s'endurcit ?

Au toucher, à la diminution de la tumeur, de la chaleur & de la douleur ; mais la dureté s'augmente à proportion.

Quand eſt-ce que la corruption ou la mortification arrivent ?

Lorſque la chaleur & les eſprits ne peuvent couler à la partie.

Comment connoît-on que la partie ſe mortifie ?

Lorsque la couleur devient plombée ; que l'épiderme se sépare de la peau, sans que la douleur & l'inflammation augmentent.

Quelle est la meilleure de ces quatre terminaisons ?

La résolution dans les apostémes & la supuration sont toujours bonnes ; mais les deux autres, qui sont la dureté & la corruption, sont très-mauvaises : on y peut ajouter la délitescence, qui est un retour subit de l'humeur morbifique du dehors au-dedans, & de la circonférence au centre, comme on le voit tous les jours aux abscès critiques, comme sont les parotides & les bubons véneriens.

Des intentions curatives des Apostémes.

APrès avoir parlé de la définition, des differences, des causes, des signes, des tems, & des remedes des apostémes, il faut parler de leur guerison.

D'où prend-on les indications dans la guérison des apostémes ?

Les indications curatives des apostémes se tirent de l'essence de la tumeur, & de la nature de la partie.

De l'essence de la tumeur, on con-

ſidére trois choſes ; ſçavoir, la quantité, la qualité, & la matiere.

De la quantité, parce que les grands apoſtémes ne ſont pas ſi aiſez à guerir que les petits.

De la qualité, parce qu'on conſidere autrement un apoſtéme froid qu'un apoſtéme chaud.

De la matiere, parce qu'on traite autrement un apoſtéme qui eſt fait d'une matiere qui a quelque mauvaiſe qualité, que celui qui n'en a pas.

D'où tirez-vous les indications curatives des apoſtémes, qui ſe prennent de la nature de la partie ?

De quatre choſes ; ſçavoir, de la températture, de la conformation, de la ſenſibilité, & de la ſituation.

De la températture ; parce que ſi l'apoſtéme eſt à des parties chaudes, il faut des remédes chauds ; s'il eſt à des parties moins chaudes, il faut des remédes moins chauds, afin de conſerver le tempérament des parties.

De la conformation ; c'eſt qu'aux parties plus fortes, il faut des remédes plus forts ; & à des parties moins fortes, il faut des remédes moins forts.

De la ſenſibilité ; parce qu'aux par-

ties fort ſenſibles, il faut des remédes fort doux; & à celles qui le ſont moins, il faut apliquer des remédes plus forts & plus agiſſans.

De la ſituation; parce qu'on traite autrement les apoſtémes qui ſont aux parties profondes, que ceux qui arrivent aux parties ſuperficielles. L'intention générale dans la guériſon des apoſtémes eſt l'évacuation de la matiere.

Quels ſont les remédes pour guérir les apoſtémes?

Ce ſont les repercuſſifs, les réſolutifs, & les maturatifs; quoiqu'on ne ſe ſerve pas de tous ces remédes dans tous les apoſtémes.

Comment faut-il les employer par raport au tems des tumeurs?

Dans le commencement, on aplique ſur la tumeur des repercuſſifs, pourveu que rien n'en empêche, parce qu'alors on ſupoſe que toute la matiere eſt en mouvement.

Dans l'augmentation, on ſe ſert des repercuſſifs en y mêlant les réſolutifs, mais en petite quantité; parce que pour lors il y a peu de matiere arrêtée, & qu'il y en a beaucoup en mouvement.

Dans l'état, on aplique les réſolutifs

& les répercussifs en égale quantité ; parce qu'alors on supose qu'il n'y a ni plus ni moins d'humeur en mouvement, qu'il y en a d'arrêtée à la partie.

Dans la déclinaison, il faut apliquer de purs résolutifs ; parce que pour lors on peut bien suposer que la matiere est déja en partie résoute, & qu'elle est toute déterminée à se terminer par voye de résolution.

Si après l'aplication des résolutifs, l'apostéme tendoit à la supuration, il faudroit mettre en usage les supuratifs.

Quand faut-il s'abstenir des repercussifs ?

Quand la tumeur est aux glandes des aînes & des aisselles, que les Anciens apelloient les émonctoires du foye & du cœur ; ou bien lorsqu'elle est faite par voye de crise ; que sa cause est venimeuse ; que la tumeur est froide, ou proche d'une partie principale ; que la matiere est amassée par congestion, & qu'elle est lente, compacte, & située profondément ; ou enfin lorsque la tumeur & la chaleur sont grandes.

Des Exitures.

Qu'est-ce qu'exiture?

C'est une tumeur qui n'ayant pû être terminée par résolution, la matiere conjointe a supuré, & s'est amassée dans une cavité qu'elle s'est faite elle-même en écartant la partie. Voilà comme l'entend Galien.

Combien fait-on de sortes d'exitures?

On en fait de deux sortes : l'une où la matiere supurée est un vrai pus; & l'autre où la matiere renfermée dans l'abscès n'est point du pus, mais une chose toute différente, comme on le voit dans le stéatome, dans l'athérome, & le méliceris.

La matiere du stéatome est semblable à du suif; celle de l'athérome à de la boüillie, celle du méliceris à du miel.

Pourquoi apelle-t'on ces tumeurs des excitures?

Parce que pour les guérir, il faut donner issuë à la matiere. Le mot d'exiture signifie cela par lui-même, étant dérivé du mot latin *exire*, qui veut dire sortir.

De l'ouverture des Apoſtémes.

QUand faut-il ouvrir un apoſtéme ? Lorſque la matiere eſt faite ; ce qui ſe fait ou naturellement, ou par le fer, ou par le cautére. Mais le cautére potentiel eſt plus en uſage aux tumeurs froides & phlegmatiques, quoique la lancette ſoit plus ſûre aux chaudes & aux froides.

Le Chirurgien doit toujours attendre que l'apoſtéme ſoit mur pour en faire l'ouverture, excepté en quelques rencontres, comme quand la matiere eſt âcre & maligne ; qu'elle ronge & corrompt les parties voiſines, comme les os, les tendons, & les nerfs ; qu'on apréhende de bleſſer une partie noble ; que la matiere eſt dans les articles, ou quand c'eſt une évacuation critique ; ou enfin lorſqu'on craint la gangréne ou la déliteſcence.

Que doit obſerver le Chirurgien dans l'ouverture des apoſtémes ?

Il doit obſerver ſept choſes : 1°. de faire une bonne ouverture : 2°. de la faire où le pus eſt amaſſé : 3°. dans l'endroit les plus bas : 4°. ſuivant la rectitude des fibres : 5°. d'éviter les vaiſ-

ſeaux : 6°. de ne pas tirer la matire tout à la fois dans les grands abſcès, de peur de trop affoiblir les forces du malade : & enfin de panſer la partie doucement en mondifiant, incarnant, & cicatriſant l'ulcére.

Quelles conditions doit avoir le pus, pour être bon & loüable.

Quatre : 1°. il doit être blanc : 2°. médiocrement épais : 3°. d'une conſiſtence égale : & enfin ſans puanteur. Nous ferons voir dans la ſuite que le contraire arrive dans la ſanie.

Quelle ouverture fait-on pour les tumeurs ?

L'inciſion longitudinale ſuffit aux petits abſcès ; mais il faut faire la cruciale dans les grands, quand on la peut faire ſans intereſſer aucune partie conſidérable.

Que trouve-t'on ordinairement dans les abſcès ?

On y trouve ſouvent des corps étrangers, qui ne peuvent être emportez que par le cautére potentiel ; le ſavon de Hollande & la chaux ſont encore des remédes très-propres pour conſumer des matieres étrangeres ; l'oublon, le précipité rouge avec l'alun brûlé, parties

égales, incorporez avec l'onguent mondicatif, ce qu'on apelle onguent brun. Au reste il faut ici remarquer en passant, que les tumeurs qui arrivent aux glandes des aisseles & des aînes s'endurcissent presque toujours ; ce qui oblige à se servir d'émolliens.

De la guérison des apostémes après leurs ouvertures.

Que faut-il faire après que l'apostéme a supuré ?

On le doit mondifier, incarner, & cicatriser.

Les médicamens mondifians sont détersifs, comme le miel, les farines d'orge & de féves, la térébenthine, l'aloës, la myrrhe, le suc d'ache, de chelidoine, d'absinthe, d'iris, & de petite centaurée.

Les composez sont l'onguent de apio, l'apostolorum, l'ægyptiac, & le mercure précipité, mêlé avec d'autres onguens.

Que faut-il faire après qu'on a mondifié ?

On doit incarner par des médicamens sarcotiques pour faire revenir les chairs, quoique la génération des chairs soit un effet de la nature.

Quelle qualité ont ces médicamens ?

Ils ſont médiocrement chauds & ſecs, comme la térébenthine, la ſarcocole, l'aloës, l'encens, l'ariſtoloche ronde.

Les médicamens composez ſont l'onguentum aureum, & le digeſtif commun : on y peut ajouter les poudres de myrrhe & d'aloës.

Que faut-il faire pour achever de cicatriſer ?

On ſe ſert d'Epulotiques, qui déſſéchent l'ulcére ; comme ſont la litharge, la céruſe, le minium, le plomb brûlé, le verdet, & l'alun brûlé.

Les compoſez ſont le deſſicatif rouge, l'onguent blanc de rhaſis, l'onguent pompholix, l'emplâtre de céruſe, & le diapalme.

DES PUSTULES.

LA Puſtule eſt une petite éminence qui arrive à la peau ; ou bien c'eſt un apoſtéme qui péche plus en qualité qu'en quantité.

D'où tire-t-on les différences des puſtules ?

Elles ſe tirent de cinq choſes ; ſçavoir de la quantité, de la matiére, des accidens, des parties, des cauſes efficientes.

De la quantité, parce qu'il y a des puſtules larges, & des petites qui occupent moins d'eſpace.

De la matiere, il y en a de ſanguinolentes & de bilieuſes.

Des accidens, elles ſont ou poſtules rongeantes, douloureuſes, ou véroliques.

Des parties, les unes arrivent à la tête, les autres à d'autres parties du corps.

Des cauſes efficientes, les unes ſont internes, & les autres externes.

DU PHLEGMON.

QU'eſt-ce que phlegmon?

C'eſt une tumeur contre nature, produite par un ſang pur & loüable qui péche en quantité, & qui eſt accompagnée de chaleur, rougeur, douleur, tenſion, & pulſation

Combien y a-t-il d'eſpeces de phlegmons?

Il y en a trois: le premier eſt fait de pur ſang: le deuxiéme, d'un ſang non naturel, comme le furoncle, l'antrax, & le charbon: & le troiſiéme eſt fait d'un ſang mêlé, comme le phlegmon éréſipélateux.

Quels ſont les ſignes du phlegmon?

Ils ſont de deux ſortes, diagnoſtiques, & prognoſtiques : les diagnoſtiques ſont communs & propres ; les communs ſont, par exemple, une tumeur avec douleur, & une chaleur plus ou moins grande.

Les ſignes diagnoſtiques propres ſont au nombre de cinq ; ſçavoir une tumeur fort élevée, avec une chaleur brulante, une couleur rouge, une douleur qui ſe fait ſentir par ſon violent battement, & une grande tenſion à la partie : la tumeur eſt fort élevée par l'abondance de la matiére, laquelle étant en efferveſcence, demande un plus grand eſpace : la chaleur brulante vient de la prompte agitation des particules du ſang : la couleur rouge vient de l'abondance du ſang dans les vaiſſeaux, qui teint la peau de ſa même couleur : la douleur qui eſt accompagnée de battement, vient de ce que les artéres étant preſſées par l'abondance de la matiére auſſi bien que par ſes agitations, redoublent leur mouvemens & battent plus fort qu'auparavant : la tenſion vient de la répletion qui eſt très grande.

Si le phlegmon eſt mêlé avec d'autres humeurs, comme il arrive quelquefois,

& que la tumeur ſoit blanche & molle, on l'appelle œdémateux, bilieux, ſchirreux.

Combien y a-t-il de cauſes du phlegmon?

Trois; ſçavoir la primitive, l'antécedente, la canjointe.

La cauſe primitive eſt comme un coup, une chute, une contuſion, & toutes les cauſes externes: l'antécedente eſt l'abondance des humeurs: & la conjointe ſont les humeurs arrêtées à la partie.

Combien y a-t-il de choſes à conſiderer dans la guériſon du phlegmon?

Il y en a quatre: la premiere eſt d'ordonner une diette convenable: la deuxiéme; d'empêcher la fluxion, ce qui ſe fait par la ſaignée: la troiſiéme, d'ôter la matiére qui eſt arrêtée à la partie, ce qui ſe fait encore par la ſaignée: & ſi elle eſt inutile, on ſe ſert de ſupuratifs: enfin la quatriéme choſe eſt d'empêcher les ſymptômes, dont les principaux ſont la fiévre qu'il faut calmer, la dureté dont nous parlerons en traitant du ſchirre, la gangrene qu'il faut éviter, & la douleur qu'il faut appaiſer par les anodins.

Comment s'accomplit la premiere indication?

Elle

Elle s'accomplit par l'observation des six choses non naturelles ; mais il faut sur tout que l'air soit pur & serain, & que le boire & le manger soient pris avec modération : il faut user de choses humectantes, donner des lavemens émolliens au malade, & lui faire éviter la colere & tous les exercices violens.

Comment s'accomplit la deuxiéme ?

Elle s'accomplit en ôtant la matiére arrêtée à la partie: outre ces indications, on doit observer le tems de la tumeur (comme nous avons dit) & se servir des répercusifs d'abord, quand il n'y a rien à craindre. L'oxicrat est assez utile : l'on y peut ajouter l'esprit de vin ou bien les feuilles de plantain, les roses, les feuilles de camomille & de mélilot, de chacune une poignée, que l'on mettra bouillir dans l'oxicrat, ou dans le gros vin rouge ; & lorsqu'on est sur la fin de la maladie, & qu'il n'y a pas d'apparence que la tumeur supure, il faut user de plusieurs résolutifs, & ne plus se servir d'onguent ni d'huile, ni des autres choses grasses, & onctueuses.

Lorsque l'inflammation est grande, qu'il y a de la fiévre, & que la tumeur est dure, avec une douleur accompagnée

de battement, & une pesanteur dans la partie malade, ce sont des marques évidentes de la supuration : pour lors il faut employer les supuratifs qui ont été décrits.

Comment connoît-on que la tumeur supurera bien-tôt ?

On le connoît lorsque la douleur, la rougeur & la fiévre diminuent, & que la tumeur s'éleve en pointe : ou si la peau étant comprimée, le pus qui est au-dessous la releve & la remet dans son état, il faut alors la laisser supurer d'elle-même : le plus sur pourtant seroit de l'ouvrir avec la lancette, pour ensuite la mondifier, l'incarner, & la cicatriser.

Quels en sont les symptômes ?

Ce sont l'endurcissement de la matiére, & la mortification.

Comment les corrige-t-on ?

Si la tumeur s'endurcit, il faut se servir d'émolliens, comme sont les gommes ammoniac & opoponax, les racines de brione, de lys, & les figues grasses.

Si la matiére se corrompt, il faut décharger la partie par des scarifications en évitant les vaisseaux : ensuite on doit

ſe ſervir de médicamens qui échauffent & qui deſſechent : tels ſont l'eſprit de vin, les eaux-de-vie, les teintures d'aloës, le ſel commun, le ſcordium, l'abſinte, la petite centaurée, le ſureau, l'oximel, les farines de feves & de lupins, pour en faire un cataplaſme.

Eſt-ce une bonne pratique que d'appliquer des cataplaſmes dans la gangrne?

Non ; c'eſt le moyen de mortifier la partie.

Qui ſont les médicamens qui réſiſtent le plus à la corruption?

Ce ſont l'eau phagédenique, l'eſprit de vin camphré, l'ægyptiac, & la thériaque. Pour procurer la chûte de l'eſcarre, on ſe ſervira de digeſtifs faits avec la térebenthine, l'huile roſat, & les jaunes d'œufs, & les poudres de mirrhe & d'aloës ; enſuite l'on mondifiera l'ulcere, & on ſe ſervira de remédes propres pour la génération des chairs : ſi l'ulcere eſt cave, on pourra y faire des injections & des lotions mondifiantes, avec le vin blanc, l'aloës, la mirrhe, l'ariſtoloche, & le miel.

Sous le plegmon nous comprendrons le furoncle, le charbon, l'antrax, le bubon, & l'eſquinoncie, dont nous parlerons dans la ſuite.

Des Pustules sanguines.

QU'appelle-t-on Pustules sanguines?
Ce sont celles qui en se corrompant laissent un escarre assez considérable : elles sont faites d'un sang âcre & boüillant ; ensorte que si la fermentation commence, il s'en forme un charbon ; si elle augmente, & que la matiére conjointe acquiére quelque degré de vénenosité, il s'en fera un antrax.

Du Charbon.

COmment définit-on le charbon ?
Guy de Chauliac le définit une pustule phlegmoneuse qui s'éleve en vessie d'une couleur noire & cendrée, avec rougeur, douleur, ardeur brûlante ; il y a encore de petites vessies à l'entour : lorsque le charbon s'ouvre, il en arrive un escarre semblable à celui de la brûlure & du cautére.

D'où prend-on les especes & différences du charbon?

On les prend des choses dont on a parlé dans le général ; mais la principale différence est tirée de la couleur, qui fait connoître le plus ou moins d'adustion & de malignité : il y a des char-

bons de trois ſortes de couleurs ; ſçavoir rouges, noires, & de couleur de citron.

Quelle eſt la cauſe du charbon ?

C'eſt un ſang extrêmement chaud, âcre, & bouillant.

Quels ſont les ſignes du charbon ?

Ils ſont diagnoſtiques & prognoſtiques.

Des ſignes diagnoſtiques, il y en a qui montrent que la tumeur commence à ſe former, comme une rougeur obſcure, une couleur de citron, la dureté, la chaleur, la douleur, mais ſi ardente, qu'il ſemble qu'on vous brûle avec un fer rouge ; le malade ſent de la ponction : enfin cette tumeur dans ſon commencement n'eſt guéres plus groſſe qu'un pois chiche.

On connoît que le charbon s'augmente par un accroiſſement de la tumeur, & l'on voit pluſieurs petites veſſies autour de celle qui s'eſt formée d'abord.

Enfin les ſignes qui montrent que cette tumeur eſt entiérement faite, c'eſt qu'on voit comme une chair morte qui n'eſt autre choſe qu'une eſcarre, d'où il ſort une odeur fort mauvaiſe. Il eſt

bien facile de connoître à tous ces signes le charbon ; mais quand il est ouvert, c'est par plusieurs ouvertures qui se réunissent toutes en une seule, laissant un grand ulcere caverneux.

Quel est le prognostique du charbon ?

On le prend de la maladie, de la partie, & des accidens.

De la maladie, parce que pour peu considérable que paroisse un charbon, on ne doit point en négliger la cure, à cause que s'étant formé d'un sang fort aduste, il faut le mettre dans le rang des tumeurs venimeuses.

De la partie, les charbons internes sont plus à craindre que les externes : ceux qui viennent aux parties membraneuses & nerveuses, causent des douleurs insuportables & durent très-long-tems : les charbons qui arrivent aux aînes, aux aisselles, & proche des parties, sont dangereux.

Des accidens, les charbons accompagnez d'une fiévre ardente, de nausées, de vômissemens, de palpitations de cœur, de promptes défaillances, de délire, de convulsions, & d'extrêmes ardeurs, sont des plus funestes.

N'y a-t-il point d'autres prognostique?

Oui ; il y en a encore un qui se prend de la couleur. Par exemple, les charbons qui sont rouges sont les plus traitables ; ceux de couleur de citron sont plus dangereux : mais les plus funestes de tous sont les noirs, à cause qu'ils marquent la mortification. Lorsque les uns & les autres changent & disparoissent d'abord, la guérison est desesperée.

En quoi consiste la guérison du charbon?

En trois choses : la premiere, c'est d'ordonner un régime de vie conforme à la maladie : la deuxiéme, c'est d'avoir égard à la cause de la maladie : & la troisiéme regarde la cause conjointe.

De l'Antrax.

IL ne sera pas difficile de raisonner de l'antrax, si l'on sçait que c'est un charbon devenu plus malin.

Quels sont les signes de l'antrax?

Ils sont les mêmes que ceux du charbon, avec cette différence qu'on remarque une couleur d'arc-en-ciel aux vaisseaux d'alentour : on sent une grande pesanteur à la partie, comme si elle étoit liée & garotée : sa chaleur vous brûle par son ardeur : l'apetit est perdu, & l'on se sent extrémement foible. Il

n'y a rien de particulier ſur le prognoſtique.

Pour la guériſon de l'antrax, il y a quatre intentions ; la premiere d'ordonner le régime de vivre ; la deuxiéme, de fortifier le cœur par des cardiaques : la troiſiéme, d'avoir égard à la cauſe antécedente ; enfin la quatriéme intention eſt de remédier à la cauſe conjointe, par des topiques convenables, ou par la Chirurgie.

Les topiques doivent tendre à fortifier la chaleur naturelle, & à donner lieu à l'eſcarre de ſe détacher. Quand il y a beaucoup de ſanie retenuë ſous l'eſcarre, il faut lui donner iſſuë, & enlever de l'eſcarre le plus qu'il eſt poſſible. Il eſt bon de faire entrer la thériaque dans tous les topiques que l'on employe dans ce traitement.

De l'Eréſipele.

QU'eſt-ce que l'éréſipele ?

C'eſt une tumeur très-peu élevée ſur la péau, mais fort étenduë ſur elle, & qui eſt accompagnée d'une chaleur brûlante & d'une douleur piquante.

D'où ſe prend ſa principale différence?

De la matiere, en ce qu'il y en a un

vrai qui eſt fait de bile pure, & un autre que l'on appelle faux, qui eſt fait d'une bile mêlée avec d'autres humeurs comme l'éreſipele phlegmoneux, l'œdémateux, & le ſchirreux.

N'y a-t-il que ces deux eſpeces ?

Il y a encore une autre ſorte d'éréſipele, cauſé par une bile âcre & mordicante qui éleve l'épiderme en veſſies.

Comment connoît-on l'éreſipele vrai ?

On le connoît à ſa couleur rouge & jaunâtre, qui diſparoît quand on preſſe la partie, & qui revient d'abord qu'on ceſſe de la comprimer; mais il y a toûjours de la douleur & de la chaleur; quand l'éréſipele eſt plus rouge qu'à l'ordnaire, on l'apelle phlegmoneux, & alors la douleur n'eſt pas ſi piquante.

En quelle partie arrive l'éréſipele ?

Dans toutes, mais le plus ſouvent au viſage.

Quelles ſont les cauſes de l'éréſipele ?

Ce ſont les mêmes que celles des autres tumeurs, comme le déréglement du régime, un ſang bilieux, &c.

N'y a-t-il rien de particulier ſur les terminaiſons ?

Non; ſi ce n'eſt que la ſupuration qui paſſe preſque toûjours dans toutes les

autres tumeurs pour une bonne terminaison, est mauvaise en celle-ci ; ce qui est connu par l'Aphorisme d'Hipocrate.

C'est un très-méchant signe, lorsque dans un éréfipcle il y survient pourriture ou supuration ; & la raison de cela, c'est que l'éresipele étant fait d'un sang subtil & en petite quantité, il se répand au long & au large sur la superficie ; ainsi la seule terminaison qui lui convienne, est la résolution. Or quand il se fait une supuration à l'éréfipele, c'est une marque que le sang bilieux est mêlé avec d'autres humeurs qui le rendent âcre & corosif ; en effet, il s'en fait toujours une mauvaise supuration qui fait dégénerer l'éréfipele en ulcere virulent.

D'où se tire le prognostique de l'éréfipele?

Il se tire de la maladie, de la partie, & des accidens.

De la maladie, l'éréfipele vrai est plus traitable que le non vrai.

De la partie, celui qui arrive aux parties internes, est plus dangereux que celui qui arrive aux parties externes : des parties externes, il arrive le plus souvent au visage; cet éréfipele est dangereux, à cause du voisinage du cerveau & de la poitrine.

Hipocrate dit que l'éréſipele eſt mortel, quand il arrive à la matrice d'une femme groſſe; mais ce n'eſt pas toûjours une choſe véritable.

A raiſon des accidens, on remarque que ſi l'éréſipele ſurvient à quelque partie où l'os ſoit découvert, c'eſt un très-mauvais ſigne, parce qu'il altére univerſellement les ſucs de la partie, & augmente l'intempérie, ce qui contribuë à l'altération de l'os. Hipocrate dit encore que l'éréſipele qui retourne du dehors au dedans, eſt très-mauvais.

Combien ſe doit-on propoſer d'indications dans la cure de cette maladie?

Quatre, comme dans toutes les autres: la premiere eſt de faire obſerver une diette qui ſoit rafraîchiſſante & humectante; la deuxiéme eſt d'aller à la cauſe antécedante par des remédes évacuans, comme ſont la ſaignée & la purgation, & de donner des lavemens émolliens; la troiſiéme eſt d'aller à la cauſe conjointe, & d'apliquer dans le commencement des rafraîchiſſans & des répercuſſifs, & ſur la fin l'eau de fleurs de ſureau & ſon vinaigre, qui eſt un excellent remède pour les éréſipeles œdémateux.

Si l'éréſipele s'endurcit & ſe mortifie, il faut le traiter comme le phlegmon.

On met ſous le genre d'éréſipele toutes les humeurs bilieuſes, comme les herbes rongeantes, les miliaires, le formica, le ſer pigo l'impetigo, &c.

Des Puſtules bilieuſes.

LEs puſtules bilieuſes ſont comme les herpes rongeantes, le miliaire, le ſer pigo & l'impetigo. Nous comprendrons toutes ces eſpéces de petites tumeurs ſous le nom de herpe, que nous définiſſons avec notre Auteur une puſtule, ou pour mieux parler, pluſieurs mauvaiſes puſtules éréſipélateuſes, avec inflammation & démangeaiſon, dont la couleur tire ſur l'orange.

Combien fait-on de ſortes de herpes?

On en fait de trois ſortes; ſçavoir la ſimple, la miliaire, & la rongeante.

En quoi conviennent & different ces trois eſpéces?

Elles conviennent en ce qu'elles ſont toutes trois ulcérées, qu'elles ont toutes de la virulence, & qu'elles s'étendent ſur les parties voiſines.

Elles different en deux choſes, en matiere, & en ſujet.

En matiere, la herpe ſimple eſt faite d'une bile ſimple, un peu âcre cependant : la herpe miliaire, d'une bile mêlée avec quelque matiere lymphatique : la herpe rongeante, d'une bile extrêmement âcre & corroſive.

En ſujet, la herpe ſimple n'occupe que l'épiderme ; la herpe miliaire ocupe le dedans de l'épiderme, le faiſant élever en quantité de petites puſtules ſemblables à des grains de millet.

La herpe rongeante eſt ainſi apellée, parce qu'elle ronge la peau & les parties qui ſont au-deſſous ; & c'eſt pour cette raiſon que Guy de Chauliac ne diſtingue pas les herpes du chancre, quand il dit que toute puſtule colérique commence à la herpe & finit au chancre.

D'où ſe tire le prognoſtique ?

On le prend des différences, en ce que la herpe ſimple eſt moins fâcheuſe que la miliaire, & que la rongeante eſt très-fâcheuſe.

La guériſon a trois intentions : la premiere ordonne le régime de vivre, qui doit être entiérement tempéré ; il faut que les alimens ſoient d'un bon ſuc & de facile digeſtion : la ſeconde intention a égard à la cauſe antécédente ; el-

le s'accomplit par les saignées & par les purgations ; l'usage du petit lait est très-bon ; le bain est aussi fort utile.

La troisiéme intention à égard à la cause conjointe, en apliquant les topiques convenables, différens selon les degrez du mal & le tems de la maladie.

Il ne faut pas que les topiques soient gras ni huileux ; mais ils doivent être desséchans & poreux, afin de pouvoir absorber les acides & les humeurs âcres, qui sont la cause de toutes les pustules de la peau.

De l'Oedeme.

Qu'est-ce que l'œdeme ?

C'est une tumeur contre nature, blanche, molle, sans douleur, & faite de pituite.

Combien y en a-t'il de sortes ?

Il y en a de quatre sortes, un vrai qui qui est fait de pituite pure, & trois autres qui sont faits d'humeurs mélangées, comme l'œdeme éréſipélateux, le phlegmoneux, & le schirreux ; car toutes les humeurs aqueuses & flateuses sont renfermées sous l'œdéme.

Quels sont les signes de l'œdéme vrai ?

Ce sont une tumeur molle, blanche, & pâle, & une petite douleur : une autre

marque encore eſt lorſque cette tumeur ſe releve d'abord qu'on la preſſe avec le doigt.

Quels ſont les ſignes d'un œdéme faux?

C'eſt lorſque la tumeur eſt dure & plus chaude.

Combien y a-t'il de cauſes de l'œdéme?

Il y en a de deux ſortes, d'internes, & d'externes : les externes ſont ou une chute, ou la mauvaiſe nourriture, comme lorſqu'on ſe nourrit d'alimens humides & aqueux, ou bien lorſqu'on demeure long-tems couché ſur la même partie : la cauſe interne eſt l'abondance des humeurs phlegmatiques.

On doit encore faire un plus mauvais jugement des œdémes qui ſont produits par des cauſes intérieures, que de ceux qui n'en connoiſſent que d'extérieures ; & ceux qui ſont d'une grande étenduë, ſont auſſi plus fâcheux que ceux qui ſont bornez dans un petit eſpace.

Cette cure s'accomplit comme les autres par quatre intentions : 1° la diette doit être deſſéchante: 2°. il faut évacuer la cauſe antécedente par des médicamens purgatifs : 3°. ôter la cauſe conjointe par les médicamens réſolutifs & aſtringens : 4°. il faut ſe ſervir ſur la fin

des résolutifs les plus forts, tels que sont l'eau de chaux, l'alun, les lessives de cendres de sarment, & l'emplâtre diachilon avec les gommes. On accomplit la quatriéme intention en corrigeant les accidens ; & si la tumeur s'endurcissoit, ou qu'elle mortifiât, il faudroit faire ce que nous avons dit des autres tumeurs qui tendent à mortification.

Des Tumeurs aqueuses & flateuses.

Qu'est-ce que tumeurs flateuses ?

Ce sont celles qui sont faites d'eau & de vent, qui sont transparentes, & qui résistent un peu au toucher : s'il y a peu de douleur & d'inflammation, le peu de chaleur en est cause ; c'est aussi ce qui fait que ces matieres se convertissent en vents.

Que faut-il faire pour les guérir ?

Il faut un régime échauffant & dessé-chant : on ôte la cause antécédente par la purgation, & par les médicamens topiques.

Quelles qualitez doivent avoir ces topiques ?

Ils doivent être chauds & résolutifs : il faut remarquer en général que toutes les tumeurs aqueuses ne different point

quant à leur guériſon, & qu'il en faut faire l'ouverture par ponction ou ſcarification, comme à l'hydrocele, lorſqu'elles ne ſe peuvent réſoudre.

Que comprend-on ſous les eſpéces de tumeurs faites de pituite?

On comprend toutes les glandes endurcies, les excroiſſances, les écroüelles, les ganglions, les hernies charnuës, l'atérome, le ſtéatome, & le méliceris.

Toutes ces eſpéces de tumeurs ne différent guéres dans leur guériſon, quoique leur matiere ſoit différente; car, comme nous avons déja dit, la matiere de l'aterome reſſemble à de la boüillie; celle du ſtéatome, à du ſuif; & celle du méliceris, à du miel. Ces ſortes de matieres étrangeres ſont ſouvent renfermées dans un kiſte auſſi épais que du parchemin; & on ne peut les guérir radicalement, qu'en les ouvrant & les faiſant ſupurer, après les avoir dépoüillez de leurs envelopes. Les Médicamens qu'on employe pour guérir ces ſortes de tumeurs, ſont les réſolutifs, les ſupuratifs, & les corroſifs; leſquels ſont propres pour conſommer les racines du kiſte & des duretez qui peuvent s'y rencontrer.

Du Schirre.

QU'est-ce que le ſchirre ?

C'eſt une tumeur contre nature ; faite d'une maniere froide & ſéche, ſans aucune douleur : ſes eſpéces ſont les mêmes que celles des autres tumeurs. Il y en a un vrai, qui eſt fait de pure mélancolie, & trois autres qui viennent du mélange des humeurs, comme le ſchirre phlegmoneux, l'œdémateux, & l'éréſipelateux. Dans le ſchirre, la douleur eſt ſimple ; mais dans celui qui eſt ulcéré, la douleur eſt très-grande.

Qui ſont les ſignes du ſchirre ?

C'eſt une tumeur qui réſiſte au toucher : la couleur de la peau eſt changée, & tire un peu ſur la lividité.

Quelles en ſont les cauſes ?

Elles ſont primitives, antécedentes, & conjointes : la primitive ou externe eſt comme un coup, une chute, le déréglement du régime, & quelquefois l'ignorance du Chirurgien dans l'aplication des remédes trop réſolutifs : l'antécedente eſt l'abondance de l'humeur mélancolique : enfin la cauſe conjointe, c'eſt l'humeur arrêtée à la partie.

Le ſchirre ſans douleur eſt ſouvent

incurable, auſſi - bien que celui qui eſt grand & invétéré, & ſur lequel viennent des poils : mais celui qui a un peu de ſentiment, & qui n'eſt point fort ancien, guérit quelquefois.

La diette doit être chaude & humide pour tempérer la mélancolie froide & ſéche ; il faut évacuer les humeurs par les purgatifs, & prendre garde que le ſchirre ne dégénére en gangréne.

Quelles qualitez doivent avoir les remédes?

Ils doivent être émolliens, comme ſont les graiſſes de poules, d'oye, de bouc, de chevreau, la moëlle de cerf & de veau. Les plus forts ſont les gommes ammoniaque & galbanum ; les racines d'althæa, de lys ; les feüilles de mauve, de guimauve ; les emplâtres de mélilot, de mucilages, mais particuliérement l'emplâtre de ciguë qui eſt merveilleux : les fomentations émollientes y ſont encore fort bonnes.

Du Cancer.

QU'eſt-ce que le Cancer ?

C'eſt une tumeur dure, ronde, inégale, d'une couleur livide & plombée, environnée de gros vaiſſeaux en

maniere de pieds d'écrevisses, & causée d'une mélancolie contre nature : il y en a un qui est ulcéré, & un autre qui ne l'est pas.

Comment Guy de Chauliac définit-il le cancer qui est ulcéré ?

Il le définit un ulcére aparent, rond hideux à voir, puant, avec des gros bords durs, noueux & renversez, ayant une couleur livide & obscure, & tout alentour de grosses vaines remplies d'un sang mélancolique.

Pourquoi apelle-t'on cette maladie cancer ?

Elle est ainsi apellée pour plusieurs raisons : premierement, parce que la tumeur est fort attatchée : secondement, parce qu'elle représente la figure d'une écrevisse, étant environnée de gros vaisseaux qui forment comme les pieds de cet animal : troisiémement, à cause de la difficulté qu'il y a de la guérir par les rémedes : quatriémement, à cause de ses racines qui sont profondes.

D'où Guy de Chauliac tire-t'il les différences du cancer ?

De trois choses ; sçavoir de son essence, de la matiere dont il est formé, & des parties où il arrive.

A raiſon de ſon eſſence, il y en a un qui eſt petit & plus traitable, un autre plus grand accompagné d'une très-grande douleur.

A raiſon de la matiere, l'un eſt fait de matiere atrabilaire qui eſt brûlée en elle-même : l'autre eſt fait d'une matiere atrabilaire qui a été auſſi brûlée, parce que les autres humeurs qui s'y ſont mêlées, ont dégénéré de leur état naturel.

A raiſon des parties, il y a un cancer univerſel qui occupe tout le corps, & ce ne peut être que la lépre : l'autre eſt particulier à certaines parties, ſelon leſquelles il a differens noms : ſi c'eſt au viſage, il eſt apellé *Noli me tangere.*

Quelle différence y a-t'il entre le ſchirre & le cancer?

C'eſt que le ſchirre eſt fait d'une mélancolie naturelle, & le cancer d'une mélancolie dégénérée par elle-même, ou par le mélange des autres tumeurs : ajoutez que le ſchirre eſt une tumeur froide & ſans douleur, & que le cancer en eſt une où il y a chaleur & douleur : que le cancer ne ſupure guéres, & qu'au contraire le ſchirre ſupure quelquefois beaucoup ; & qu'enfin le

ſchirre occupe les ligamens, le cancer les glandes, les mammelles, & les parties molles.

Le cancer qui n'eſt point ulcéré, eſt dur & inégal, avec une couleur plombée; quand il commence à paroître, il n'eſt pas plus gros qu'une féve, & les vaiſſeaux d'alentour ſont enflez, noirs ou violets : mais le cancer ulcéré, quoique dur & inégal, ſemble d'abord mou : il eſt cependant d'une dureté très-grande au toucher; il jette une humidité aqueuſe & currosive.

Quelles ſont les cauſes de cette humeur?

Elles ſont primitives, antécedentes, & conjointes.

Les primitives ſont comme un coup, une chute, & toutes les autres violences extérieures; ou elles peuvent encore venir, pour s'être ſervi mal à propos de remédes trop froids ou trop chauds ſur une tumeur, ou ſur une playe, ou bien ſur un ulcére; ou la ſuppreſſion des évacuations habituelles, comme ſont l'évacuation des menſtruës, ou du flux hémorroïdal.

Les cauſes antécedentes ſont l'abondance des humeurs atrabilaires.

Enfin les cauſes conjointes, ſe ſont

les mêmes humeurs arrêtées à la partie.

D'où sont pris les signes diagnostiques ?

De trois choses en général ; sçavoir de celles qui sont comme l'essence de la tumeur, tels que sont la dureté, l'inégalité, le peu de tems que cette tumeur met à croître.

De la figure, qui est large & carverneuse, avec des bords renversez, lorsque le cancer est ulceré, & la communication qu'il peut avoir avec les autres parties intérieures, par un gros cordon qui se continuë jusques sous l'aisselle.

Des causes efficientes, comme l'aplication des médicamens qui n'étoient pas convenables.

Enfin la troisiéme différence se prend des choses accidentelles, comme de la douleur, de la chaleur, de la virulence, & de la puanteur.

Pourquoi est-il difficile de connoître le cancer dans son commencement ?

Parce que le plus souvent ce n'est d'abord qu'un petit tubercule ; mais dans la suite le cancer devient quelquefois si prodigieusement gros, que c'est une chose étonnante.

D'où prend-on le prognostique ?

De trois choses ; sçavoir de l'essence de la maladie, de la partie, & des accidens.

De la maladie ; le cancer est une maladie très-fâcheuse par elle-même, d'une nature rebelle & farouche, s'il est permis d employer ces termes : je veux dire qu'elle se rend très-difficilement aux remédes, même aux meilleurs & aux plus puissans, qui le plus souvent ne font qu'aigrir le mal. Le cancer qui n'est point ouvert, est bien moins de conséquence que celui qui est ulcéré.

De la partie ; celui qui est dans les vaisseaux ou aux os, qui est caché & profond, ou qui arrive à des personnes d'une méchante habitude, est incurable ; & il vaut mieux, selon le conseil d'Hipocrate, n'en point entreprendre la cure radicale, que de la tenter, ce moyen ne servant qu'à faire périr le malade un peu plutôt.

De accidens, quand le cancer est avec une extrême & vive douleur, & qu'il est accompagné de fiévre, de perte d'apétit, d'un amaigrissement de tout le corps, il n'y a nulle espérance de guérison, encore moins d'une longue vie.

Quelle est la guérison du cancer ?

Elle

Elle eſt de deux ſortes. L'une apartient à celui qui n'eſt pas ulceré, & nous fournit trois intentions : la premiere conſiſte dans le régime de vivre qui doit être rafraîchiſſant & humectant pour engendrer un bon ſuc : la ſeconde corrige la matiere antécédente par les ſaignées & par les purgations convenables : la troiſiéme aplique ſur la partie les médicamens qui empêchent l'augmentation de la tumeur, & que la matiere ne s'échauffe. Les médicamens doivent être rafraîchiſſans, comme les ſucs de ſolanum, de poligonum, de joubarbe, & de pourpier, en agitant le tout dans un mortier de plomb pour en faire un liniment.

Quelle eſt la guériſon qui regarde le cancer ulcéré ?

Elle eſt univerſelle & particuliére : pour l'univerſelle, outre le régime de vivre dont nous venons de parler, & les égards qu'on doit avoir à la matiere antécédente, il faut s'apliquer à fortifier & à débarraſſer les parties internes par des potions & des décoctions convenables.

Pour la guériſon particuliere, il y a deux intentions : la premiere eſt d'extir-

per le cancer, s'il eſt à une partie qui en permette l'extirpation : la ſeconde eſt de pallier la maladie, quand on ne peut pas emporter la tumeur ; ce qui arrive lorſque le cancer eſt dans une partie interne, comme à la matrice ; ou lorſqu'il a des racines ſi profondes, qu'il eſt comme infiltré dans les veines & même dans les os : de-là vient auſſi qu'on l'appelle occulte ; & dans cette rencontre, il faut s'en tenir au conſeil d'Hipocrate, qui dit dans l'Aphor. 30. de la ſixiéme ſection, qu'il vaut mieux ne point toucher aux cancers qui ſont cachez, que d'eſſayer de les guérir ; parce que quand on en entreprend la guériſon, la matiere ſouvent retourne au-dedans, & cauſe infailliblement la mort ; au lieu que les cancers qu'on ne traite pas, laiſſent vivre le malade plus long-tems.

En général quelle eſt la cure du cancer?

Comme on ne doit pas prétendre de guérir abſolument un cancer qui eſt caché, il ne faut pas en tenter la cure éradicative par l'extirpation ou autre reméde violent. Les réſolutifs, les purgatifs, ni les cauſtiques ne conviennent point non plus à ce mal, au contraire, on remarque qu'ils ne font ſouvent qu'aug-

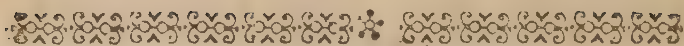
menter ſa violence, & le porter à faire encore un plus grand ravage.

Comment enfin pallie-t'on cette maladie?

Pour traiter le cancer, ſi l'on veut uſer de cure palliative on obſervera un exact régime de vivre, on employera la ſaignée & la purgation de tems en tems : enfin, on corrigera l'abondance de la matiere antécedente, en la réduiſant à une loüable médiocrité par l'uſage des remédes externes, & par l'aplication des médicamens les plus doux & les plus propres à modérer la douleur & les ſymptômes.

Quelles qualitez doivent avoir ces remédes externes?

Pour ne point exciter aucune fermentation, ils doivent être rafraîchiſſans, comme ſont les ſucs de ſolanum, de poligonum, de ſoubarbe, & de pourpier; l'on agitera le tout enſemble dans un mortier pour en faire un liniment. Le plomb brûlé & lavé, la céruſe, le pompholix & l'huile roſat ſont encore d'excellens remédes à ces maladies.



TRAITÉ DES PLAYES.

APrès avoir parlé des tumeurs contre nature, il faut parler de la solution de continuité.

Qu'est-ce que playe?

Il faut que ce mot se prenne en deux manieres, généralement & proprement.

Généralement, pour toute solution de continuité récente en quelque partie du corps que ce soit.

Proprement, Gui de Chauliac définit la playe une solution de continuité récente, sanglante, sans pourriture, & faite dans une partie molle par une cause externe. La solution de continuité est le genre de cette définition, qui convient à plusieurs espéces, comme aux fractures, aux luxations, aux ulcéres, & à la carie.

L'on dit qu'elle est récente & sanglante, à la différence de l'ulcére qui est avec sanie & pourriture: l'on dit faite en partie molle, la différence de la fracture & de la carie: enfin l'on y ajoûte de cause externe, pour la faire différer de la ruption des vaisseaux qui se

fait dans les parties internes sans aucune violence du dehors.

D'où se prennent les différences des playes?

De trois choses ; sçavoir de la nature de la partie où elles arrivent, de la solution de continuité, & des propres différences.

A raison de la nature de la partie où elles arrivent, les unes arrivent aux parties similaires, & les autres aux parties dissimilaires. De celles qui arrivent aux parties similaires, les unes arrivent aux parties dures, les autres aux parties molles, & les autres aux parties d'une moyenne consistence.

De celles qui arrivent aux parties dissimilaires, les unes arrivent aux parties principales, les autres aux ministrantes, & les autres à celles qui ne le sont point.

La seconde différence est tirée de la solution, suivant laquelle les unes sont simples, & les autres sont composées.

Celles qui sont simples ne proposent qu'une seule intention curative, qui est la réünion.

Les composées, que l'on dévroit plûtôt appeller compliquées, sont celles où il y a quelques autres indispositions,

telles que peuvent être la maladie, la cause, & le symptôme.

Playe avec maladie, c'est quand il y fracture; par exemple, playe avec cause, est comme une playe d'arme à feu où la bale est restée; playe avec symptôme est une playe avec contusion.

La troisiéme différence des playes est tirée des propres différences de la solution de continuité; & ces propres différences sont prises de la grandeur, de la figure, de la situation, de la matiére de la génération, c'est-à-dire, des instrumens qui ont fait la playe.

Quelles sont les causes des playes?

Les causes des playes sont toutes externes; & on les divise en animées, & en celles qui ne le sont point; les inanimées se divisent en venimeuses, & en celles qui sont sans aucun venin.

Des Signes des Playes.

LEs signes des playes sont diagnostiques & prognostiques.

Combien y a-t'il de diagnostiques?

De deux sortes: les unes font connoître la blessure des parties internes, & les autres celles des parties externes. Ceux qui font connoître que les parties

externes ſont bleſſées, tombent ſous les ſens, & ſe tirent de la diſpoſition preſente des bleſſez. Les ſignes pour connoître que les parties internes ſont bleſſées, ſont pris de cinq choſes ; ſçavoir de la ſituation, des excrémens ou des excrétions, des accidens, de l'action bleſſée, & de la nature ou proprieté de la douleur.

Il n'eſt pas toûjours néceſſaire que tous ces ſignes ſe rencontrent enſemble ; mais il faut qu'il y en ait quelques-uns, comme nous l'allons voir, par exemple d'une bleſſure aux poulmons. Le premier ſigne qui ſe tire de la ſituation, c'eſt que la playe ſera pénétrante dans la poitrine ; & ſi les poulmons ſont bleſſez, comme nous le ſupoſons, il ſortira de la playe un ſang vermeil & écumeux ; le malade ſera tourmenté d'une toux fréquente ; ſon pouls ſera dur & fréquent, & la reſpiration difficile. Enfin quoique la douleur ſoit conſidérable, ce ne ſera pas cependant le ſigne qui ſe manifeſtera le plus.

Les ſignes tirez de la ſituation, regardent non-ſeulement la bleſſure, mais encore la poſture où étoit le malade lorſqu'il a reçû le coup, & l'endroit d'où ce coup eſt parti.

Touchant les excrétions, il y a trois ſortes de ſubſtance qui peuvent être vuidées dans la bleſſure, qui ſont la ſolide, l'humide, & la ſpiritueuſe.

Touchant les accidens, il faut qu'ils ſoient propres à la partie pour pouvoir ſervir de ſignes certains, comme le vômiſſement & le hoquet dans la playe du ventricule.

Touchant l'action bleſſée, elle le peut être en deux manieres, par diminution, & par abolition; & enfin touchant la proprieté de la douleur, elle ſera différente ſelon la nature de la partie: par exemple, ſi les membranes ſont bleſſées, on ſentira une douleur piquante, accompagnée quelquefois d'une tenſion; mais ſi la playe eſt dans les chairs, la douleur ſera pulſative.

Du Prognoſtique.

D'Où ſe tire le prognoſtique?

Il ſe tire de la nature de la playe, de la partie & des accidens; & pour comprendre ces trois choſes enſemble, Galien, au quatriéme de la Thérapeutique, dit que les grandes playes ſont périlleuſes: or, une playe peut être apellée grande en trois manieres, ou à raiſon

de la nobleſſe de la partie, ou à raiſon de la grandeur de la diviſion, ou à raiſon de la mauvaiſe diſpoſition du corps.

A raiſon de la nobleſſe de la partie, Hipocrate dit dans ſes Aphoriſmes, que les playes qui arrivent à la veſſie, au cerveau, au cœur, au diaphragme, au foye, ou aux inteſtins grêles, ſont mortelles.

A raiſon de la grandeur de la diviſion, c'eſt lorſque la ſolution eſt fort étenduë.

A raiſon de la mauvaiſe conſtitution du corps, c'eſt lorſque les playes arrivent à des perſonnes valétudinaires ou infirmes, ou bien à des ſcorbutiques ou à des vérolez.

Quand Hipocrate dit que les playes de la veſſie ſont mortelles, il faut diſtinguer : cela s'entend ſi la playe eſt dans ſon fond ou à ſon col : ſi la playe n'eſt qu'au col de la veſſie, elle n'eſt pas mortelle ; au contraire, elle eſt guériſſable, comme il eſt prouvé par ceux à qui l'on fait l'opération de la taille : ſi la playe eſt dans ſon fond, elle eſt mortelle, à cauſe de ſa ſubſtance nerveuſe & de ſon office public, comme auſſi par le continuel abord des urines.

Si le cerveau eſt bleſſé ſuperficiellement, il n'eſt pas impoſſible d'en réchaper ; mais ſi la playe eſt pénétrante, elle eſt preſque toûjours mortelle, quoiqu'il ſe ſoit vû cependant des playes du cerveau avec perte conſidérable de la ſubſtance, dont les bleſſez ont échapé.

La bleſſure ſuperficielle du foye n'eſt pas abſolument mortelle ; mais la profonde l'eſt, par le grand nombre de vaiſſeaux qui arroſent ce viſcere. On a pourtant vû une playe au foye, avec une perte conſidérable de ſa ſubſtance, dont le malade guérit : c'eſt Hildanus qui le rapporte ; perſonne ne doit douter de la ſincérité & de la bonne-foi de cet Allemand. Il dit que cette grande playe fut faite par un coup de ſabre qui trancha le foye ; enſorte que le morceau s'étant preſenté à l'ouverture avec ſang, le Chirurgien crut que c'étoit du ſang caillé, & le tira avec ſes pinces : la guériſon fut longue ; mais on prit de ſi grands ſoins pour le bleſſé qui étoit un Suiſſe fort vigoureux, qu'on le ſauva de cet extrême danger.

Les Playes du cœur & du diaphragme sont mortelles.

LEs playes mortelles ſont de deux ſortes : les unes le ſont néceſſairement ; & les autres non néceſſairement ; mais pour la plûpart, celles qui ſont mortelles néceſſairement, ſont les playes du cœur, celles du diaphragme, de l'eſtomach, des inteſtins grêles, du poulmon, & enfin de toutes les parties principales, ou qui ſervent aux principales.

Les playes qui peuvent guérir ſont de deux ſortes : les unes ſont abſolument guériſſables, comme les petites playes qui arrivent aux parties externes qui ſont charnuës, & qui avec cela ſont ſuperficielles dans un corps bien diſpoſé. La plûpart des autres qui peuvent auſſi guérir, ſont toutes celles qui arrivent dans la ſubſtance muſculeuſe de la poitrine & du ventre.

Il y a des playes que les Auteurs apellent maléfiques, parce qu'elles cauſent l'impuiſſance du membre, & le rendent incapable de ſes fonctions ; car lorſqu'on dit qu'une playe cauſe la mort, il faut entendre ou celle de tout

le corps, ou la mort d'une partie ſeulement. Quoique nous ayons dit que les playes mortelles ſont celles qui arrivent au cerveau, au cœur, au foye, cela n'empêche pas que l'on ne puiſſe mettre en ce rang-là celles des parties externes, quand les grands vaiſſeaux ſont entierement coupez, ou qu'elles ſont accompagnées d'un fracas d'os extraordinaire.

L'intention commune & générale de là guériſon des playes, c'eſt l'union qui s'accomplit en deux manieres; ſçavoir par nature & par art.

Par nature, par le moyen des facultez & de la nourriture convenable; & par art, en ſuivant les cinq intentions que le Chirurgien ſe doit propoſer.

La premiere, eſt de réünir la playe: la ſeconde, de tirer le corps étranger quand il s'y en rencontre: la troiſiéme, de raprocher autant qu'on le peut les parties qui ſont écartées: la quatriéme, de les conſerver rapprochées; enfin la cinquiéme, de corriger les accidens.

Avant que de venir au détail de ces cinq intentions, il eſt bon de ſçavoir que la réünion des playes ſe fait naturellement en deux manieres; ſçavoir

ſelon la premiere intention, & ſelon la ſeconde intention.

Selon la premiere intention, c'eſt-à-dire, par une ſubſtance de même nature : ſelon la ſeconde intention, c'eſt-à-dire, par une ſubſtance de diverſe nature : les parties ſpermatiques ne ſe réüniſſent que par la ſeconde intention, ou par un moyen étranger, que l'on apelle cal aux os, & cicatrice à la peau.

Qu'eſt-ce qu'un corps étranger ?

Par le corps étranger, il faut entendre toute ſubſtance, qui étant au corps, eſt capable d'empêcher ſes opérations, ſoit qu'elle s'y trouve naturellement, ou qu'elle ſoit venuë du dehors.

Combien y a-t'il de ſortes de corps étrangers ?

Il y en a de deux ſortes ; ſçavoir ceux qui ſe ſont formez dans le corps même, & d'autres qui ſont venus du dehors.

Les corps étrangers qui viennent du dehors, ſe diviſent encore en ceux qui entrent dans le corps en le bleſſant, c'eſt-à-dire, en lui faiſant une playe ; & en ceux qui y entrent ſans faire aucune diviſion, comme ſont tous ces petits corps étrangers de diverſe forme & figure qui entrent par hazard dans

les ouvertures naturelles, soit qu'ils soient animez ou inanimez.

A quoi faut il qu'un Chirurgien ait égard, pour tirer méthodiquement les corps étrangers?

Il doit avoir égard à deux choses; sçavoir à la nature du corps étranger, & à la nature de la partie. Touchant la nature du corps étranger, on considére plusieurs choses, comme leur matiere, leur quantité, leur figure, leur nombre, & leur qualité.

Pour ce qui est de la partie, on y considére trois choses; sçavoir sa substance, sa dignité, & sa situation.

En combien de manieres se peuvent tirer les corps étrangers?

En deux manieres; par nature, & par art.

Par art en trois façons; par la main, par les instrumens, & par les médicamens. Soit qu'on les tire avec la main ou avec les instrumens, cela se fait en deux manieres; par extraction, & par impulsion: par extraction, en les tirant par la même ouverture; & par impulsion, en les faisant sortir par une contre-ouverture en les poussant dehors.

Combien les Anciens font-ils de mé-

dicamens pour tirer les corps étrngers ?

Il en font de trois ſortes : les uns agiſſent par une qualité manifeſte, comme les gommes : les autres agiſſent par une qualité occulte, comme l'aiment : enfin les autres agiſſent en fondant & en ſupurant, comme tous les ſupuratifs.

Combien Guy de Chauliac enſeigne-t'il de moyens pour bien tirer les corps étrangers ?

Il en propoſe pluſieurs : le premier eſt de mettre autant qu'il ſera poſſible, le malade dans la même ſituation qu'il étoit quand il a été bleſſé : le ſecond, pour peu que l'on ignore la figure du corps étranger, c'eſt de dilater la playe avant d'eſſayer de le tirer, pour ne pas s'expoſer à déchirer les vaiſſeaux, les fibres, les tendos, & les autres parties ſenſibles : le troiſiéme, ſi le corps étranger eſt attaché à quelque partie, il le faut ébranler peu à peu avant que de le tirer : le quatriéme, ſi le corps étranger a dèrriere lui de grands vaiſſeaux, il le faut tirer par la partie même ; mais s'il eſt entré avant & qu'il y ait entre lui & l'ouverture des vaiſſeaux conſidérables, il ſera néceſſaire pour l'avoir, de faire une contre-

ouverture : le cinquiéme, si l'on ne peut tirer le corps étranger sans se mettre en danger de déchirer les grands vaisseaux, il faut attendre la supuration: le sixiéme, si le corps étranger est empoisonné, il le faut tirer quelque chose qui arrive: le septiéme, s'il est de matiere à se pourrir, & capable ensuite de causer une grande pourriture aux parties, il en faut faire de même : le huitiéme, si le corps étrnger est engagé dans une jointure, il le faut absolument ôter.

Quelle est la deuxiéme intention dans la guérison des playes ?

C'est comme nous l'avons dit, de raprocher les parties éloignées : cette intention est fort simple ; aussi ne convient-elle qu'aux playes simples, & non pas à celles qui sont compliquées.

Comment peut-on diviser les accidens des playes ?

En trois ordres : le premier comprendra ceux qui apartiennent à la faculté naturelle : le deuxiéme, ceux qui apartiennent à la faculté vitale : & le troisiéme, ceux qui apartiennent à la faculté animale.

Ceux qui apartiennent à la faculté

naturelle, ſont l'intempérie & l'apoſtéme : ceux qui apartiennent à la faculté vitale, ſont la ſincope & la fiévre : enfin ceux qui apartiennent à la faculté animale, ſont le délire, la douleur, la démangeaiſon, la convulſion, & la paralyſie. Le délire apartient à la faculté princeſſe ; la douleur & la démangeaiſon à la ſenſitive : la convulſion & la paralyſie, à la motive.

Il y a dequoi s'étonner pourquoi le flux de ſang n'eſt pas mis au rang des accidens des playes ; mais comme il eſt eſſentiel à la playe d'être ſanglante, le flux de ſang n'eſt eſtimé accident que lorſqu'il eſt immodéré, & dans cette rencontre c'eſt le plus dangereux ſymptôme qui puiſſe ſurvenir ; car autrement il ne change point l'intention curative, & ne peut être mis au rang des accidens.

Au reſte, tous les accidens des playes dont Guy de Chauliac fait le dénombrement, tombent ſous les actions bleſſées, qui eſt le premier genre de ſymptôme : par exemple, l'intempérie bleſſe la nutrition, qui eſt la propre action des parties ſimilaires.

L'apoſtéme, outre la nutrition bleſ-

ſée, bleſſe encore la légitime conformation des parties : la ſincope & la fiévre intéreſſent le pouls & la reſpiration : le délire bleſſe l'imagination, la raiſon & la mémoire : la douleur & la démangeaiſon bleſſent l'action ſenſitive : la convulſion eſt une dépravation du mouvement, de même que la paralyſie en eſt l'abolition.

Ainſi l'on trouvera que les neuf accidens dont parle notre Auteur, ſe raportent à l'action bleſſée : il n'en eſt pas de même du flux de ſang qui tombe ſous le troiſiéme ſymptôme, c'eſt-à-dire ſous le vice des excrétions.

En général combien peut-on dire qu'il arrive de ſortes d'accidens aux playes ?

Il arrive aux playes deux ſortes d'accidens, ordinaires, & extraordinaires : les ordinaires peuvent fort bien être appellez accidens, & non pas ſymptômes ; ils peuvent être apellez accidens, parce qu'ils accompagnent inſéparablement la malaie, comme l'ombre fait le corps, & même ils peuvent ſervir pour ſigne ; on ne peut les apeller ſymptômes, parce qu'ils ne changent rien dans l'ordre de la guériſon : les extraordinaires ſont véritablement des ſymptômes,

parcce qu'on eſt obligé de quitter le ſoin de la maladie pour y remédier.

De l'Intempérie.

A L'occaſion de l'intempérie, nous nous conterons de faire remarquer deux circonſtances néceſſaires pour la pratique de la Chirurgie : la premiere, que la gangrene y eſt compriſe ; ainſi nous n'en avons pas fait de mention particuliere dans le nombre des accidens des playes : la deuxiéme circonſtance, c'eſt que l'intempérie qui pervertit l'ordre de la guériſon, trouble quelquefois le Chirurgien dans la cure des playes, mais qu'elle eſt encore plus nuiſible aux ulceres.

Nous ne dirons rien de l'apoſtéme ; parce que nous en avons parlé aſſez amplement.

Pour la ſincope, c'eſt une prompte défaillance des forces, qui a accoutumé de ſuivre les grandes évacuations : il y a deux ſortes de ſincopes ; une legére que l'on apelle lypothimie, qui n'eſt qu'une ſimple défaillance ; une autre plus forte qui eſt la véritable ſincope ; & une expreſſion aſſez fidelle de la mort.

Quelles ſont les cauſes de la ſincope?

Elles ſont internes & externes : les externes ſont comme des coups, des chutes, capables de cauſer une grande douleur, & de procurer une exceſſive évacuation : la pierre & la morſure des animaux peuvent encore cauſer la ſincope : les cauſes internes viennent du mouvement irréguliet des humeurs, de la coagulation des ſucs, & de l'engagement du ſang dans les parties.

Des Paſſions.

IL y a des paſſions qui peuvent cauſer la ſincope par diſſipation ; il y en a d'autres qui la peuvent cauſer par l'extinction des eſprits & de la chaleur naturelle, comme fait une grande frayeur. La ſincope peut ſurvenir aux playes pour pluſieurs raiſons : la premiere, quand la douleur eſt extrême : la ſeconde, quand le ſang en ſort en abondance : la troiſiéme, quand l'inſtrument qui a fait la playe, a quelque qualité venimeuſe, ou qu'il eſt empoiſonné.

De la Fiévre.

CE n'eſt pas dans un Traité de Chirurgie que l'on doit parler de la fiévre ; cette matiere regarde les Médecins : c'eſt pourquoi nous n'en dirons que ce qu'un Chirurgien doit abſolument ſçavoir. Il faut toujours que les ſaignées ſoient proportionnées à la grandeur de la maladie ; on doit tenir le ventre libre : il ne faut point mettre ſur les playes des médicamens âcres, parce qu'en cauſant une fermentation au pus, cela en fait un levain très-propre à entretenir la fiévre.

De la Douleur.

LA douleur eſt une ſenſation triſte & fâcheuſe qui arrive à la partie ſenſible. Par ce mot de *partie ſenſible*, on doit entendre tous les organes des ſens ; mais il y en a un univerſellement répandu, c'eſt l'attouchement : les autres ſont la vûë, l'ouye, l'odorat, & le goût. La partie ſenſible qui ſert d'organe à la vûë, ſera bleſſée par une trop grande lumiere : la partie ſenſible qui ſert d'organe à l'ouye, ſera bleſſée par un trop grand bruit : la partie ſenſible qui ſert d'organe au goût, ſera bleſſée par l'amertume des viandes : la partie ſenſi-

ble qui ſert d'organe à l'odorat, ſera bleſſée par l'impreſſion trop forte des mauvaiſes odeurs.

D'où tire-t-on les eſpeces & différences des douleurs?

De pluſieurs choſes, comme par raport aux différentes parties ſur leſquelles ſe fait l'impreſſion douloureuſe, par raport aux différentes tumeurs qui peuvent arriver aux parties vivantes; & par raport à la grandeur & à la violence de la douleur, & à ſa durée.

Par raport aux parties où ſe fait l'impreſſion douloureuſe, nous en venons d'expliquer les différences.

Par raport aux différentes tumeurs qui peuvent arriver au corps, on reconnoît quatre ſortes de douleurs; ſçavoir la douleur pulſative qui arrive au phlegmon; la pongitive, à l'éréſipele; la tenſive, à l'œdéme; & la gravative, au ſchirre.

Par raport à la violence de la douleur, comme il y en a de très-grandes, il y en a auſſi de moindres; ce qui eſt juſtifié par un paſſage d'Hipocrate, où il dit que de deux douleurs qui ſe font ſentir en même-tems, la plus forte diminuë le ſentiment de la moindre.

A raiſon de la durée, comme il y en a de longues, de fixes & de permanentes, il y en a auſſi de legeres qui paſſent d'abord; ce qu'on peut encore inférer d'un autre paſſage d'Hipocrate, où il dit que d'une longue douleur au ventre il ſurvient ſupuration.

Les cauſes de la douleur ſont internes & externes: les externes ſont celles qui peuvent émouvoir les internes.

Les cauſes internes & immédiates ſont au nombre de deux; ſçavoir l'intempérie, & la ſolution de continuité.

Quand ces deux cauſes ſont bruſquement introduites dans la partie, elles y produiſent une douleur fort vive: quand elles y ſont introduites peu à peu, la douleur n'eſt pas ſi grande, & elle eſt plus ſuportable.

Combien y a-t-il de remédes contre la douleur?

Il y en a de deux ſortes, de vrais, & de non vrais.

Les vrais ſont généraux & particuliers: les généraux ou communs peuvent ſe raporter au régime de vivre, & aux évacuations générales, comme la ſaignée: les particuliers ſont de deux ſortes; les uns apaiſent la douleur en

s'oposant à la cause, comme l'eau tiéde modere l'ardeur de l'éréſipele; les autres apaiſent la douleur par leur consiſtence douce & conforme au tempérament de la partie, comme les anodins.

Les remédes non vrais ſont les narcotiques, qui n'agiſſent pas par quelque choſe de contraire à la cauſe de la maladie, ni par aucun raport de ſubſtance avec celle de la partie malade, mais en amortiſſant ſon propre ſentiment.

L'uſage de ces narcotiques eſt quelquefois néceſſaire, mais on ne doit s'en ſervir qu'avec de grandes précautions: premierement, il faut que le corps ait été ſuffiſamment évacué & purgé: ſecondement, s'il y a des ardeurs, il faut qu'il en ait été délivré: troiſiémement, il faut avoir eſſayé les anodins: quatriémement, ce n'eſt que lorſque la douleur eſt preſſante qu'on met en uſage les narcotiques: enfin, il faut que ces remédes ſoient toujours bien corrigez, & prendre garde d'en donner une trop grande doſe.

De la Démangeaiſon.

NOus ne dirons rien de la démangeaiſon, ſinon que c'eſt une ſenſation importune & fâcheuſe, mêlée de douleur, cauſée le plus ſouvent par des humiditez âcres retenuës ſous l'épiderme. Rien n'eſt meilleur pour ôter les démangeaiſons, que de froter la partie avec la lotion de ſucre de ſaturne, ou avec l'huile de tartre par défaillance, quand on a tempéré la maſſe des humeurs par un régime & par l'uſage des remédes généraux.

De la Convulſion.

EN combien de façons l'action d'un nerf peut-elle être bleſſée?

En trois façons; ſçavoir par diminution, par dépravation, & par abolition: par diminution, comme dans l'engourdiſſement apellé ſtupeur: par dépravation, comme dans la convulſion: par abolition, comme dans la paralyſie.

Avant que d'entrer dans l'explication de la convulſion, il nous faut éclaircir deux difficultez: la premiere regarde la partie, qui eſt proprement le lieu de la convulſion: la deuxiéme eſt la matiere dont ſe fait la convulſion.

Touchant la premiere queſtion, les anciens ont crû qu'il n'y avoit que les muſcles capables de convulſion; la raiſon qu'ils en ont donnée, c'eſt qu'il eſt néceſſaire que la partie qui eſt le ſujet du mouvement volontaire, le ſoit auſſi de la convulſion; or il n'y a que les muſcles qui ſoient capables du mouvement volontaire; il n'y a donc qu'eux qui ſoient le ſujet de la convulſion.

Il eſt aiſé de s'apercevoir qu'en cela ils ſe ſont trompez; premierement, la majeure de leur argument eſt fauſſe; en ſecond lieu, il n'eſt pas vrai que tous les muſcles accompliſſent des mouvemens volontaires; & l'on ſçait que le ventricule & pluſieurs autres parties ont des mouvemens involontaires qui ne laiſſent pas de ſe faire par de véritables muſcles. Ainſi le ſeul muſcle ne ſera pas le ſujet de la convulſion, toutes les parties qu'on apelle nerveuſes y ſeront auſſi ſujettes.

Touchant la maniere dont ſe fait la convulſion, les Anciens ont mieux rencontré, quand ils ont dit que l'eſſence de la convulſion conſiſtoit dans un mouvement ſemblable à celui que la nature fait faire aux muſcles : or la forme du

mouvement des muſcles eſt la contraction ; par conſéquent la même contraction ſera la matiere dont ſe fera la convulſion ; à la différence pourtant que la contraction convulſive ſera moins réguliere que celle qui arrive dans l'ordre naturel.

Comment la Convulſion eſt-elle définie par Guy de Chauliac ?

Il dit que c'eſt un mouvement vicieux qui arrive à la vertu formatrice du mouvement volontaire, par une diſpoſition de maladie.

Cette définition eſt défectueuſe, en ce qu'elle ſupoſe que la convulſion ne peut arriver qu'aux parties qui accompliſſent le mouvement volontaire. Il auroit mieux dit que c'eſt un mouvement vicieux & dépravé qui arrive à des parties que la nature a deſtinées à faire des mouvemens, & que ce qui cauſe ce déréglement eſt une diſpoſition de maladie. Je croi que l'on pourroit ſe contenter de dire que la convulſion eſt une contraction violente & forcée des muſcles, des nerfs & des parties nerveuſes.

D'où ſe prennent les eſpeces & différences des convulſions ?

De quatre choſes ; de l'eſſence de la

convulſion, de ſes proprietez, des parties où elle arrive, & des cauſes qui la produiſent.

A raiſon de l'eſſence, l'une eſt maladie, & l'autre eſt ſymptôme : la convulſion qui eſt maladie, eſt celle dans laquelle il y a une diviſion dans les fibres nerveuſes de la partie, comme celle qui ſeroit cauſée d'une grande contuſion ſans diviſion aparente : convulſion qui eſt ſymptôme, eſt une convulſion dont la cauſe eſt dans une autre partie.

A raiſon des proprietez, il y a deux ſortes de convulſions ; l'une qui eſt ſtable, & l'autre paſſagere : la convulſion qui eſt ſtable, eſt celle qui dépend d'une cauſe difficile à déraciner, comme celle qui ſeroit cauſée par inanition : la convulſion paſſagere eſt celle qui dépend d'une cauſe facile à déraciner, comme celle qui arrive aux enfans par la ſeule abondance des humeurs, ou par l'irritation des vers ou de quelques levains âcres & corroſifs.

On peut encore diviſer la convulſion en propre ou impropre : la propre eſt celle qui arrive à une partie où ſe rencontre la cauſe de la convulſion : l'impropre ou improprement priſe, eſt cel-

le qui attaque une partie quoique la cause n'y soit pas.

La troisiéme différence de la convulsion est celle qui est tirée de la partie où elle arrive, suivant laquelle l'une est apellée universelle, & l'autre particuliere.

La convulsion universelle est de deux sortes : l'une entreprend tout le corps, & même la tête, comme l'épilepsie : l'autre entreprend tout le corps, excepté la tête, son plus grand effort se faisant aux muscles du col. Cette derniere est de trois sortes ; ou elle fait plier le col sur le deuant, & les Grecs l'apellent *emprosthotonos* ; ou elle fait plier le col sur le derriere, & on l'apelle *opisthotonos*; ou elle tient le col roide comme un pieu, sans le faire pancher d'un côté ni d'autre, & on l'apelle *tetanos*.

La convulsion particuliere a autant d'especes, qu'il y a de parties capables d'en être le sujet.

La quatriéme différence de la convulsion est tirée de la cause, que quelques-uns divisent en sympatique & en idiopatique.

Les Arabes ont reconnu deux causes de la convulsion : les premieres causes,

ſelon ces Médecins, ſont celles qui ſont proportionnées à la matiere, c'eſt-à-dire, qui ſont dépendantes de ſa trop grande abondance ou de ſon défaut; celle qui dépend de la trop grande abondance des humeurs, c'eſt la réplétion; & celle qui dépend du défaut de la même matiere, c'eſt l'inanition.

Les cauſes de la convulſion qui ne ſont pas proportionnées à la matiere, c'eſt-à-dire qui ne dépendent ni de ſon abondance ni de ſon défaut, mais de la ſeule irritation, ſont celles que les Anciens ont compriſes ſous le nom de compaſſion, comme celle qui eſt produite par la piqueure du nerf, ou par quelque humidité corroſive qui écarte les fibres nerveuſes en leur faiſant divulſion. Ainſi les cauſes de la convulſion ſont au nombre de trois; ſçavoir réplétion, inanition, & compaſſion.

Quels ſont les ſignes de la convulſion?

Ils ſont diagnoſtiques & prognoſtiques.

Les diagnoſtiques ſont de deux ſortes; les uns montrent que la convulſion eſt prochaine, & les autres qu'elle eſt préſente.

Ceux qui montrent que la convulſion

est prochaine, sont tirez de trois choses; sçavoir de l'action blessée, des qualitez changées, & du vice des excrétions.

Des actions blessées, comme s'il survient un tremblement, c'est un signe d'une convulsion prochaine, parce que le mouvement commence de devenir involontaire : quand la respiration est entre-coupée & que le pouls est dur, on doit encore craindre la convulsion. Des qualitez changées, comme si le visage paroissoit fort coloré, ou qu'il arrivât un renversement aux paupieres ou aux lévres. Du vice des excrétions, comme si l'urine est suprimée.

D'où se tire le prognostique?

On le peut prendre de la maladie & des accidens de la maladie : celle qui est faite par réplétion est beaucoup moins dangereuse que celle qui est faite par inanition.

Des accidens; Hipocrate dit que la convulsion qui survient aux playes, est pernicieuse : cette proposition n'est pas toujours véritable; car il se pourroit faire que par la piqueure d'un tendon, il surviendroit convulsion qui cesseroit d'abord que l'on auroit donné jour à la

playe, & qui par conséquent ne seroit pas mortelle.

Mais si cette convulsion est causée par une grande perte de sang, ou par la blessure de quelques-unes des parties nécaisseres à la vie, comme le ventricule & les intestins, l'Aphorisme se trouveroit véritable : de plus la convulsion de tout le corps est plus fâcheuse qu'une convulsion particuliere.

Touchant la guérison, il n'y a rien de particulier à dire, si ce n'est qu'elle doit être différente selon la cause : si elle vient de réplétion, il faut y employer les évacuations : si elle procéde d'inanition, il faut user de cordiaux, de restaurans, & de confortatifs.

De la Paralysie.

Comment notre Auteur définit-il la paralysie?

Il la définit une résolution des nerfs qui les relâche, de maniere qu'ils sont incapables de mouvement & de sentiment.

Combien y a-t-il de sortes de paralysies?

Il y en a deux especes; l'universelle, & la particuliere : l'universelle occupe

tout le corps ou une moitié ; l'autre occupe ſeulement une partie.

Les cauſes de la paralyſie ſont internes & externes : ſes ſignes ſont évidens, & ſa curation ne différe en rien preſque de celle de la convulſion.

Du Délire.

Q*U'eſt-ce que le délire ?*

Le délire eſt un terme général qui comprend toutes les dépravations des actions princeſſes, qui ſont l'imagination, la raiſon, & la mémoire : ainſi on peut dire que c'eſt une diſpoſition ſymptômatique des parties princeſſes, qui conſiſte en dépravation.

On peut faire trois ſortes de délires, par raport aux mêmes actions ; en l'un l'imagination eſt dépravée, dans l'autre la raiſon, dans l'autre la mémoire. Souvent le délire eſt accompagné d'une groſſe fiévre, & c'eſt un délire avec phrénesie : il y a un délire ſans fiévre, que l'on peut regarder comme une eſpece de mélancolie ; de plus il y a des délires paſſagers, & d'autres qui perſeverent, & qui ſont très-difficiles à guérir.

Avant que de paſſer aux playes de la poitrine & du ventre, je vais examiner

par demandes & par réponses, les accidens propres des parties blessées.

Qu'arrive-t-il lorsque le cerveau est blessé ?

On vômit de la bile ; la fiévre est grande ; le sang sort quelquefois par les oreilles, par les yeux, & par les narines ; le délire arrive toujours, & le malade perd la parole.

Qu'arrive-t'il lorsque les ventricules du cœur sont blessez ?

Le cœur étant blessé, il en sort beaucoup de sang ; si le ventricule droit est percé, le sang est noir, chaud & bouillant ; au contraire il est vermeil & écumeux, quand c'est la gauche. Dans les blessures d'une partie si importante à la vie, le visage devient horriblement pâle, les extrêmitez se refroidissent ; tout le corps se couvre d'une sueur froide, qui est le dernier effort de la nature mourante ; & le malade périt souvent dans l'instant.

Qu'arrive-t'il lorsque le foye est blessé ?

Le malade vômit & rend beaucoup de sang, avec une douleur piquante, non-seulement de la partie blessée, mais aussi de celle qui l'environne : la fiévre est continuë ; & si la playe est considé-

rable, il eſt évident que la perte du ſang & des eſprits doit être grande, ce qui cauſe la ſincope & enfin la mort.

Qu'arrive-t-il lorſque les membranes du cerveau ſont bleſſées?

Elles ont à peu près les mêmes ſignes que ceux que l'on remarque au cerveau bleſſé, à la différence qu'il n'y a point d'aſſoupiſſement ni létargie.

Comment connoît-on que les poulmons ſont bleſſez?

On le connoît par la difficulté de reſpirer, & par l'air qui ſort de la playe avec bruit: le malade crache le ſang, & celui qui ſort eſt rouge & écumeux.

Qu'arrive-t-il lorſque le diaphragme eſt bleſſé dans ſa partie nerveuſe?

Il arrive d'abord une grande difficulté de reſpirer, ſuivie bien-tôt d'une groſſe fiévre: le bleſſé ſent beaucoup de douleur dans l'épine, dans les épaules, & dans les bras: il arrive des convulſions accompagnées de défaillances, qui ſont bien-tôt après ſuivies du délire, d'une convulſion des lévres que l'on nomme *ris ſardonique*, & de la mort qui arrive bien-tôt après.

Qu'arrive-t-il lorſque l'eſtomach eſt bleſſé dans ſa cavité?

Il arrive que le chyle ſort de la playe, que le malade vômit la bile, qu'il a des ſanglots, & qu'il tombe en ſincope.

Qu'arrive-t-il lorſque les gros inteſtins ſont bleſſez?

Les excrémens ne ſortent point par les lieux accoutumez; mais ils tombent dans le ventre; & ſi ce ſont les grêles, le chyle ſe répand dans la capacité du ventre, & ſort même quelquefois par la playe: la fiévre, la douleur & le vômiſſement bilieux accompagnent toujours ces bleſſures; & quand les playes ſont conſidérables, on en voit ſortir des portions de l'épiploon & des inteſtins.

Qu'arrive-t-il lorſque les reins ſont bleſſez?

L'urine eſt ſanglante, & coule difficilement, & peut quelquefois s'épancher dans le baſſin de l'hypogaſtre; on reſſent de la douleur dans la région des lombes & dans les cuiſſes.

Qu'arrive-t-il quand la veſſie eſt bleſſée?

Le délire ſurvient d'abord, accompagné de vômiſſemens, d'une tenſion dans l'hypogaſtre, & de la perte des forces.

Pourquoi la matrice n'eſt-elle point ſi ſujette à être bleſſée?

C'eſt parce qu'elle eſt plus renfermée que les autres parties du bas-ventre ; mais quand il lui arrive quelque bleſſure, elle eſt ſuivie des mêmes accidens qui ſurviennent aux playes des autres viſceres du bas-ventre.

Qu'arrive-t'il lorſque les muſcles ſont coupez en travers ?

Ils perdent leur action.

Que font les playes des grands vaiſſeaux ?

Elles cauſent des hémorragies ſi conſidérables, qu'on ne peut les arrêter qu'avec peine, & les bleſſez meurent ſouvent auparavant que l'on puiſſe y remédier.

Qu'arrive-t'il lorſque la playe pénétre dans la poitrine ?

L'air ſort au-dehors, & le malade ſent dans ſa bouche la ſaveur des médicamens : le meilleur moyen pour s'aſſurer ſi les playes ſont pénétrantes, c'eſt de les ſonder, en faiſant garder au bleſſé la ſituation où il étoit au tems de ſa bleſſure.

Comment diſtingue-t'on le ſang qui ſort des artéres d'avec celui des veines ?

C'eſt que le ſang des artéres ſort en jailliſſant & par bonds, au lieu que celui

des veines sort avec moins de rapidité.

Comment connoît-on les playes avec fractures ?

On les connoît par la vûë, par le toucher, par la perte du mouvement, & aussi en comparant la partie malade avec la saine.

Les accidens qui arrivent aux playes des tendons & des jointures sont fâcheux ; sçavoir des violentes douleurs, des dépôts énormes, & des convulsions.

Qu'arrive-t-il dans les playes faites par des instrumens empoisonnez, ou par la morsure des chiens enragez, & des autres animaux venimeux ?

Ces playes ont des signes particuliers: elles deviennent séches, & sont livides tout à l'entour ; il arrive des défaillances & des palpitations de cœur ; on sent une grande pesanteur de tête, la vûë se trouble ; il arrive des convulsions & d'autres fâcheux accidens ; la gangréne y survient fort souvent.

Y a-t-il du danger lorsque des animaux qui ne sont point venimeux, & qui sont en colere, viennent à mordre ou à piquer ?

Il y en a beaucoup dans ce tems-là. J'ai vû une playe au pouce faite par la morsure d'un rat, & arrivée assez pla-

ſamment. Un boucher étant deſcendu dans une cave pour tirer un ſeau d'eau d'un puits qui y étoit, & qu'il ne prenoit la peine d'aller querir que pour faire rafraichir une bouteille de vin qu'il vouloit boire avec un de ſes amis ; dans le tems qu'il avance la main par la lucarne du puits pour prendre la corde, voilà qu'il empoigne un gros rat, qui lui fit d'abord quitter priſe, parce qu'il le mordit très-fort au muſcle thenar du pouce ; enfin cette bleſſure qui ne paroiſſoit rien, a été deux mois entiers à guérir, quoique ce fût dans un beau tems ; & ſi c'eût été une coupure au même endroit, elle n'auroit peut-être pas été huit jours à ſe conſolider.

Qu'arrive-t'il lorſque le nerf eſt coupé ou piqué ?

Il ſurvient une peſanteur, une perte de mouvement, des convulſions, des douleurs inſuportables, & une inflammation à la partie ; la fiévre eſt continuë, & il ſe fait quelquefois un tranſport au cerveau.

Les playes des jointures, des tendons, & des ligamens, ont les mêmes ſymptômes que ceux des nerfs.

D'où vient le danger des playes d'arquebuſe ?

Il ne vient que de la grande contuſion qu'elles reçoivent du corps étranger, qui eſt la balle, laquelle par la rapidité étrange de ſon mouvement, froiſſe, rompt & déchire toutes les parties molles en les écachant, ſi cela ſe peut dire ; mais je vous prie de ſouffrir ce terme beaucoup plus propre qu'un autre, pour marquer un grand dérangement dans les parties d'un corps mol. Il ne faut donc point dire que la noirceur qui eſt tout autour d'une playe d'arquebuſade, vient de la grande chaleur de la balle, laquelle en entrant cautériſe les chairs, puiſque l'expérience fait voir qu'une balle de mouſquet ne met pas le feu à un tas de poudre à canon qu'elle renverſe.

Pas-un Auteur que je ſçache, n'exceptant aucun Moderne, n'a réfuté avec de plus fortes raiſons, l'erreur où l'on avoit toujours été que les balles des armes à feu brûloient la playe ; perſonne, dis-je, ne l'a fait en plus grand Philoſophe que Paré. Voici ſes propres termes, tirez de l'endroit qu'on peut lire au premier diſcours qu'il fait ſur les playes d'arquebuſades ; on doit d'autant plus eſtimer ce qu'il va dire, que c'eſt un

Chirurgien de guerre qui avoit passé quarante années à l'armée. „ Il dit que „ Sylvius, sçavant Médecin de la Fa-„ culté de Paris, l'ayant prié de venir „ chez lui, l'interrogea sur la maniere „ de traiter les playes d'arquebuses, & „ les brûlures faites par la poudre à ca-„ non, que le Docteur croyoit être un „ poison. Mais Paré lui prouva que la „ poudre à canon ne peut être veni-„ meuse, puisqu'elle est faite avec du „ soulphre & du salpêtre ausquels on a „ ajoûté du charbon. D'ailleurs on sçait que la poudre à canon étant prise dans du vin blanc, est un reméde contre quelques fiévres intermittentes.

Quant aux balles, elles ne peuvent tant s'échauffer qu'elles puissent brûler; & l'on observe, lorsqu'on les tire contre une pierre ou quelque autre corps solide, qu'on les peut prendre & tenir dans sa main. Si on tire quelques balles dans un sac plein de poudre, le feu n'y prend aucunement; ce qui fait dire à Paré qui en avoit vû l'expérience, que quand le feu se met dans la poudre qui étoit en reserve dans quelque magazin, cela arrive non par le feu de la balle, puisqu'elle n'en a point, mais parce

qu'en frapant contre quelque pierre, elle en fait ſortir des étincelles de feu qui tombent dans la poudre. Mais voici un exemple que Paré aporte touchant une balle de cire. Si l'on charge une arme, & que l'on y mette une balle de cire, elle percera un ais de l'épaiſſeur d'un demi-pouce; ce qu'elle ne peut faire par un excès de chaleur, car elle ſe fondroit, mais par la ſeule viteſſe du mouvement que lui donne la poudre.

Que peut-on dire de plus convaincant pour montrer que les balles ne peuvent être échauffées de maniere qu'elles cautériſent & qu'elles brûlent. Pour répondre encore à la noirceur qui ſe trouve ordinairement à l'orifice des playes & des parties voiſines, Paré attribuë cet accident, non à quelque feu qui accompagne la balle, mais à la grande contuſion qu'elle fait; & auſſi parce qu'elle ne peut entrer dans le corps qu'avec une force & une violence incroyable, à cauſe de ſa figure ronde & de la ſolidité de ſa matiere.

C'eſt ce que ſentent bien, ajoute ce grand homme, ceux qui reçoivent une mouſquetade; il leur ſemble qu'une poutre ou quelque autre fardeau ſembla-



ble leur eſt tombé ſur la partie bleſſée, où ils ſentent une douleur peſante avec un engourdiſſement.

Quant à l'eſcarre qui y paroît, & qui s'en ſépare, ce ſont certaines portions de membranes & de chairs contuſes qui ont été bleſſées & violemment meurtries par la balle, & qui ſe ſont corrompuës & ſéparées des parties ſaines, comme on voit arriver à toutes les parties qui ſont fort contuſes.

Paré pourſuit fort au long, pour faire voir que les playes des armes à feu n'ont d'autres accidens qu'une grande contuſion qui deſunit la continuité des parties, ce qui met enſuite le trouble & le deſordre dans la maſſe des humeurs. A preſent je laiſſe à juger ſi j'ai fait une hyperbole, en donnant à cet illuſtre Ancien la préférence ſur les Modernes. Le ſecond diſcours de Paré ſur les playes d'aquerbuſe, adreſſé à Charles IX. eſt un des plus excellens de ſon Livre; & quand on l'a lû, on s'aperçoit que Paré n'étoit pas un ſimple Chirurgien, mais un homme conſommé dans ſa Profeſſion, qui par-deſſus cela étoit encore un grand Médecin & un grand Philoſophe tout enſemble.

Nous étant assez expliquez sur quelques accidens qui accompagnent les playes, il faut parler de la gangréne qui est le plus fâcheux de tous.

De la Gangréne.

QU'est-ce que la gangréne ?

C'est une disposition prochaine à la mortification des parties molles.

Quels sont les signes de la gangréne ?

C'est lorsqu'après une inflammation, la partie devient de couleur de pourpre, que la couleur diminuë ; qu'il s'éleve des vessies livides pleines d'une sérosité jaune ou sanguinolente, & que l'épiderme se sépare de la peau.

Combien y a-t-il de causes de la gangréne ?

Il y en a de deux sortes, sçavoir de générales & de particulieres.

Les générales sont tout ce qui empêche le sang & les esprits de coulcur à la partie : les particulieres sont comme le froid, l'aplication des rémedes, trop rafraîcissans, les brûlures, les fractures, les luxations, les contusions, les morsures venimeuses, les ligatures trop serrées, & les hémorragies considérables.

N'y a-t-il point d'autres causes encore?

Il y a la cause antécedente, qui est l'abondance des humeurs qui péchent en quantité & en qualité, ce qui fait que le sang qui se porte aux parties n'a plus d'esprits.

Quelle est cette gangréne qui arrive tout à coup sans que l'inflammation ait précedé, comme il arrive dans l'antrax?

C'est une mortification qui survient quelquefois en moins de vingt-quatre heures, & dont la cause est si peu connuë que les Anciens l'appellent occulte.

Comment guérit-on la gangréne causée par le froid?

On la guérit en échauffant la partie peu à peu, & en la bassinant fréquemment avec des liqueurs subtiles, & pénétrantes, capables d'échauffer la partie & d'y rappeller les esprits.

Les scarifications sont-elles d'un grand secours dans la gangréne?

Oui; mais il faut éviter les vaisseaux, observant d'engager les angles des supérieures dans l'intervale des inférieures.

Les scarifications sont de trois sortes; superficielles, qu'on nomme mouchetures; plus profondes, appellées inci-

sions : & très-profondes, qui sont nommées taillades : on les met successivement en usage, à mesure que la mortification fait un plus grand progrès, afin de donner lieu aux remédes d'agir plus intimement.

De quels remedes se sert-on ?

De ceux qui résistent à la pourriture: il y en a de plusieurs sortes, comme nous l'avons fait voir dans la cure du phlegmon ; c'est où l'on peut avoir recours.

Quelle difference y a-t-il entre la gangréne & le sphacele ?

C'est que le sphacele est une entiere corruption des parties, & que la gangréne n'est qu'une disposition prochaine à la mortificationr

Comment connoît-on le sphacele ?

On le connoît à sa couleur livide, à la froideur de la partie, à la mollesse, à l'odeur insuportable qui en exhale, & à la perte de son mouvement.

On peut voir sur ces matieres un Livre bien reçu, intitulé *le Chirurgien d'Hôpital* : il renferme une pratique qu'on peut suivre ; elle est accompagnée d'un grand nombre d'observations très-sures & très-utiles à toutes sortes de personnes, mais principalement aux Chirurgiens d'armées.

De l'Amputation.

SI tous les remédes ont été inutiles à la gangréne, il en faut venir à l'amputation du membre, & séparer le mort du vif. Mais avant que de faire une opération de cette importance, il y a deux choses à examiner qui regardent le malade : premierement si ses forces sont suffisantes pour souffrir l'opération : en second lieu si le sphacele ou la mortification est totale à la partie ; car on ne coupe jamais une partie que lorsqu'il n'y a plus d'espérance de la sauver. Si c'est la jambe, par exemple, l'amputation ne se fait point avec sûreté au-dessous du genouil à cause du grand nombre de vaisseaux; il ne la faut point faire aussi aux articles, que dans une pressante nécessité, si ce n'est aux doigts.

Il faut remarquer qu'on doit toûjours couper de la jambe le plus qu'on peut, pour mieux porter une jambe de bois ; & du bras le moins qu'on peut, pour avoir la facilité de s'en servir, & qu'on coupe dans le vif, & non pas dans le mort, comme faisoient les Anciens : c'est pourquoi si c'est la jambe, il la faut couper à quatre doigts du genouil.

Quelle est la maniere de faire l'opération?

On met le malade dans une situation convenable ; on lui fait prendre du vin pour lui donner des forces, & on le fait tenir par un homme fort : ensuite on fait la ligature, qu'on a soin de bien serrer pour arrêter le cours du sang & en empêcher le sentiment : il faut la tenir serrée avec le tourniquet, afin de la pouvoir lâcher & resserrer selon le besoin ; puis on coupe les chairs jusquà l'os avec un couteau courbe ; on ratisse le périoste, & on coupe la chair qui est entre les deux os ; après quoi il n'y a plus qu'à scier les os le plus près des chairs qu'on pourra, en commençant par le péroné, & finissant par le tibia : ensuite on lâche un peu la ligature, pour laisser couler un peu de sang, qu'on arrête avec un bouton de vitriol envelopé dans du coton ; ou bien on fait la ligature au vaisseau, laquelle est bien plus sûre ; & le sang étant arrêté, on défait la ligature qui tenoit les vaisseaux sujets ; on abaisse la peau, & on met sur la playe des poudres astringentes.

L'apareil ne se leve que le deuxiéme ou troisiéme jour ; on mondifie la playe, on l'incarne, & on la cicatrise. Il y a

quelques

quelques circonstances dans cette opération, dont je ne parle point, parce qu'on les pourra voir dans le Traité des Opérations de Chirurgie, ou dans celui des Bandages de M. Verduc le pere.

Des Playes de la Poitrine.

LEs playes de la poitrine, tant de la région antérieure que des autres parties, sont de deux sortes ; les unes sont pénétrantes, & les autres ne le sont pas.

De celles qui pénétrent, les unes sont simples, c'est-à-dire simplement pénétrentes, sans que les parties soient blessées, & sans épanchement; les autres sont accmpagnées de la blessure des parties internes, avec épanchement de sang : quelquefois il n'y a rien d'épanché dans la poitrine, quoiqu'il y ait quelque partie blessée.

Quels sont les signes des playes de la poitrine?

Ils sont de deux sortes, diagnostiques, & prognostiques.

Les diagnostiques sont différens selon les espéces : on connoît que la playe pénétre, par la sonde, par la sortie de l'air, par le siflement que fait la playe,

& par l'emphiseme qui est à l'entour : on connoît qu'il y a du sang épanché vers les fausses côtes, par la difficulté de respirer, par la toux, la fiévre, la mauvaise haleine, & la noirceur des dents.

On connoît de quel côté est l'épanchement, parce que le blessé ne peut se tenir couché que de ce côté-là ; dès qu'il se couche sur l'autre, il sent un tiraillement au milieu de la poitrine, qui répond sur le milieu du sternum & entre les deux épaules : le malade est fort inquiet, & ne peut respirer dans cette situation ; c'est pourquoi il la change, & se met toujours sur l'autre côté pour avoir du soulagement.

On tire le prognostique de trois choses ordinaires ; sçavoir de la maladie, de la partie, & des accidens.

De la maladie ; les playes pénétrantes sont plus dangereuses que celles qui ne pénétrent pas : de la partie blessée ; les playes de la poitrine qui arrivent à la partie postérieure, sont dangereuses à cause du voisinage de l'épine : des accidens : elles sont plus ou moins dangereuses, à raison de leur violence. Si ces playes sont accompagnées de dou-

leur, d'inflammation & de fiévre, elles ſont dangereuſes.

Les playes du diaphragme ſont très-dangereuſes, ſur tout celles qui intereſſent ſon centre nerveux, & celles qui donnent atteinte au péricarde, au cœur, & aux principaux troncs des veines & des artéres, font périr les bleſſez en trés-peu de tems, & ſouvent à l'inſtant même.

La guériſon des playes penétrantes eſt différente ſelon les eſpéces, par exemple, ſi elles ne pénétrent pas dans la poitrine, on les traite comme des playes ſimples; ſi elles pénétrent ſans bleſſer les parties du dedans, ni ſans aucun épanchement du ſang, il faut regarder cela comme une playe ſimple, c'eſt-à-dire travailler à ſa réunion.

S'il y a du ſang épanché, il faut ſonger à ſon évacuation ; & pour en venir à bout, il faut faire attention à la ſituation de la playe. Si par exemple, elle eſt tout au haut de la poitrine, & que le ſang répandu ne puiſſe ſortir, comme il arrive toûjours lorſque la playe eſt ſi haute, il faut la laiſſer fermer, & faire une contre-ouverture dans un lieu commode pour la ſortie des matieres, qui eſt

entre la deuxiéme & la troisiéme des fausses côtes, comptant de bas en haut, à quatre travers de doigts de l'épine, & à la même distance de l'angle inférieur de l'omoplate, le bras du malade étant mis dans un angle droit. Si au contraire la playe est tellement située, que le sang puisse sortir aisément, il la faut entretenir avec une tente, & donner au blessé une situation qui favorise l'issuë de l'épanchement.

Des Playes du ventre inferieur.

LEs playes du ventre inférieur sont de deux sortes ; les unes sont superficielles, & les auttes profondes. Les profondes sont de deux sortes ; les unes pénétrent dans la capacité, & les autres ne pénétrent pas : de celles qui pénétrent, il y en a où les parties sortent dehors, comme les intestins, & l'épiploon ; & quelquefois tous deux ensemple : les autres sont si petites, ou ont une telle situation, que les parties ne peuvent sortir ; mais elles ne laissent pas quelquefois d'être dangereuses, à cause de la blessure des parties internes. Quelques-unes sont avec du sang épanché, & d'autres sont sans aucun épanchement.

Quels sont les signes des playes du ventre?

Ils sont diagnostiques & prognostiques : les diagnostiques sont différens selon les especes : on connoît que la playe pénétre, par la sonde, par la presence des accidens, & par la sortie de trois sortes de substances, sçavoir solide, humide, & spiritueuse ; solide, comme quand l'intestin sort, ou l'épiploon, ou tous les deux ensemble ; humide, comme le chyle & les excrémens ; spiritueuse, comme les vents qui s'échapent des intestins.

On connoît que le parties internes sont blessées par les cinq signes tirez de Galien, dont les principaux sont la situation & les excrétions.

Le prognostique se prend de la maladie, de la partie, & des accidens : de la maladie, toutes les playes du ventre inférieur qui pénétrent dans la capacité, sont dangereuses, encore d'avantage lorsque les parties sont blessées.

De la partie, celles qui arrivent à la région antérieure & moyenne, & à la région postérieure & moyenne, sont plus dangereuses que celles qui arrivent aux régions latérales ; le prognostique

qui se tire des accidens, est facile à faire.

La guérison en est différente selon les espéces : si la playe ne pénétre pas, elle ne différe pas de la guérison des autres : si elle pénétre simplement sans que les parties soient blessées, ou qu'elles sortent au dehors : elle doit être promptement réunie. Si les parties internes sont blessées, la guérison doit être différente selon la diversité des parties.

Si par exemple, l'intestin est blessé, il faut ordonner au blessé un exact régime de vivre ; il faut qu'il ne mange presque point : il ne faut pas oublier tous les autres secours qu'on peut tirer des remédes généraux.

Si la playe est accompagnée de quelque accident, comme de la sortie des parties, Guy de Chauliac propose quatre intentions.

La premiere, de faire rentrer la partie qui est sortie : la seconde, de coudre la playe : la troisiéme d'apliquer les médicamens convenables : enfin la quatriéme, de mettre ses soins à empêcher qu'aucune partie, principalement les intestins, ne souffrent point de douleur, & qu'il n'y arrive point de tumeur.

La premiere intention s'accomplit en obſervant certaines circonſtances. Si la playe eſt aſſez grande pour permettre la ſortie des parties, après avoir mis le malade dans une bonne ſituation, on repouſſe doucement avec le doigt ce qui eſt ſorti, en obſervant de ne pas quitter le doigt qui tient la partie ſujette, qu'en même-tems on en mette un autre à ſa place. Il faut toujours obſerver de faire entrer le premier ce qui eſt ſorti le dernier : mais ſi la playe eſt étroite, & que les inteſtins ſortis ſoient extrêmement remplis de vents, il faut obſerver de deux choſes l'une, ou diſſiper les vents par les médicamens, ou bien dilater la playe. On diſſipe les vents par des fomentations convenables : ſi ces moyens ſont inutiles, on en vient à la dilatation de la playe, & l'on ne ſe ſert plus de la ponction faite aux inteſtins ſortis, que les Anciens ont propoſée, parce qu'on a connu par expérience, que c'étoit remédier à un mal par un plus grand mal.

A quoi le Chirurgien doit-il avoir égard en faiſant la dilatation de la playe?

Il doit prendre garde à trois choſes ; ſçavoir à l'endroit où il doit faire la dilatation, à l'étenduë qu'il doit donner à

la dilatation, & aux instrumens dont il doit se servir pour la faire. La dilatation faite, on remet les parties comme nous l'avons marqué : si l'épiploon est sorti, & qu'il soit altéré, on y fait la ligature pour emporter ce qui est au-dessous & ce qui est corrompu. Toutes les parties étant réduites, il faut porter à la seconde intention, qui est de coudre la playe si elle est grande.

En quoi la suture du ventre est-elle différentes des autres ?

En plusieurs choses; premiérement, on doit commencer par la partie inférieure & supérieure de la playe; secondement, on doit se servir d'aiguilles courbes, tranchantes, non pas droites; troisiémement, on ne se sert point de canules, mais des doigts : quatriémement, on se sert d'un cordonnet plat : cinquiémement, que les point commencent du dedans au dehors, & non du dehors au dedans : sixiémement, on prend plus de substance qu'aux autres parties : septiémement, on observe de prendre le péritoine & les muscles : huitiémement, avant que de serrer les points, on met une tente à la partie basse.

La troisiéme intention eſt d'apliquer les médicamens convenables à la réunion.

La quatriéme intention eſt de conſerver le tempérament des parties, & d'empêcher par les remédes tant généraux que particuliers, la tumeur, la douleur & l'inflammation.

Des Playes d'Arquebuſades.

Comment definit-on la playe d'Arquebuſade ?

C'eſt une ſolution de continuité, très-ſouvent de figure ronde, de couleur livide, accompagnée de contuſion, de dilacération, & quelquefois de fractures, cauſées par les armes à feu.

La playe d'arquebuſade eſt des plus compliquées, comme il paroît par la grande altération de la chair, par le déchirement des vaiſſeaux, la fracture des os, la perte de ſubſtance, les corps étrangers, & d'autres accidens.

Quelles ſont les eſpéces & différences des playes d'arquebuſades ?

Elles ne différent pas de ce que nous avons dit dans le général; on les prend de la nature de la partie, de l'eſſence de la ſolution, & des accidens qui ſuivent

le plus ordinairement les playes d'arquebuſades.

De la nature de la pertie ; elles arrivent à la tête, à la poitrine, au bas ventre, aux extrêmitez ; & ſuivant la nature de ces parties, elles ſont ſuivies d'accidens plus ou moins fâcheux.

De l'eſſence de la ſolution, on peut dire par comparaiſon qu'il y a des playes d'arquebuſades plus ſimples, & d'autres qui ſont compliquées.

Des propres différences de la ſolution, on peut tirer encore les différences des playes d'arquebuſades, de la grandeur, de la figure, & du nombre.

Quels ſont les ſignes des playes d'arquebuſades ?

Ils ſont diagnoſtiques & prognoſtiques ; les ſignes diagnoſtiques ſont tirez de la qualité de la playe, de ſa forme, des ſymptômes, & des excrétions.

De la qualité, c'eſt que la playe paroît toujours livide & contuſe.

De la forme, c'eſt qu'elle garde la figure de l'inſtrument qu'il l'a faite ; c'eſt pourquoi ordinairement elle eſt ronde ; quand il y a entrée & ſortie, l'entrée eſt plus étroite, & la ſortie plus large.

Des accidens, le malade reſſent une

grande pesanteur à la partie, quelque tems après il y survient une enflure si considerable, que si l'inflammation s'y met, la gangréne est à craindre.

Des excrétions, ordinairement il ne sort point de sang de ces playes, à moins qu'il n'y ait quelque vaisseau d'ouvert qui soit considérable; parce que la balle, par l'impétuosité de son mouvement, comprime si fort les petits vaisseaux des parties, que le sang n'en peut d'abord sortir; & ce grand froissement qui arrive aux parties molles, produit un escarre, lequel venant à se séparer, donne lieu à l'émorragie.

Le prognostique se prend de la maladie, de la partie, & des accidens.

De la maladie, toute playe d'arquebusade est toujours de conséquence par raport aux diverses complications qui s'y rencontrent; mais beaucoup plus celles qui sont avec fraction des os, où il y a des corps étrangers, & des vaisseaux ouverts. Il est facile de faire son prognostique, par raport à la partie & aux accidens.

Pour ce qui est de la guérison, nous avons des indications qui conviennent aux playes d'arquebusades, nous en

avons d'autres qui n'y conviennent pas. Celles qui conviennent, sont de tirer les corps étrangers, de conserver la substance de la partie, & de corriger les accidens.

De la Playe dans la chair.

LA définition de la playe que nous avons donnée au commencement de ce Traité, fait assez connoître ce que c'est qu'une playe dans la chair ; & quoique les différences générales conviennent à celle-ci, nous ne laisserons pas de dire, selon l'esprit de Guy de Chauliac, que la playe dans les chairs est de deux sortes ; sçavoir l'une simple, & l'autre composée ou compliquée.

La simple peut tirer ces différences de la grandeur de la division, qui comprennent les trois dimensions de longueur, de largeur, & de profondeur : mais ce qui la fait différer de la compliquée, c'est qu'elle est sans perte de substance.

De la playe avec perte de chair.

DAns cette maladie il y a deux indiſpoſitions contre nature, la perte de ſubſtance charneuſe, & la ſolution de continuité ; par conſéquent on doit avoir deux indications curatives ; ſçavoir la réplétion & l'union. La réplc tion, c'eſt-à-dire, la réparation & la régénération de la ſubſtance perduë, il eſt clair que l'on doit commencer par remplir la cavité, parce que la reünion ne ſe peut faire que l'on n'ait auparavant accompli la premiere indication, ſans laquelle on s'efforceroit inutilement à procurer la reünion.

A combien d'intention doit-on avoir égard pour remplir la cavité ?

A quatre intentions particulieres : la premiere, eſt tirée de l'eſſence de la playe ſeconde, de la nature du corps & de la partie : la troiſiéme, des annexez ou choſes conjointes : la quatriéme, de la contrarieté des indications.

Touchant la premiere intention qui eſt tirée de l'eſſence de la playe, elle nous enſeigne de procurer autant que l'on pourra la régénération de la chair ; mais cette régénération n'eſt pas l'ou-

vrage du Chirurgien ; ce qu'il peut faire, c'eſt d'aider la nature, en empêchant tous les obſtacles qui peuvent s'opoſer à la rëünion : ainſi les cauſes de la régénération des chairs ſont de deux ſortes, matérielles & efficientes.

La matérielle eſt le bon ſang, qui doit être convenable tant en qualité qu'en qu antité.

L'efficiente eſt double, principale & adjuvante : la principale, c'eſt la nature, c'eſt-à-dire, la bonne température de la partie : l'adjuvante, c'eſt le médicament, qui doit faciliter la nature dans ſon ouvrage, en ôtant les empêchemens qui s'opoſent à la régénération des chairs.

Ces empêchemens dépendent des humiditez ſuperfluës qui s'amaſſent dans la partie bleſſée : ces humiditez ſont de deux ſortes ; les unes ſubtiles, connuës ſous le nom de virulence; les autres plus groſſieres, connuës ſous le nom de ſorditie. Les humiditez ſubtiles demandent d'être deſſéchées, & les groſſieres détergées. Que doit donc faire le Chirurgien, c'eſt de conſumer les humiditez ſuperfluës, afin que la playe n'en étant plus abreuvée, il ſe puiſſe rengen-

drer une bonne chair ; & cette premiere indication est tirée de l'essence de la playe, & s'accomplit non-seulement par les topiques, mais encore par la diette, la pharmacie, & les saignées révulsives.

La seconde indication est tirée de la nature du corps & de la partie ; c'est-à-dire, que pour procurer la régénération de la chair, il faut que le médicament soit proportionné au tempérament : car c'est un axiome en fait de guérison, que le semblable guérit son semblable, & que le contraire guérit son contraire ; par conséquent les parties naturellement chaudes s'accommodent des remédes plus chauds, & les parties naturellement froides, des remédes moins chauds.

La troisiéme indication se tire des causes conjointes ; elle nous aprend à remédier, aux indispositions qui se rencontrent avec la playe : il faut se servir de médicamens qui desséchent les humiditez, & qui en même-tems rafraîchissent ; & même l'on peut dire que le premier soin doit tendre à détruire l'inflammation, parce qu'autrement les autres remédes ne réüssissent pas.

La quatriéme indication eſt tirée de la contrarieté des choſes indicatives. Par exemple, ſi la compléxion du malade eſt plus humide qu'elle ne doit être, ou que la playe abonde en humiditez, que cette playe ſoit arrivée dans un tems fort chaud & for ſec, il faut que le médicament ſoit deſſicatif juſqu'à deuxiéme & troiſiéme degré, parce qu'étant ainſi fort deſſicatif, il s'accommode au tempérament de tout le corps qui eſt trop humide, & à la playe qui l'eſt auſſi trop. Il convient encore par ſa qualité, avec la chaleur & ſéchereſſe du tems. Si au contraire le corps eſt trop ſec, la playe ſéche, & les annexez humides, le médicament doit être moins deſſicatif, parce que la maladie n'eſt pas ſi éloignée de la diſpoſition naturelle de la partie.

De la Playe avec perte de la peau.

SOus celle-là on comprend non-ſeulement toutes les playes où la peau a été emportée, mais encore toutes celles où les lévres ont été détruites : il eſt certain que les bords de la playe ne ſe réüniſſent point ici ; ils ne le peuvent pas faire, parce qu'il y a une chair mol-

le entre-deux. Ainſi puiſque la régénération de la peau eſt impoſſible, il faut ſe ſervir de quelque choſe qui deſſéche la chair, & qui la rende dure & calleuſe dans tout l'eſpace compris entre les lévres de la playe : cette chair deſſéchée & renduë calleuſe, eſt ce que l'on apelle cicatrice.

Pour connoître la nature des médicamens qui cicatriſent, il eſt bon de ſçavoir qu'il y a pluſieurs degrez de reméde deſſicatifs cicatriſans, que l'on employe pour la guériſon des playes : les premiers ſont les ſimples deſſicatifs qui conviennent aux playes ſimples : les ſeconds comprennent ceux qui déchesſent juſques au troiſiéme degré, que l'on ordonne dans les playes caves pour tarir, deſſécher & déterger les humiditez ſuperfluës qui en empêchent la guériſon : le troiſiéme degré des deſſicatifs comprend non-ſeulement ceux qui deſſéchent les humiditez ſuperfluës, mais encore les naturelles, rendant la ſuperficie de la chair calleuſe; & ceux-là s'apellent épulotiques ou cicatriſans.

Combien fait-on de médicamens épulotiques ?

De deux ſortes ; les uns cicatriſent

par eux-mêmes ; les autres par accident, en consumant le superflu , comme la pierre infernale , l'alun brûlé, le vitriol.

D'où tire-t'on les espéces & différences des cicatrices ?

On les tire de la grandeur , de la figure, & de la couleur : de la grandeur, il y en a de superficielles , de profondes, de larges , & d'étroites : de la figure , il y en a d'élevées , d'enfoncées , d'égales, & d'inégales : de la couleur , il y en a de blanches , de brunes , & de noirâtres ; & nous dirons par occasion qu'elles sont rouges à la conjonctive , & blanches à la cornée.

Enfin , nous ajoûterons qu'il y a des cicatrices qui confirment la guérison , & qu'il y en a d'autres qui peuvent passer pour maladie , & qui empêchent la fonction des parties , comme aux jointures , quand on ne prend pas le soin en pensant la playe , de donner une bonne figure à la partie.

De la Plaïe avec chair superfluë.

CEt article apartient plûtôt aux ulcéres qu'aux playes , & la guérison de l'hypersacose ne se peut faire qu'en l'emportant , ou en la desséchant par des médicamens convenables.

De la Contusion.

COmment Guy de Chauliac définit-il la contusion ?

Une séparation & un déchirement qui se fait fort avant dans la chair musculeuse par quelque violence, comme par quelque chose qui casse & qui meurtrit.

Quels en sont les accidens ?

La douleur, l'échymose, & quelquefois un abscès.

La définition que nous venons de donner, convient à la contusion sans playe externe : il s'y trouve plusieurs autres solutions de continuité, qui se rencontrent en même-tems en plusieurs endroits de la partie contuse.

Il y a échymose, c'est-à-dire, épanchement de sang sous la peau, par la rupture de plusieurs petits vaisseaux capillaires, & quelquefois des plus considérables ; & c'est à cause du sang épanché que la peau paroît noire & livide.

Quelle différence y a-t'il entre la contusion & l'échymose ?

C'est qu'il n'y a point de contusion sans échymose, mais il peut y avoir une échymose sans contusion : la raison est que l'échymose peut avoir une cause

interne aussi-bien qu'une cause externe.

Cette contusion faite dans la chair a différens degrez, suivant lesquels on lui donne différens noms : quand elle est médiocre, elle retient le nom de contusion : quand elle est grande & énorme, ensorte que quantité de fibres musculeuses sont brisées & écrasées, on l'apelle attrition.

Le prognostique que l'on peut tirer, est que la contusion médiocre est fort guérissable, & que le plus souvent elle se termine par résolution : l attrition est souvent suivie de pourriture & de gangréne.

Combien la guérison médiocre a-t'elle d'intentions ?

Elle en a trois : la premiere, c'est que la matiere qui pourroit faire quelque engagement dans la playe contuse, soit diminuée par le moyen de la saignée, que l'on ne doit jamais oublier, quand même le corps seroit dans une parfaite santé : la seconde, est d'apaiser la douleur, & de défendre la partie par le moyen des astringens familiers & convenables : la troisiéme intention, c'est de résoudre le sang coagulé ; & si cela ne se peut par les médicamens, de le

vuider sensiblement, c'est-à-dire, par des scarifications & des incisions.

Jusques ici nous n'avons point parlé de la playe contuse, que l'on doit traiter d'une autre maniere; mais Guy de Chauliac s'en explique, quand il ordonne dans son Traité des Ulcéres, d'exciter au plûtôt la supuration dans les playes contuses. Les avantages qui en reviennent sont considérables, & l'on en remarque trois principaux : le premier, est que la playe par ce moyen est moins sujette à l'inflammation : le second, que par la supuration de la playe on obtient facilement la mondification, par laquelle il se fait une prompte & facile régénération d'une chair loüable: le troisiéme avantage, c'est qu'après la supuration & la mondification, la guérison est plus prompte, parce que la maladie est réduite sous la forme d'un ulcére simple qui ne demande qu'à être desséchée. Il faut pourtant prendre garde qu'en voulant procurer la supuration à la playe contuse, d'exciter la pourriture; c'est pourquoi avec les supuratifs on doit toûjours mêler des médicamens qui résistent à la pourriture, & qui soient propres à remettre les humeurs

& les eſprits dans leur premier mouvement naturel.

On ſupoſe que les remédes généraux ne ſoient point oubliez, parce que ſans eux les particuliers ſeroient inutiles. Sous la playe contuſe on comprend la morſure, que l'on peut définir une ſolution de continuité dans la chair, faite par les dents de quelque animal : il y a deux ſortes de morſures, une qui eſt venimeuſe, & une autre qui ne l'eſt pas.

Les morſures qui ne ſont pas venimeuſes, ſont comme celles des animaux que l'on ne ſoupçonne pas d'avoir aucune malignité : les venimeuſes ſont celles d'un chien enragé, d'une vipére, d'un crapaut.

Les morſures venimeuſes & celles qui ne le ſont pas conviennent en certaines choſes, & différent en d'autres : elles conviennent en ce qu'elles ne doivent être ni deſſéchées, ni repouſſées, ainſi que le dit Guy de Chauliac : elles différent en ce que celles qui ne ſont point venimeuſes demandent ſeulement des attractifs familiers ; & les venimeuſes demandent outre cela que l'on ait ſoin de tout le corps, tant par les remédes internes que par les externes.

Des Playes des veines & des artéres.

ON définit les playes des veines & des artéres, une ſolution de continuité des vaiſſeaux ſanguins, avec iſſuë du ſang.

Qu'eſt-ce que le flux de ſang?

C'eſt la ſortie du ſang hors de ſon vaiſſeau qui eſt ſon lieu naturel.

En combien de manieres le ſang ſort-il des vaiſſeaux?

En trois manieres, ſçavoir naturellement, artificiellement, & par accident. Naturellement, par anaſtomoſe, & par diapedéſe: par anaſtomoſe, c'eſt-à-dire, quand les vaiſſeaux ſont ouverts en leurs extrémitez, comme en l'évacuation des menſtruës & dans le flux des hémorroïdes: par diapedéſe, quand quelque partie du ſang paſſe au travers des tuniques des vaiſſeaux en maniere de ſueur; ce qui arrive lorſque les pores de ces tuniques ſont trop dilatez.

Artificiellement, quand le ſang ſort des vaiſſeaux par des opérations de Chirurgie pratiquées pour les maladies, en faiſant les différentes ſaignées qui ont été, ſont, & ſeront toûjours d'un grand ſecours.

Par accident, le ſang ſort des vaiſſeaux en pluſieurs manieres; ſçavoir par inciſion, contuſion, ponction, & éroſion, à l'occaſion des différentes bleſſures auſquelles notre corps eſt expoſé.

D'où Guy de Chauliac tire-t'il les eſpéces & différences du flux de ſang?

De pluſieurs choſes; car quelquefois le ſang ſort de la veine, quelquefois de l'artére; quelquefois ce n'eſt que d'une artére, & quelquefois de pluſieurs; tantôt il s'écoule des groſſes, & tantôt des petites: quelquefois l'hémorragie eſt accompagnée d'une playe où il y a perte de ſubſtance, & quelquefois elle eſt ſans cela: quelquefois le flux de ſang eſt avec éroſion, quelquefois ſans éroſion: quelquefois ſa cauſe eſt aparente, & quelquefois elle ne l'eſt pas.

Quelles ſont les cauſes du flux de ſang?

Elles ſont internes & externes: les internes ſont au nombre de deux; les unes dépendent du ſang même, & les autres du vaiſſeau.

Quelles ſont les cauſes externes?

Il y en a de trois ſortes, dont les unes ſont inciſion, les autres contuſion, & les autres éroſion.

Comment diſtingue-t-on le flux de ſang qui

qui est causé par l'ouverture de la veine, de celui qui est causé par l'ouverture de l'artére ?

Par deux moyens, sçavoir par la couleur & par la maniere dont il sort : par la couleur, le sang qui sort de la veine est d'une couleur noirâtre, & celui qui sort de l'artére est d'une belle couleur rouge.

Par la maniere dont il sort, celui de la veine sort également & posément ; celui qui sort de l'artére sort en sautant avec impétuosité, inégalité, & pulsation.

Le prognostique se prend de la maladie, de la partie, & des accidens.

De la maladie, il n'y a point d'hémorragie qui ne soit très-dangereuse, parce que le sang est le tresor de la vie.

De la partie, il y a plus de danger lorsque le sang sort de l'artére que de la veine; celui qui sort des grands vaisseaux est plus fâcheux que celui qui sort des médiocres.

Des accidens, la convulsion, le hoquet & le délire sont de très-funestes symptômes dans une hémorragie.

Combien y a-t'il d'intentions dans la guérison du flux de sang ?

La guérison du flux de sang a deux

intentions; il faut arrêter le sang, & il faut réünir le vaisseau.

Combien Guy de Chauliac propose-t'il de remédes pour arrêter le flux de sang?

De trois sortes; sçavoir ceux que l'on appelle réfrenans, ceux qui font révulsion, & ceux qui s'apliquent sur le lieu, qu'il nomme locaux.

Des remédes révulsifs, il y en a qui se font sans évacuations sensible comme quand on aplique les ventouses séches, que l'on fait des frictions & des ligatures; les autres se font par évacuation sensible, comme quand on saigne de la partie oposée.

Les remédes réfrenans sont de trois sortes; les uns se prennent intérieurement, comme les alimens & les médicamens qui tempérent le sang, qui retardent son mouvement rapide, & qui lui donnent plus de corps & de consistence, comme les lentilles, le ris, les jujubes; mais particulierement les coins, qui ont une stipticité très-propre à rendre au sang le degré de consistence qu'il a perdu.

Les autres s'apliquent extérieurement, comme les sucs des plantes rafraîchissantes, & l'eau froide qu'il ne faut pas

apliquer ſur l'endroit d'où coule le ſang, mais aux environs de la partie. Guy de Chauliac apelle ces médicamens de ſtupéfactifs, ſans doute parce qu'ils diminuent beaucoup le mouvement du ſang, & l'arrêtent après tout-à-fait.

Le troiſiéme reméde réfrenant eſt, ſelon le ſentiment du même Auteur, la ſyncope paſſagére que les Grecs ont nommée lipothimie ; car une ſyncope qui ſeroit de durée, feroit périr le malade.

Les médicamens locaux pour arrêter le flux de ſang, ſont au nombre de cinq: le premier eſt la ſuture qui ſe pratiquoit autrefois aux playes ſans perte de ſubſtance ; mais par un abus qui choque la raiſon, en ce qu'une ſuture qui ſeroit aſſez ſerrée pour empêcher l'iſſuë du ſang au-dehors, n'empêcheroit pas qu'il ne s'épanchât ſous les tégumens & dans les intervales des muſcles, ce qui cauſeroit de grands abſcès dans la ſuite: le ſecond conſiſte dans l'aplication des méches par petits tampons, & des bourdonnets, ce qui eſt toujours d'un bon uſage quand il y a une ſuffiſante ouverture, & que le vaiſſeau n'eſt pas conſidérable, ni ſitué dans un endroit deſ-

titué d'apui; les anciens s'en servoient aux playes ou il y avoit perte de substance : le troisiéme, c'est de couper tout-à-fait le vaisseau, ce que les Anciēs pratiquoient autrefois aux playes : le quatriéme est la ligature ; c'est le moyen le meilleur & le plus sûr quand elle est bien faite ; le cinquiéme est la brûlure ; les Anciens s'en servoient dans le flux de sang causé d'érosion ; c'est un assez bon moyen, mais que l'on pratique peu, à cause des violentes douleurs que cause un tel reméde.

Guy de Chauliac propose plusieurs moyens pour arrêter le flux de sang : le premier de mettre d'abord le doigt sur l'ouverture du vaisseau, & l'y tenir quelque-tems : le second est d'apliquer les étoupades mêlées de quantité de poudres astringentes qui conviennent au mal, avec plusieurs compresses par-dessus, trempées dans un blanc d'œuf : le troisiéme est de faire un bandage convenable qui doit commencer sur la playe, y faisant plusieurs tours un peu plus serrez qu'aux autres endroits ; ensuite on remonte vers la partie supérieure par des circonvolutions un peu moins serrées : le quatriéme moyen enseigne la bonne

ſituation de la partie : le cinquiéme, de ne lever l'apareil qu'au bout de quelques jours ; quand on ôtera la compreſſe, que ce ſoit ſans violence, & qu'on laiſſe les derniers tampons : le ſixiéme eſt de placer le malade dans un lieu obſcur, & de lui donner toujours beaucoup de confiance.

La ſeconde intention pour la guériſon des playes des veines & des artéres, eſt de conſolider le vaiſſeau ; ce qui eſt très-facile à obtenir, quand le ſang eſt arrêté.

Des playes des nerfs.

COmbien les Anciens admettent-ils de ſortes des nerfs ?

De trois ſortes : les uns naiſſent du cerveau & de la moëlle de l'épine, qui ſont les vrais nerfs : les autres dépendent des muſcles, comme les tendons : enfin les autres ſont attachez aux os ; ſe ſont les ligamens qui ſe rencontrent dans toutes les jointures où le mouvement eſt manifeſte, & qui en liant les os enſemble, font cette eſpece de ſymphiſe appellée ſynévroſe.

Qu'eſt-ce que le nerf ?

Selon les Anciens, c'eſt une partie ſpermatique qui prend ſon origine du

cerveau & de la moëlle de l'épine, composée de deux ſubſtances, dont l'interne eſt moëlleuſe, & l'externe membraneuſe, deſtinée pour la diſtribution de l'eſprit animal, pour le mouvement & le ſentiment des parties.

Quelles ſont les playes des parties nerveuſes?

Selon Guy de Chauliac, ce ſont la piqueure, la fiſſeure, & la fouleure.

Les piqueures ſont de pluſieurs ſortes, aparentes & cachées.

Les fiſſeures ſont auſſi de deux ſortes, totales & partiales; on me pardonnera ces termes, à cauſe qu'ils ſont fort en uſage dans l'Ecole de Chirurgie.

Les partiales ſont de deux ſortes, les unes ſont en long, & les autres en travers; & tant des piqueures que des fiſſeures, les unes ſont avec perte de ſubſtance, & les autres ſans perte de ſubſtance; ces playes ſont toujours avec de grands accidens, comme douleur extrême, apoſtéme, & convulſion.

D'où les fiſſeures tirent-elles leurs différences?

Du plus ou du moins, parce qu'il y en a de grandes, de moyennes, & de petites; les foulures ou les contuſions

des nerſs ont les mêmes différences.

Quelles ſont les cauſes des playes des nerfs ?

Ce ſont toutes les choſes externes qui peuvent meurtrir, percer, déchirer, & couper ; ainſi il n'y a jamais de playes aux nerfs, qu'il n'y en ait auſſi aux chairs & à la peau ; quelquefois les vaiſſeaux ſanguins les plus conſidérables ſont auſſi endommagez dans les playes, quelquefois auſſi ils ne le ſont pas.

Quels ſont les ſignes ?

Ils ſont diagnoſtiques & prognòſtiques.

Les diagnoſtiques ſe prennent de la ſituation, des accidens, & de la propriété de la douleur.

De la ſituation, quand la playe ſe rencontre dans le voiſinage des parties nerveuſes, on a lieu d'apréhender que les nerfs ne s'y trouvent intéreſſez.

Des accidens, quand la playe eſt accompagnée de grande douleur, de chaleur, d'inflammation, de tenſion, de dureté, & ſouvent de la perte du mouvement & du ſentiment.

La douleur eſt quelquefois ſi vive & ſi cruelle, que les pauvres bleſſez ſont bien à plaindre.

D'où se tire le prognostique ?

On prend le prognostique de ces playes, des trois choses ordinaires ; sçavoir de la maladie, de la partie, & des accidens.

La piqueure est la plus fâcheuse de toutes les blessures des nerfs, & celle qui cause les plus funestes accidens.

Quelle est la guérison de ces playes ?

Elle est différente selon les especes ; par exemple la piqueure, outre le régime de vivre, l'évacuation de la matiere antécédente, & les remédes pour empêcher la convulsion, propose encore une intention particuliere, qui est de tirer au-dehors la matiere érugineuse du profond de la piqueure; ce qui s'accomplit en deux manieres ; la premiere, en découvrant la partie nerveuse par une bonne incision ; la seconde, en dessé-chant la matiere érugineuse par des médicamens d'une substance subtile qui pénétre jusqu'au fond du nerf, comme de l'huile de terébentine versée toute chaude dans la playe ; pour l'animer davantage, on y méle un peu d'esprit de vin rectifié ; c'est un reméde qui réüssit très-bien à Ambroise Paré pour Charles IX. qui eut malheureusement le tendon piqué dans une saignée.

Peut-on quelquefois couper le nerf pour de semblables blessures?

Oui; & même il y a des rencontres où il faut faire, si l'on veut sauver la vie au blessé, comme Paré que nous venons de citer tout-à-l'heure, dit qu'il en avoit déja pris la résolution pour le Roi, s'il n'eût vû l'effet de son reméde; mais le succès en fut si heureux, que la douleur violente que le Roi souffroit, cessa tout-à-fait, & qu'il fut ensuite trés bien guéri de son bras par l'usage d'un cataplasme résolutif & anodin que décrit cet Auteur, qui raporte fort au long l'histoire de cette blessure. Mais il est bon de remarquer ici que par les nerfs, les Anciens entendoient les tendons; ainsi la difficulté que l'on nous pourroit faire sur cette équivoque, se trouve levée.

Des playes des os.

IL semble que l'on ne devroit pas parler des playes des os dans le Traité des Playes, & que l'on en devroit différer l'examen au Traité des Fractures; mais parce que Guy de Chauliac en a fait un Chapitre à part dans le Traité des playes, nous suivrons son ordre,

& nous dirons avec cet habile Médecin, qu'une playe dans un os proprement prise, est une incision dans cette partie faite par un instrument tranchant ou pointu, comme une épée, un sabre.

Cette playe de l'os a deux différences, en ce que l'une est totale, & l'autre partiale ; c'est-à-dire (pour expliquer ces termes de quelques-uns de nos Maîtres, à ceux qui ne les entendroient pas) qui ne l'est qu'en partie, & plus ou moins profondément selon la violence du coup.

Il n'y a rien de particulier sur les causes & les signes ; mais touchant le prognostique, & Guy de Chauliac dit que l'incision des grands os, même des extrêmitez, est dangereuse, & que le plus souvent elle mortifie le membre, parce qu'en même-tems, outre les muscles, les vaisseaux sont encore coupez.

Quelle est la guérison de ces playes ?

Elle est double, universelle & particuliere.

L'universelle est expliquée dans le général.

La particuliere a quatre intentions ; la premiere, c'est qu'après l'extraction des choses étrangéres, les parties divi-

ſées ſoient raprochées, & qu'elles ſoient maintenuës par la ſuture ; la ſeconde intention, eſt de bien choiſir les médicamens, afin de bien traiter la playe, & de mettre une tente à la partie inférieure pour entretenir l'écoulement de la matiere ; la troiſiéme intention, eſt de faire un bandage qui permette de panſer la playe ſans être obligé de remuer le membre ; la quatriéme & derniere intention, eſt de faire obſerver au malade un régime propre à la réünion de l'os & à la génération du cal, quand le tems des premiers accidens eſt paſſé.

Des playes de tête.

IL faut diviſer les playes de tête conformément aux diviſions qu'obſervent les Anatomiſtes, ſelon les régions & ſelon les parties.

Selon les régions, les unes arrivent à la région antérieure, les autres à la région poſtérieure, les autres à la ſupérieure, les autres à l'inférieure, & les autres aux latérales.

Selon les parties, les unes arrivent aux parties contenantes, les autres aux parties contenuës.

Mais pour donner un ordre encore

plus régulier à l'explication des playes de tête, nous diviserons les parties de la tête en celles qui sont au-dessus du crâne, & en celles qui sont au-dessous. Celles qui sont au-dessus du crâne sont le cuir chevelu, le péricrâne, les muscles frontaux & occipitaux, & les crotataphites. Celles qui sont au-dessous du crâne, sont la dure & la pie-mere, & le cerveau entre-deux; ce sont les os du crâne, dont les deux tables ont entr'elles une substance moëlleuse qu'on nomme diploé.

Combien Guy de Chauliac établit-il d'abord d'especes de playes de tête?

En général il en fait de deux sortes, dont les unes se font sans division, & les autres avec division: de ces deux manieres, les unes sont sans playe & fracture du crâne, les autres avec fracture du crâne; les unes sont pénétrantes, & les autres ne le sont pas; & soit qu'elles penétrent ou qu'elles ne penétrent pas, les unes sont grandes, & les autres petites, simples, ou compliquées.

Guy de Chauliac apelle ces différences communes & generales, parce qu'elles apartiennent également à l'incision & la contusion.

Celles qui ſont faites par inciſion & qui penétrent le crâne, les unes ſont ſans perte de ſubſtance, les autres avec perte de ſubſtance ; & de ces deux eſpeces, les unes ſont pleines & égales, pour me ſervir des termes de l'Auteur, & les autres ſont avec inégalité & aſperité.

Des playes qui ſont faites par contuſion & avec fracture du crâne, les unes ſont petites, de ſorte qu'elles ne font ni compreſſion ni ponction ſur les membranes du cerveau ; les autres ſont ſi grandes, qu'elles font compreſſion & ponction tout enſemble.

N'y a-t-il point d'autre diviſion des playes de tête?

Il y en a une autre qui eſt celle d'Hipocrate, qui regarde ſimplement des fractures du crâne : il en reconnoît de cinq eſpeces dans ſon Livre des playes de tête ; ſçavoir l'inciſion, la fente, la contuſion, l'enfonçure, & la contre-fente, ou autrement le contre-coup.

Combien fait-on d'eſpeces d'inciſions?

De trois ſortes ; ſçavoir la ſimple marque, celle de l'inciſion qui diviſe l'os ſans emporter la piece, & celle qui coupe l'os ſans le fendre. La premiere

eſpece qui eſt la marque, ſe nomme en grec *edra*, & en latin *veſtigium*, ou *ſedes*, veſtige ou ſiége. La deuxiéme eſpece eſt apellée *diacopé*, en latin *preciſio*, & en françois taillade ; c'eſt lorſque la piéce n'eſt pas emportée : à cette eſpece on y raporte l'*écopé* qui s'apelle en latin *exciſio*, & qui n'eſt auſſi qu'une eſpece de taillade de l'os, mais qui le coupe moins avant : enfin la troiſiéme eſpece d'inciſion s'apelle en grec *apokeparniſmos*, & en latin *dedolatio*, parce que la piece du crâne eſt emportée, comme ſi la doloire y avoit paſſé.

Combien y a-t-il de fentes?

De deux ſortes ; une aparente qui s'étend au-delà du coup, & qui s'apelle en grec *rogmé*, & en latin *rima*, *fuſſura*, en françois fente ou félure comme celle d'un pot de terre ; & une autre cachée qui eſt ſi fine & ſi déliée, qu'à peine peut-on la voir : elle s'apelle en grec *trichiſmos*, en latin *rima capillaris*, en françois fente capillaire, parce qu'elle eſt déliée comme un cheveu.

D'où ſe tirent les eſpeces & differences de la fente aparente apellée en grec rogmé?

C'eſt de ſa longueur, largeur & profondeur, & auſſi de ſa figure.

De la longueur, il y a trois ſortes de fentes, de longues, de courtes, & de médiocres.

De la largeur, les unes ſont larges, & les autres de médiocre largeur : il y en a méme quelquefois de ſi étroites, que ce ne ſont plus des fentes aparentes, mais cette autre eſpece que nous avons apellée en grec *trichiſmos*.

Enfin de la profondeur, il y a des fentes qui penétrent les deux tables ; il y en a qui s'arrêtent au diploé : & il y en a encore d'autres plus ſuperficielles, c'eſt-à-dire, qui penétrent pas tout-à-fait la premiere table, mais qui ne laiſſent pas d'être aparentes.

Selon la figure, il y a des fentes droites, obliques, & rondes.

La contuſion eſt la troiſiéme eſpece de fracture du crâne ; les Grecs l'apellent *thlaſis* ou *phlaſis*. Guy de Chauliac dit que c'eſt une dépreſſion violente de la ſurface de l'os avec rupture imperceptible de quelques-unes de ces fibres, ſans que l'os paroiſſe avoir perdu de ſon niveau : il y a une autre eſpece de contuſion où l'on voit une enfonçure viſible ; dans celle-ci l'os eſt contus & enfoncé tout enſemble, ce qui arrive aſſez

ordinairement aux enfans, parce qu'ils ont les os du crâne fort tendres & fort mols. On dit que cette enfonçure s'est quelquefois relevée d'elle-même ; ce qu'il faut attribuer à la flexibilité dont ces os sont encore capables dans ces jeunes sujets, à cause de leur mollesse.

La quatriéme espece de fracture du crâne est l'enfonçure, qui est aussi une contusion, mais qui brise le crâne en piéces : les Grecs l'apellent *esphlasis* ou *enthlasis*.

Combien fait-on d'especes d'enfonçures?

De trois sortes, que l'on nomme en grec *ecpiesma*, *angisoma*, & *camarosis*.

Ecpiesma est une fracture où les esquilles de l'os pressent la dure-mere : *angisoma* ou embarure, c'est une piéce d'os separé qui passe sous l'os sain : *camarosis* est une voûte faite par les piéces de l'os qui pressent la dure-mere & le cerveau. Les Auteurs font cinq especes de camarosis ou de voûture, que je ne raporte pas, parce qu'on les peut voir dans leurs Livres.

La contre-fente ou le contre-coup que l'on apelle en grec *apekema*, & en latin *resonanatio*, est la cinquiéme & la der-

niere eſpece de fracture du crâne, la quelle arrive en trois manieres ; ſçavoir à un même os, d'un os à celui qui lui eſt oposé, & d'une table à l'autre.

Le contre-coup en un même os & d'une table à l'autre peut-il arriver quelquefois ?

Oui ; parce que la partie inférieure d'un os étant frapée, la ſupérieure peut ſe caſſer ; & que la premiere table étant frapée, elle peut réſiſter au coup, & l'inferieure ſe caſſer : c'eſt ce que l'on a quelquefois trouvé en ouvrant la tête de ceux qui étoient morts de bleſſures qu'ils avoient reçûës. Voyez le chapitre huitiéme du dixiéme Livre de Paré, vous y trouverez deux belles obſervations du contre-coup des tables. On a vû la table interne fenduë, & quelquefois éclatée en eſquilles qui piquoient la dure-mere & le cerveau ; ce qui ne dépend nullement de la matiere ſubtile que le coup chaſſe, comme l'expliquent Muys & Verduc dans leur Chirurgie ; mais de la force de la percuſſion & du reſſort des deux tables, & auſſi de ce que dans les adultes la table interne eſt plus caſſante, parce qu'elle eſt mince & beaucoup plus dure que l'externe. Voici donc en ſupo-

ſant un corps qui frape rudement la tête & le reſſort des deux tables, comme j'explique ce phénomene. Si c'eſt une balle de mouſquet, & de ces balles que l'on nomme mortes, qui ſont preſque à leur portée, je dis que la balle qui a encore aſſez de mouvement pour fraper avec roideur, en frapant la tête, enfoncera l'endroit qu'elle touche, enſorte que cette enfonçure tendant à ſe remettre auſſi-tôt par le reſſort des tables, il arrivera que l'interne qui eſt plus mince & plus dure, s'éclatera ſous l'autre, & même avec d'autant plus de facilité, que celle-ci qui la borne contraint l'effet de ſon reſſort. Voilà ſi je ne me trompe, une raiſon bien plus mécanique que celle de ces deux Modernes dont je viens de parler, qui ſupoſent même une choſe des plus fauſſes : car il n'eſt point vrai que le corps qui frape, chaſſe devant lui de la matiere ſubtile, qu'il fait paſſer par les pores de tables, parce que nous ne concevons point qu'il arrive de changemens dans la ſituation des petites parties d'un corps dur, pour rapide que ſoit ſon mouvement : ce qui ſeroit néamoins néceſſaire pour un déplacement de la matiere ſubtile ; ainſi

elle paſſera, cette matiere délicate du monde, tout auſſi facilement par les pores d'un corps dur qui eſt le plus agité, que lorſqu'il eſt en repos.

Que faut-il croire de la fracture qui ſe fait à l'opoſé du premier coup, que l'on apelle proprement le contre-coup?

Voici ce qu'en penſent les Auteurs: Celſe dit que le contre-coup n'eſt pas une choſe rare; Æginette & pluſieurs autres diſent au contraire que le contre-coup ne ſçauroit ſe faire; ce qu'ils prouvent par la ſtructure du crâne qui eſt fait de piéces d'aſſemblage, ce qui doit amortir le coup. A quoi ils ajoutent que le crâne étant tendre & rempli du cerveau, il eſt impoſſible qu'il ſe puiſſe caſſer; comme il arrive quelquefois à une cloche, ou à un vaiſſeau de terre ou de verre, qui ſont des corps fragiles qui ſe caſſent aſſez ſouvent à la partie opoſée à celle qui a reçû le coup.

Toutes ces raiſons d'Æginette & des autres, dit Verduc, ſont parfaitement bonnes; car on ne voit point qu'une boëte faite de piéces d'aſſemblage, comme eſt le crâne, & couverte de parties molles comme ſont les tégumens & les muſcles, ne ſçauroit ſe caſſer à la ma-

niere d'une cloche ou d'un pot de terre; qui ſont des matieres capables de faire reſſort; c'eſt la vertu élaſtique de ces vaiſſeaux qui les fait quelquefois rompre dans un endroit opoſé à celui qu'on frape, parce que la liaiſon de leurs particules ne faiſant pas par tout la réſiſtence, lorſqu'elles font reſſort, s'il arrive qu'il y ait moins de liaiſon dans un endroit que dans un autre, c'eſt celui-là même qui ſe caſſera. Par exemple, un timbre quand il ſonne, de rond qu'il étoit, devient ovalaire; parce que la matiere que le marteau frape, s'aproche de celle qui lui eſt opoſée, & fait éloigner les deux autres côtez du timbre. Mais comme dans ce changement de figure, les parties déplacées tendent à reprendre leur premiere ſituation, elles le font avec tant de viteſſe, que celles qui ont moins de liaiſon, ſe ſeparent facilement des autres, & c'eſt ce qui fait caſſer le timbre. J'ai vû un Chirurgien qui me diſoit ſi je me mocquois, de croire qu'une cloche en ſonnant change à tous momens ſa figure ronde en une ovale; & il ne vouloit point d'autre raiſon pour me perſuader le contraire, ſinon que je fuſſe ſeulement

avec lui aux tours de Notre-Dame : c'eſt là, diſoit-il, que je pourrois me deſabuſer de mon erreur, en voyant toujours les cloches dans leur même figure. En vérité ces ſortes de gens ſont admirables, de vouloir que leurs yeux & leurs doigts ſoient la meſure de toutes choſes, & que l'on doive ſe régler ſur l'incertitude de nos ſens : combien s'en trouve-t-il de ce caractére, & qui font les habiles ? Mais laiſſant là cette digreſſion, je reprens les expériences précedentes, & conſidére qu'il n'y en a pas une ſeule dont la raiſon bien entenduë ne ſoit une preuve démonſtrative & concluante de de l'impoſſibilité d'un contre-coup au crâne : ainſi quand on trouve quelquefois à la têté une fracture dans un endroit opoſé au premier coup, cela vient de ce que le premier coup ayant étourdi le bleſſé, il peut retomber une ſeconde ou troiſiéme fois, & ſe faire de nouvelles bleſſures ; c'eſt pourquoi ſi l'on découvre une fracture, elle ne vient pas d'un contre-coup, mais d'un ſecond coup plus rude que le premier, qui aura fracturé le crâne.

Des signes des Playes de tête.

LEs signes des playes de tête sont diagnostiques & prognostiques : les signes diagnostiques sont de plusieurs sortes ; les uns font connoître la fracture du crâne ; les autres la blessure des envelopes & celle du cerveau ; il y en a aussi pour connoître quand il s'y fait abscès.

Quels sont les signes diagnostiques des fractures du crâne ?

Ils sont au nombre de trois ; les uns tombent sous les sens ; les autres sont conjecturels ; & les autres dépendent des sens & de la raison : on les apelle mixtes.

Ceux qui tombent sous les sens se connoissent par la vûë, par le toucher, & par l'oüie.

Par la vûë, si l'os est découvert & fracturé, on aperçoit facilement la fracture ; par l'oüie, quand en frapant sur l'os malade, on entend un son obscur comme d'un pot félé ; par l'attouchement, quand en touchant l'os avec les doigts ou avec la sonde, on trouve de l'inégalité qui marque une division.

On dit communément qu'il y a deux

ſignes qui tombent ſous les ſens du malade, qui ſont très-certains, pour faire connoître la fracture du crâne. Le premier eſt de faire caſſer une noix au bleſſé; ſi dans le tems qu'il la caſſe, ce qui ne ſe fait point ſans un effort de machoire, il ſent quelque part de la douleur, & qu'il entende le bruit de l'os qui craque, c'eſt (dit Hipocrate) un ſigne de fracture. L'autre ſigne ſenſuel eſt encore pris d'une douleur que ſent le bleſſé; mais voici comment. On fait ſerrer au bleſſé avec les dents le bout d'une ficelle qu'on lui dit de tenir ferme; enſuite l'on prend l'autre bout que l'on tire fort par ſecouſſes: ſi ces ſecouſſes lui font de la douleur, & qu'il marque de la main l'endroit où il la ſent, c'eſt ſans doute le lieu de la fracture. Mais ces deux moyens que propoſent Hipocrate & Guy de Chauliac, ſont bien trompeurs & incertains, pour ne pas dire impoſſibles: car de prétendre que la douleur que le bleſſé reſſent, ou le bruit qu'il entend dans les efforts qu'il fait en caſſant la noix, ou en tenant ferme le bout de la ficelle, de crainte qu'elle ne lui échape en lui donnant des ſecouſſes, ſoient des ſignes

suffisans de fracture, c'est une pure imagination ; puisque quand on s'est seulement heurté la tête, pour peu d'effort qu'on fasse en parlant, en mangeant, ou en serrant les dents, on sent une grande douleur.

D'où se tirent les signes rationels ?

De trois choses ; sçavoir de la cause, de l'endroit du crâne qui a été frapé, & des accidens qui s'en ensuivent.

Sous la cause, on comprend trois choses ; sçavoir celui qui a frapé, celui qui a été frapé, & l'instrument dont il a été frapé.

A celui qui a frapé, on considére sa posture & l'état où il étoit, sa force, & la situation de son esprit quand il a frapé. A celui qui a été frapé, on considére sa posture & la situation qu'il avoit quand il a reçû le coup, s'il étoit couvert, ou s'il étoit nud tête. Pour l'instrument on considére sa grandeur, sa matiere, sa figure, sa pesanteur, & le nombre des coups.

La seconde chose dont on peut tirer des conjectures pour la fracture, est la considération de l'endroit de la tête qui a reçû le coup. Par exemple, si l'un des pariétaux a été frapé d'un instrument

lourd-

lourd & peſant, tombant de fort haut, ou pouſſé par une perſonne en colere, on a lieu de craindre avec raiſon une fracture en ce lieu-là plûtôt qu'ailleurs, parce que les os pariétaux ſont de moindre réſiſtence que les autres, à cauſe qu'ils ſont minces.

La troiſiéme choſe dont on tire des conjectures pour les fractures, eſt la conſidération des accidens.

Comment les diviſe-t'on ?

En primitifs & conſécutifs.

Les primitifs, c'eſt-à-dire ceux qui arrivent dans le moment de la bleſſure, ſont l'ébloüiſſement, le tournement, la chute, la perte de connoiſſance, le vômiſſement des alimens que l'on avoit pris il n'y avoit pas long-tems.

Les conſécutifs ou ceux qui arrivent après la bleſſure, ſont la fiévre, le vômiſſement bilieux, la phrénéſie, les friſſons, &c.

Les ſignes que les membranes ſont bleſſées, ſont tirez des ſignes ordinaires, ſçavoir de la ſortie des excrétions; le ſang ſort par les narines & par le palais. Des accidens, le viſage devient fort rouge, il s'y forme des puſtules; les yeux s'enflent & ſont étincelans:

de l'action blessée, le malade entre dans le délire, il a de la fiévre, un dégoût des alimens, avec un vômissement bilieux : de la propriété de la douleur, toute la tête est fort douloureuse, & la douleur est poignante.

Les signes que le cerveau est blessé, sont tirez des mêmes choses, & sont à peu près les mêmes, si ce n'est que les blessez sont souvent atteints de divers accidens soporeux, d'apopléxie, & de paralysie.

Les signes qu'il se fait du pus sous les membranes du cerveau, sont une tumeur à la dure-mere, qui est éminente, & qui sort par la playe : cette membrane est rouge & si tenduë, qu'elle en est immobile ; les yeux sont rouges & enflammez ; le blessé n'est point sans fiévre accompagnée de frisson & de phrénésie.

Le prognostique des playes de tête est tiré de la maladie, de la partie, & des accidens, & même des choses que l'on apelle annexées.

De la maladie, il n'y a point de playes de tête qui ne soient toujours dangereuses, & même les plus légeres ne sont point à mépriser, ainsi que l'avoit déja remarqué Hipocrate : celles qui sont

faites par incision, sont moins dangereuses que celles qui sont faites par contusion.

Quelles sont les fractures du crâne qui peuvent quelquefois tromper le Chirurgien?

Il y en a trois; sçavoir la contusion, la fente capillaire ainsi apellée, parce qu'elle est déliée comme un cheveu, & le contre-coup des tables des os du crâne, ou celui qui arrive à un même os. Ces trois sortes de fractures sont toûjours dangereuses, parce que souvent on ne les connoît pas; mais principalement le contre-coup de la table interne, que l'on ne peut découvrir qu'après la mort du blessé, en lui ouvrant la tête, ainsi que le fit Paré à deux Gentils-hommes dont il nous parle dans son Livre des Playes de tête. Ce sont ces deux observations si belles que j'ai déja citées pour le contre-coup de la table externe à l'interne.

De la partie, le prognostique est différent suivant les endroits où sont les playes: de la tête, par exemple, celles qui arrivent sur les pariétaux sont dangereuses, parce que ces os étant minces, sont faciles à casser; les vaisseaux

y ſont auſſi en plus grand nombre, comme on le voit par ces impreſſions que l'on nomme la feuille du figuier, & qui ne ſont autre choſe que les moules des vaiſſeaux de la dure-mere.

D'où tire-t'on le prognoſtique qui ſe prend des accidens?

De trois choſes; ſçavoir de l'action bleſſée, de la qualité changée, & du vice des excrétions.

De l'action bleſſée, c'eſt-à-dire des fonctions animales qui ſont diminuées, dépravées, & abolies.

Sous les qualitez changées, on y comprend quatre choſes; ſçavoir la couleur, l'habitude, la figure, & la quantité: la couleur, comme ſi la playe eſt pâle ou livide: la figure, ſi les lévres ſont renverſées: l'habitude, ſi elles ſont molles ou flétries, ou extrémement dures: la quantité, ſi elles ſont plates ou élevées.

Si les lévres ſont encore ſéches & froides, c'eſt un très-méchant ſigne; à quoi nous pouvons ajouter s'il y a de la douleur.

Que faut-il entendre par le vice des excrétions?

Deux choſes; ſçavoir les excrétions univerſelles, & les particulieres.

Les universelles, comme quand il survient un flux de ventre : les particuliers, comme si la sanie est mal conditionnée.

Qu'entend-on par les annexez?

Trois choses ; sçavoir le tems, la région, & la saison.

A l'égard du tems, on dit que l'on en fait une considération particuliere sur le cours de la Lune ; mais elle ne me paroît point du tout importante ; & il faut être visionnaire pour raporter à la Lune, qui est un corps céleste fort éloigné de nous, des circonstances particulieres qui demandent pour leur production des causes très-prochaines, & qui se doivent par conséquent trouver dans les lieux mêmes où paroissent ces effets. Ainsi, par exemple, quand dans une playe de tête on voit arriver quelque chose d'assez surprenant, donnera-t-on à la Lune ce qui n'est que l'effet, ou du tempérament du malade, ou de sa force, ou de son âge, ou de la disposition des liqueurs, ou de l'arrangement des parties, ou enfin de quelques autres choses qui devroient se trouver dans le corps, quand je ne pourrois même les deviner ? Je suis surpris de

trouver dans Ettmuller, qui eſt un ſi bon Livre, tant d'aſtrologie judiciaire: quand il parle de la Lune, il lui donne un empire merveilleux ſur nos corps; c'eſt elle, dit-il, qui fait que les os ſe trouvent plus pleins de moëlle quand elle eſt pleine, que dans le décours; c'eſt elle qui donne à nos corps dans ce tems-là cette vigueur mâle que nous ſentons, & qui nous diſpoſe à l'amour; c'eſt elle même qui contribuë en partie à l'accroiſſement des cheveux & des ongles. Mais ce n'eſt pas ſeulement Ettmuller qui attribuë à la Lune tant d'effets, dont les cauſes ſont peu connuës: Paracelſe & Van-Helmont ſon diſciple ſont de même ſentiment. Mais retournons à notre matiere, pour finir ce Traité des Playes.

On ſçait que les playes de tête ſont plus dangereuſes en été qu'en hyver, peut-être parce que dans cette ſaiſon chaude, la tranſpiration étant très-abondante, le ſang ſe trouve dénué de ſes particules douces & balſamiques ſi neceſſaires pour empêcher les ravages que d'autres parties d'une nature opoſée pourroient faire ſur les nerfs & ſur les membranes: elles ne laiſſent pourtant

pas d'être fort dangereuſes dans un froid rigoureux, qui peut concentrer les humeurs, & ralentir leur mouvement circulaire.

A l'égard de l'operation du trépan, il faut obſerver de la faire dans toutes les fractures du crâne où l'ouverture n'eſt pas aſſez grande pour donner une libre ſortie aux matieres épanchées ſur la dure-mere.

On trépane pour pluſieurs raiſons : premierement, pour relever ce qui eſt enfoncé : ſecondement, pour ôter ce qui déchire ou ce pique la dure-mere : troiſiémement, pour évacuer les matieres épanchées ſous le crâne ou ſous cette membrane, qui ſont la lymphe, le pus ou le ſang qui ſe trouvent ſur la dure-mere : quatriémement, pour mieux apliquer les médicamens.

Il y a quelques endroits de la tête où l'on ne doit point trépaner ; ſçavoir ſur les futures, particulierement ſur la ſagittale & ſur la lambdoïde, à cauſe de la forte attache de la dure-mere ; ſur la fontaine de la tête, aux enfans ; ſur les ſinus ſourcilliers : car des ignorans pour y avoir trépané, ont cauſé des playes qui ont degeneré en des fiſtules incura-

bles ; on en trouve des exemples dans les Praticiens ; enfin on ne doit point trépaner aux parties inférieures de la tête, parce qu'on auroit de la peine à empêcher la dure - mere & le cerveau même de faillir par l'ouverture du trépan.



TRAITE' DES ULCERES en genéral.

EN combien de manieres se prend le mot d'ulcere ?

En trois manieres ; sçavoir largement ou dans toute son étenduë, proprement, & très-proprement.

Largement, pour un excès de chaud ou de froid, qui cause solution de continuité : proprement, pour toute solution de continuité dans la chair, soit récente, soit vieille : très-proprement, pour une solution de continuité dans une partie molle, en laquelle il y a une ou plusieurs indispositions qui empêchent la consolidation, jettant sanie & pourriture.

L'ulcere est-il différent de la playe ?

Oui ; en ce que c'est une solution de

continuité inveterée & avec pus, au lieu que la playe est une solution de continuité récente & sanglante; que l'ulcere est presque toujours de cause interne, & la playe de cause externe; & enfin que la playe se change en ulcére, & jamais l'ulcére en playe.

D'où Guy de Chauliac tire-t-il les différences des ulceres?

De deux choses, des causes, & des accidens.

Des causes, il en établit cinq espéces; sçavoir ulcere virulent & corrosif, ulcere putride & sordide, ulcere caverneux, ulcere fistuleux, & ulcere chancreux.

Des accidens, il y en a huit espéces; qui sont ulcere intempéré, ulcere douloureux, ulcere avec apostéme ou tumeur, ulcere avec chair molle, superfluë, & contre nature, ulcere avec lividité des lévres, ulcere avec corruption de l'os, ulcere avec carie, enfin ulcere de difficile consolidation avec proprieté occulte.

Quelles sont les causes des ulceres?

Il y en a trois; sçavoir primitives, antecédentes, & conjointes.

Les primitives ou externes sont le

froid, la brûlure, le virus de la vérole, une playe, ou un apostéme mal pansé.

Les antecédentes sont comme les humeurs qui péchent en qualité ou en quantité ; & les conjointes sont ces humeurs âcres qui font l'ulcére par leur impression sur le partie où il se trouve.

Quels sont les signes ?

Ils sont diagnostiques & prognostiques.

Les signes diagnostiques des ulceres sont suffisamment connus par leur définition & par la sanie qui en coule, qui est différente selon les ulceres différens.

Comment prend-on le mot de sanie ?

Il se prend en deux manieres, largement & proprement.

Sanie largement prise est toute humidité alterée ou putréfiée : sanie dans sa signification propre est un changement de la matiere en pus, fait par le mélange de la chaleur naturelle & de l'étrangere ou contre nature, la premiere étant la dominante.

Combien fait-on de sanie ?

De deux sortes, naturelle, & contre nature.

La sanie naturelle ne différe pas autrement du pus ; mais celle qui est con-

tre nature eſt un pus qui doit retenir le nom de ſanie.

Comment doit-on conſiderer la ſanie?

Il la faut conſiderer, ou par raport à ſa ſubſtance, ou par raport à ſa quantité & à ſa qualité.

Par raport à ſa ſubſtance, on fait deux ſortes de ſanie, une épaiſſe & groſſiere apellée ſorditie, & l'autre ſubtile & déliée que l'on apelle virus, ou autrement pus virulent ou virulence.

Par raport à ſa quantité, quelquefois la ſanie eſt abondante, & quelquefois en petite quantité.

Enfin par raport à ſa qualité, c'eſt que la ſanie eſt quelquefois noire ou rouge, ou de quelqu'autre couleur.

Quelles ſont les cauſes du pus?

Il y en a quatre; ſçavoir la materielle, la formelle, l'efficiente, & la finale.

La cauſe materielle du pus, c'eſt le ſang ou la chair contuſe, en prenant le mot de ſang dans la plus grande ſignification pour toute humeur: la cauſe efficiente ne peut être que la bonne diſpoſition de la ſubſtance ſpiritueuſe, & la bonne conformation de la ſubſtance ſolide.

Par la cauſe formelle du pus, on doit

entendre toutes les conditions necessaires au pus pour être apellé loüable.

Quelles sont ces conditions ?

C'est d'être blanc, épais, bian lié, égal, & sans puanteur.

Un pus bien conditionné doit être blanc, puisque c'est un ouvrage qui dépend non-seulement du mouvement régulier des esprits, mais aussi de la bonne conformation & de la bonne temperature des parties solides, lesquelles communiquent au pus cette couleur blanche.

Un pus loüable, comme l'on parle, doit aussi être épais, parce qu'il est fait par une espece de coction dans le changement de la matiere.

Sa substance doit être par tout la même, parce qu'étant un ouvrage, selon les Anciens, des parties spermatiques, il doit avoir une uniformité en toute la substance par raport à ses parties.

Enfin le véritable pus est sans mauvaise odeur, ce qui marque que le pus est fait par une coction qui en a dissipé tous les excrémens.

La cause finale de la supuration, c'est que par elle la partie se nettoye, & le pus en sort librement sans la corrompre.

Quels ſont les ſignes du pus ?

Ils ſont diagnoſtiques & prognoſtiques.

Les diagnoſtiques ſont ſenſuels & rationnels.

Les ſenſuels ſont de deux ſortes : il y en a qui montrent que le pus ſe fait, & il y en a d'autres qui montrent qu'il eſt fait.

Ceux qui montrent qu'il ſe fait du pus, ſont au nombre de cinq ; ſçavoir fiévre, douleur pulſative, dureté, chaleur, & rougeur.

La fiévre ſurvient, quand il ſe fait du pus, parce que de cette humidité déja alterée, il s'en éleve des vapeurs qui ſe communiquent au cœur par les veines, à cauſe de la circulation.

La douleur pulſative arrive, tant parce que la ſolution de continuité & l'intempérie ſubſiſtent à la partie, que parce que la matiere preſſant les vaiſſeaux, rend leur mouvement ſenſible & douloureux.

La partie eſt dure par l'abondance de la matiere qui s'y eſt amaſſée, laquelle fait répletion & diſtenſion.

Elle eſt rouge & fort en feu, parce que le pus fait fermenter le ſang en ſe mêlant avec lui.

Les ſignes qui montrent que le pus eſt fait, ſont la diminution des accidens dont nous venons de parler; la partie eſt legere; la tumeur s'éleve en pointe; on ſent la matiere, ſi on comprime la tumeur: quelquefois la partie eſt blanche, & l'épiderme ſemble vouloir ſe ſéparer de la peau.

Quand le pus eſt fait, les accidens ceſſent; parce que la fermentation du pus venant à ceſſer, les liqueurs circulent avec plus de facilité qu'auparavant.

La legéreté de la partie doit s'expliquer par la méme raiſon.

L'épiderme ſe ſépare de la peau, parce que l'humidité qui le rend adhérent à la peau, a été conſommée par la fermentation du pus.

Les ſignes diagnoſtiques rationels du pus regardent ſeulement celui qui ſe fait dans les parties internes.

Ces ſignes ſont genéraux & particuliers.

Les genéraux ſe tirent de cinq choſes; de l'action bleſſée, de la proprieté de la douleur, de la ſituation de la douleur, du vice des excrétions, & des accidens propres.

Les signes particuliers sont de deux sortes : les uns montrent que le pus se fait, & les autres qu'il est fait. Ceux qui montrent qu'il se fait du pus dans une partie interne, sont comme frisson, fiévre continuë, & douleur fixe au même endroit.

Ceux qui montrent que le pus est fait, sont la diminution de la fiévre & de la douleur : la partie n'est plus douloureuse, mais le malade la sent plus pesante qu'auparavant. Touchant la douleur il faut remarquer que quoiqu'elle ait quelquefois duré long-tems, elle diminuë & cesse enfin tout-à-fait, sans avoir été précedée auparavant d'aucune évacuation sensible.

Le prognostique du pus est que celui qui est épais & situé profondement, ou renfermé dans un kiste dur & épais, est plus difficile à connoître par les sens que celui qui est situé superficiellement.

D'où tire-t-on le prognostique des ulceres ?

On le prend de l'ulcere même, de la partie, & des accidens.

Le prognostique tiré de l'ulcere est que celui qui est simple est plus facile à

guérir que celui qui est compliqué. Hipocrate dit que l'ulcere qui par une forte pulsation est accompagné de flux de sang, est dangereux; que celui qui a les bords durs & luisans & autour duquel les poils tombent, ne prognostique rien de bon; parce que c'est une marque que la circulation n'est point libre aux environs de l'ulcere, & que les humeurs qui y sont arrêtées, sont âcres & corrosives.

Le prognostique des ulceres tiré des parties, est que ceux qui arrivent aux parties internes, ne peuvent être guéris que par la seule nature; & ceux qui arrivent aux parties externes; le peuvent être en deux manieres; sçavoir par nature & par art.

Le prognostique tiré des accidens, est que ceux qui sont accompagnez d'accidens, sont plus difficiles à guérir que ceux qui ne le sont pas.

En quoi consiste la guérison generale des ulceres?

Elle consiste à examiner si l'ulcere est simple ou compliqué.

Quand l'ulcere est simple, il n'a besoin que d'être desséché & cicatrisé.

Quand l'ulcere est compliqué, avant

que de vouloir cicatriſer, il faut corriger les indiſpoſitions qui rendent l'ulcere compliqué.

A quoi faut-il avoir égard pour corriger les indiſpoſitions qui rendent l'ulcere compliqué ?

A trois choſes, au neceſſaire, à l'ordre, & à la cauſe.

Quelles ſont les indiſpoſitions qui rendent l'ulcere compliqué ?

Ce ſont l'intemperie, la douleur, l'apoſtéme, la chair ſuperfluë, la dureté ou calloſité des bords, les varices, & la carie.

Ainſi ſi l'ulcere eſt avec intemperie, il la faut corriger par des remedes contraires ; s'il eſt avec douleur, il faut l'apaiſer ; s'il eſt avec apoſtéme, il faut traiter l'apoſtéme ; s'il y a des chairs ſuperfluës, il faut les conſumer ; ſi l'ulcere eſt avec dureté & calloſité des bords, ou en faiſant des ſcarifications, ou par des médicamens propres ; ſi l'ulcere eſt accompagné de varice, il faut traiter la varice; enfin s'il y a carie, il faut la guérir.

De la Carie.

En combien de manieres ſe prend le mot de carie ?

Il ſe prend en deux manieres, ou generalement, ou particulierement : generalement, pour toute indiſpoſition qui arrive à l'os par une cauſe interne : particulierement, ce mot de carie n'eſt autre qu'une pourriture ou vermoulure de l'os, qui ſe trouve percée au-dedans & au-dehors de pluſieurs petits trous, comme on en voit dans le bois vermoulu.

Sa cauſe eſt externe ou interne.

D'où tire-t-on les eſpeces & différences de la carie.

De deux choſes, de l'eſſence de la carie, & de ſa penétration dans l'os.

De l'eſſence de la carie, l'une eſt avec ulcération de la chair, & l'autre ſans ulceration.

De ſa penétration, l'une occupe ſeulement la ſurface extérieure de l'os ; l'autre penétre juſqu'au milieu, & l'autre enfin occupe toute la ſubſtance de l'os.

Quelles ſont les cauſes de la carie ?

Nous avons déja dit qu'elles ſont in-

ternes & externes : les externes sont l'air froid, l'aplication des médicamens gras & onctueux, ou celle des corrosifs, ou enfin l'impression violente d'un corps dur & pesant sur l'os.

Les causes internes sont des humeurs corrosives, qui percent & qui déchirent les fibres osseuses.

Quels sont les signes de la carie?

De deux sortes, diagnostiques, & prognostiques.

Des signes diagnostiques, il y en a pour connoître la carie qui est avec ulcération de la chair, & il y en a d'autres pour connoître celle qui est sans ulceration à la chair.

Comment se connoît la carie où il n'y a point d'ulcération?

Par une tumeur dure aux parties molles qui couvrent l'os carié, sans qu'il paroisse d'inflammation.

Les signes qui apartiennent à la carie avec ulcération, sont de deux sortes; les uns montrent qu'elle se fait, & les autres qu'elle est faite.

Les signes qui montrent que la carie se fait, sont que la couleur de l'os devient brune, & que sa continuité paroît comme se partager en différentes lignes,

entre lesquelles naissent des portions charnuës & visqueuses.

Les signes qui montrent que la carie est faite, sont l'inégalité de l'os, son peu de résistence à la sonde, & la sortie d'une sanie virulente & de mauvaise odeur.

Le prognostique qu'on peut faire de la carie, c'est que plus elle est pénétrante, plus elle est difficile à guérir.

La guérison de la carie supose le régime universel, & consiste à examiner si la carie est aparante ou occulte : si la carie est occulte, il faut découvrir l'os, afin d'apliquer commodément les remédes : quand l'os carié est découvert, on guérit la carie, ou par les médicamens, ou par le fer ou par le feu.

On peut se contenter de l'usage des médicamens pour guérir la carie, pourveu qu'elle soit superficielle, & que les médicamens ayent beaucoup de sels volatils : de plus il y a des caries que l'on ne guériroit jamais, si en traitant l'os carié, on ne traitoit en même-tems la maladie par les remédes intérieurs, comme dans les caries vénériennes & scorbutiques.

De quels instrumens se sert-on dans la guérison des caries ?

On se sert des rugines, dont l'usage est encore plus utile, quand après avoir ruginé, on se sert du feu actuel.

Que faut-il faire quand on ne peut guérir la carie, ni par les médicamens, ni par le fer ni par le feu?

Il faut extirper le membre, ou se contenter d'une cure palliative lorsque la partie ne permet pas l'opération.

Qu'entend Guy de Chauliac par les ulcéres de difficile consolidation, avec propriété occulte?

Il veut parler de ceux qui après être guéris, récidivient quelque-tems après sans aucune cause manifeste.

Quelles causes leur peut-on assigner?

Ordinairement ils n'en ont point d'autre qu'un virus vénérien héréditaire ou acquis, les ulcéres variqueux sont aussi fort sujets à récidiver.

Des cinq espéces d'ulcéres en particulier, par raport aux cinq causes expliquées par Guy de Chauliac.

CEs cinq espéces d'ulcéres sont apellez propres par notre Auteur, tant parce que la cause en est manifeste, que parce que si on les néglige, la mort de la partie arrive, ou celle de tout le corps.

Qu'apelle-t'on ulcére virulent & corrosif?

C'est celui où la sanie est si acide, qu'elle détruit & ronge la substance de la partie.

Cet ulcére succéde ordinairement aux pustules érésipelateuses; sa guérison est la même que celle des pustules phlegmoneuses.

Qu'est-ce que l'ulcére profond & caverneux?

C'est celui qui a l'entrée étroite, & le fond large, sans dureté ni callosité; en quoi il est différent de l'ulcére fistuleux, qui n'est jamais sans callosité.

D'où se tirent les differences des ulcéres caverneux?

De quatre choses, de la grandeur, de la figure, du nombre, & de la situation.

De la grandeur, il y a des ulcéres caverneux qui ont le fond large, & d'autres qui l'ont plus étroit.

De la figure, il y en a qui ont le fond en haut, & l'entrée en bas; & d'autres qui ont le fond en bas & l'entrée en haut.

Du nombre, il y a de ces ulcéres qui ont plusieurs sinuositez, & d'autres qui n'en ont qu'une.

Enfin de la ſituation, les uns ſont profonds, & les autres ſuperficiels.

Quelle différence y a-t-il entre l'ulcére caverneux, le calleux, & le fiſtuleux?

C'eſt que l'ulcére caverneux eſt toûjours avec ſinuoſité ſans calloſité; l'ulcére calleux eſt avec calloſité ſans ſinuoſité; & l'ulcére fiſtuleux eſt avec calloſité & ſinuoſité.

Quelles ſont les cauſes de l'ulcére caverneux?

Des playes ou des apoſtémes mal panſez.

On guérit les ulcéres caverneux comme les playes profondes.

De l'ulcére fiſtuleux.

EN combien de manieres ſe prend le mot de fiſtule?

Ce mot ſignifie trois choſes; il ſignifie d'abord une flute, ce mot venant du latin *fiſtula* qui ſignifie cet inſtrument; deuxiémement, il eſt pris pour une maladie: & troiſiémement, pour un inſtrument de la Chirurgie.

Comment faut-il entendre le mot de fiſtule en le prenant pour une maladie?

En trois manieres: 1°. pour tout ulcére qui paſſe quarante jours: 2°. pour

tout ulcére avec callosité interne ou externe : 3°. pour un ulcére étroit, long, calleux, qui est quelquefois sordide, fétide, & avec pus.

D'où se prennent les espéces & différences des fistules?

De quatre choses ; de la grandeur, de la figure, du nombre, & de la situation.

De la grandeur ; il y des fistules qui ont de larges sinus, avec des callositez fort épaisses ; & d'autres qui ont leurs sinus plus étroits, avec moins de callositez.

De la figure ; il y en a de droites & de tortueuses, c'est-à-dire, qui ont plusieurs détours : il y en a qui ont le fond en haut, & d'autres qui l'ont en bas.

Du nombre ; les unes ont plusieurs sinuositez, & plusieurs callositez, & les autres en ont moins.

De la situation ; les unes arrivent aux parties similaires ; & les autres aux parties dissimilaires.

De celles qui arrivent aux parties similaires, les unes pénétrent seulement les chairs, & les autres les os.

De celles qui arrivent aux parties dissimilaires, les unes arrivent au grand angle

angle de l'œil, les autres à la poitrine, les autres au bas-ventre, les autres à l'anus, &c. Elles prennent leurs noms de la partie où elles arrivent, comme fistule lacrimale, lorsque c'est au grand coin de l'œil; & fistule à l'anus, quand c'est à cette partie.

Quelles sont les causes des fistules?

Elles sont primitives, antécédentes, & conjointes.

Les primitives peuvent être des playes ou des apostémes traitez négligemment.

Les antécédentes sont de mauvais levains mêlez avec les humeurs qui sont poussez à la partie pour sa nourriture.

Les causes conjointes, ce sont ces mauvaises humeurs arrêtées dans l'ulcére, qui entretiennent par leur presence les sinuositez & les callositez.

Combien faut-il de choses pour rendre un ulcére fistuleux?

Quatre selon Falcon: la premiere, qu'il soit de longue durée: la deuxiéme, que la sanie qui en coule soit virulente: la troisiéme, qu'il y ait des sinuositez: & la quatriéme, qu'il y ait des callositez.

Quels sont les signes des fistules?

Ils sont diagnostiques & prognosti-

ques : les diagnoſtiques ſont communs & propres : les comuns ſe tirent de trois choſes ; ſçavoir des choſes ſubſtantiellement inhérentes, des effets, & des accidens.

Par les choſes ſubſtantiellement inhérentes, on entend l'intempérie, la mauvaiſe conformation, & la ſolution de continuité.

Par les effets, on entend l'écoulement d'une matiere ſanieuſe.

Par les accidens, on entend la douleur & l'amaigriſſement du corps.

Des ſignes diagnoſtiques propres, les uns montrent que la fiſtule pénétre ſeulement les chairs, & les autres qu'elle pénétre les os ; ce qui ſera connu par la ſonde, & par la matiere qui en ſortira.

Si la fiſtule a ſes ſinus dans les chairs, le pus eſt égal & abondant, & l'on ſent par la ſonde que le fond eſt mol : ſi elle va aux os, la douleur eſt grande quand ils ne ſont pas découverts de leurs périoſtes ; mais il n'y a point de fiſtules qui aillent aux os, qu'ils ne ſoient cariez, & qu'il n'en ſorte une matiere noire & fœtide. Si c'eſt aux tendons & aux nerfs, la douleur eſt grande, & le pus qui ſort eſt blanc & en petite quantité.

Les fiſtules récentes, ſimples charnuës, dans un corps jeune, ſont plus faciles à guérir que celles qui ſont vieilles, & qui ſont dans un corps cacochime, & qui vont aux os, aux tendons, aux nerfs, aux vertébres du dos, au thorax, aux mammelles, au ventre, à la veſſie, aux inteſtins, à l'anus, aux aînes, & aux aiſſelles.

Quelle eſt la cure des fiſtules?

Elle eſt palliative & éradicative.

Palliative, comme à ces vieilles fiſtules, où l'on ne peut apliquer les médicamens ni le fer. Cette cure conſiſte dans l'évacuation des humeurs, dans la diette, la ſaignée, & la purgation, & en y faiſant des injections déterſives.

La cure éradicative conſiſte à guérir la fiſtule, en emportant la calloſité; ce qui ſe fait par des injections deſſicatives & déterſives, ou bien en dilatant le fond avec les médicamens, tels que ſont la racine de gentiane, l'éponge préparée, & tous les remédes âcres, pour avoir lieu d'y porter plus commodément les médicamens convenables. Mais le plus ſûr eſt de couper la calloſité, & de la fondre enſuite par les remédes digeſtifs, les trochiques de

minium, ou d'autres cathéritiques.

S'il arrive une hémorragie, on l'arrêtera avec des astringens : si la douleur est grande, on fera une injection avec du lait, dans lequel on aura fait boüillir des fleurs de camomille : s'il y a inflammation, on se servira d'oxicrat, de l'onguent rosat, ou de l'onguent blanc de rhasis, & ensuite de l'emplâtre de diapalme, avec l'huile rosat ; & après qu'on aura détergé l'ulcére, on l'incarnera, on le mondifiera, & on le cicatrisera. S'il y a carie à l'os, il faut emporter la carie avant la consolidation de l'ulcére, soit en ruginant l'os, ou en se servant des catagmatiques.

De quoi se sert-on pour consolider un ulcére ?

On se sert de myrrhe, d'aloës, d'aristoloche ronde, de racines d'iris, & de scordium : le camphre, le vitriol & l'euphorbe y sont encore fort bons, selon Fabricius Hildanus.

De l'Ulcére chancreux.

Comment Guy de Chauliac définit-il l'ulcére chancreux ?

Il le définit un ulcére aparent, rond, horrible & puant, avec des bords durs,

A trois choses ; ſçavoir au neceſſaire, à l'ordre, & à la cauſe.

Et ainſi ayant égard au neceſſaire, s'il y a hémorragie extraordinaire, il faut l'arréter : ayant égard à l'ordre, il faut réduire la luxation avant la fracture : enfin ayant égard à la cauſe, ſi la fracture eſt accompagnée du corps étranger qui la faite, il faut le tirer avant que de réduire la fracture.

L'extenſion doit être proportionnée à la nature de la fracture : on la doit faire auſſi plus grande pour les hommes forts & robuſtes, que pour les femmes & les enfans ; mais il faut toûjours autant qu'on le peut, qu'elle ſoit ſuffiſante pour affermir les portions de l'os fracturé.

Comment fait-on les extenſions ?

On les fait avec les mains, ou avec les lacs & les machines.

Que faut-il faire après avoir fait une extenſion ſuffiſante ?

Il faut remettre les os dans leur niveau, & prendre garde qu'il n'y ait point d'inégalité, & que les muſcles ne ſoient point contraints ; car les os ont leur réduction particuliere.

Les os étant ainſi réduits, avant que

d'y fraire le bandage propre, on fait une embrocation avec l'huile rosat; & l'on se sert du cerat, ou d'un blanc d'œuf battu. On trempe les compresses & les bandes dans l'oxicrat ou dans le gros vin : on doit se servir de cartons, non pas au premier apareil, sur tout quand il y a une grande contusion, mais quand les accidens sont apaisez, pour maintenir les os réduits dans une bonne situation.

La fracture étant bandée & accommodée, il n'y a qu'à situer la partie dans un lieu commode.

Comment connoît-on que le bandage est bien fait?

On le connoît à la tumeur molette, & à la douleur de l'extrêmité de la partie. Si la fracture est compliquée, il faut remettre les os dans leurs places, & se servir du bandage à dix-huit chefs, afin de le pouvoir tenir fréquemment, sans déranger les portions des os réduits. S'il y a quelque piéce d'os détachée du périoste, il faut l'ôter; mais si elle tient encore, il faut la remettre dans son lieu naturel, & obliger le malade à garder un régime de vivre propre. On le saignera dans le commence-

ment, & on lui donnera quelques lavemens pour lui tenir le ventre libre.

Il faudra faire enſorte d'empêcher les accidens, qui ſont la douleur, l'inflammation, l'apoſtéme, le purit ou la démangeaiſon, & l'excoriation : ſi la douleur eſt grande, il faut d'abord défaire le bandage, de peur que la gangréne ne ſe mette à la partie : la fomentation d'eau marine eſt bonne pour la demangeaiſon.

L'excoriation eſt ſouvent ſuivie d'une inflammation, à laquelle il faut apliquer des rafraîchiſſans.

Quand ſe fait le cal ?

Il ſe fait plutôt ou plus tard, ſuivant l'endroit de la fracture, & ſuivant la diſpoſition du tempérament & de l'âge ; car il ſe fait plus tard aux vieillards qu'aux jeunes gens.

En combien de jours ſe fait-il aux bras, aux jambes, & à la cuiſſe ?

Il ſe fait en trente, quarante, ou ſoixante jours.

Après que le cal eſt fait, ſi l'os vient par quelque accident à ſe caſſer, il ſe refait plus difficilement : un bandage trop ſerré ou trop lâche empêche auſſi fort ſouvent qu'il ne ſe faſſe comme il

faut : la matiere même qui forme le cal, eſt plus ou moins abondante, ſuivant que le malade mange peu ou beaucoup; c'eſt pourquoi il faut lui preſcrire un régime reglé, qui doit pourtant être moins rigide lorſque le cal ſe forme, afin de fournir un ſuc ſuffiſant & convenable à cette ſituation, & ne point trop ſerrer ni lâcher le bandage.

Il arrive ſouvent après la guériſon des fractures, que la partie n'eſt pas dans ſa figure naturelle; ce qui vient ou de l'impatience, ou du peu de ſoin du malade pour avoir trop remué la partie fracturée, ou de l'ignorance du Chirurgien qui n'aura pas remis les os fracturez en leurs place.

Si le malade eſt jeune, & fort vigoureux, & qu'il n'y ait pas long-tems que le cal ſoit fait, on peut le rompre après l'avoir amolli par l'aplication des cataplaſmes émolliens, & enſuite le réduire de nouveau, en obſervant les mêmes circonſtances.

Des

Des Luxations.

Comment se prend le mot de luxation?

Ce mot se prend dans une signification genérale & étenduë, ou dans une signification propre. En genéral, la luxation est un déplacement des parties tant dures que molles; mais en partie la luxation n'est qu'une sortie de l'os de son lieu naturel, dans un lieu étranger, avec perte de mouvement.

On les prend de la nature de la luxation, & de la nature de l'os luxé.

De la nature de la luxation, elle est de deux sortes, complete & incomplete: la complete, c'est lorsque la tête de l'os est entierement sortie de sa cavité; & l'incomplete, quand elle n'est pas tout-à-fait dehors; ce qui arrive plus rarement, & c'est ce qu'on apelle rél xation.

A raison de la nature de l'os luxé, c'est que les uns arrivent aux os articulez par artrodie, & les autres aux os articulez par ginglime.

Quelles sont les causes des luxations?

Elles sont internes & externes.

Les causes externes sont tous les mou-

vemens violens, chutes, coups; & les internes, l'abondance des humeurs qui relâchent les ligamens, & qui remplissent la cavité des articles, ce qui est cause de la sortie de l'os.

Quels sont les signes?

Ils sont diagnostiques & pronostiques.

Comment divise-on les diagnostiques?

En signes généraux & particuliers: les généraux ne sont autre chose que la perte du mouvement; & les particuliers, c'est lorsque l'on voit une tumeur à l'endroit où l'os s'est jetté, & une cavité où la tête devroit être, & qu'il y a une notable différence entre la partie malade & la saine; ce qui se connoît par la comparaison qu'on en fait, ainsi que nous l'avons deja dit.

Quelle différence y a-t-il entre les luxations faites de cause externe, & celles qui viennent de cause interne?

La différence, c'est que les luxations par une cause externe se font tout d'un coup; & celles qui sont faites par une cause interne, se font peu à peu.

Le prognostique des luxations est que celles qui sont de cause interne, sont plus difficiles à retenir quand elles sont réduites, que celles qui sont faites de

cause externe ; parce que les ligamens n'étant pas relâchez, il n'est pas difficile de les rétablir dans leur état naturel. Plus les luxations sont anciennes, plus elles sont difficiles à réduire. Les os articulez par artrodie, se luxent plus facilement que ceux qui sont articulez par ginglime ; mais ils sont aussi plus faciles à réduire

La différence qu'il y a de l'apareil pour la luxation, à celui de la fracture, c'est que la luxation doit être réduite avant que de faire l'apareil ; au contraire l'apareil doit être fait avant que de réduire la fracture.

En quoi consiste la cure des luxations?

En trois points : le premier est de remettre l'os à sa place : le deuxiéme est de le conserver réduit : le troisiéme, de corriger les accidens. Avant que de réduire les os à leur place, il faut examiner quatre choses : 1°. le lieu d'où l'os est sorti : 2°. le lieu oú il est tombé : 3°. le chemin qu'il a tenu pour tomber : 4°. les muscles qui servent au mouvement de l'os.

Par combien d'opérations l'os sera-t-il remis à sa place?

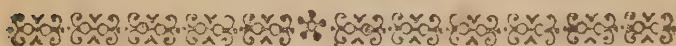
Par trois opérations, sçavoir par

Savin

l'extension, par la contre-extension ; & par la conformation.

L'os est conservé & réduit par le bandage & la situation convenable.

Les accidens seront corrigez tant par le régime de vivre, que par l'administration des remédes généraux & particuliers, qui seront diversifiez selon les différens accidens de la luxation.



MANUEL INSTRUCTIF SUR L'OSTEOLOGIE ET LA MYOLOGIE.

TRAITE' ABREGE' DE L'OSTEOLOGIE.

Des Parties des Os.

IL y a quatre parties à l'os : la principale qui est la plus dure, forme le corps de l'os : l'apophise est une éminence qui s'éleve sur l'os, avec lequel

elle ne fait qu'une même continuité: l'épiphise, qu'on nomme partie ajoûtée, est un os joint à un autre, sur lequel elle naît: pour quatriéme partie de l'os, ce sont les inégalitez qui s'y rencontrent. Quant aux apophises, elles se trouvent toûjours aux bouts des os.

Tout ce qui s'éleve considérablement sur un os, en est donc l'apophise ou l'éminence; & cette apophise dans les fœtus & dans les enfans, est toûjours épiphise: elle paroît ajoûtée à l'os principal par un cartilage qui en fait l'union; mais dans la suite du tems le cartilage & l'épiphise s'endurcissent tellement, qu'on n'y distingue plus rien de différent au corps de l'os.

Les apophises servent ou à l'articulation des os, ou à l'insertion des tendons, des muscles, & des ligamens; elles sont de différente figure; on les apelle tête, quand le bout d'un os est gros & rond; cou est ce qui s'élargit peu à peu; & coroné ou bec, ce qui est plat & pointu.

Les petites têtes s'apellent condiles: les apophises longues & pointuës comme un stilet, sont nommées stiloïdes; celles qui resemblent aux aîles d'une

chauve-ſouris ptérigoïdes ; quand elles ſont comme un mammelon, maſtoïdes ; quand elles approchent de la figure d'un ancre anchiroïdes ; & quand elles reſſemblent au bec d'un corbeau coracoïdes.

Les cavitez qui ſervent aux articulations ſont grandes & petites : les grandes s'apellent cotiles, ou cavitez cotiloïdes ; les petites, glenoïdes. On apelle ſinuoſité, l'endroit par où paſſent des tendons ; ſciſſure, par où coulent des vaiſſeaux ; ſinus eſt une cavité dont l'entrée eſt étroite, & large de fond ; foſſe eſt une enfonçure large par tout ; & trou eſt ce qui perce l'os, ou ce qui a une entrée & une ſortie.

La diartroſe eſt une articulation qui a trois eſpéces ; l'énartroſe, lorſque la tête eſt groſſe ; l'artrodie, lorſqu'elle eſt petite ; & le ginglime, quand les os ſe reçoivent mutuellement. Nous ne ferons qu'une eſpéce d'articulation de l'énartroſe & de l'artrodie, puiſqu'elles ne différent que du plus ou du moins ; & nous la raporterons à la machine que l'on apelle genou qui eſt une boule de cuivre enchaſſée dans une cavité, dans laquelle elle ſe meut en tout ſens, de

même que dans les articulations qui ſe font par des têtes qui entrent dans des cavitez.

Le ginglime eſt une articulation, comme nous venons de dire, par laquelle les os ſe reçoivent mutuellement; il ſe forme lorſque le bout d'un os a deux éminences & une cavité, & que le bout d'un autre qui s'articule avec lui, a deux cavitez & une éminence, pour faire la fléxion & l'extenſion : on peut raporter cette articulation à la charniere, qui eſt une machine fort en uſage composée de deux piéces l'une dans l'autre, à cauſe des éminences & des cavitez qui s'y trouvent : pour arrêter la charniere, on y paſſe une cheville ; les ligamens font la même choſe, & tiennent lieu de chevilles, puiſqu'ils arrêtent les os enſemble.

Il y a une autre eſpéce de ginglime ou de charniere, c'eſt quand un os a deux éminences éloignées l'une de l'autre, comme la machoire inférieure par ſes deux condiles, les còtes par leurs extrémitez, les vertébres par les apophiſes obliques ; mais il en faut trois pour l'articulation, celle du milieu reçoit par le haut, & eſt reçûë par le bas.

De la Sinartrose.

LA sinartrose est une sorte d'articulation qui a trois espéces, *suture*, *harmonie*, & *gomphose*. La suture, c'est quand deux os ont des dentelures à leurs bords, par le moyen desquelles ils se joignent ensemble ; & comme cela se raporte assez à une couture, on apelle cette articulation suture, du mot Latin *sutura* : les Artisans la nomment engrainure.

L'harmonie, c'est quand les os sont joints ensemble par une simple ligne, ou droite ou oblique : les Anciens ont dit que les os de la machoire étoient joints par harmonie ; mais ils n'avoient pas pris garde aux dentelures de ces os, qui sont fines & toutes cachées en dedans ; ce qui se voit quand on démonte le crâne : peut-être que les Anciens n'en avoient jamais démonté.

La gomphose, c'est l'emboëtement d'un os dans un autre, comme l'articulation des dents dans les alvéoles ; on la peut raporter à l'engrainure, à cause que les racines tiennent lieu de dentelures.

Il y a une autre articulation serrée ;

que l'on apelle onglet ou anglet ; c'est la jonction du bord de la partie écailleuse sur le pariétal ; ce bord est coupé en bizeau, c'est-à-dire, qu'il va en amincissant ; il se voit de même au pariétal un bizeau.

De la Simphise.

LA simphise est une naturelle union d'os qui les rend continus : les Anciens en font de deux sortes ; une sans moyen, comme aux os du fœtus, & à ceux des enfans à leur naissance ; & une autre avec moyen ; celle-ci a trois espéces, la sissarcose, la sincondrose, & la sinévrose ; sissarcose, c'est la simphise par des chairs ; sincondrose, par des cartilages ; & sinévrose, par des ligamens.

Il n'y a point de simphise sans moyen : les épiphises sont à la vérité fort tendres & fort molles dans le fœtus & dans les enfans qui viennent de naître, mais c'est qu'elles ne sont pas encore ossifiées ; c'est pourquoi on peut les déboëter aisément : dans la suite du tems elles s'ossifient, & alors elles ne font plus qu'une même continuité avec le corps de l'os. Les os tout d'une piéce, & qui sont dans

le fœtus & dans les enfans partagez en plusieurs piéces, ne sont pas unis par des cartilages ; ainsi la sincondrose de la machoire inférieure est fausse, puisque ce ne sont que les fibres de ces os qui ne sont pas encore ossifiées à l'endroit du menton. C'est la même chose pour le coronal qui est divisé en deux piéces, pour l'os innominé qui est de trois piéces, & enfin pour tous les autres os qui se trouvent divisez en plusieurs piéces par les liaisons tendres & molles que l'on pourroit prendre pour des sincondroses, si l'on ne sçavoit d'ailleurs que ce sont les endroits de ces piéces qui n'ont pas acquis leur dernier degré d'ossification.

Nous ne ferons que deux sortes de simphises avec moyen ; sçavoir la sincondrose, & la sinévrose : la sincondrose se remarquera aux os unis par de véritables cartilages qui resteront toute la vie dans leur nature de cartilage, comme sont par exemple ceux du sternum, celui qui fait l'union des os du pubis, & les cartilages qui couvrent les apophises & les vertébres : la sinévrose est à toutes les articulations, puisqu'il faut des ligamens pour attacher les os ensemble, &

de plusieurs en faire comme une seule continuité.

Pour la sissarcose ou la simphise par des chairs, il n'y en a point; car l'articulation de l'os hyoïde & de l'omoplate, que les Anciens ont pris pour exemple, est une chose imaginaire; les muscles de ces parties ne servent qu'à les mouvoir, & non point à les unir. L'os hyoïde, qui est un os qui sert de baze à la langue, est joint par ses extrémitez supérieures aux apophises stiloïdes par des ligamens: l'omoplate est articulée par l'acromion à la clavicule par de très-forts ligamens cartilagineux; pour ses muscles, ils ne servent qu'à la mouvoir avec le bras, de même que ceux de l'os hyoïde ne servent aussi qu'à le remuer avec la langue.

A l'endroit des articles dans les cavitez des os, il n'y a qu'une liqueur mucilagineuse qui en facilite le mouvement; le cartilage lisse & poli qui est par-dessus les apophises, & les ligamens qui par leur souplesse prêtent comme de la cire molle, aident aussi beaucoup à ce mouvement. On peut croire que cette liqueur huileuse vient des glandes qui se rencontrent dans les liga-

mens & dans les cartilages, & qui se déchargent par des canaux excrétoires dans la cavité des articles.

Du Crâne en général.

LE crâne forme une cavité considérable qui renferme le cerveau ; il est fait de plusieurs piéces, pour résister aux coups ausquels la tête est continuellement exposée, & pour empêcher que la fracture d'un os ne passe à l'autre : ainsi il n'y a point de contre-coup, comme l'ont voulu quelques Auteurs, du moins d'un os à un autre os, mais bien d'une table à l'autre, comme on en a de fréquentes expériences.

Il y a deux tables aux os du crâne ; l'externe est plus dure, parce qu'elle est couverte du péricrâne ; l'interne est plus tendre. On y voit à sa face intérieure des inégalitez qui ne sont que les moules des vaisseaux de la dure-mere : entre les deux tables il y a le diploé ; c'est une véritable moëlle qui a un million de veines & d'artéres qui servent à nourrir les deux tables par le dedans.

La dureté & la solidité des deux tables sert à défendre le cerceau ; & la substance moëlieuse qui est entre-deux,

rend le crâne moins caſſant & plus leger.

La figure naturelle de la tête doit être ronde, un peu longue, éminente par le devant & par le derriere, aplatie par les còtez, pour faciliter la vûë & l'oüie : le crâne dans cette bonne conformation a toûjours trois ſutures; il eſt éminent au-devant & au derriere, pour mieux contenir le grand & le petit cerveau. Cette figure naturelle change quelquefois, mais ce n'eſt que dans les jeunes enfans où le crâne eſt ſi mol, qu'il ne faut qu'un coup ou une chute pour en changer la figure : les mains d'une Sage-femme qui maniera trop rudement la tête d'un enfant, peuvent encore lui changer ſa figure naturelle en une autre contre nature qui reſtera après toute la vie.

Nous paſſons ſous ſilence les figures contre nature que les Auteurs donnent à la tête, parce qu'elles ſont imaginaires ; & on ne trouvera jamais dans nos Cimetieres des têtes rondes comme des boules, pointuës en forme de pain de ſucre, d'autres auſquelles manquent l'éminence de devant ou celle de derriere, ou qui les ayent ſituées ſur les côtez : ou du moins il eſt ſi rare d'en

trouver de pareilles, que l'on peut fort bien se dispenser d'y faire attention.

Des Sutures.

ON divise communement les sutures en vrayes, fausses, & communes : les vrayes sutures joignent ensemble les os du crâne; elles representent des coutures : il y en a trois; la coronale par-devant qui joint le coronal avec les deux pariétaux ; la sagittale qui traverse la tête, elle unit les deux pariétaux ; & la lambdoïde par derriere, elle joint l'occipital aux pariétaux.

Il y a deux fausses sutures, parce qu'on prétend que la partie écailleuse de l'os des tempes, s'aplique sur des pariétaux en écailles de poisson : mais il n'est pas vrai que cette partie de l'os des tempes se joigne de cette maniere, puisqu'elle est toute canelée par dedans, & qu'elle a encore de veritables dentelures qui se joignent avec celles du bord du pariétal ; cela se voit en défaisant l'os des tempes. Les os des tempes sont donc joints aux pariétaux par des sutures aussi veritables que celles que l'on a apellé vrayes.

Les sutures communes sont au nom-

bre de trois ; la tranſverſale, celle de l'ethmoïde, & celle de l'os ſphénoide ; elles ſéparent les os de la machoire ſuperieure de ceux du crâne. Remarquez que la tranſverſale n'eſt que la coronale, qui en deſcendant continuë par devant.

Les ſutures empêchent que la fracture d'un os ne paſſe à l'autre ; elles attachent la dure-mere, & laiſſent paſſer pluſieurs petits vaiſſeaux & les fibres qui forment le pericrâne.

Du Crâne en particulier.

LEs grands os du crâne ſont le coronal qui fait le devant ; l'occipital, le derriere ; & les pariétaux avec les deux os des tempes, les côtez : le ſphénoïde & l'ethmoïde ſont communs au crâne & à la face : les os des tempes renferment quatre oſſelets, qui ſont l'étrier, l'enclume, le marteau, & l'orbiculaire qui eſt tout rond comme une petite écaille.

La face eſt faite de deux machoires : il y a onze os à la ſuperieure ; ſçavoir le maxillaire ; l'os de la pomette apellé zigoma, le lacrimal ou l'os unguis, l'os du nez, & l'os du palais ; les cinq de

l'autre côté, avec le vomer qui est seul, cela fait les onze os de la machoire superieure : l'inférieure est d'une piéce dans les adultes. Les deux machoires ont les dents : le nombre ordinaire est de seize en chaque machoire, quatre incisives, deux canines, & dix molaires.

Du Coronal.

LE coronal ou l'os du front, parce qu'il forme le front, est de figure demi-circulaire, poli par-dehors, inégal en dedans, toûjours separé en deux dans le fœtus, & quelquefois aussi dans les adultes ; mais plûtôt aux femmes qu'aux hommes. Le coronal est plus épais que les pariétaux, moins solide que l'occipital : il est joint avec les pariétaux par la coronale, & avec l'ethmoïde, le sphénoïde & les os de la machoire superieure par les sutures communes. Par-devant il fait une grande partie des orbitaires, qui sont des fosses ; quelquefois on y trouve deux sinus apellez surcilliers ; ils s'ouvrent par un trou commun dans le nez ; leur veritable usage, c'est d'être la premiere source de la mucosité du nez, parce qu'il y

à une membrane qui les tapiſſe, & qui a quantité de petites glandes qui ſeparent du ſang une mucoſité qui s'écoule dans le nez.

Le coronal a deux trous au-deſſous des ſourcils, qui percent les orbites, par où paſſe un rameau de la cinquiéme paire, qui ſe diſtribuë à la peau, aux muſcles du front & des paupieres; & un interne au-deſſus du criſta galli, où s'attache la racine du ſinus droit de la dure-mere.

Il y a dans ſa partie interne deux foſſes, pour contenir une partie du cerveau & les apophiſes mammillaires, & une éminence qui a ſur ſa longueur comme une ſinuoſité dans laquelle s'attache la dure-mere.

Des Pariétaux.

LEs pariétaux, ainſi nommez parce qu'ils ſont les parois de la tête, ſont d'une figure à peu près quarrée: ils ſont polis extérieurement; en dedans ils ont des impreſſions qui repreſentent le deſſus de la feüille du figuier; ils ſont les plus minces de tous les os du crâne. Ils ſont aſſemblez avec l'os du front, les os des tempes, le ſphénoïde, & l'occi-

pital: la fontenelle ou la fontaine de la tête, comme on parle vulgairement, est à l'endroit où la suture sagittale rencontre la coronale: cette partie est toûjours membraneuse dans les enfans nouveaux-nez, & elle ne s'ossifie que long-tems après la naissance. Les Anciens l'ont apellée la fontaine de la tête, parce qu'ils ont crû que le cerveau étoit plus humide en cet endroit. Il y a dans le dedans des pariétaux deux grandes fosses qui tiennent le milieu en situation: souvent on trouve aux pariétaux deux petits trous proche de la suture sagittale, par où passent des veines qui raportent le sang des tégumens au sinus droit de la dure-mere.

Des Os des Tempes.

LEs os des tempes sont situez aux parties basses de la tête: la partie écailleuse est mince, & de figure presque circulaire: leur partie inférieure est dure & irréguliere; on l apelle pierreuse: ils sont joints par leur plus grande partie avec les pariétaux, & avec toute la partie superieure de l'os sphénoïde; la partie pierreuse est jointe à la partie basse de l'occipital. La partie écailleuse

eſt liſſe en dehors, en dedans inégale pour s'engrainer avec les pariétaux : il y a trois apophiſes externes, qui ſont la temporale ou zigomatique, parce qu'elle ſe joint au zigoma ; la maſtoïde, parce qu'elle reſſemble au mammelon d'une vache, elle eſt derrierre l'auditif externe ; & la ſtiloïde, à cauſe qu'elle eſt comme un petit ſtilet. C'eſt aux apophiſes ſtiloïdes que s'attechent les parties ſuperieures de l'os hyoïdes : au-deſſus des apophiſes temporales, il y a deux petites foſſes pour les deux condiles de la machoire inférieure ; ils ont par dedans une apophiſe inégale nommée pierreuſe, parce qu'elle eſt fort dure ; elle contient toute la ſtructure de l'organe de l'oüie.

Les os des tempes ont des trous; l'auditif interne eſt en dedans, par où paſſe le nerf auditif qui ſe diviſe en deux branches, une dure & l'autre molle ; l'auditif externe eſt un grand trou externe qui donne paſſage à l'air : les autres trous ſont l'oblique par où paſſe la carotide ; le petit trou qui eſt entre l'apophiſe maſtoïde & la ſtiloïde, par où ſort un petit rameau qui vient de la portion dure de l'auditif, avec le trou de commu-

nication apellé aqueduc, pour le passage de l'air dans la caisse.

Des Osselets de l'Oreille.

L'Etrier, qui ressemble parfaitement bien à un étrier à monter à cheval, est fait de deux branches posées sur une baze plate & ovale : au haut des branches il y a une petite tête, & dessus une legere cavité où s'attache le quatriéme osselet.

L'enclume, parce que ce petit os ressemble à une enclume, a trois parties; la plus grosse fait le corps de l'os; les deux petites branches sont les apophises; la partie massive a deux cavitez & une éminence pour s'emboëter avec les éminences, & la cavatité de la tête du marteau, c'est un ginglime.

Le marteau est gros par l'une de ses extrêmitez qui est comme la tête, & plus menu par l'autre qui est le manche : le derriere de la tête a deux éminences & une cavité pour s'emboëter avec l'enclume : le manche qui est long & menu, se grossit par deux petites apophises : l'orbiculaire est comme une très-petite écaille convexe, du côté de la tête de l'étrier, un peu creux du côté qu'il s'ar-

ticule au bec de l'enclume. Ces quatre osselets n'ont point de perioste ; ils sont liez ensemble par de petits ligamens ; ils ont de petits trous par où entrent les vaisseaux qui leur portent la nourriture. Le marteau & l'enclume sont plus solides que l'étrier, qui est mince & poreux.

De l'Occipital.

L'Occipital est le plus épais des os du crâne ; sa figure aproche assez d'une lozange ; sa partie extérieure est inégale : elle a deux apophises condiloïdes, reçûës dans les cavitez de la premiere vertebre, pour la fléxion & l'extension de la tête : il y a dans sa partie externe deux grandes fosses qui contiennent le petit cerveau ; deux autres plus petites latérales, avec deux chemins obliques creusez au-dessus des grandes fosses, & une éminence où s'attache la dure-mere. L'Occipital est joint aux pariétaux, aux temporaux, & au sphénoïde ; il y a trois trous de chaqua côté, & un grand par où passe la moëlle de l'épine & les artéres vertébrales ; le premier des trous donne passage à la huitiéme paire des nerfs, aux nerfs apellez spinales,

aux ſinus latéraux, & aux ſinus infe-rieurs qui ſont proche de la ſelle du che-val, qui vont ſe dégorger dans les jugu-laires internes : le deuxiéme reçoit la neuviéme paire, & le troiſiéme laiſſe paſſer les veines vertébrales qui ſortent des ſinus latéraux.

Du Sphenoïde.

LE ſphénoïde, parce qu'il eſt fourré comme un coin entre les autres os du crâne, eſt plus épais du côté qu'il eſt uni à l'occipital, plus mince & plus po-li par le haut : il eſt d'une figure irrégu-liere difficile à décrire : on appelle en-core cet os ſelle Turcique, ſelle de che-val, ou *éphippium*. Par le haut il eſt joint aux os des tempes, au coronal, & à l'os de la pommette ; & par le bas, avec les maxillaires, l'occipital, & le vomer : il a à ſa partie externe cinq apo-phiſes ; ſçavoir deux prérigoïdes où il y a deux foſſes ; les ſuperieures qui ſont plates & polies, qui forment une partie des arbitres, & le deſſous des tempes, comptez pour foſſes, enfin une petite apophiſe ſur le milieu de cet os ; elle reſſemble au criſta galli, elle s'enchaſſe dans le vomer : dans ſa partie interne il

y a deux apophiſes nommées clinoïdes, parce qu'elles ſont comme les pieds d'un petit lit ; entre ces apophiſes, une cavité qui reçoit la glande pituitaire ; elle reſſemble à la ſelle d'un cheval. Il y a entre les deux tables du ſphénoïde, deux ſinus ſéparez par une lame d'os ; ils s'ouvrent par deux trous différens dans la cavité du nez, pour y décharger une matiere épaiſſe qui ſe mêle avec la morve. Le ſphénoïde a ſix trous de chaque côté : un par où paſſe le nerf optique : le ſecond par où paſſent les petits rameaux ſuperieurs des nerfs de la cinquiéme paire : le troiſiéme laiſſe paſſer les petits rameaux inferieurs des nerfs de la cinquiéme paire, qui vont ſe perdre dans les parties externes de la tête : le quatriéme forme comme un ſinus qui eſt creuſé dans la partie pierreuſe de l'os des tempes, & dans le ſphénoïde par où paſſent les artéres carotides qui montent au cerveau; ce trou donne auſſi paſſage aux troncs des deux nerfs intercoſtaux qui ſortent du crâne : le cinquiéme trou laiſſe paſſer les rameaux poſtérieurs des nerfs de la cinquiéme paire : enfin le ſixiéme qui eſt un petit trou rond, donne paſſage à deux branches

des carotides qui vont arroſer la dure-mere, & à deux petits rameaux de veines qui vont aux jugulaires internes.

De l'Ethmoïde.

L'Ethmoïde eſt ſitué à la baze du coronal dans ſa partie interne ; ſa figure aproche de la tête d'une carpe ; on l'apelle cribleux, parce qu'il eſt percé comme un crible de pluſieurs petits trous obliques, par où paſſent les deux nerfs olfactifs : il y a une apophiſe qui traverſe ſon milieu ; on l'apelle criſta galli, la lame oſſeuſe de l'ethmoïde partage les narines en deux cavitez ; elle eſt épaiſſe vers les os du nez, plus mince en bas, où elle s'enchaſſe dans la rainure du vomer. Quelques-uns, ſans y prendre garde, ont confondu cette lame avec le vomer ; mais elle en eſt ſeparée. L'ethmoïde a une partie toute plate & bien polie, que l'on apelle *os planum* ; elle a un trou apellé orbitraire interne, par où paſſe un nerf de la cinquiéme paire : aux côtez de la cloiſon des narines, il y a pluſieurs lames oſſeuſes que l'on apelle les os ſpongieux ; elles ſont tapiſſées par l'expanſion des nerfs olfactifs, qui ſont les organes de l'odorat ; & plus

il y en a, plus il y a de finesse ; c'est ce qu'on voit dans les chiens de chasse.

DES OS DE LA MACHOIRE superieure & de ses adhérans.

Du Maxillaire.

LE maxillaire contient la moitié des dents : sa figure est irréguliere ; il a peu de solidité en dehors, & sur le devant il a une fosse ; en dedans il a un grand sinus ; il fait en partie la voûte du palais, où l'on remarque une fosse : il y en a un autre du côté des narines, c'est la fosse nazale ; il est joint par en haut au coronal, à l'os unguis & à l'os du nez, dont il fait la partie superieure : avec l'os de la pomette auquel il est joint, il fait une grande partie de l'orbite ; il est percé d'un trou nommé orbitaire externe, par où passe une branche de la cinquiéme paire, assemblé avec son voisin par la suture du palais : ces deux os joints forment le trou incisif qui s'ouvre par deux ouvertures différentes dans le nez : le maxillaire est joint par en bas avec l'os du palais.

Du Zigoma.

LE zigoma eſt apellé par quelques-uns os jugal, parce qu'étant joint à l'apophiſe temporale, il fait une arcade oſſeuſe, ſous laquelle paſſe le tendon du muſcle temporal & les vaiſſeaux; elle met à couvert toutes ces parties des injures du dehors. Le zigoma s'apelle encore l'os de la pomette, parce que la jouë par ſa rondeur forme comme une petite pomme; c'eſt le plus ſolide de os de la machoire ſuperieure; ſa figure forme un triangulaire curviligne, dont la partie la plus courbe qui eſt la ſuperieure, fait une grande portion de l'orbite, & le petit angle de l'œil: ſa ſuperficie externe eſt polie, & l'interne cave & inégale: il eſt joint à l'os de la machoire, au coronal, au ſphénoïde, & à l'apophiſe de l'os des tempes.

De l'Os Unguis.

L'Unguis, parce qu'il eſt mince & tranſperent comme un petit ongle; on l'apelle encore lacrimal, à cauſe de la glande lacrimale du grand angle: mais il n'y en a point dans l'homme: le trou

de l'os unguis eſt ſeulement rempli d'un petit ſac membraneux percé de deux trous apellez points lacrimaux, par où les larmes coulent dans le nez : l'unguis eſt joint avec le haut du maxillaire, au-dedans de l'orbite avec l'os *planum.*

De l'Os du Nez.

L'Os du nez qui en fait toute la partie ſuperieure, eſt quarré, aſſez ſolide, épais par le haut, plus mince en bas, plus poli au-dehors qu'au-dedans, aſſemblé avec le coronal, l'os de la machoire, & avec ſon pareil par une ſuture ; tous deux s'apuyent ſur la cloiſon oſſeuſe de l'ethmoïde,

De l'Os du Palais.

L'Os du palais eſt un petit os quarré qui fait le bas de la voûte, mince à l'endroit où il ſe joint avec le maxillaire, épais & irrégulier du côté qu'il ſe joint à l'apophiſe ptérigoïde ; il eſt percé d'un trou apellé guſtatif, pour laiſſer paſſer un rameau de la cinquiéme paire, s'uniſſant avec ſon pareil par une petite ſuture, tous deux apuyez ſur le vomer.

Du Vomer.

LE vomer reſſemble au ſoc d'une charruë, il a dans ſa partie inferieure, qui eſt l'endroit le plus épais, une cavité qui reçoit la petite apophiſe qui eſt ſur le milieu du ſphénoïde : en haut il eſt mince, & à une petite rainure où s'engage la languette de la cloiſon oſſeuſe de l'ethmoïde, pour ne faire plus qu'une piéce qui ſépare les narines en deux.

De la Machoire inférieure.

LA machoire inférieure, dont la figure reſſemble à un V, eſt dure & polie à l'extérieur, cave & plus poreuſe en dedans : ſes parties ſuperieuſes ſont plates & larges : il s'y trouve une apophiſes condiloïde pour l'articulation, & une autre apellée coronoïde, mince & pointuë, à laquelle s'attache le tendon du muſcle temporal : la partie plate & inférieure eſt inégale, on l'apelle angle : le devant de la machoire qui eſt arrondi, eſt la baze, & les bords ſont nommez lévrez, externe & interne : la machoire inférieure a quatre trous,

deux internes qui ſont les plus grands, & deux externes qui percent la baze. Par les internes paſſe un cordon fait de nerfs, de veines & d'artéres, qui vont aux dents. Le nerf eſt une branche de la cinquiéme pajre, & les veines & les artéres ſont des branches de la jugulaire & de la carotide. Les rameaux du nerf reſſortent par les trous externes, & vont à la peau & aux muſcles des lévres.

De l'Os Hyoïde.

AU-deſſous de la machoire inférieure il y a l'os hyoïde, qui ſert de baze à la langue : on l'a ainſi nommé, parce qu'il reſſemble à l'*υ* des Grecs : il eſt fait de petits os unis enſemble par des ligamens qui s'oſſifient quelquefois, il s'attache par les cornes inférieures aux aîles du cartilage tiroïde, & par les ſuperieures aux apophiſes ſtyloïdes. Le plus grand des os de l'os hyoïde, où s'attachent les muſcles de la langue, eſt creuſé en goutiere; dans l'homme l'os hyoïde eſt ſeulement fait de trois os, & quelquefois de cinq ou de ſept.

Des Dents.

LEs deux machoires ſont garnies de dents qui entrent dans de petites cavitez que l'on apelle alvéoles ; il y en a ordinairement ſeize en chaque machoire, que l'on diviſe en inciſives canines, & molaires : il y a quatre inciſives, deux canines, & dix molaires. Les inciſives ſont plates & tranchantes, un peu convexes par dehors, & caves en dedans: les canines ſont rondes & mouſſes par le bout : les molaires ſont groſſes & inégales ; leur baze eſt irréguliére, pour mieux broyer les alimens ; elles ont juſqu'à trois & quatre racines ; les canines en ont une, & les inciſives deux.

De l'Epine en génērl.

L'Epine s'étend depuis l'articulation de la tête juſqu'au coccix ; les os qui la compoſent s'appellent vertébres; il y en a ſept au col, douze au dos, & cinq au lombe. La figure de l'épine ne fait pas une ligne droite ; depuis la premiere vertébre du col juſqu'à la ſeptiéme, elle eſt courbée en dedans ; & depuis la premiere du dos juſqu'à la dou-

ziéme, elle eſt convexe en dehors, ce qui augmente la cavité de la poitrine; depuis la premiere des lombes juſqu'à la derniere de l'épine, elle ſe courbe en dedans; l'os ſacrum qui en eſt la baze, ſe jette en dehors pour agrandir l'hypogaſtre; les vertébres ſont articulées par ginglime; leur corps qui eſt la partie la plus large, eſt attaché par des ligamens & des cartilages; le trou des vertébres par où paſſe la moëlle, eſt par tout de même grandeur; deux vertébres jointes enſemble forment un trou par où ſortent les nerfs de la moëlle de l'épine; l'échancrure de ce trou aux vertébres du col eſt preſque toute à la vertébre inférieure, & aux vertébres du dos à la ſupérieure; le corps des vertébres eſt la partie la plus large & la plus poreuſe; les apophiſes ſont plus oſſeuſes: elles prennent leur nom de leur ſituation & de leur figure; il y en a quatre obliques, deux en haut, deux en bas, deux tranſverſales, & une épineuſe dans le milieu qui eſt par derriere. On compte cinq épiphiſes à chaque vertébre, deux aux bords du corps de la vertébre, deux aux apophiſes tranſverſes, & une à l'épineuſe.

Des Vertébres du Col.

IL y a ſept vertébres au col ; leurs apophiſes tranſverſales ſont percées pour le paſſage des veines & des artéres cervicales, & leurs bouts ſont fourchus pour attacher les muſcles ; les épineuſes le ſont auſſi ; elles ſont courtes & un peu inclinées : la premiére vertebre du col s'apelle atlas, parce qu'elle ſoutient la tête qui eſt le ciel du petit monde ; ce n'eſt qu'un cercle oſſeux : elle reçoit par le haut & par le bas : ſes apophiſes tranſverſales ſont longues & arrondies par le bout ; en haut elle reçoit les deux condiles de l'occipital pour la fléxion & l'extenſion de la tête ; en bas elle reçoit les apophiſes de la ſeconde vertebre ; elle n'a point d'apophiſe épineuſe, qui auroit empêché le mouvement des muſcles droits dans l'extenſion de la tête : en dedans il y a une petite cavité qui reçoit l'apophiſe odontoïde : la premiere vertebre n'a que ſix apophiſes, mais elle a par devant une petite éminence que l'on pourroit compter pour une ſéptiéme apophiſe : la deuxiéme vertebre du col eſt l'odontoïde, ainſi nommée ; parce qu'elle a une apophiſe comme une dent

molaire ; on l'apelle encore *axis*, parce que ſon apophiſe odontoïde ſert d'aiſſieu à la premiere vertebre; ſon corps eſt large & plus grand qu'aux autres ; ſes apophiſes obliques ſuperieures ſont reçûës dans les cavitez de la premiere vertebre; ſon apophiſe épineuſe eſt inégale ; c'eſt ſur la deuxiéme vertebre que ſe font les mouvemens demi-circulaires de la tête ; les cinq autres qui ſuivent ne différent pas dans leur figure : la troiſiéme vertebre du col a ſon apophiſe épineuſe plus courte ; ſon corps a moins de hauteur que la ſeconde : la quatriéme a ſon apophiſe épineuſe plus inclinée : & la cinquiéme de même : la ſeptiéme a ſon corps plus large, puiſqu'il ſert de baze aux autres ; ſon apophiſe épineuſe eſt longue & arrondie par le bout : elle ne différe point de l'apophiſe épineuſe de la premiere vertebre du dos.

Des Vertébres du Dos.

IL y a douze vertebres qui forment le dos : on lui a donné ce nom, comme qui diroit dehors, à cauſe que cet endroit ſe porte en dehors : la premiere s'apelle *lophia*, qui veut dire crête de caſque, c'eſt qu'elle déborde par-deſſus

les autres. La ſeconde axillaire, parce qu'elle eſt proche des aiſſelles : les ſuivantes ont le nom de coſtales, parce que les côtes s'y attachent. Les vertebres du dos ſont plus groſſes & moins ſolides que celles du col : leurs apophiſes épineuſes ſont longues, inclinées en bas, & arrondies par le bout ; les tranſverſales ſont larges, ſolides, rondes par le bout, & recourbées en haut. Dans chaque apophiſe tranſverſe, il y a une petite cavité, & une autre à la partie ſupérieure du corps de la vertebre : ces cavitez reçoivent les deux petits condiles des côtes. La douziéme vertebre différe des autres, parce que ces apophiſes obliques ſont arrondies en haut & en bas ; de ſorte qu'elle eſt reçûë des deux côtez : le mouvement du dos eſt beaucoup plus libre ſur cette douziéme vertebre : quelquefois elle n'a point d'apophiſes tranſverſales ; enfin le nombre ordinaire des vertebres du dos eſt de douze, comme nous l'avons dit.

Des Vertebres des Lombes.

LEs vertebres des lombes ſont ordinairement au nombre de cinq : on apelle la premiere rénale, parce que les

reins en ſont proches. Ces vertebres ſont plus larges & plus poreuſes que celles du dos ; leurs apophiſes tranſverſales ſont droites, longues, menuës, & paralleles entre elles, comme ſeroient autant de petites côtes : les épineuſes ſont droites, plates & larges, arrondies par le bout. Le mouvement de l'épine ſe fait ſur les lombes : premiérement leurs apophiſes tranſverſales & épineuſes ſont paralleles, enſorte que ſe pliant ſur les côtez, elles ont tout le jeu d'une apophiſe à l'autre : c'eſt pourquoi elles ſe meuvement ſi facilement. Il n'en eſt pas de même des vertebres du dos ; il y a très-peu d'eſpace d'une apophiſe tranſverſale à l'autre : les épineuſes ſont inclinées & ſe touchent : elles ont en dedans une rainure pour recevoir le talud de l'apophiſe épineuſe de la vertebre inférieure, par où l'on voit que le mouvement du dos eſt très-difficile en arriére.

De l'Os Sacrum & du Coccix.

L'Os ſacrum eſt triangulaire, cave en dedans, & percé à l'intérieur de pluſieurs trous par où paſſent des nerfs de la moëlle de l'épine, & convexe

en dehors : ſes côtez ſont joints aux os des iles par engrainure : il a pluſieurs petites apophiſes à l'extérieur, qui le rendent inégal : à ſon extrêmité inférieure il y a une petite cavité à laquelle s'attachent les oſſelets qui font le coccix : celui qui tient à l'os ſacrum eſt le plus grand & le plus large des os du coccix : il a deux petites apophiſes tranſverſes, & deux autres qui ſont ſupérieures.

Des Os innominez.

L'Os innominé ſe diviſe en l'ilion, l'iſchion, & le pubis. L'ilion eſt le plus grand : il eſt convexe en dehors & cave en dedans : il eſt épais du côté qu'il eſt joint à l'os ſacrum ; ſes parties ſont tout le bord ſuperieur qui s'apelle la côte, la crête, ou la circonférence de l'os des iles : les rebords du dedans & du dehors ſont nommez lévres : cette circonférence ſe termine en deux apophiſes appellées épineuſes : la plus petite eſt du côté de la cavité cotiloïde ; la plus groſſe qui eſt inégale, eſt du côté que l'os des iles eſt joint à l'os ſacrum. L'inſchion a une grande cavité qui reçoit l'os de la cuiſſe ; on apelle cette ca-

vité cotiloïde : l'iſchion a une épine à côté de la boëte, une groſſe apophiſe irréguliere apellée tubérosité ; entre l'épine & la tubérosité, une ſinuoſité pour le paſſage des obturateurs de la cuiſſe. Le pubis à un grand trou ovale exactement bouché par une membrane tendineuſe ſur laquelle s'attachent les deux muſcles obturateurs : au haut de ce trou par devant, ſe voit une ſinuoſité oblique par où paſſent les vaiſſeaux ſpermatiques, la veine & l'artére crurale : les deux os du pubis ſont joints enſemble par le haut avec un cartilage épais.

Des Côtes.

IL y a douze côtes articulées de chaque côté avec le corps des vertebres ; elles ſont attachées par devant au cartilage du ſternum. On diviſe les côtes en vrayes & en fauſſes : on compte ſept côtes vrayes & cinq fauſſes. Toutes les côtes ſont plus épaiſſes & plus dures du côté qu'elles ſont articulées avec les vertebres, que du côté qu'elles ſont attachées avec les cartilages du ſternum : leur figure eſt en forme d'arc : elles ſont par dehors irréguliéres du côté de leur articulation, pour inſérer

les ligamens qui les attachent aux vertebres ; plus polies en avançant du còté des cartilages, & en dedans où s'attache la plévre ; elles sont lisses & unies. Toutes les côtes sont inégales en longueur & largeur : la supérieure est courte, plate, plus large & plus courbée que les autres ; les moyennes sont plus longues & plus larges que les supérieures, mais elles n'ont pas la même largeur : à l'extrémité de chaque côte il y a deux condiles ; l'un est reçû dans la petite cavité qui est dans le bout de l'apophise transverse, & l'autre dans une petite cavité qui est à la partie supérieure du corps de la vertebre. Elles sont fortement attachées par des ligamens : il y a au bout des côtes vers les cartilages du sternum, des petites cavitez ; & en dedans à la partie inférieure, une scissure par où coulent des vaisseaux qui se vont perdre dans les muscles intercostaux. Les côtes sont articulées par ces deux petites têtes, & bornées à deux mouvemens, qui sont de se hausser & de s'abaisser.

Du Sternum.

LE sternum qui est placé au milieu des côtes, faisant le devant de la poitrine, est d'une substance plus poreuse que celle des autres os du corps ; il est d'une piéce aux adultes ; sa figure ressemble au poignard des anciens Romains, qui étoit large par la poignée, & plus étroit par la pointe ; sa partie la plus large est supérieure : elle a deux petites cavitez pour articuler les clavicules, avec une échancrure en dedans, qui donne un libre passage à la trachée-artére.

Le sternum a dans toute sa longueur à ses deux côtez, de petites cavitez pour recevoir les cartilages des côtes : à son extrémité inférieure, il y a un cartilage attaché dans une petite cavité ; on l'apelle xiphoïde ou ensiforme, à cause qu'il ressemble à une pointe d'épée ; sa longueur est d'un pouce ou environ : sa figure n'est pas toûjours la même ; quelquefois il est triangulaire, & souvent séparé en deux ; ce qui l'a fait nommer la fourchette ; il est aussi quelquefois rond à son extrémité ; tantôt il est recourbé en dedans, tantôt il se jette en

dehors : le cartilage xiphoïde est quelquefois percé d'un trou par où passent quelques rameaux des veines qui vont aux mammelles. Quelques-uns veulent encore que le sternum soit un os spongieux & léger, pour faciliter le mouvement de dilatation & de constriction de la poitrine.

Des Clavicules.

LEs clavicules sont placées par devant, à la partie superieure de la poitrine; elles sont en forme d'ſ rômaine ou de deux demi-cercles joints ensemble ou oposez l'un à l'autre : elles sont convexes du côté du sternum, & caves en dedans pour laisser un libre passage aux vaisseaux : elles sont caves du côté de l'acromion, pour la liberté des vaisseaux qui vont aux bras : elles sont polies extérieurement, & en dedans poreuses. N'étant couvertes que des tégumens, elles sont plus exposées aux injures du dehors; d'où vient qu'elles se rompent fort aisément, mais aussi se réünissent-elles facilement.

Les clavicules ont à leurs extrêmitez deux condiles qui s'articulent avec le premier os du sternum, & avec l'acro-

mion de l'omoplate. Leur mouvement eſt plus ſenſible avec les omoplates qu'avec le ſternum : leur uſage eſt de jetter les bras ſur les côtez, & de leur ſervir comme de petits pieux, ou plutôt ce ſont deux * étreſſillons qui retiennent les omoplates dans le même endroit, en nous donnant cette facilité que nous avons de jetter nos bras en arriere. Les animaux qui n'ont point de clavicules, ont les deux os des pieds de devant couchez ſur le ſternum, ce qui rétrecit leur poitrine.

Des Omoplates.

LES omoplates ſont ſituez à la partie poſtérieure & plus haute de la poitrine ; ces deux os ſont plats & larges, creuſez en dedans, ce qui repreſente un petit bateau. Leur plus grande partie eſt triangulaire : ils ſont minces dans le milieu, & plus épais aux bords : ils ſont convexes en dehors ſur le milieu.

Il y a une apophiſe irréguliere qui

* *Les Charpentiers entendent, par* étreſſillons, *quand ils étayent les deux murs d'une maiſon dont on a abattu la façade avec tous les planchers ; ce qu'ils font pour ſoûtenir les deux murs, & empêcher qu'ils ne s'éboulent.*

traverse sa partie superieure : on l'apelle épine; & le bout le plus large qui est recourbé, l'acromion, parce qu'il ressemble à la patte d'une anchre. Au-dessus & au-dessous de cette épine, il y a deux cavitez considerables, apellées sus-épineuses & sous-épineuses. Le côté qui regarde les vertebres, se nomme la baze, qui a deux angles, un supérieur & l'autre inférieur. Il y a une cavité pour l'articulation de l'humerus, & au-dessus l'apophise coracoïde qui ressemble au bec d'un corbeau. Le côté inférieur est la côte inférieure qui a une sinuosité & deux lévres, une externe & une interne. L'omoplate est attachée à la clavicule par des ligamens. La cavité glénoïde qui reçoit la tête de l'humerus, est agrandie par un ligament cartilagineux, qui prend du bord de la cavité, & qui envelope l'acromion & l'apophise coracoïde : c'est d'où vient qu'il faut peu d'effort pour luxer l'humerus ; mais aussi en récompense cette luxation est aisée à remettre, quand elle est simple & sans accidens.

De l'Humerus.

L'Humerus eſt le plus gros & le plus grand des os qui compoſent le bras : la partie ſuperieure eſt une groſſe tête qui s'articule par artrodie dans la cavité de l'omoplate : il y a ſinuoſité ſur le devant de cette tête, par où paſſe le tendon du muſcle biceps : ſon bout inferieur qui eſt large, a trois apophiſes, une ſupérieure, une moyenne & une inférieure : la ſuperieure eſt moins groſſe que l'inferieure, la moyenne eſt la plus petite : au-deſſus des apophiſes moyenne & inferieure, il y a deux cavitez, une antérieure petite, & une poſtérieure qui eſt grande & profonde. Entre l'apophiſe moyenne & l'inferieure ſe trouve une petite cavité pour le ginglime : l'éminence ſupérieure eſt arondie ; c'eſt ſur cette éminence que roule le radius. A côté de l'apophiſe inferieure de l'humerus, eſt une éminence que l'on apelle condile interne, où s'attachent pluſieurs muſcles.

Du Cubitus & du Radius.

LE cubitus, ainsi nommé, parce que joint & un peu plié avec l'humerus, il forme un coude, est triangulaire dans sa partie moyenne, & arondi extérieurement. En haut il y a une grosse apophise, où sont creusées deux cavitez demi-circulaires, avec une éminence au milieu pour le genglime. Le derriere de l'apophise du cubitus est nommé olécrâne; c'est sur cette grosse apophise irréguliére que l'on apuye le coude. Le bout inferieur du cubitus est arondi en forme de petite tête, qui a par derriere un petit bout pointu: cette apophise s'apelle stiloïde; il en sort des ligamens qui s'attachent sur les os du carpe.

Le radius, comme qui diroit rayon de rouë, est un os superieur au cubitus, & qui est plus court que lui; dans sa longueur il est triangulaire, arondi à l'extérieur comme le cubitus. Au haut du radius est une petite tête ronde, qui a au-dessus une cavité qui se meut sur l'éminênce de l'humerus, comme un mouyeu de rouë sur son aissieu. Le bout inferieur est large & d'une figure irré-

guliere. Il y a au bout de cette apophiſe une cavité plate, où ſe font les mouvemens du poignet, avec une autre petite cavité à la partie latérale interne : elle roule ſur la petite apophiſe inferieure du cubitus.

La pronation & la ſupination dépendent du radius. Quand le radius ſe meut en dedans, l'avant-bras & la main ſont portez en dedans, & c'eſt la pronation; quand il ſe porte en dehors, l'avant-bras & la main ſont tournez en dehors, & c'eſt la ſupination.

Le cubitus eſt plus gros en haut, plus manu en bas; au contraire le radius eſt plus large par le bas. Le cubitus reçoit le radius par le haut, dans une petite cavité où roule le rayon dans la ſupination; par le bas le radius reçoit le cubitus. Ces deux os ſe touchent par les extrémitez, & s'écartent dans le milieu, pour y laiſſer une eſpace où il y a une membrane qui les joint l'un à l'autre.

De la Main.

LA main eſt faite du carpe ou poignet, du métacarpe ou de la paume de la main, & des doigts. Le carpe eſt fait de huit petits os inégaux, diſpo-

ſez en deux rangées : le premier rang eſt de trois os, le ſecond de quatre, & le huitiéme os eſt hors de rang, à moins qu'on ne le raporte à la premiere rangée. Tous ces os ſont joints enſemble par des éminences, & ſi bien liez par des ligamens, qu'ils paroiſſent d'une piéce : il y a ſur ces ligamens un cartilage poli : le premier rang forme une tête qui eſt reçuë par artrodie dans la cavité du radius, pour le mouvement en tous ſens du poignet ; les petits os du carpe ont moins d'inégalité par dehors que par dedans.

Le métacarpe eſt composé de quatre os longs & menus, inégaux en longueur, qui ont des apophiſes en haut & en bas : ils ſe touchent à leurs extrêmitez, & laiſſent au milieu des eſpaces pour placer les muſcles entr'oſſeux : ils ſont convexes & polis ſur la paume de la main : ils ſont courbez en dedans, & de figure à peu près triangulaire, articulez avec la deuxiéme rangée des os du carpe par une articulation ſerrée, enſorte qu'ils ſemblent d'une même continuité avec eux : en haut ils s'articulent avec les premieres phalanges des doigts par artrodie.

Les doigts sont composez chacun de trois os apellez phalanges, parce qu'ils sont sur une même ligne, comme les Macédoniens rangeoient leurs bataillons. La figure des doigts est piramidale : la premiere phalange qui leur sert de baze est large, & les autres qui suivent vont en diminuant. Toutes ces phalanges sont polies & convexes au-dehors de la main, en dedans un peu courbées & creusées dans le milieu, où s'attache la gaîne ligamenteuse des tendons fléchisseurs de la main. Les premieres phalanges sont articulées avec les os du métacarpe par artrodie & ensemble ; c'est-à-dire entre elles par ginglime.

Le pouce est le plus fort des cinq doigts de la main, & si necessa re, que quand on l'a perdu, on ne peut rien empoigner que trés-imparfaitement. Il est oposé aux trois doigts comme une contre-main : il serre de bas en haut, dans le même tems que les autres serrent de haut en bas : les trois os qui lui servent de baze, sont plus longs & plus gros que ceux des autres doigts.

Du Fémur.

LE fémur est le plus gros & le plus grand de tous les os du corps : il eit arondi dans sa longueur, & convexe en dehors : il est courbé par derriere, ce qui favorise la fermeté du marcher, & la commodité de s'asseoir. A sa partie supérieure il a une grosse tête ronde, située sur un cou rond & incliné : elle s'emboëte dans l'os des hanches : de son milieu sort un ligament rond qui l'attache étroitement dans la cavité cotyloïde : derriere le cou de la cuisse il y a les deux trocanters ; le grand est supérieur, & le petit inferieur. Derriere la cuisse dans toute sa longueur, régne une ligne aiguë qui sert à l'insertion des muscles : la partie inférieure de l'os de la cuisse, forme en s'élargissant deux apophises qui se recourbent en dedans, & qui font une baze très-large ; on les apelle condiles ; il y a un gros cartilage qui les couvre : ces condiles s'arondissent par le bout : entre ces deux apophises il y a une grande cavité qui reçoit l'éminence du tibia pour faire le ginglime ; il y a au bas du fémur par devant une petite cavité où s'attache la rotule.

Du Tibia & du Péroné.

Le tibia eſt triangulaire dans ſa longueur, l'angle le plus aigu eſt antérieur, on l'apelle vulgairement la crête du tibia : le bout ſupérieur s'élargit en une groſſe apophiſe irréguliere qui forme une baze large, ſur laquelle il y a deux cavitez, avec une éminence dans le milieu, qui eſt reçuë dans la cavité du fémur : cette même apophiſe a encore à côté une petite éminence qui ſe joint avec le péroné : le bout inferieur du tibia forme la malléole interne, parce qu'elle eſt comme la tête d'un petit marteau : à ſon extrêmité il y a deux cavitez très-peu ſenſibles, auſſi-bien que l'éminence du milieu : ces deux petites cavitez reçoivent les éminences de l'aſtragal, pour faire le ginglime du pied. Cette apophiſe s'articule avec le péroné par une petite cavité qui en reçoit l'éminence.

Le péroné eſt beaucoup plus menu que le tibia, & de figure triangulaire comme lui, mais un peu plus irréguliere. Il y a une éminence en haut & en bas : la ſupérieure a une petite cavité qui reçoit le tibia : l'éminence d'en bas fait la mal-

léole externe, qui est attachée sur le tibia ; ces deux os se touchent dans leurs extrêmitez, comme le cubitus & le radius. Ils sont plus gros en haut qu'en bas : ils s'écartent dans le milieu, & sont attachez par une membrane tendineuse comme les os de l'avant-bras ; ce qui forme une superficie plus large pour placer les muscles. Le péroné n'a point de mouvement.

De la Rotule.

A La rencontre de l'articulation de la cuisse & de la jambe, il y a pardevant un petit os rond nommé la rotule, de *rotula* roulette ; il est couvert d'un cartilage poli, pour le rendre plus modile : sa figure ressemble à l'écu des anciens Romains : il est convexe en dehors ; il s'articule avec la cuisse par ginglime : il est couvert des ligamens & des tendons des muscles extenseurs de la jambe. Tous Auteurs prétendent que la rotule sert à affermir l'articulation de la jambe avec la cuisse, & pour empêcher la fléxion en devant ; mais sa situation fait voir qu'elle ne sçauroit avoir cet usage, puisqu'elle n'est pas directement sur l'orticle ; c'est pourquoi

on peut croire qu'elle ſert à groſſir l'article de la jambe, ce qui eſt cauſe que les muſcles tirant de plus loin, ont plus de force : elle ſert encore de poulie aux tendons de muſcles qui paſſent deſſus.

Du Pied.

LE pied eſt fait du tarſe, du métatarſe, & des orteils : le tarſe eſt un aſſemblage de ſept os ; il y en a quatre qui ont des noms, & trois autres apelez cunéiforme, parce qu'ils ſont fourrez les uns dans les autres comme autant de coins.

L'aſtragal, ou autrement l'os de la noix, eſt gros & inégal : il s'articule par ginglime avec le tibia : il eſt ſitué entre les deux malléoles ; par deſſous il a une cavité qui reçoit l'éminence du calcaneum ; par devant il y a une éminence arondie, qui eſt entre la cavité du naviculaire.

Le calcaneum eſt le plus gros des os du tarſe ; c'eſt proprement l'os du talon ; il eſt nommé calcaneum, parce qu'on s'apuye ſur lui en marchant. Sa figure eſt irréguliere ; il eſt plus large ſur le derriere qu'à l'égard où il ſe joint avec le cuboïde.

Le ſcapha ou naviculaire eſt ainſi nommé, parce qu'il eſt courbé ſur le pied comme un petit bateau : il eſt plus égal en dehors qu'en dedans : dans l'endroit où il s'articule avec l'aſtragal, il a une cavité aſſez profonde qui en reçoit l'éminence : il eſt joint par devant avec les trois cunéïformes.

Le cuboïde eſt à peu près ſemblable à un cube; mais ſes ſix faces ne ſont pas toutes égales ; il touche le calcaneum, le naviculaire, un des cunéïformes, & les derniers os du métatarſe.

Les trois derniers os du tarſe ſont inégaux, plus unis en dehors qu'en dedans ; ils ſont joints avec le naviculaire, & avec les trois premiers os du métatarſe. Tous les os du tarſe ſont joints enſemble par une articulation ſerrée, & ſi bien envelopez par des ligamens & des cartilages, que le tarſe paroît être fait d'une piéce.

Le métatarſe ou plante du pied eſt faite de cinq os rangez les uns auprès des autres, polis & convexes à l'exterieur & plus menus par leurs bouts qui s'articulent avec les premieres phalanges des doigts ; ils ſont courbez en dedans pour loger plus facilement les tendons

des muſcles : tous ces os ont des apophiſes en haut & en bas ; leur articulation avec les os du tarſe eſt ſi ſerrée, qu'ils paroiſſent ne faire qu'une ſeule piéce ; ils ſont éloignez les uns des autres, & c'eſt dans ces eſpaces que ſont placez les muſcles interoſſeux.

Les doigts du pied ou les orteils ſont faits de quatorze os, & chaque doigt de trois os, excepté le pouce qui n'en a que deux fort gros ; les premieres phalanges ſont plus longues que celles qui le ſuivent. Tous ces petits os ſont articulez enſemble comme ceux des doigts de la main, & leur ſtructure eſt la même, excepté qu'ils ſont plus courts & plus menus.

Le métatarſe & les doigts forment une cavité ſous la plante du pied, où les tendons des muſcles ſont logez ; ce qui les empêche d'être froiſſez lorſque nous marchons.

Des Os Séſamoïdes.

ON rencontre aux jointures des doigts des mains & des pieds de petits os ronds & ſolides, qui ont la figure de la graine de ſéſame ; ils ſont envelopez autour des articles par des liga-

mens. Le nombre de ces os n'eſt pas toûjours le même : on en trouve quelquefois juſqu'à ſeize à la main ; ils ſont tous dans le dedans des jointures du pied & de la main. Dans le pouce de la main on en trouve à la deuxiéme & troiſiéme jointure : aux quatre doigts de la main, à chaque premiere jointure il y en a deux, & aux jointures du milieu un. Lorſqu'on en rencontre au dehors des jointures des mains & des pieds, il y en a moins, & ils ſont plus petits & moins ſolides : le véritable uſage des os ſéſamoïdes eſt de groſſir l'article, & de ſervir de poulie aux tendons des muſcles, comme fait la rotule dont nous avons parlé.

Fin de l'Oſtéologie.



ABREGE' DE LA MYOLOGIE.

POur bien connoître les muſcles : il faudroit les conſiderer en genéral & en particulier ; mais n'ayant deſſein

que d'en parler ici fort ſuccintement, nous traiterons ſeulement des choſes principales qu'on doit ſçavoir ſur ce ſujet.

La Myologie donne la connoiſſance des muſcles: ce mot eſt tiré de deux dictions grecques, de *mus* qui veut dire rat, & de *logos* qui ſignifie diſcours: ou pour parler plus juſtement de l'étimologie du mot de muſcle, ce nom ſe tire d'un petit poiſſon marin apellé *muſcle*, lequel ſert de guide à la baleine, & qui donne une idée de cette partie du corps humain; laquelle d'autres avec plus de raiſon font reſſembler à un rat écorché, à un lézard, à une haire, & autre figure aprochante.

Le muſcle ſe définit en deux manieres, ou ſelon ſon action, ou ſelon ſa compoſition. A raiſon de ſon action, il eſt défini l'*inſtrument du mouvement volontaire*: à raiſon de ſa compoſition, on le définit *une partie diſſimilaire & organique*, compoſée de chair, de nerfs, de fibres, de ligamens, de veines, & d'arteres ramaſſez en un ſeul corps, & envelopez d'une membrane propre, pour être l'organe immédiat du mouvement volontaire.

Pour bien comprendre le ſens de cette définition, il faut ſçavoir qu'il ſe trouve au muſcle quatre ſortes des parties abſolument neceſſaires. La premiere eſt celle par laquelle l'action eſt faite, qui eſt la chair fibreuſe. La ſeconde eſt celle ſans laquelle l'action ne ſe feroit pas, qui ſont les nerfs, leſquels portent l'eſprit ſenſitif & motif. La troiſiéme eſt celle par laquelle l'action eſt mieux faite, qui ſont les ligamens & les tendons, qui rendent l'action du muſcle plus forte. Et la quatriéme eſt celle par laquelle l'action eſt conſervée, qui ſont les veines, les artéres, & les membranes.

Il faut encore ſçavoir que la tête du muſcle eſt nerveuſe, que le ventre ou le milieu eſt charnu, & que la queuë en eſt le tendon. Toutefois il y a des muſcles qui n'ont point de tendons, comme la langue, les lévres, le front, les teſticules, le ſiége, & la veſſie.

Quant à ce que nous devons conſidérer aux muſcles en genéral, ce ſont principalement leurs eſpéces & differences qui ſe tirent de neuf attributs qui en ſont inſéparables; ſçavoir de leur ſubſtance, de leur quantité, de leur fi-

gure, de leur ſituation, de leur origine, de leur inſertion, de leurs parties, de leurs fibres, & enfin de leur action & uſage.

1. La ſubſtance des muſcles eſt différente, en ce que les uns ſont charnus comme les feſſiers, & les autres membraneux comme le péaucier.

2. Leur quantité eſt différente, parce que les uns ſont longs comme le couturier, les autres ſont courts comme ceux de l'os hyoïde; les uns ſont larges comme le très-large, & les autres étroits comme les interoſſeux; les uns ſont épais comme les jumeaux, & les autres ſont minces comme le *faſcia lata*.

3. Leur figure eſt différente: les uns ſont triangulaires, les autres orbiculaires, les autres piramidaux, ainſi nommez, parce qu'ils ont une figure de piramide: les autres deltoïdes, parce qu'ils repreſentent un delta, & quelques autres encore, comme le rhomboïde, le trapeze, le ſcalene, &c.

4. Les muſcles différent en leur ſituation, parce que les uns ſont placez intérieurement, les autres extérieurement: les uns ſont droits, & les autres obliques & tranſverſaux.

5. Ils différent en origine, parce que les uns n'en ont qu'une comme la plupart, les autres en ont plusieurs, comme le biceps & le triceps.

6. L'insertion des muscles est presque semblable à leur origine, & l'origine à leur insertion : il y en a pourtant qui se terminent par des tendons larges, & d'autres par des tendons ronds.

7. La différence de leurs parties peut être considerée, ou par raport à leur substance, puisque les unes sont similaires, comme les fibres charnuës, les veines, les artéres, les nerfs, les membranes ; & les autres dissimilaires, comme la tête, le ventre, & la queuë : ou par raport à leur structure ; car les uns ont plusieurs têtes, comme le biceps, & le triceps : les autres plusieurs ventres, comme le digrastique : & les autres n'ont qu'une queuë, comme la plupart.

8. La différence de leurs fibres se tire de ce que les uns en ont de trois sortes, comme le trapeze ; les autres de deux, comme le masseter ; & les autres d'une, comme la plupart des autres muscles.

9. Enfin, la différence de l'action & l'usage des muscles sont sensibles, en ce

que les uns ſont fléchiſſeurs, les autres extenſeurs, & les autres rotateurs: les uns ſe meuvent eux-mêmes comme les ſphincters, & les autres meuvent d'autres corps comme le reſte.

Quant aux différences de mouvement que l'on doit conſidérer aux muſcles en general, c'eſt que les uns ont un mouvement droit, & les autres un oblique. De plus, ils ont un mouvement volontaire, comme les muſcles des extrêmitez; & les autres un mouvement involontaire, comme le cœur; & d'autres en partie volontaire & en partie involontaire, comme le diaphragme.

On apelle les uns congénéres, parce qu'ils concourent à faire un même mouvement, comme de fléchir ou d'étendre; & les autres antagoniſtes, parce qu'ils font un mouvement contraire, comme l'on voit aux fléchiſſeurs un extenſeur, aux releveurs un abaiſſeur, &c.

Mais avant que d'entrer dans un plus long détail; il faut expliquer ce que c'eſt que le mouvement du muſcle, & dire combien de ſortes il y en peut avoir.

Le mouvement du muſcle, ſelon Guidon, eſt une action par laquelle il ſe ti-

re vers ſon principe. Mais pour le mieux définir, nous dirons que le mouvement du muſcle n'eſt autre choſe qu'une certaine action dans laquelle la premiere figure de ce qui ſe meut eſt changée par le concours d'une double cauſe ; ſçavoir une agente & une patiente.

L'ame eſt la cauſe agente ; & pour cela elle ſe ſert de trois parties qui rempliſſent ſon deſſein ; ſçavoir du cerveau, du nerf, & du muſcle : le premier reçoit le commandement de l'ame, le deuxiéme le porte, & le troiſiéme l'execute.

Pour la cauſe patiente, c'eſt la partie qui eſt émuë;

Après avoir défini le mouvement du muſcle, il nous faut paſſer à ſa diviſion, & dire que le muſcle a deux ſortes de mouvement, l'un naturel, & l'autre contre-naturel, duquel on en reconnoît encore de quatre ſortes, la palpitation, la convulſion, le tremblant & le concuſſif.

Il y a auſſi deux ſortes de mouvemens naturels ; l'un eſt ſimplement naturel, qui ſe diviſe encore en deux, dont le premier eſt celui par lequel les choſes legéres montent, & les peſantes deſcendent.

L'autre mouvement eſt naturel & volontaire, & apartient aux muſcles ſeulement, qui eſt encore de quatre ſortes; ſçavoir actif, paſſif, tonique, & de décidence.

Par le mouvement actif des muſcles, on entend quand ils agiſſent en ſe retirant vers leur principe: par le mouvement paſſif, quand les fléchiſſeurs agiſſent & les extenſeurs patiſſent: par le mouvement tonique, quand tous les muſcles d'une partie agiſſent également, & tiennent la partie ferme & roide: enfin par le mouvement de décidence, on entend quand la partie tombe en bas par ſon poids élementaire.

En dernier lieu, ce qui nous reſte à conſidérer aux muſcles en genéral, c'eſt leur nombre; mais parce qu'il n'eſt point défini par la plupart des Auteurs qui en ont écrit, & qu'ils ne s'accordent pas en ce point, nous n'en donnerons pas auſſi aucune ſuputation déterminée, laiſſant la liberté à chacun d'en augmenter le nombre, ou de le diminuer comme il voudra; ce qui ne ſera pas difficile, quand de pluſieurs on n'en ſera qu'un, ou que d'un ſeul on en fera pluſieurs. Arrêtons-nous donc à celui qui ſuit.

Dénombrement des muſcles du corps humain, leurs noms & leurs uſages.

LEs muſcles du front ſont deux ; on les apelle *frontaux*, parce qu'ils meu vent le front en haut.

Les muſcles du derriére de la tête ſont deux : ils ſont apellez *occipitaux*, parce qu'ils meuvent la peau de la tête en arriére.

Les muſcles des paupiéres ſont trois de chaque côté, nommez le hauſſeur, l'abaiſſeur, & l'orbiculaire : ils font deux mouvemens en haut, en bas, & ſervent à fermer.

Les muſcles de l'œil ſont ſix de chaque côté, quatre droits, & deux obliques ; ſçavoir le ſuperbe, l'humble, le liſeur ou buveur, le dédaigneur, le grand & le petit oblique : ces muſcles font deux mouvemens droits & obliques, ou demi-circulaires.

Les muſcles des lévres ſont ſix de chaque côté, deux en haut, deux en bas, & deux aux côtez : ils ſont nommez inciſif, canin, quarré, triangulaire, buccinateur, & zigomatique ; il y en a encore un impair, apellé le ſphincter

des lévres : ils font trois mouvens, en haut, en bas, & à côté.

Les muſcles du nez ſont trois de chaque côté, apellez le releveur, le dilatateur, & le fermeur : il y en a un impair, qui eſt commun au nez & aux lévres, qu'on apelle l'orbiculaire des lévres : ils font trois mouvemens en haut : ils dilatent & ferment.

Les muſcles de la machoire inférieure ſont ſix de chaque côté ; ſçavoir le temporal ou crotaphite, le ptérigoïdien intérieur, le digaſtrique, le peaucier, le ptérigoïdien extérieur, & le maſſeter : ils font quatre mouvemens, en haut, en bas, en devant, & vers les côtez.

Les muſcles de l'os hyoïde ſont cinq de chaque côté ; ſçavoir le génihyoïdien, le ſtiloceratohyoïdien, le ſternohyoïdien, le coracohyoïdien, & le milohyoïdien : ils font trois mouvemens, en haut, en bas, & vers les côtez.

Les muſcles de la langue ſont quatre de chaque côté : on les apelle ſtilogloſſe, géniogloſſe, baſiogloſſe, & cératogloſſe : ils font différens mouvemens, en haut, en bas, en devant, en dehors, & en rond.

Les muſcle du larinx ſont ſept de chaque côté, apellez le bronchique ou

ſternothyroïdien, l'hyothyroïdien, le cricothyroïdien antérieur, le cricothyroïdien poſtérieur; le crico-aritenoïdien, thyro-aritenoïdien, & l'aritenoïdien : ils font deux mouvemens, en haut, en bas, & ſont diviſez en deux communs & cinq propres.

Les muſcles du pharinx ſont trois de chaque côté, & un impair, apellez ſténopharingien, céphalopharingien, ſtilopharingien, & l'œſopagien : ils font quatre mouvemens, en haut, en bas, ils dilatent & reſſerrent.

Les muſcles de la luette ſont deux de chaque côté, nommez périſtaphilin externe, & périſtaphilin interne : ils ont un mouvement obſcur, & ſervent à modérer la voix, à la ſuſpendre, & à la tenir ferme en ſon lieu.

Les muſcles de la tête ſont ſept de chaque côté; on les nomme le maſtoïdien, le *ſplenius*, le *complexus*, le grand droit, le petit droit, le grand oblique, & le petit oblique : ils font deux mouvemens droits & demi-circulaires; ſçavoir un pour la fléxion, quatre pour l'extenſion, & deux pour les demi-circulaires.

Les muſcles du col ſont quatre de

chaque côté ; ſçavoir le long, le ſcalene, le tranſverſe, & l'épineux : ils font deux mouvemens droits & obliques.

Les muſcles de l'épaule ou omoplate ſont ſix de chaque côté, dont quatre propres & deux communs, apellez le trapeze, le releveur propre, le rhomboïde, & le petit dentelé antérieur, le grand pectoral, & le large : ils font quatre mouvemens, en haut, en bas, en devant, & en derriére.

Les muſcles du bras ſont neuf de chaque còté ; ſçavoir le deltoïde, le ſuſépineux, le très-large ou grand dorſal, le grand rond, le pectoral, le coracoïdien, le ſouſépineux, le petit rond, & le ſouſcapulaire : ils font cinq mouvemens, en haut, en bas, en devant, en derriére, & en rond.

Les muſcles du coude ou de l'avant-bras ſont ſix de chaque côté, apellez le biceps, le brachial interne, le long, le court, le brachial externe, & l'*anconeus* : ils font deux mouvemens, ſçavoir la fléxion & l'extenſion.

Les muſcles du rayon ſont quatre de chaque côté, deux pronateurs internes, & deux ſupinateurs externes. On les nomme le rond, le quarré, le long,

& le court : ils font deux mouvemens ; la pronation, & la ſupination.

Les muſcles du carpe ou poignet ſont quatre de chaque côté ; on les apelle le radieux interne & le cubiteux interne, le radieux externe ou *bicornis*, & le cubiteux externe ; ils font deux mouvemens obliquement & vers les côtez, ſçavoir la fléxion & l'extenſion.

Les muſcles de la paume de la main ſont deux à chaque paume, apellez le palmaire, & la chair muſculeuſe, qui tous deux forment l'apréhenſion de la main, pour empoigner, contenir & ſerrer.

Les muſcles du pouce ſont cinq à chacun, apellez le fléchiſſeur, le long, le court, le thénar, & l'antithénar ; ils font quatre mouvemens particuliers, qui ſont la fléxion, l'extenſion, l'adduction, & l'abduction.

Les muſcles des quatre doigts ſont dix-huit en chaque main, apellez le ſublime, le profond, l'extenſeur commun, l'indicateur ou l'extenſeur de l'indice, l'extenſeur du petit doigt, les trois interoſſeux extérieurs, l'adducteur du doigt indice, les trois interoſſeux intérieurs, les quatre lombri-

caux ou vermiculaires, l'antithénar, & l'hypothénar ; tous ces muſcles font quatre mouvemens ; ſçavoir la fléxion, l'extenſion, l'adduction, & l'abduction.

Les muſcles de la reſpiration ſont vingt-huit de chaque côté, apellez ſouclavier, grand dentelé, dentelé poſtérieur ſupérieur, dentelé poſtérieur inférieur, les onze intercoſtaux externes, le triangulaire, le ſacrolombaire, & les onze intercoſtaux internes : ils font deux mouvemens propres à la poitrine, qui ſont la dilatation & la contraction.

Les muſcles des lombes ſont trois de chaque côté, apellez triangulaire, ſacré & demi-épineux : ils font deux mouvemens, la fléxion & l'extenſion.

Les muſcles de l'épigaſtre ſont cinq de chaque côté : l'oblique externe & l'oblique interne, le droit, le tranſverſal, & le piramidal : ils font la compreſſion du ventre, & aident à la ſortie de l'enfant aux femmes.

Les muſcles des teſticules ſont deux de chaque côté, qu'on nomme *cremaſter* & *dartos*, qui eſt une membrane du ſcrotum : ils ſuſpendent & envelopent le teſticule.

Les muſcles du clitoris ſont deux de chaque côté ; ſçavoir l'éreɛteur & le honteux, qui roïdiſſent & gonflent cette partie.

Les muſcles de la verge ſont deux de chaque côté, apellez l'éreɛteur & l'accelérateur, qui roïdiſſent cette partie, & hâtent la ſortie de la ſémence.

Les muſcles du ſiége ou de l'anus ſont deux de chaque côté, nommez ſphincters externes, & releveurs ou ſphincters internes, qui ouvrent l'anus & qui le ferment.

Les muſcles de la cuiſſe ſont quinze de chaque côté, qu'on apelle pſoas iliaque, *pectineus*, grand feſſier, moyen feſſier, triceps d iſé en trois, piriforme, les quatre jumeaux, le quarré, & les deux obturateurs, interne & externe. Le mouvement que la cuiſſe fait en devant vers l'aine, s'apelle fléxion ; en arriére tirant en embas, extenſion ; en dedans, adduction, en dehors, abduction ; & en rond, rotation.

Les muſcles de la jambe ſont onze de chaque côté, apellez le demi-nerveux, le demi-membraneux, le biceps, le grêle poſtérieur, le droit grêle, les deux vaſtes, le crural, le couturier,

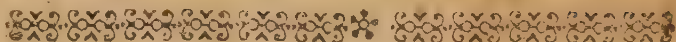
le poplité, & le *falcia lata*. De tous ces muſcles il y en a quatre qui font la fléxion, quatre l'extenſion, un l'adduction, & les deux autres l'abduction, en l'écartant par dehors.

Les muſcles du tarſe ou du pied ſont huit à chacun ; on les apelle le jambier antérieur, l'éperonnier antérieur, les deux jumeaux, le palmaire, le jambier poſtérieur, l'éperonnier poſtérieur, & le ſolaire. Deux de ces muſcles font la fléxion, & les ſix autres l'extenſion.

Les muſcles des orteils ſont dix-huit de chaque côté ; on les apelle le ſublime, le profond, l'extenſeur, le court ou pédieux, les trois interoſſeux externes, les trois interoſſeux internes, les quatre lombricaux, l'abducteur propre du petit doigt, & l'abducteur du doigt indice. De tous ces muſcles, deux font la fléxion, deux l'extenſion, quatre l'adduction, & dix l'abduction.

Enfin à chaque pouce ou gros orteil, il y a quatre muſcles, qu'on appelle le fléchiſſeur propre, l'extenſeur propre, l'ameneur, & l'emmeneur, qui font quatre mouvemens, fléxion, extenſion, adduction, & abduction.

Fin de l'Abregé de la Myologie.



TRAITÉ DE LA SAIGNÉE.

LA ſaignée eſt une inciſion de veine artificiellement faite, par laquelle on évacuë le ſang & les humeurs qui y ſont contenuës.

Pourquoi fait-on la ſaignée ?

Pour conſerver la ſanté, ou pour la rétablir ſi elle eſt perduë.

Pourquoi dit-on inciſion de la veine ?

Afin de diſtinguer la plébotomie, qui eſt proprement l'inciſion de la veine, d'avec l'artériotomie, qui eſt l'inciſion de l'artére.

Pourquoi dit-on artificiellement faite?

141 C'eſt pour la diſtinguer des ouvertures faites aux vaiſſeaux par des inſtrumens tranchans.

Qu'entend-on par les humeurs que la ſaignée évacuë ?

On entend la bile, la pituite, la mélancolie, & le ſang qui en fait la plus grande partie.

Pourquoi dit-on pour conſerver la ſanté, ou pour la rétablir ſi elle eſt perduë ?

C'eſt pour diſtinguer la ſaignée des

coups d'épée, & de tous les instrumens tranchans qui détruisent la santé.

Combien saigne-t-on de vaisseaux ?

Il y en a de deux sortes, sçavoir les veines & les artéres.

Combien peut-on saigner de veines ?

Plusieurs ; car on peut saigner toutes celles qu'on rencontre. Mais les Auteurs ne s'accordent pas sur ce sujet : Guidon en met quarante, d'autres trente-deux, & d'autres enfin quarante-cinq. On en compte seize à la téte ; sçavoir une au milieu du front, apellée *préparate*, une à l'occiput, qui est faite de la branche éxtérieure de la jugulaire : une à chaque coin de l'œil, apellée *angulaire* : une au bout du nez, apellée *nazale* : une à chaque tempe, à l'endroit où l'on ouvre l'artére, *temporale* : une à chaque lévre, une au menton, une à chaque oreille par derriere ; (ces quatre n'ont point de nom) une à chaque côté de la langue, apellée *ranule* ; & enfin une à chaque côté du col, apellée *jugulaire*.

On en compte trois à chaque bras ; sçavoir la céphalique, la mediane, & la basilique ; à quoi l'on peut ajoûter la cubitale, qui a son progrès sur l'os du coude : une à chaque main, entre le

doigt annulaire & le petit doigt, nommée *salvatelle*; deux à chaque cuisse, qui sont les rameaux de la crurale : une à chaque jarret, nommée *poplitique* : quatre à chaque pied, que l'on peut saigner; sçavoir la saphene sur la malléole interne, l'isciatique sur l'externe, & deux au pied, qui sont des rameaux de la saphene.

Que faut-il observer avant que de faire la saignée?

Cinq choses : 1°. si elle est necessaire : 2°. à qui elle est necessaire : 3°: si on la peut suporter : 4°. la quantité de sang que l'on doit tirer : & enfin le tems de la faire.

Comment doit-on ouvrir les veines?

On les ouvre en trois maniéres; sçavoir les grosses en long, les petites en travers, & les moyennes obliquement.

Qu'y a-t-il à craindre en saignant?

Il faut bien prendre garde de ne pas piquer l'artére ou le tendon, afin d'éviter le trombus, l'échymose, la fluxion & l'inflammation, qui ne manquent pas d'arriver après une saignée où l'on aura piqué l'artére ou le tendon.

D'où proviennent les accidens qui arrivent après la saignée?

Ils

Ils viennent ou de la mauvaise habitude du malade ; ou de la diminution de ses forces, ou de l'ignorance du Chirurgien.

Quels sont les accidens ?

Ceux qui viennent du malade sont la lipothymie & la sincope : ceux qui viennent de la méchante habitude, sont l'apostéme, l'intempérie, & la difficulté de guérir la playe : & ceux enfin qui viennent de la part du Chirurgien, sont l'anévrisme, le trombus, l'échymose, & la convulsion.

Qu'est-ce que la lipothymie ?

C'est une défaillance du cœur & des forces, dans laquelle néanmoins le malade parle, entend & voit tous ceux qui sont auprès de lui.

Qu'est-ce que la sincope ?

C'est une perte de toutes les forces & de tous les sens.

Quels sont les signes de la sincope ?

Ce sont la couleur changée, le bâillement, le tintement d'oreille, & le vòmissement.

Comment est-ce que l'on y remédie ?

L'on y remédie, ou en jettant de l'eau au visage, ou en frottant les narines du malade avec du vinaigre, ou en lui don-

nant du vin, ou enfin en le couchant à terre tout de ſon long, ou en lui faiſant flleurer des liqueurs dont il exhale des corps extrêmement ſubtils & penétrans, comme ſont l'eſprit volatil de ſel armoniac, ou d'autres pareilles eſſences ou corps odorans.

Nous ne parlerons point des apoſtémes & des autres accidens qui procedent de la méchante habitude, qu'après avoir expliqué ceux qui viennent du Chirurgien.

Que faut-il faire pour éviter de piquer l'artére ?

Il faut obſerver deux choſes avant que de faire la ligature : 1°. l'endroit ou eſt l'artére : 2°. ſi elle eſt profonde ou ſuperficielle. Si elle eſt profonde il n'y a rien à craindre ; mais ſi elle eſt ſuperficielle, on l'évite aiſément en piquant plus haut ou plus bas.

Pourquoi faut-il reconnoître l'artére avec le doigt, avant que de faire de ligature ?

C'eſt que la compreſſion de la ligature empêche le mouvement de l'artére.

Sous quelle veine eſt l'artére ?

Elle eſt ordinairement ſous la baſilique.

Que faut-il faire quand on a piqué l'artére ?

Si étant piquée elle eſt bien ouverte il faut laiſſer venir le ſang juſqu'à ce que la perſonne tombe en ſincope ; & par ce moyen on empéche une grande tumeur apellée *anévriſme*, & l'on a plus de facilité à arrêter le ſang : enſuite il faut faire le bandage avec une bonne bande longue de trois aunes, & deux compreſſes en ky, & une autre par deſſus, & mettre le bras du malade en écharpe pendant trois jours ; mais il ne faut pas manquer de le ſaigner de l'autre bras deux ou trois fois, ſi ſes forces le permettent, & puis l'artére ſe réünira infailliblement.

Si l'artére étant piquée, elle n'eſt qu'à demi-ouverte, & qu'il ne ſorte que très-peu de ſang, le bras s'enflera, & la tumeur s'augmentera de plus en plus : c'eſt pourquoi il faudra défaire la ligature, & laiſſer ſortir autant de ſang qu'il en pourra ſortir ; puis mettre une bonne compreſſe ſur l'ouverture, & enſuite faire le bandage comme auparavant, afin que la tumeur diminuë.

Que faut-il faire lorſque le bandage n'a pas fait l'effet qu'on s'étoit propoſé ?

Il en faut venir à l'opération ; c'eſt-à-dire qu'il faut ouvrir la tumeur pour en

tirer le ſang qui ſera coagulé. Alors on mettra ſur l'artére de boutons de vitriol & des poudres aſtringentes, avec de plumaceaux, & par deſſus de bonnes compreſſes en ky, avec le bandage propre. Il faudra que le malade garde le repos, & qu'un ſerviteur tienne ſa main ſur la playe pendant quelque tems, pour empêcher l'hémorragie.

Comment nomme-t-on cette tumeur ou enflure d'artere ?

On la nomme *anevriſme.*

Qu'eſt-ce que anévriſme ?

C'eſt une tumeur molle & ſans douleur, avec pulſation : elle fait ordinairement battre l'artére quand on la preſſe avec le doigt.

Il faut remarquer que l'anévriſme n'eſt pas ſeulement cauſée par la ſaignée, mais qu'elle procede encore de cauſe interne ou externe.

Ne peut-on pas ouvrir d'arteres ſans craindre l'anévriſme ?

On peut ouvrir celles des tempes.

Pourquoi celles des tempes ?

C'eſt parce qu'elles ſe réüniſſent plûtôt à cauſe des os qui les compriment ; ce qui fait que le bandage preſſe davantage ſur un apui ferme. Il n'en eſt pas

de même des autres arteres, à cause de l'épaisseur & de la mollesse des chairs où elles sont ; ce qui empêche qu'on ne les puisse comprimer.

D'où vient que la réünion des artéres est plus difficile que celles des veines?

C'est à cause que les artéres sont dans un mouvement continuel, & que rien ne peut se réünir qu'il ne soit en repos.

Les arteres se réünissent-elles également à toutes sortes d'âges?

Non; elles sont plus difficiles à se réünir dans les vieillards que dans les enfans.

D'où vient que les tumeurs anévrismales ne se rendent pas suportables comme les autres tumeurs?

C'est parce que le sang dont elles sont faites étant plus subtil & plus rempli d'esprits; se conserve mieux dans son état naturel.

Peut-on porter long-tems ces tumeurs sans les faire ouvrir?

Oui, il se trouve des gens qui en ont eu pendant dix, vingt & trente années, sans en être beaucoup incommodez, n'ayant pas laissé d'agir comme s'ils n'avoient rien eu : il y en a d'autres qui après avoir porté long-tems ces tu-

meurs, ont été obligez d'en faire l'operation, à cause de leur grand accroissement qui menaçoit de mortification par la lividité de la peau.

L'opération est-elle fort dangereuse?

Non, pourveu qu'on ait un apareil tout prêt, des serviteurs fideles & bien entendus, que le malade soit obéïssant, & qu'il se confie en son Chirurgien.

N'y a-t-il point d'autre danger que celui de l'artere?

Il y a encore la blessure du tendon, qui cause de fâcheux accidens.

Quels sont ces accidens?

Ce sont une grande douleur, une fluxion, une inflammation, & une enflure considérable qui donnent bien de l'apréhension au malade; mais tous ces accidens n'arrivent pas dans le tems de la saignée.

Comment connoît-on qu'on a blessé le tendon?

On le connoît lorsqu'en saignant la médiane, l'on sent en même-tems avec la pointe de la lancette une résistance, & que le malade sent une grande douleur à la partie. Si le sang vient bien, il ne faut pas laisser d'en tirer beaucoup;

ensuite mettre dessus une bonne compresse trempée dans l'oxicrat, & faire un bandage propre pour empêcher la fluxion, faisant tenir le bras du malade en écharpe.

Qu'arrive-il ensuite ?

Il arrive que le tendon se gonfle, & que par l'ouverture il sort une matiere blanchâtre & peu digerée ; ce qui oblige dans la suite à dilater la playe pour donner sortie au pus, & pour y porter plus facilement les remédes.

De quels remédes faut-il se servir ?

L'on se sert d'huile d'œuf & d'eau-de-vie, ou de baume d'arcæus avec un bon digestif, par-dessus lequel on met l'emplâtre de cérat : ensuite on fait une embrocation d'huile rosat, & on trempe les compresses dans l'oxicrat.

Faut-il toûjours dilater & faire incision à toutes les saignées où il vient de la matiere ?

Non, car souvent ce n'est pas grande chose : elles se guérissent en y mettant un petit emplâtre, ou quelqu'autre remède des plus communs : l'embrocation se fait avec l'huile rosat : l'on met dessus l'emplâtre de cérat, puis ensuite les compresses trempées en oxi-

crat, & on y met le bandage propre.

Qu'est-ce que tendon?

C'est une partie dissimilaire & organique, qui prend son origine de la fin du muscle : elle est composée de membranes, de fibres & de nerfs, & destinée pour servir au mouvement.

Comment apellez-vous le tendon qui est sous la veine médiane?

C'est le tendon du muscle biceps, que l'on doit craindre de piquer en saignant.

N'y a-t-il point aussi de nerf à craindre?

Il y a bien des nerfs, mais ils sont trop profonds pour craindre de les piquer.

D'où vient que les Anciens disoient que quand un nerf étoit piqué, le bras se retiroit, & qu'il le falloit couper pour empêcher la convulsion?

C'est qu'ils vouloient dire que la piqueure des nerfs étoit très-dangereuse à cause de la convulsion; d'ailleurs il faut remarquer que par ce mot de *nerf*, ils entendoient le tendon.

Qu'est-ce que nerf?

C'est une partie similaire, froide & séche, qui prend son origine du cerveau

où de la moëlle de l'épine, destinée pour porter l'esprit animal à toutes les parties, & pour servir au sentiment & au mouvement.

Qu'est-ce qu'artére?

C'est un vaisseau rond, long, cave, & composé de deux tuniques, lequel prend son origine du cœur; il est destiné pour porter le sang à toutes les parties du corps, afin de leur servir de nourriture.

Qu'est-ce que veine?

C'est un vaisseau rond, long, cave, & composé d'une tunique qui prend son origine de toutes les extrêmitez du corps; il est destiné pour raporter le sang au cœur, afin qu'il y soit atténué & subtilisé.

Y a-t-il d'autres accidens que ceux d'ouvrir l'artére & de piquer le tendon?

Il y en a d'autres, mais ils ne sont pas si considérables.

Qui sont-ils?

L'échymose, le trombus, la fluxion, & l'inflammation.

Qu'est-ce que l'échymose?

C'est un sang qui sort de la vaine ou de l'artere, pour avoir trop pressé le

bras avec le pouce, ou bien pour avoir fait l'ouverture trop petite : ce ſang s'extravaſant entre la chair & la peau, rend la partie livide ou jaunâtre ; ce qui eſt une marque de réſolution aſſurée.

De quels remédes doit-on ſe ſervir au ſang extravaſé ?

Si l'échymoſe eſt grande & avec inflammation, il faudra faire une embrocation d'huile roſat, & tremper les compreſſes dans l'oxicrat pendant les deux ou trois premiers jours. L'eau-de-vie y eſt encore fort bonne.

Qu'eſt-ce que trombus ?

C'eſt une tumeur ou enflure qui vient au bras, pour avoir fait l'ouverture trop petite, elle arrive encore quand l'ouverture de la veine éſt plus grande que celle des chairs.

Quels remédes y fait-on ?

On ôte la ligature, & l'on moüille une compreſſe dans l'eau fraîche, entre laquelle on met un peu de ſel qui réſout le trombus, & qui empêche la ſupuration.

Quelle différence y a-t-il entre le trombus & l'échymoſe ?

C'eſt que le trombus arrive en ſaignant, & l'échymoſe après la ſaignée.

D'ailleurs le trombus ſe guérit en moins de tems que l'échymoſe.

Voit-on des trombus d'une groſſeur extraordinaire?

Oui ; il y en a de ſi gros, que cela étonne le malade : le ſang ne ſçauroit ſortir au commencement.

Cet accident arrive ſouvent aux gens maigres, à ceux qui ont les vaiſſeaux fort plains de ſang.

N'y en a-t-il pas où il ſe fait abſcès?

Oui ; il s'en trouve quelques-uns qui ſupurent, faute de pouvoir les réſoudre ; ce qui arrive à cauſe de la trop grande quantité de ſang qui s'y eſt amaſſé.

Quelle eſt la cauſe de l'enſlure du bras après la ſaignée?

C'eſt bien ſouvent une fluxion qui tombe ſur le bras : elle peut auſſi fort bien y être cauſée par la mauvaiſe conſtitution d'un corps rempli de quantité d'humeurs qui ſont fluxion, & qui viennent quelquefois à ſupurer après la ſaignée.

Que faut-il faire quand l'enſlure eſt grande & ſans rougeur?

Il faut d'abord faire des cataplaſmes avec la mie de pain, le lait, le jaune d'œuf, & le ſaffran, ou avec les quatre

farines, & le miel cuit dans l'oxicrat : sur la fin il faut mettre de l'huile rosat, & en frotter la partie deux fois par jour.

Que faut-il faire s'il y a de la rougeur ?

Il faut se servir pour emplâtre du cérat de Galien, ou de quelque astringent & par dessus l'on mettra les compresses trempées dans l'oxicrat : pour faire supurer la tumeur, il faut mettre dessus du supuratif.

Comment fait-on l'ouverture ?

On la fait en long, comme celle de tous les autres abscès, pour en faire sortir la matiere qui y est contenuë; ensuite l'on met de la charpie, & l'emplâtre de diapalme par dessus. Dans le second apareil l'on se sert d'un peu de digestif pour résoudre, & quelque tems après de mondicatif pour nétoyer.

Comment connoît-on en saignant que l'on a ouvert l'artére ?

On le connoît par deux moyens : premierement, lorsque le sang sort avec impétuosité, & que son mouvement a été interrompu : secondement lorsqu'il est rouge, vermeil, & éclatant.

Ne peut-on pas croire qu'on a ouvert l'artére, quoiqu'on n'ait ouvert que la veine ?

Oui ; parce qu'il y a des basiliques qui sont directement couchées sur l'artére ; ce qui fait que le sang en sort comme si c'étoit effectivement d'une artére.

Que faut-il faire pour bien saigner ?

Il faut prendre doucement le bras du malade, lui mettre la main sous l'aisselle, & lui relever la manche de sa chemise, de crainte qu'elle n'incommode en faisant la ligature, puis on pose la ligature que l'on serre suffisamment, deux pouces ou environ au-dessus du lieu où l'on prétend faire la ponction : on fait ensuite la friction doucement : on touche la veine avec le doit indice ; & puis on fait la ponction en élevant doucement ; après que l'ouverture est faite, il faut lâcher un peu la ligature, & donner quelque chose à tenir dans la main, afin de faciliter la sortie du sang.

Combien faut-il avoir de choses avant que de saigner ?

Il en faut sept ou huit ; sçavoir une ligature, une bonne lancette, des palettes, une bande, une compresse, une chaise pour asseoir le malade, de l'eau en cas de besoin, & enfin une chandelle si le lieu est obscur.

Pour combien d'itentions fait-on la saignée?

On la fait ordinairement pour six intentions : la premiere, pour évacuer : la deuxiéme, pour divertir : la troisiéme, pour attirer : la quatriéme, pour altérer : la cinquiéme, pour préserver, & la sixiéme, pour soulager.

Qu'est-ce qu'évacuer?

C'est diminuer les humeurs d'une personne replete, qui pourroit avec le tems tomber malade.

Qu'est-ce que divertir?

C'est empêcher une fluxion de tomber sur quelque partie ; & pour cette raison l'on saigne du côté oposé, afin de faire diversion des humeurs qui s'arrêtent à la partie.

Qu'est-ce qu'attirer?

C'est donner un cours à une humeur qui est retenuë, comme lorsqu'on saigne les femmes & les filles dont les purgations sont retenuës.

Qu'est-ce qu'altérer?

C'est changer la quantité ou la qualité du sang & des humeurs, par le moyen des remédes qu'on nomme altérans.

Qu'est-ce que préserver?

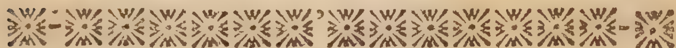
C'est faire des remédes par pre-

caution, pour éviter une maladie.

Qu'est-ce que soulager?

C'est apaiser la douleur qu'on sent en quelque partie, par des évacuations, ou par l'usage des remédes qu'on nomme anodins.

Les jeunes Chirurgiens qui voudront sçavoir plus particulierement tout ce qui regarde cette matiere, doivent lire l'*Art de saigner, accommodé aux principes de la circulation du sang.*



TRAITE' DES MEDICAMENS en genéral.

LA connoissance des médicamens est necessaire à trois sortes de personnes; aux Médecins pour les sçavoir ordonner à propos; aux Chirurgiens & aux Apoticaires, pour les sçavoir choisir, préparer & mélanger: c'est ce qu'enseigne la Pharmacie.

Qu'est-ce que la Pharmacie?

C'est un art qui choisit, prépare, & mixtionne les médicamens, pour s'en servir à la guérison des maladies.

Que considére-t-on aux médicamens?

Trois choses; sçavoir leur étimolo-

gie, leur substance, & leur vertu.

D'où vient le mot de médicament?

Il vient du verbe *medicari*, qui signifie guérir.

Qu'est-ce que médicament?

Selon Hipocrate, c'est tout ce qui peut changer ou altérer notre corps: les Modernes y ont ajouté ces mots, sans le nourrir ni le détruire, afin de distinguer le médicament de l'aliment qui nourrit le corps, & du venin qui le détruit.

Il faut remarquer que les Grecs le nomment *Pharmacum*, & qu'ils entendent par ce mot, non-seulement tout ce qui sert à la Médecine, mais encore les alimens, les élemens, & l'air que nous respirons: ce mot se prend encore tantôt pour venin, & tantôt pour un médicament salutaire, en donnant à ce terme une trop grande étenduë.

Hipocrate divise les médicamens en altératifs & en purgatifs.

Les altératifs sont ceux qui changent les mauvaises qualitez qui se rencontrent dans les humeurs ou dans les parties.

Les purgatifs sont ceux qui évacuent

par le bas les humeurs excrémenteuſes qui ſont contraires à la nature : ils ſont violens, médiocres, ou benins. Les uns & les autres ont différens noms, ſuivant l'humeur qu'on veut purger : par exemple, ſi c'eſt la bile, on les apelle *cholagogues* ; ſi c'eſt la pituite, *phlegmagogues* ; ſi c'eſt la mélancolie, *ménalagogues* ; & enfin ſi ce ſont les ſéroſitez, on les nomme *hydragogues*. Outre toutes ces différentes eſpéces, il y a encore trois ſortes de purgatifs ; ſçavoir le vômitif, le diuretique, & le ſudorifique : à qui l'on peut ajouter l'errine, le maſticatoire, & le véſicatoire, eu égard aux évacuations qu'ils procurent.

Les médicamens ſe prennent intérieurement, s'apliquent par dehors : ceux qui ne peuvent produire d'effets qu'étant donnez intérieurement, tirent leur différence de deux choſes, des parties par où ils entrent, & de leur conſiſtence : des parties, les uns entrent par le nez & par la bouche : de leur conſiſtence, les uns ſont ſolides, & les autres mous & liquides : ceux qu'on aplique ſur la ſuperficie du corps, ſont nommez *épithêmes*, *fomentations*, *linimens*, *em-*

plâtres, *&c.* mais d'un nom plus général *topiques.*

La différence des médicamens prise de leur matiere, se tire de trois choses; sçavoir des animaux, des végetaux, & des minéraux; & celle qui est prise de leur vertu actuelle & potentielle, consiste en ce que les uns agissent d'eux-mêmes & sans mélange, par le moyen de la chaleur naturelle, & que les autres sont composez pour produire leur action.

Les mots de vertu, de qualité & de faculté signifient la même chose dans le médicament.

Les facultez des médicamens sont différentes, suivant les Auteurs: Courtin en fait d'actives & de passives; & Paré en admet quatre, premiere, deuxiéme, troisiéme, & quatriéme.

Combien y a-t'il de sortes de facultez?

De trois sortes; sçavoir purgative, venimeuse, & spécifique.

La Faculté purgative est celle qui évacuë les humeurs: la venimeuse est celle qui détruit notre vie: & la spécifique est celle qui est propre à certaines parties & à certaines maladies. A certaines parties, comme les céphaliques

à la tête, les hépatiques au foye, les pulmonaires aux poulmons, les cordiaux au cœur, les ſtomachiques à l'eſtomach, les néphrétiques aux reins, les ſpléniques à la rate, les attritiques aux jointures, les ſcrophulaires aux écroüelles, &c.

Combien les médicamens ont-ils de degrez?

Quatre : le premier conſiſte dans une legere action : le ſecond, dans une action manifeſte : le troiſiéme, dans une action plus grande; & enfin le quatriéme, dans une action extrême. Par exemple, l'althæa eſt une racine chaude au premier degré, c'eſt pourquoi elle n'échauffe que legerement : l'armoiſe eſt chaude au ſecond, elle échauffe davantage : l'ariſtoloche l'eſt au troiſiéme, elle échauffe beaucoup : & enfin la piretre l'eſt au quatriéme, elle enflamme les parties.

Que faut-il obſerver dans chaque degré?

Trois choſes, ſon commencement, ſon milieu, & ſa fin.

Quelle différence y a-t-il entre aliment, médicament, & venin?

C'eſt que l'aliment eſt converti en

notre propre ſubſtance ; que le médicament change la mauvaiſe diſpoſition des humeurs ; & que le venin détruit notre corps.

Les médicamens tirent leur nom de pluſieurs choſes ; ſçavoir des parties où ils conviennent, comme les céphaliques & les ophtalmiques : de leur préparation, comme les onguens, les poudres, les infuſions, les maſticatoires, les injections, les potions : de leur excellence, comme l'électuaire, l'épithême : de leur figure, comme les trochiſques, les pilules : de leurs effets, comme les vômitifs, les répercuſſifs, les émolliens : de leurs Auteurs, comme le Mitridat, le *de Vigo*, l'*Andræas à Cruce* : de leur baze, comme le diaprunis : du nombre de leurs ingrédiens, comme le *Tetrapharmacum*.

Les animaux entrent dans la compoſition des médicamens, ou tous entiers, comme les vers de terre dans l'huile qu'on en fait, ou bien il n'y a que quelques-unes de leurs parties, ou leurs excrémens, comme les cornes le poil, la laine, &c. en différentes compoſitions.

Qu'eſt-ce qu'animal ?

Selon les Philosophes, c'est ce qui a sentiment & mouvement.

Les animaux se divisent en terrestres, aquatiques, volatiles & amphibies. Les terrestres sont ou champêtres ou domestiques : les aquatiques sont tous les poissons : les volatiles sont les oiseaux : les amphibies sont les animaux qui vivent dans l'eau & sur la terre, comme la grenoüille, le crapaut, le serpent, la vipere, le loutre, le castor, & plusieurs autres.

Les animaux que l'on apelle insectes, sont ou volatiles, ou aquatiques, ou terrestres : les volatiles sont toutes sortes de vermisseaux qui ont des aîles : les terrestres sont toutes les espéces de vers qui se rencontrent dans la terre : les insectes aquatiques sont de petits animaux qui vivent dans l'eau.

Les plantes entrent dans la composition des médicamens, ou toutes entieres, ou bien il n'y a que quelques-unes de leurs parties, ou leurs excrémens.

Qu'est-ce que plante ?

C'est un corps qui a la vertu d'augmenter & de croître : il y en a de quatre sortes ; sçavoir l'arbre, l'arbrisseau, le surcroissant, & l'herbe.

L'arbre eſt une plante grande & haute, dont le bois eſt dur, & les racines profondes.

Il y a de quatre eſpéces d'arbres ; ſçavoir ceux qui naiſſent dans les forêts montagneuſes, comme les pins, les ſapins, les cédres, &c. ceux qui croiſſent dans les plaines, comme les chênes, les hêtres : ceux qui viennent le long des eaux, comme les planes, les peupliers, les ſaules, &c. & ceux qui croiſſent dans les lieux cultivez, comme les pommiers, les poiriers, les pruniers, les ceriſiers, &c.

L'arbriſſeau eſt une petite plante qui aproche de l'arbre, comme le romarin, la bruyere, &c.

Le ſurcroiſſant eſt une plante qui croît ſur une autre, comme la cuſcute & l'agaric.

L'herbe eſt une plante tendre, qui jette d'abord des feuilles & des fleurs.

Les plantes tirent leur nom de pluſieurs choſes différentes, de leur Auteur, de leur figure, du lieu où elles croiſſent, & des parties où elles ſervent : de leur Auteur, comme la nicotiane de Nicot, & la liſimachia de Liſimachus : des parties où elles ſont pro-

pres, comme l'hépatique & la pulmonaire.

Les plantes ont plusieurs parties, des racines, du bois, des branches, des fleurs, des feüilles, du fruit, de la semence, & des excrémens, qui sont les sucs, la gomme, la résine, la moûsse, & le fungus.

Le fruit est une matiere qui environne la semence, pour la conserver jusqu'à la perfection.

La semence est un petit corps que la plante produit après la fleur, de laquelle renaît une plante de la méme espéce.

L'excrément dans les plantes est ce qui sort de la plante, comme toutes les espéces de liqueurs que l'on voit couler de la plûpart des plantes en forme d'eau ou de gelée épaisse, ou d'elle-méme, ou bien par incision, ou par expression.

La gomme est une liqueur aqueuse & gluante, qui se coagule sur les arbres qui la portent, comme la gomme arabique, sarcocolle, l'opoponax, & le galbanum.

La résine est une liqueur grasse & huileuse qui distile des arbres, comme la poix, l'encens, la térébenthine, &c.

La larme est une espéce de gomme endurcie, qui distile des arbres en forme de gouttes qui se congelent à l'air, comme la manne & le mastic en larmes.

Qu'est-ce que minéral ?

C'est un corps mixte, engendré dans les entrailles de la terre, formé, suivant les Anciens, d'exhalaisons mêlées avec une matiere terrestre, & suivant les Chimistes, de cinq principes.

Combien y a-t-il de minéraux ?

Il y en a de cinq sortes; sçavoir les métaux, les sucs coagulez ou concrets, les sucs liquides, les terres, & les pierres.

Le métal est un minéral qui se peut fondre au feu, & s'étendre sous le marteau : il y a sept métaux, l'or, l'argent, le cuivre, l'étaim, le plomb, le fer, & l'argent-vif.

L'argent-vif est différent des métaux, en ce qu'il ne s'étend point sous le marteau; c'est une espéce de suc liquide : les Chimistes le reconnoissent pour principe des métaux.

Le souffre est une matiere grasse & huileuse, endurcie dans les entrailles de la terre.

Les sucs concrets sont les minéraux qui

qui tiennent le milieu entre les métaux & les pierres : l'on en fait de naturels & d'artificiels ; les naturels sont ceux que la nature produit, comme le nitre, le sel armoniac, l'antimoine, & le verdet ; les artificiels sont ceux qui se font par l'art, comme le sel d'urine, la litarge, la céruse, &c.

Les sucs liquides sont de certaines liqueurs qui se rencontrent dans les mixtes : il y en a aussi de naturels & d'artificiels ; les premiers sont comme les bitumes & l'argent-vif ; les artificiels sont les esprits corrosifs, & les eaux-fortes que l'on tire des minéraux.

Les pierres sont des minéraux qui ne peuvent se fondre au feu, ni s'étendre sous le marteau, mais qui se réduisent en poussiere : les pierres s'engendrent dans la terre, dans les eaux, dans les mines, & dans les animaux.

La terre est un corps mixte qui se peut dissoudre par l'humidité, & sécher par la chaleur : il y a plusieurs espéces de terre, comme le bol d'Arménie, la terre sigillée, la terre simolée, &c.

Comment connoît-on que l'effet du médicament est naturel ?

On le connoît en examinant si la ma-

ladie eſt ſimple ou composée : ſi elle eſt ſimple, l'effet du médicament ſera ſimple; mais ſi elle eſt compliquée, le médicament pourra produire de ſoi un effet naturel, & d'autres effets par accident.

A quoi doit-on avoir égard dans l'aplication d'un médicament ?

On doit avoir égard à ſa quantité, au tems de l'aplication, & au moyen de s'en ſervir.

Pour la quantité du médicament, l'on doit prendre garde à deux choſes ; à la nature de la maladie, & à ſa cauſe.

Le tems d'apliquer le médicament eſt genéral & particulier : on doit toûjours commencer par les remédes genéraux.

Les médicamens particuliers ſont différens, ſuivant les différens tems de la maladie, comme dans le commencement, dans l'état, l'augmentation, & la diminution.

Le moyen d'uſer des médicamens ſe tire de la cauſe de la maladie, & de la partie malade.

Mais expliquons en paſſant ce que c'eſt que ſaveur, & ce qu'on entend par ce mot dont on parle ſi ſouvent en Médecine.

DES SAVEURS.

LA ſaveur eſt une certaine proprieté du corps humide, cauſée par un ſec terreſtre, & par une chaleur recuite. Les ſaveurs ſont chaudes, froides, & temperées : les chaudes ſont au nombre de trois; ſçavoir âcres, ameres, & ſalées : les froides ſont auſſi au nombre de trois, qu'on nomme acides, acerbes, & auſtéres : enfin les ſaveurs temperées ſont la douce, l'oléagineuſe, & l'inſipide. Leur différence vient ou du ſel, ou du phlegme, ou bien des parties terreſtres mêlées enſemble.

Qu'entend-on par ce mot, Compoſition ?

C'eſt un mélange artificiel de pluſieurs médicamens différens en vertu, pour s'en ſervir dans le beſoin.

Avant que d'entrer dans le détail des médicamens en particulier, il eſt à propos de traiter ici ſuccinctement des *Tumeurs contre nature*, & de quelques autres indiſpoſitions phlegmoneuſes que nous n'avons point traitées ci-devant, contre leſquelles on employe tantôt la ſaignée, & tantôt les topiques.

Du Bubon & de ses especes.

QU'est-ce que Bubon?

C'est une tumeur qui vient aux glandes des aisseles & des aînes : elle est ordinairement accompagnée de chaleur, de rougeur, & de douleur. Quand cette inflammation est faite du sang, on l'apelle *phyma* ; & quand elle est faite de bile, *phygeton*.

Que fait-on au bubon?

Pour guérir le bubon fait de sang ou de bile, il faut apaiser la douleur & l'inflammation, & ensuite le faire supurer, le mondifier, l'incarner, & le cicatriser.

Les remédes du bubon sont les mémes qu'on employe au charbon ou antrax. Dans ces maladies on doit éviter sur tout les repercussifs & astringens, parce qu'ils bouchent & arrêtent le cours des humeurs.

Lorsqu'il faut faire supurer une tumeur, & qu'on est quelquefois obligé de donner un coup de lancette pour en faire sortir la matiere, on doit panser de cette maniere : premierement, il faut tremper les plumaceaux dans le digestif ou dans l'onguent basilicum, &

ensuite mondifier, incarner, & cicatriser.

Si la douleur est grande, il faut se servir du reméde suivant, qui est fort doux. Prenez de la mie de pain deux onces, avec deux jaunes d'œufs, & une once d'huile rosat; faites-en un cataplâme.

Pour le Furoncle.

Il ne faut point aussi se servir ici des repercussifs ni d'astringens, mais d'attractifs, comme sont l'emplâtre diachilon, avec les gommes & le basilicum.

Si l'on veut bien-tôt faire venir un furoncle ou autre tumeur à maturité, il faut prendre du vieux-oing & du levain, de chacun parties égales; mêlez-les, & les apliquez sur la partie malade. Les oignons de lys réduits en pulpe, & apliquez en forme de cataplâme sont aussi un bon reméde.

On peut encore user du cataplâme suivant, qui est fort bon. Prenez de la farine une once, du sel commun une once, du miel commun un gros, avec quatre jaunes d'œufs; mêlez le tout ensemble, & en faites votre cataplâme; ensuite pansez la tumeur comme un phlegmon qui a supuré.

Pour le Charbon benin.

Il faut d'abord ſaigner, & ſe ſervir des topiques, des anodins, des répercuſſifs doux & rafraîchiſſans, & des ſupuratifs. L'emplâtre diachilon avec les gommes eſt un très-bon reméde. Le nutritum apaiſe l'inflammation & la douleur.

Lorſque le charbon eſt peſtilentiel, il ne faut point ſaigner ni purger, mais il faut appliquer les ventouſes, ſcarifier la partie, & la laver avec de l'eau marine où l'on aura fait diſſoudre de la thériaque.

Il faut enſuite ſe ſervir du médicament ſuivant. Prenez du ſavon noir un gros, du beurre frais & de la graiſſe de porc de chacun deux onces, de la thériaque un gros; & de crainte que les parties voiſines ne s'altérent & ne s'enflamment, mettez tout autour du charbon, du bol d'Arménie un gros, & de l'huile roſat autant qu'il en faudra.

Pour l'Oedéme, & les autres Tumeurs œdémateuſes.

Il faut dans le commencement ſe ſervir d'oxicrat; enſuite prendre du vinaigre roſat, du gros vin rouge, de l'alun,

du soufre, de la myrrhe & du sel commun égales parties. Si l'on veut, on peut encore se servir d'un cataplâme fait avec la farine de feves, des roses rouges, & des balaustes, de chacun un gros.

Si la tumeur tend à supuration, il faut la traiter comme un phlegmon qui supure : lorsque l'œdéme devient dur, il faut l'amollir ; & s'il se gangréne, se servir des remédes dont nous avons parlé dans le Chapitre de la Gangréne.

Les *Tophes*, qui sont des espéces d'œdémes endurcis, veulent des remédes atténuans, émolliens, & incisans, comme sont les graisses de veau, de poule, de chapon, & de cerf; les racines d'althæa, de bryone, de lys blanc, & d'iris ; les gommes opopanax, sagapenum, & galbanum : les composez sont le diachilon, le cérat, & le diachilon avec les gommes.

L'*Ateroma*, le *Steatoma*, & le *Méliceris* se guérissent par l'insensible transpiration : on est pourtant quelquefois obligé de les ouvrir, comme on fait au stéatome : & quand il y a des chairs baveuses, on les consume avec l'alun & le précipité rouge.

Pour les tumeurs aqueuſes & flateuſes, il faut les réſoudre par de bons médicamens, comme l'huile de camomille & de laurier, avec l'emplâtre du mélilot : on peut encore ſe ſervir de fleurs de camomille, de ſon, & de chou, de chacun trois poignées, de ſel commun une poignée, & d'un peu de chaux pulveriſée. Il faut mettre le tout dans un ſac, que l'on apliquera tout chaud ſur la partie.

Pour guérir les Ecroüelles.

Comme les tumeurs ſcrophuleuſes proviennent toutes des glandes obſtruées, & des ſucs qui s'y étant arrêtez, s'accumulent de plus en plus; on ſe ſert dans ces maladies des remédes émolliens & atténuans, & auſſi de l'emplâtre de *Ranis cum mercurio*. Le galbanum diſſoud dans le vinaigre y eſt encore fort bon. La racine d'eſquine priſe en ſubſtance depuis un gros juſqu'à demi-gros à chaque fois, eſt encore ſouveraine : on fait infuſer la poudre dans un boüillon au bain-marie pendant la nuit, que l'on donne à avaler le lendemain matin.

Pour le Schirre.

Il faut ſe ſervir de réſolutifs & d'émolliens, comme ſont les graiſſes d'oye, de poule, de chapon ; les huiles de ſavinier, d'anet, de l'aurier, de lys blanc, les feüilles de mauve & de guimauve, les feüilles de camomille, & l'emplâtre diachilon avec les gommes, l'emplâtre ſtiptique de Paracelſe, & celui de *Ranis*, avec le double de mercure, ſont encore fort bons, auſſi bien que l'emplâtre diabotanum, & celui de ciguë, parties égales, raſſaſiez de cinnabre.

De la guériſon de l'Eréſipele.

Les topiques dont on ſe ſert pour l'Eréſipele, doivent être froids & répercuſſifs, comme la fomentation ſuivante.

Prenez fleurs de roſes rouges, de camomille & de ſureau, de chacune une poignée, que vous mettrez boüillir dans de l'eau de pluye : il faut y ajoûter un peu de vinaigre.

Pour faire un cataplâme, prenez des fleurs de camomille & de ſureau, de chacune une poignée; faites-les cuire dans du lait de vache; enſuite paſſez-les, & y ajoûtez les farines de ſémence de lin & de l'orge de chacune trois onces.

La ſaignée eſt fort bonne dans l'eréſipele, particulierement dans l'eréſipele phlegmoneux qui occupe toute la face.

Après avoir uſé des remédes rafraîchiſſans, il faut ſe ſervir de diſcuſſifs, & enſuite de ſupuratifs, comme dans le phlegmon; mais lorſque l'eréſipele devient livide, il faut y faire des ſcarifications: c'eſt ici le lieu de parler des *herpes* & de l'*impetige*.

La herpe miliaire a pour remédes topiques l'urine, le ſureau, l'alun, le vitriol blanc, que l'on met boüillir dans de l'eau de féves. Quand la herpe eſt rougeâtre, il faut faire un liniment avec de l'huile de noix, de la poix & de la cire jaune fondues enſemble: on y ajoûte le précipité rouge, l'onguent roſat, & le mercure précipité.

DE L'ESQUINANCIE.

QU'eſt-ce que l'Eſquinancie?

C'eſt une inflammation des muſcles du larinx, qui empêchent la déglutition & la reſpiration.

Que faut-il faire pour la guérir?

Il faut donner les lavemens rafraîchiſſans, faire des ſaignées fréquentes,

& apliquer les ventouſes ſur les épaules.

On peut faire un gargariſme avec les eaux de plantain & de roſes, de chacune quatre gros, de ſel de prunelle deux gros, de ſyrop de mûres deux gros, & de ſyrop violat une once : on apliquera ſur le col les huiles de lys, de camomille, & d'anet, avec l'emplâtre de mucilages.

Il y en a qui font un cataplâme avec une poignée de feüilles de mauve, de camomille, & de mélilot, qu'ils mettent cuire dans du lait ; & après les avoir paſſez, ils y ajoûtent de la farine d'orge quatre onces, & de l'huile de lys une once.

DE L'ÆGILOPS.

Qu'eſt-ce que l'Ægilops ?

C'eſt une tumeur rouge qui s'étend depuis le grand angle de l'œil juſqu'à la racine du nez : le pus ſort par le coin de l'œil, & quelquefois auſſi par les narines. Il faut promptement l'ouvrir avec le cauſtique ou la lancette, de crainte que cette matiere purulente ne carie l'os : on deſſéche le fond avec les deſſicatifs, comme ſont la myrrhe,

l'aloës, le plomb brûlé, & le précipité rouge, que l'on mêle avec de la myrrhe dans de l'eau-de-vie.

Quand l'os est carié, il faut tâcher d'emporter la carie avec une poudre faite de scordium, & des racines d'iris & d'aristoloche ronde. Lorsqu'on ne peut en venir à bout, il faut y apliquer le cautére actuel, & ensuite incarner & cicatriser l'ulcére.

De l'Ophtalmie ou Maladie des Yeux.

Pour l'ophtalmie, on se sert dans le commencement des remédes topiques qui soient doux, & ensuite de ceux qui sont plus forts.

Prenez de l'eau-rose & de plantain de chacune une once, de blancs d'œufs quatre, de l'eau de fenoüil & du lait de femme de chacun une once, du lait de mucilages, de la semence de psyllium, du sumach, de chacun deux gros, des trochisques blancs de rhasis sans opium, & du camphre, de chacun deux scrupules; ansuite faites un cataplâme avec la mie du pain & les pommes de rainette.

Pour les ulcéres de la bouche.

QUand ils ſont recèns, il faut les laver avec neuf ou dix gouttes d'huile roſat, ou d'eſprit de vitriol : ſi cela ne réüſſit point, il faut faire une lotion avec les écorces de grenade, les balauſtes, les fleurs de roſes rouges, & la ſauge, de chacune une poignée. Il faudra mettre cuire le tout dans de l'eau commune, ou dans une pinte de bon vin blanc, que l'on réduira à la troiſiéme partie : on y ajoutera le ſuc de limons.

Le gargariſme pour laver ces ulcéres, ſe fait avec les racines & les herbes de ſcordium, d'abſynte & d'aigremoine, & les fleurs de petite centaurée, de chacune une poignée, cuites dans du vin blanc ou dans l'eau commune : l'eſprit de ſel & le ſuc de limons y ſont encore fort propres : l'eſprit de vin camphré, mêlé avec le miel roſat, y eſt auſſi très-bon.

Pour les Ulcéres des parties génitales des deux ſexes.

Aprés avoir purgé, il faut faire une lotion de vin blanc, d'eau-roſe & de

plantain, de chacun quatre onces, d'orpiment deux gros, de verd-de-gris un gros; on les coule pour en faire la lotion.

Il faut remarquer que ces remédes s'apliquent aux hommes dans les parties externes, & aux femmes dans les parties internes : c'eſt pourquoi il faut moüiller des linges, & faire des injections.



DES MEDICAMENS en particulier.

APrès avoir donné un Traité genéral des Médicamens, il faut expliquer ce que c'eſt que chacun d'eux en particulier, marquer leur différence, & donner la maniere de s'en ſervir.

Des Répercuſſifs.

Qu'eſt-ce que médicamens répercuſſifs?

Ce ſont des topiques qui étant apliquez ſur la partie, repouſſent l'humeur, & corrigent l'intempérie.

Combien y a-t-il de répercuſſifs?

Il y en a de deux ſortes; ſçavoir de propres & d'impropres : les propres ſont les opilatifs & les confortatifs.

Quelles qualitez ont ces médicamens?

Ils ſont chauds ou froids, ſimples ou composez : des ſimples & froids, les uns ſont doux, rafraîchiſſans, & d'une ſubſtance ſubtile : les autres ſont aſtringens & plus forts.

On met au rang des répercuſſifs qui ſont doux, les anodins, l'huile roſat, & les blancs d'œufs : les composez ſont l'oxicrat, le cérat de Galien, & pluſieurs autres qui conviennent aux inflammations : lorſqu'on s'en ſert, il faut avoir égard à l'habitude du corps, à la grandeur de la maladie, & à la partie malade.

Il y a encore d'autres répercuſſifs plus forts, qui ſont froids, aſtringens, & d'une ſubſtance plus terreſtre, leſquels repouſſent les humeurs en fortifiant la partie, tels que ſont le ſolanum, le plantain, la morelle, la joubarbe, le ſumach, les balauſtes, le bol d'Arménie, les noix de galles, &c. l'alun, le ſel, les noix de ciprès, & le gros vin rouge. Tous ces médicamens augmentent la chaleur naturelle, en reſſerrant la partie; mais il faut remarquer que dans les tumeurs ſchirreuſes on doit ſe ſervir plûtôt d'émolliens que de répercuſſifs;

& que quand la douleur eſt grande on uſe d'anodins.

Comment fait-on les répercuſifs ?

Ils ſe font avec deux onces de poudre de fleurs de mauve, une once d'abſynte & de roſes rouges, que l'on pulvériſe dans un mortier, qu'on met cuire dans de l'eau de pluye : il faut y ajoûter trois gros de farine d'orge, & deux onces d'huile de camomille & d'eau-roſe ; c'eſt-à-dire, de chacune une once, dont on fera un cataplâme.

Juſqu'à quel tems faut-il ſe ſervir de repercuſſifs ?

Júſqu'à ce que la tumeur commence à diminuer, ou bien qu'elle ceſſe de croître ; enſuite on ſe ſert de réſolutifs, juſqu'à ce que la tumeur ſoit entierement diſſipée.

Des Réſolutifs.

Comment connoît-on les médicamens réſolutifs ?

Ce ſont ceux qui par leur chaleur ouvrent les pores, raréfient, ſubtiliſent, & font ſortir les humeurs par inſenſible tranſpiration.

Quelles qualitez ont-ils ?

Il y en a de chauds, d'humides, &

d'anodins, que l'on divise en simples & composez : quelques-uns sont atténuans, comme les racines d'iris, de bryone, d'énula-campana, de rhuë, d'anet, de poüillot, & d'absynte.

Quels sont ceux que l'on estime ?

Les meilleurs de tous sont les anodins : les simples sont les feüilles & les racines d'althæa, de lys, de guimauve, de camomille, de mélilot, les sémences de lin, de fénu-grec, & les graisses de poulet & de poule : les composez sont les huiles que l'on tire de ces simples, & que l'on mêle quelquefois avec des graisses & des farines.

Il y a encore deux sortes de résolutifs ; sçavoir ceux qui subtilisent médiocrement les humeurs, & ceux qui sont très-forts, que l'on nomme diaphorétiques, dont les uns sont simples, & les autres composez : les simples sont la racine d'aristoloche, d'iris, &c. les composez sont les huiles de laurier, de térébenthine, l'onguent martiatum, & l'emplâtre divin.

Pour un seul reméde résolutif, prenez de la mie de pain pilée, des raisins dont on aura ôté le pepin, deux onces, de la poudre de farine d'orge deux gros ;

faites-les boüillir dans de l'eau de pluye; & y ajoûtez du miel deux gros.

Quand il faut faire ſupurer une tumeur, & qu'on eſt quelquefois obligé de donner un coup de lancette pour en faire ſortir la matiere, on doit panſer de cette maniere : premierement, il faut tremper les plumaceaux dans le digeſtif, ou dans l'onguent baſilicum, & enſuite mondifier, incarner, & cicatriſer.

Si la douleur eſt grande, il faut ſe ſervir du remède ſuivant qui eſt fort doux: prenez de la mie de pain, deux jaunes d'œufs, & une once d'huile roſat, faites-en un cataplâme.

Des Attractifs.

Qu'eſt-ce que médicament attractif?

C'eſt celui qui étant apliqué, attire les humeurs du dedans du corps à la ſuperficie.

Les attractifs ſont ſimples ou compoſez, les gommes ammoniac & galbanum, les graiſſes de lion & d'ours.

Des Supuratifs.

Qu'entend-on par les médicamens ſupuratifs?

On entend ceux qui bouchent les pores de la peau, empêchent la tranſpiration, augmentent la chaleur, & font par ce moyen que les matieres ſuperfluës ſe changent en pus ou en ſanie.

Les ſupuratifs ſont ſimples & composez : les ſimples ſont les herbes ou les racines de lys, les feüilles de guimauve, la pariétaire, le mélilot, les fleurs de camomille, le ſaffran, les figues, les farines d'orge & de froment, les gommes ammoniac & galbanum, la graiſſe de porc, le lait de vache, les fiantes des animaux, & pluſieurs autres : les composez ſont le baſilicum, &c.

N'y a-t-il point d'autres ſupuratifs ?

Il y en a encore qui ſont emplaſtiques & moderément chauds, & qui bouchent les pores de la peau, comme le diachilon, la poix, le miel, les cataplâmes faits avec les farines de ſeigle, de lin, de fénu-grec, & d'orge : les graiſſeux ſont l'huile de lys, & les axonges, &c.

Des Emolliens.

Qu'eſt-ce que médicamens émolliens ?

C'eſt celui qui amollit les duretez ſans aucune humidité.

Les médicamens émolliens ſont ſim-

ples & composez : les simples sont les racines de lys & de concombre sauvage, les semences de lin & le fénu-grec, le beurre, les graisses d'oye, de poule & de chapon, les jaunes d'œufs & la laine grasse. Il y a encore d'autres émolliens simples, mais plus forts ; sçavoir, les graisses & les moëlles de cerf, de taureau, de lion, d'ours, & le styrax. Les composez sont les cataplâmes faits avec les remédes que nous venons de décrire, ou avec le diachilum & le *de Vigo*.

On les fait encore avec les fleurs de mauve & de guimauve, de chacune deux poignées, & avec les fleurs de camomille, de mélilot, & de sureau, de chacune une poignée : il faut les piler dans un mortier, ensuite les faire cuire dans l'eau de pluye, & y ajoûter les farines d'orge & de fénu-grec de chacune deux onces, de la graisse de porc & de l'huile de camomille deux onces.

Des Mondificatifs & Déterfifs.

Ces médicamens sont d'une substance subtile & séche, propres pour nettoyer l'ulcére.

Il y en a de simples & de composez ; de forts & de foibles : ils sont ou amers

ou doux, ou acides : les mondicatifs amers ſont la genciane, l'ariſtoloche, l'iris, l'abſynte, l'armoiſe, l'énula-campana, l'hyſope, la chelidoine, l'aloës, la fumeterre, les farines de lupins, les amandes améres, la myrrhe, le maſtic, l'alun, la chaux, & l'airain. Les mondicatifs doux ſont les figues, le miel, le ſucre, le vin doux, l'encens, la violette, & le mélilot : & les acides ſont toutes les eſpéces de vinaigre. Les mondicatifs compoſez ſont l'apoſtorum, le ſyrop d'abſynte, d'armoiſe, & de marrube, l'onguent mondicatif de Apio.

Des Sarcotiques.

Les ſarcotiques ſont des médicamens qui font revenir les chairs dans une playe ou dans un ulcére. Il y en a de ſimples & de compoſez. Les ſimples ſe diviſent en forts & en doux : les forts ſont l'ariſtoloche, la bétoine, la ſcabieuſe, l'hypericum, la pimprenelle, la tuthie, la couperoſe, le ſandragon, &c. Les doux ſont l'encens & le maſtic : la centaurée, le plomb & l'antimoine brûlez ſont les plus forts de tous les ſarcotiques.

Des Epulotiques & Détersifs.

Ces médicamens desséchent & cicatrisent les ulcéres par eux-mêmes, ou par accident. Ceux qui desséchent par eux-mêmes, sont les noix de galles, l'écorce de grenade, & la terre simolée : ceux qui desséchent par accident, sont comme les corrosifs qui consument les humiditez de l'ulcére.

Ces médicamens sont simples & composez : les simples sont l'aristoloche, la centaurée, les noix de galle, les balaustes, l'écorce de chêne, la colophone, l'alun brûlé, la cendre d'écailles d'huitre : les composez sont l'onguent pompholix, le cérat de Galien, l'onguent blanc de rhasis, l'emplâtre de céruse, l'emplâtre de minium, celui de l'Abbé de Grace, &c.

Des Agglutinatifs.

Les agglutinatifs sont des médicamens qui agglutinent, consolident, & tiennent ensemble les parties qui ont été divisées.

Il y en a de simples & des composez : les simples sont la bugle, la consoude, le plantain, les feüilles de chêne, l'é-

corce de pin, l'orpin, l'eau-de-vie, le gros de vin, la térébentine, &c. les composez sont ces mêmes simples mis en poudre, incorporez avec blancs d'œufs, & apliquez en forme d'épithéme.

L'on met encore au nombre des agglutinatifs les sutures, les compresses, & les bandages.

Des Caustiques ou Corrosifs.

Les caustiques ou corrosifs sont des médicamens, qui par leur substance âcre, mordicante & terrestre, rongent, brûlent & déchirent la peau, & consument les callositez.

Les corrosifs sont de trois sortes: les uns sont foibles, les autres violens, & les autres très-forts. On apelle les premiers *cathérétiques*, ce sont des médicamens qui consument doucement les chairs superfluës. Les violens sont les caustiques dont je viens de donner la définition. Et enfin, les très-forts que l'on nomme *escarrotiques*, sont des remédes qui ne brûlent pas seulement la peau, mais encore la chair qu'ils cautérisent, de maniere qu'ils font escarre: on les apelle en françois *cautéres.*

Les cathérétiques sont simples & composez : les simples sont l'éponge préparée, le plomb brûlé, le vitriol, la chaux lavée, l'étaim, la poudre de mercure, & le sublimé : les composez sont comme l'onguent Egyptiac.

Des Vésicatoires.

Les Vésicatoires sont des médicamens qui excitent des vessies, ulcérent la peau, & attirent au-dehors les humeurs qui n'ont pû être digérées par la résolution.

Des Anodins.

Les anodins sont des médicamens qui par leur chaleur moderée apaisent la douleur.

Ils sont simples & composez : les simples sont les graisses de poule, de renard, d'oye ; les huiles d'holive, d'amandes douces, de lin, & d'anet : les composez sont l'onguent nutritum, les cataplâmes faits avec la mie de pain, le lait, les jaunes d'œufs, & l'huile rosat.

Des Narcotiques.

Les narcotiques sont des médicamens froids,

froids, propres pour éteindre la chaleur

Ils ſont ſimples & compoſez : les ſimples ſont l'opium, la racine de mandragore, la morelle, le pavot, & la juſquiame : les compoſez ſont les trochiſques, les collyres, les ſupoſitoires, &c.

Des Emplaſtiques.

Les emplaſtiques ſont des médicamens qui par leur température modérée & par leur viſcoſité, bouchent les pores de la peau, & empéchent la tranſpiration, il y én a de bien des ſortes, par raport aux parties, aux auteurs, aux ingrediens, & à leurs vertus.

Des Apophlegmatiſmes.

Ce ſont des médicamens qui attirent & évacuent la pituite du cerveau : on les prend par la bouche ou par le nez.

Ils ſont humides & ſecs : ceux que l'on prend ſecs par les nez ; s'apellent *ſternutatoires* : ceux que l'on prend humides par la bouche, s'apellent *gargariſmes* : & ceux que l'on prend ſecs ſont nommez *maſticatoires.*

On les peut prendre tous en décoc-

tion ou en poudre, ſelon l'intention que l'on a.

Ces médicamens doivent être compoſez de parties ſpiritueuſes, ſubtiles & âcres, pour mieux emporter la pituite qui eſt épaiſſe & gluante.

L'on met au nombre des apophlegmatiſmes la marjolaine, l'hiére, l'iris, le calament, le creſſon, le thym, l'hyſope, le poüillot, le ſtaphiſagria, l'ellébore, & pluſieurs autres de ſemblable qualité.

Des Béchiques.

Ce ſont des médicamens propres pour remédier aux incommoditez du poulmon & de la poitrine.

Ils ſont chauds & ſecs, froids & humides : les premiers ſont l'hyſope, la ſcabieuſe, les capillaires, le tuſſilage, le marrube, le ſuc de régliſſe, le chardon benit, les raiſins de damas, les figues, & les amandes douces : les froids & humides ſont les violettes, les mauves, la ſemence de pavot blanc & de pſyllium, les jujubes, les ſebeſtes, la gomme tragacanth, & le nénuphar.

Des Condits.

Le condit eſt un aſſaiſonnement de pluſieurs choſes avec du ſucre, du

miel, & du vin, afin de le rendre plus agréable au goût, & de le conſerver plus long-tems : on en fait de liquides & de ſolides, on les compoſe avec des feuilles, des fleurs, des fruits, des racines, & des écorces.

Des Robs.

Le rob eſt un ſuc dépuré & épaiſſi ſur le feu, juſqu'à conſiſtance de ſyrop, pour s'en ſervir dans le beſoin, il y en de ſimples & de compoſez ; les ſimples ſe font avec le ſuc d'une plante, ſans y mêler ni miel ni ſucre ; les compoſez ſe font avec le ſuc de pluſieurs plantes, auquel on ajoûte du miel & du ſucre.

Des Juleps.

Le julep eſt une potion qui ſe fait d'eaux diſtilées & de quelques ſyrops : il y en a de bien de ſortes, eu égard à leurs qualitez ; les uns ſont rafraîchiſſans, les autres cordiaux, & les autres ſomniferes.

Des Syrops.

Le ſyrop eſt un certain médicament liquide fait de ſucs, d'infuſions ou de décoctions d'un ou de pluſieurs ſimples ;

on le fait cuire avec du ſucre, ou quelquefois avec du miel, juſqu'à une certaine conſiſtance convenable.

Il y a trois ſortes de ſyrops en général, ſelon les parties auſquelles ils ſont deſtinez : car il y en a de *céphaliques*, comme ceux que l'on fait de bétoine & de ſtœcas, l'oximel ſcillitique, & le miel roſat : de *cardiaques*, comme ceux de pommes, de bugloſe, & de méliſſe: de *pectoraux*, comme ceux de capillaires, de tuſſilage, de jujube, de praſſium, d'hyſope, &c. de *ſtomachiques*, tels que ſont ceux d'abſynthe & de menthe : de *néphritiques*, tels que ſont ceux de rave & d'althæa : d'*hépatiques*, comme ſont ceux de chicorée, d'endive, &c. de *ſpléniques*, comme ceux de chamœdris, de calament, & de ſcolopendre; *d'hiſtériques*, comme celui d'armoiſe; & *d'arthritiques*, comme eſt l'oximel ſcillitique : il y en a encore *d'attractifs* & de *purgatifs*.

Pourquoi a-t-on inventé les ſyrops?

Pour conſerver les ſucs & la vertu des ſimples, & pour rendre les remédes plus agréables.

Pour faire les ſyrops, faut-il toûjours obſerver la même proportion?

Non ; car quelquefois pour une livre de ſucre on met autant de ſuc dépuré, & quelquefois moins : on y met auſſi quelquefois une livre & demi de décoction ou d'infuſion, & quelquefois deux livres.

Des Poudres.

La poudre eſt un médicament réduit en parties menuës : les poudres ſe font d'herbes aromatiques, ou d'autres ſimples. Selon les parties où elles ſont propres, on les nomme céphaliques, cordiales, ſtomachiques. Selon leur compoſition, il y en a de ſimples & de compoſées : eu égard à leur vertu, elles ſont aſtringentes, purgatives, & ſarcotiques ; elles ſont encore ſubtiles & groſſieres : on les mêle dans les médicamens, pour les rendre plus ſuſceptibles.

Des Electuaires.

L'électuaire eſt un médicament fait de pluſieurs ſimples choiſies : il y en a d'amers & d'agréables au goût : leur conſiſtance eſt dure ou molle. Quant à leurs qualitez, ils ſont altératifs, corroboratifs, & purgatifs.

L'hiere eſt une eſpéce d'électuaire

purgatif, d'une consistance molle : les médicamens amers comme l'aloës & la coloquinte, entrent dans sa composition.

On l'apelle *hiere-picre*, parce que *hiere* est un mot grec qui signifie saint ou sacré, & *picre* qui signifie amer. Ces noms lui conviennent bien, tant à cause des grandes & rares vertus qu'elle a dans plusieurs maladies, que pour sa saveur amere.

L'hiere où entre la coloquinte, s'apelle *hiera diacolocintidos* ; & celle où elle n'entre pas, s'apelle *hiera picra simplex*, hiere picre simple.

De l'Opiate.

L'opiate est une espéce d'électuaire, dans la composition duquel il entre de l'opium : il y en a de céphaliques, de cordiales, de stomachiques, d'hystériques, d'aléxiteres, d'astringentes, de purgatives, &c.

Des Pilules.

La pilule est un médicament d'une forme ronde, médiocrement solide : les plus grosses n'excédent pas une noisette : ces médicamens sont ainsi formez, pour être plus aisément avalez. Il y a des pi-

lules purgatives, altératives, corroboratives, céphaliques, pectorales, hépatiques, ſtomachiques, &c.

Des Trochiſques.

Trochiſque eſt un médicament dur & ſolide, formé par petits pains, pour s'en ſervir dans le beſoin : il y en a de purgatifs, d'alteratifs, de corroboratifs, d'ophtalmiques, de cordiaux, & d'hyſtériques.

Des Huiles.

L'huile eſt une liqueur onctueuſe & inflammable ; elle eſt naturelle & artificielle : l'huile naturelle eſt comme celle de pétrole : l'artificielle eſt celle qu'on tire par art de quelque minéral, végétal, ou animal. Elle eſt ou ſimple ou compoſée:la ſimple ſe fait par expreſion ou par diſtilation ; & la compoſée par infuſion.

Des Onguens.

L'onguent eſt un médicament d'une conſiſtance moyenne entre l'huile & l'emplâtre.

Les onguens ſe font ordinairement avec des huiles, des graiſſes, des ſim-

ples, des graines, & des mucilages : il y en a de chauds, d'astringens, d'agglutinatifs, &c. L'on s'en sert aux parties qui ne peuvent suporter ni emplâtres ni cataplâmes. L'on mêle encore dans les onguens, de la cire, de l'huile, des poudres, &c. La dose de la cire doit être deux fois plus forte que celle des huiles & des poudres.

Des Cérats.

Le cérat est un médicament d'une consistance plus molle que l'onguent : les cérats sont pour l'ordinaire rafraîchissans.

Des Emplâtres.

L'emplâtre est un médicament d'une consistance solide & glutineuse, fait pour être appliqué extérieurement : la matiere de ce reméde se peut faire de plusieurs simples. L'étimologie du mot d'emplâtre vient du verbe grec *emplatto*, qui signifie boucher, emplir, & former en masse. Il y en a de céphaliques, de spléniques, de stomachiques, d'agglutinatifs, de résolutifs, d'astringens, d'émolliens, de simples, & de composez. La dose des poudres & de la cire

doit être plus grande que celle des huiles.

Pourquoi a-t-on inventé les emplâtres?

Pour les faire séjourner d'avantage sur les parties, & pour conserver plus long-tems leur vertu.

Des Apozémes.

L'apozéme est une décoction faite avec des fleurs, des feuilles, des semences, & autres parties des plantes, pour disposer les humeurs à la purgation. L'étimologie de ce mot vient d'*apozein*, qui signifie boüllir, parce que les apozémes se font de diverses parties de plantes qu'on fait boüillir ensemble.

Les apozémes différent des juleps, en ce que les juleps se font d'eaux distilées mêlées avec les syrops, & que les apozémes se font toûjours de décoctions boüillies. Il y en a de purgatifs, d'altératifs, d'hépatiques, de céphaliques, & de spléniques

Des Ptisannes.

La ptisanne est une décoction faite d'orge, & d'une certaine quantité d'eau: son étimologie vient de *ptissein* qui signifie écorcher, parce que les Anciens

ôtoient l'écorce de l'orge avant que de la faire boüillir.

De Vômitifs.

Le vômitif est un médicament qui provoque le vômissement en iritant l'estomach : il y a trois sortes de vômitifs, doux médiocres, & violens. Les doux sont l'eau tiéde, l'huile, &c. Les médiocres sont comme le sel de gemme. Et les violens sont toutes les préparations d'antimonie, l'ellébore blanc, & le concombre sauvage.

Des Clystéres.

Le clystére est un médicament liquide; il y en a de plusieurs sortes : selon leur composition, les uns sont simples, & ne sont faits que d'une seule liqueur, comme de lait, d'huile, de vin blanc, &c. les autres sont composez, qui se font de la décoction de plusieurs simples, à laquelle on ajoûte ordinairement du miel. Selon leurs facultez, il y en a de purgatifs, d'anodins, de déterfifs, d'astringens, de carminatifs, de rafraîchissans, &c. La dose ordinaire des clystéres est d'une livre jusqu'à une livre & demie pour les grands; & de

huit, de six & de quatre onces pour les petits.

A quoi servent les clystéres?

Pour remédier aux maladies des intestins & pour supléer aux purgations.

Des Supositoires.

Le supositoire est un médicament d'une longueur & d'une figure propre à être introduit dans l'anus. Il y en a de simples, comme ceux qui sont faits de miel solide que l'on fait boüillir, ou bien de savon frotté de miel ou de beurre: les composez sont faits avec du miel & du sel en poudre.

A quoi servent les supositoires?

Ils servent à la décharge des intestins, à faire mourir les vers qui sont dans le rectum, & à guérir les maladies de cette partie.

Des Pessaires.

Le pessaire est un médicament solide, d'une figure & d'une grosseur propre à être introduit dans le vagina, pour retenir la matrice en situation: la chute de la matrice s'apelle *descente*.

Les pessaires qui sont ronds & oblongs, & qui ne sont point percez, empêchent que les excrémens de la matrice ne sor-

tent au dehors, particulierement dans le tems des menstruës. On les fait de cire ou de liége : les derniers sont les plus commodes ; on les fait d'une figure circulaire, semblable à un petit tourlet, percez dans le milieu d'un assez grand trou, afin d'apuyer & de retenir l'orifice interne de la matrice.

Il faut que ces pessaires soient couverts de cire blanche, pour empêcher qu'ils ne se corrompent : il faut aussi qu'ils soient polis, pour ne pas blesser. Ils doivent être assez larges, afin qu'étant introduits avec plus de force, ils puissent plus facilement tenir. On peut y attacher un cordon, pour les tirer quand on veut les nettoyer : ce cordon n'est pas tout-à-fait nécessaire aux pessaires qui sont percez, parce qu'on les peut aisément tirer avec le doigt.

On en peut faire de ronds, d'ovales, de quarez, & de triangulaires, dont les angles soient émoussez: ceux qui ont des angles tiennent mieux, & ne tombent pas si facilement que les ronds, qui sont pourtant plus universellement propres pour toutes sortes de femmes.

Après que le pessaire a été introduit où il doit être, la femme ne le reti-

rera point, si elle n'en est incommodée: ce qui n'arrive point quand le pessaire est bien fait : car il n'est pas besoin de le retirer pour le nettoyer, quand il est percé.

Des Emulsions.

L'émulsion est une espéce de julep fait avec les quatre semences froides, ou d'autres de même vertu, détrempées dans quelque décoction ou ptisanne, adoucie avec un peu de sucre ou de syrop.

Des Linimens ou autres Médicamens simples.

Le liniment est un médicament d'une consistance moyenne entre l'huile & l'onguent : son étimologie vient du verbe latin *linio*, qui signifie enduire.

Les linimens sont divisez comme les onguens : la proportion des ingrédiens consiste en ce que la quantité de l'huile doit être double de la cire.

L'épithéme est un médicament qui s'aplique sur la région du cœur ou du foye, pour fortifier ou corriger ces parties de quelque intempérie.

La fomentation est un médicament tantôt sec, & tantôt humide, qui s'aplique extérieurement.

Les fomentations humides se font avec des simples bouillies dans quelque liqueur. Pour les apliquer, on trempe dedans une éponge ou des linges, ou bien on fomente chaudement les parties avec des vessies remplies de la même liqueur.

Les fomentations séches se font de simples que l'on met dans des sachets, qui s'apliquent même sur les parties.

L'embrocation est un médicament fait de quelque liqueur qu'on laisse tomber goutte à goutte sur la partie en la frottant en même-tems.

Le collyre est un médicament liquide & un peu mucilagineux, propre pour les maladies des yeux.

Le mucilage est un médicament liquide, que l'on extrait de certaines sémences ou racines, en le faisant infuser dans quelque liqueur sur les cendres chaudes.

Le cataplâme est un médicament d'une consistance de bouillie, que l'on aplique extérieurement.

Les cataplâmes sont comme tous les autres médicamens simples & composez; on s'en sert pour ramollir, pour résoudre, pour apaiser les douleurs, & pour faire supurer.

Description de quelques Médicamens usitez dans la Pratique.

Pour faire l'Onguent Anodin.

PRenez huile de lys blancs deux onces, d'anet & de camomille de chacun une once, amandes douces une once, graisse de poule & d'oye de chacune deux onces ; il faut y ajoûter un peu de cire.

L'Onguent Nutritum.

Prenez litarge d'or trois onces, céruse deux onces, huile rosat une livre, vinaigre deux onces, & faites votre onguent.

Onguent Cérulé.

Prenez de l'onguent nutritum une livre, de l'huile rosat deux onces, de la cire jaune & de la blanche de chacune une once, de la litarge d'or deux onces, de l'azur une once ; & en faites l'onguent.

Onguent digestif.

Prenez térebenthine de Venise deux onces, huile rosat une once, cire jau-

ne une once & demie. Après qu'on a ôté l'onguent de dessus le feu, & qu'il est refroidi, il faut y ajoûter trois jaunes d'œufs, & du saffran deux scrupules.

Onguent pour la Gangrene.

Prenez du digestif décrit ci-dessus ; de l'onguent aureum, de l'onguent des Apôtres, & du miel blanc, de chacun deux gros, poudre de scordium deux onces ; & en faitez votre onguent.

Onguent pour les Hémorroïdes.

Prenez onguent populeum un gros, cérat de Galien quatre gros, huile de sémence de lin une once, un jaune d'œuf, & opium de Thebes deux scrupules.

Eau pour la Galle.

Prenez deux pintes d'eau de féves, & une pinte de vinaigre, du vitriol blanc deux gros, du sel commun une once & demie, & de l'alun crud une once.

Emplâtre pour les tumeurs dures.

Prenez galbanum dissout dans du vinaigre trois gros, emplâtre de mélilot & diachilon simple de chacun une once, cire jaune une once, térébenthine une once, saffran deux gros.

Remedes contre l'hémorragie.

Prenez des balaustes trois onces; de l'alun une once, du vitriol blanc une once; pulvérisez le tout ensemble.

Pour arrêter l'hémorragie, on peut saigner, se servir d'étoupes, de plumaceaux, & lier le vaisseau : on met aussi en usage les astringens.

La chaux vive, l'encens & le sandragon sont encore fort bons pour arrêter le sang.

Pour les playes contuses & meurtries.

Dans ces maladies il paroît un épanchement de sang sous la peau, qu'on nomme *échimose*; ce qui arrive ou par une chute, ou par un coup reçu, ou lorsqu'un vaisseau vient à se rompre : les remédes astringens sont utiles dans ces occasions; mais en genéral il faut d'abord faire une bonne saignée, & ensuite se servir de digestif, de l'emplâtre défensif de *Jean di-Vigo*, d'oxicrat, & d'esprit-de-vin camphré.

Quand le pus est fait, & que la playe a supuré, on la mondifie, on l'incarne, on la cicatrise, & enfin on la panse comme un phlegmon.

Baume Vulnéraire excellent.

Prenez fleurs de camomille & de millepertuis, racine de valériane & grains de froment de chacun trois onces, vin blanc une pinte, huile d'olive une livre, térébenthine de Venise deux livres, poudre d'oliban quatre onces; & en faites le baume.

Baume pour les piqueures de nerfs.

Prenez térébenthine de Venise & huile d'olive de chacune une once; ajoûtez-y un peu d'eau-de-vie, & faites votre baume. Ou bien prenez huile de térébenthine une once, eau-de-vie trois gros, poudre d'euphorbe deux onces, & en faites le baume.

Autre Reméde pour les blessures des tendons & des nerfs.

En genéral, quand le corps est pléthorique & cacochime, il faut saigner, purger, & se servir de topiques qui ne soient ni trop froids ni trop chauds: on apaise la douleur en se servant de digestifs & de l'huile rosat, ou bien du baume suivant qui est très-bon.

Prenez de l'onguent aureum deux onces, de l'huile de millepertuis une on-

ce, de l'huile de térébenthine deux onces, faites diſſoudre le tout enſemble, & trempez-y vos plumaceaux. Si cela ne fait pas aſſez, il faut faire un cataplâme avec de la plus belle farine deux gros, du ſuc de juſquiame & de ſolanum, & de l'onguent populeum, de chacun deux onces; & lorſque le cataplâme ne fait rien, l'on coupe le nerf, & l'on ſe ſert d'oxicrat & d'oxirrhodin, qui empêchent l'inflammation.

Emplâtre pour les Ulcéres.

Prenez huile roſat deux onces, plomb brûlé trois gros, tuthie préparée un gros, minium & cire neuve de chacune deux onces, litharge d'or trente-cinq grains.

Pour les vieux Ulcéres des jambes.

Prenez de la ſauge, de la rhuë, & de l'hyſope, de chacune une poignée, tête-morte de vitriol une livre, eau de pluye trois pintes & demie, réduiſez le tout à la moitié, pour le paſſer & le garder dans le beſoin.

Remédes pour les Brûlures.

Quand la brûlure n'eſt que ſuperfi-

cielle, l'ancre y eſt fort bonne. Le petit-lait, l'eau-roſe avec un blanc d'œuf, l'huile de noix, un oignon avec du ſel bien battu & apliqué ſur la partie, eſt encore fort bon. L'huile d'olive longtems agitée dans l'eau commune, s'épaiſſit, & fait un onguent qui eſt facile à faire & très-bon.

Autre.

Pour toutes ſortes de brûlures, prenez cire blanche, & graiſſe de porc de chacune deux onces, olibanum en poudre trente-ſix grains.

Autre.

Prenez huile de lin une livre, onguent populeum quatre gros; enſuite il faut cicatriſer.

Autre encore.

Pour les brûlures du viſage, prenez mucilage de ſemence de coin lavé dans l'eau-roſe trois onces, huile de lin deux onces; & en faites un liniment.

Pour l'écorchure & l'inflammation des paupiéres.

Prenez gomme tragacanth tirée en

eau-roſe une once, encens & maſtic de chacun un gros, huile roſat une once, cire blanche trois gros ; ajoûtez-y un mucilage.

Collyre pour les yeux rouges.

Prenez vitriol blanc & ſel commun de chacun une once ; mettez-les boüillir dans deux pintes d'eau de pluye.

Collyre pour les yeux pleurans.

Prenez de la tuthie préparée deux gros, du ſandragon un gros, du ſucre candi deux gros ; pulveriſez-les enſemble, & ſouflez la poudre dans les yeux.

Collyre pour les douleurs des yeux.

Prenez eau de plantain & de roſes de chacun une once & demie, mucilage de ſémence de coin infuſé dans de l'eau de ſolanum une once.

Pour la douleur des Dents.

Prenez ſtaphiſagria vingt-quatre grains, poivre long quarante-huit grains, ſel gemme trente-ſix grains ; mettez-les dans de l'eſprit de vin, & enſuite apliquez ce reméde ſur les dents.

Pour la douleur des Dents qui vient de fluxion froide.

Prenez philonium romain deux gros, esprits de vin une once & demie, & lavez-en les dents.

Pour la grande douleur des Dents.

Prenez du philonium romain, faites-le dissoudre dans du vinaigre, & lavez-en la bouche.



TRAITE' des Maladies qui ne sont ni playes, ni ulcéres, ni apostémes, ni fractures, ni luxations, & pour lesquelles néanmoins on apelle également les Médecins & les Chirurgiens.

Quelles sont ces Maladies ?

Ce sont la goutte, la peste, la grosse & la petite vérole, & toutes les maladies cutanées ou qui arrivent à la peau.

DE LA GOUTTE.

Qu'est-ce que la goutte?

C'est une douleur des jointures, causée par des humeurs âcres qui tombent sur les parties.

Combien y a-t-il d'especes de goutte?

Il y en a trois; sçavoir la sciatique qui vient de l'ischium, la podagre qui attaque les pieds, & l'arthritis qui survient à toutes les jointures.

La chiragre est celle qui vient aux mains; mais on demandera peut-être:

N'est-elle pas mise au nombre des especes de goutte?

Non, parceque c'est plûtôt un enflure phlegmatique des mains, ou une espece d'œdeme.

Quelles sont les causes de la goutte?

Elles sont de même que celles des tumeurs; ou genérales, desquelles on en admet deux; sçavoir la fluxion & la congestion, ou particulieres; & il y en a de trois sortes, que l'on apelle primitives, antécedentes, & conjointes. Nous avons expliqué les deux premieres sous le nom d'externe & d'interne, au *Traité des Tumeurs.*

Lorſque la pituite eſt la cauſe de la goutte, les parties qui la pouſſent ſur les jointures, ſont le cerveau & l'eſtomach; quand c'eſt la bile ou quelqu'autre humeur vicieuſe, c'eſt le foye. C'eſt pourquoi *Avicenne* diſoit que la goutte venoit ordinairement des ſuperfluitez de la deuxiéme & troiſiéme coction; & que les parties qui les reçoivent ſont les jointures, dont les foibleſſes & débilitez ſont ou naturelles, comme quand la goutte eſt heréditaire dans une famille; ou accidentelles, comme lorſqu'elle vient par quelque chute, par quelque coup, ou par un mauvais régime de vivre, qu'on peut fort bien éviter.

De la guériſon de la Goutte.

En quoi conſiſte la guériſon de la goutte?

Elle conſiſte à obſerver le régime univerſel & particulier.

Qu'eſt-ce que le régime univerſel?

C'eſt de tenir le ventre lâche par des lavemens, & de décharger le cerveau par des maſticatoires, & par ce moyen empêcher la fluxion.

Qu'eſt-ce que le régime particulier?

C'eſt de ſaigner le malade, s'il eſt replet,

plet, & de lui donner ensuite des alimens de facile digestion.

Quelle doit être la principale intention dans cette maladie?

C'est d'apaiser la douleur par l'usage des médicamens anodins, dont les meilleurs sont les eaux de plantain & de morelle, le lait, les mucilages de psyllium, de fénu-grec tiré en oxicrat, les huiles de roses & de violettes, l'huile rosat battuë avec les blancs d'œufs: l'onguent nutritum, avec la litarge & la céruse, est encore un fort bon reméde.

Que faut-il faire pour résoudre l'humeur qui fait la goutte?

Il faut se servir de cataplâmes faits avec la mie de pain & le lait, ausquels on ajoûtera des jaunes d'œufs ou un peu de saffran; ou de ceux de fiante de bœuf & de chévre, incorporez avec les cendres de choux communs & le miel, &c.

L'on doit remarquer que lorsque la douleur de la goutte sera apaisée (ce qui arrive le plus souvent après que la douleur de la partie s'est tuméfiée) il faut se servir des remédes propres à évacuer l'humeur, comme sont les mucilages de psyllium, de graine de lin, &

de fénu-grec. On peut uſer auſſi de la farine de graine de lin & de fénu-grec, qu'il faut incorporer avec le cérat fait d'huile de camomille : le vieux fromage cuit dans le boüillon, du jambon ou pied de porc ſalé, eſt encore un fort bon reméde.

Que faut-il faire après la reſolution de la tumeur ?

Il faudra fortifier la partie par des remédes aſtringens, comme ſont les gros vins, les décoctions aſtringentes faites avec l'eau marine, l'emplâtre de diapalme diſſout & mêlé avec l'eſprit de térébenthine, &c.

Si la goutte eſt une ſciatique où l'humeur ſe ſoit endurcie, on mettra en uſage les graiſſes & les moëlles des animaux, & toutes les huiles émollientes. Voyez ce que nous avons dit du ſchirre.

DE LA PESTE.

Q*U'eſt-ce que la Peſte ?*

C'eſt une maladie contagieuſe qui bleſſe toutes les fonctions du corps.

Combien y a-t-il de cauſes de cette maladie ?

Il y en a deux : une interne qui vient

de la méchante diſpoſition de nos humeurs ; & un externe, qui vient d'un air corrompu, ou par la pourriture des cadavres, ou par des exhalaiſons qui s'élevent de la terre.

Quels ſont les accidens de cette maladie ?

Ce ſont comme des taches à la peau, ou des tumeurs qui viennent aux glandes des aînes & des aiſſelles, & autres parties du corps.

Il faut remarquer que les corps remplis de mauvaiſes humeurs, ſont plus ſujets à la peſte que les autres, parce que ces mauvaiſes humeurs ſont fort ſuſceptibles des impreſſions de l'air.

Quels ſont les ſignes de la Peſte ?

Ce ſont la ſincope, la langueur & la petiteſſe du pouls, l'ardeur de la bouche, la ſéchereſſe de la langue, la couleur du viſage changée, &c. mais le prognoſtique en eſt preſque toûjours funeſte.

Les ſignes dont nous venons de parler, ſont-ils toûjours les mêmes ?

Non ; ils augmentent ſelon le tems & le progrès de la maladie : dans le commencement ils ſont lents, dans l'accroiſſement ils ſont grands ; dans l'état

ils ſont véhémens, & ſur la fin ils diminuent : mais comme cette maladie n'a ſouvent aucun de ces tems, les accidens alors ſe preſentent en foule, & font bien-tôt périr le malade.

A quoi doit-on avoir égard lorſqu'on traite un peſtiferé ?

A deux choſes : la premiere eſt de fortifier les forces ; & la deuxiéme, de corriger l'air.

Comment corrige-t-on l'air ?

On le corrige en faiſant un grand feu dans la chambre du malade. *Hipocrate* ſe ſervit autrefois de cet artifice pour chaſſer une grande peſte qui arriva dans ſon païs,

Comment fortifie-t-on les forces du malade ?

En lui donnant des remédes qui réſiſtent au venin, comme la thériaque, le mithridat mêlé avec des liqueurs ſpiritueuſes, le bol d'Arménie, la confection d'Alkernes, &c.

S'il y a un charbon, on apliquera les ventouſes ſur la partie pour tirer la matiere dehors : tous les médicamens apéritifs y ſont auſſi fort bons ; & ſi le corps eſt pléthorique, qu'il ait aſſez de force, on lui tirera du ſang du côté de la tumeur.

Quels sont les remédes propres à cuire & digerer l'humeur ?

Ce sont les gommes ammoniaque & galbanum, le diachilum, le cataplâme fait avec le basilicum, & les oignons cuits dans les cendres, &c.

Que faut-il faire lorsque la matiere est faite ?

Il faut ouvrir la playe avec la lancette, ou bien avec les caustiques.

Que faut-il faire lorsqu'elle est évacuée ?

Il faut nettoyer l'ulcére.

Qu'est-ce que bubon ?

C'est une tumeur pestilentielle qui arrive à l'aîne ; il est plus facile à guérir que le charbon : il faut se servir des mêmes remédes, & purger quand on le trouve à propos, pour changer la mauvaise disposition du sang.

DE LA GROSSE VEROLE *ou Maladie Venérienne.*

LA vérole est mise au nombre des maladies contagieuses, parce qu'elle est causée par attouchement.

Qu'est-ce que la grosse verole ?

C'est une maladie contagieuse, con-

tractée le plus ſouvent dans des aproches impures, par la communication d'une matiere virulente.

Quelle eſt la cauſe externe de la verole ?

C'eſt l'attouchement d'un corps infecté, d'où ſortent des vapeurs âcres qui ſe communiquent à un autre qui ne l'eſt pas.

D'où ſe prennent les différences de la verole ?

De trois choſes ; ſçavoir du tems ; de la matiere, & des accidens.

La différence qui ſe tire du tems, eſt de remarquer ſi elle eſt récente ou vieille ; & celle qui ſe tire de la matiere, eſt d'obſerver ſi ceux à qui elle arrive, ſont phlegmatiques, mélancoliques, ſanguins, ou bilieux.

Pour ce qui eſt des accidens, *Fernel* en a fait de quatre eſpéces : la premiere eſt avec chute de poil : la deuxiéme, avec des taches tantôt rouges & tantôt jaunes, qui ſe remarquent à la peau, ſans élévation ni tumeur : la troiſiéme, avec des puſtules ſéches : & enfin la quatriéme eſt avec nodus & carie des os.

Les ſignes de la verole ſont diagnoſtiques ou prognoſtiques : les premieres ſont communs & propres.

Les communs ſe connoiſſent par une laſſitude univerſelle de tous les membres par la couleur du viſage changée, par l'interruption du ſommeil, & par quelques accès de fiévre de tems en tems.

Les propres ſe connoiſſent par des puſtules ſéches, rondes & rouges, qui occupent le front, les lévres; les mammelles, l'anus, & les parties naturelles, &c.

Il faut obſerver que quand la vérole eſt vieille, les os ſe carient, & particuliérement ceux du palais & du nez.

La guériſon de la vérole s'accomplit par trois moyens, qui ſont la diéte, la Chirurgie, & la Pharmacie. La diette doit être humectante plutôt que chaude & deſſicative: la ſaignée, la purgation & les lavemens ſont utiles dans le commencement; c'eſt pourquoi il faut d'abord ſaigner le malade une fois ou deux, & le purger enſuite après avoir fait précéder un ou deux lavemens.

Les médicamens ſont internes ou externes: les internes, qui ſont ceux par leſquels il faut toujours commencer, ſont comme les décoctions d'eſquine, de gayac, & de ſalſepareille.

Les externes ſont les frictions qui

ſont les moyens les plus ſûrs pour guérir la vérole, ſans crainte de récidive: elles ſe font avec le mercure, la térébenthine & l'axonge mêlez enſemble.

Quand faut-il faire la friction?

On doit la faire le ſoir ou le matin, deux heures avant le repas, ou au matin à jeun.

Il la faut faire avec deux onces d'onguent & en frotter tout le corps depuis les pieds juſqu'à la nuque du col, excepté la poitrine & le ventre.

Comment faut-il frotter le malade?

Il ſera bon de le frotter devant le feu, afin que la friction ſe faſſe mieux, mais s'il eſt foible, on fera la friction dans le lit.

Quels ſont les accidens qui acompagnent la vérole?

Ce ſont la chaudepiſſe, le chancre, & le poulin.

Qu'eſt-ce que la chaudepiſſe?

C'eſt une inflammation des glandes proſtates, cauſée par l'atouchement d'un corps impeur.

Pourquoi l'apelle-t'on chaudepiſſe?

Parce qu'elle cauſe une cuiſſon très-ſenſible en urinant.

Qu'eſt-ce que la gonorhée?

C'eſt un flux continuel d'une matiere glaireuſe, purulente, & corrompuë.

Quelle eſt la cauſe de cet écoulement ?

C'eſt un ulcére des proſtates.

Quels ſont les ſignes manifeſtes de cette maladie ?

Ce ſont l'écoulement & la douleur que l'on ſent en urinant. Lorſque la chaudepiſſe eſt mal guérie, ou qu'elle vient à s'arrêter, elle eſt le plus ſouvent ſuivie de la vérole.

Que faut il faire pour guérir la chaudepiſſe ?

Il faut ordonner un régime de vivre qui ſoit rafraîchiſſant. Si le malade eſt replet, il faut le ſaigner. Les purgatifs doivent être doux, comme la caſſe ou la térébenthine priſe en bol.

Que faut-il faire s'il y a de l'inflammation ?

Il faudra alors faire des injections avec le petit-lait, l'eau d'orge, l'eau de morelle, & donner des lavemens rafraîchiſſans.

Quand eſt-ce qu'il faut arrêter l'écoulement ?

Lorſque le malade a été ſuffiſamment purgé, & qu'il ne ſent plus de douleur en urinant, ni dans l'éréction.

De quels remédes faut-il se servir ?

Les remedes sont internes & extérieurs.

Il faut se servir intérieurement des eaux minérales, ou des opiates astringens, comme celle qu'on pourroit composer en incorporant avec une once de conserve de roses liquides deux gros de succin, autant d'alun de roche préparé, un gros de baume de Pérou. On peut aussi donner la teinture de roses; après quoi il faut faire des injections avec l'eau de plantain & la pierre médicamenteuse de *Crollius*

DU BUBON VENERIEN.

QU'est-ce que le bubon vénerien ?

C'est une tumeur qui vient aux glandes des aînes par des obstructions qui s'y font. Cet accident préserve de la vérole, quand il vient aisément; mais assez souvent l'humeur qui produit cette tumeur n'étant pas susceptible par elle-même des accidens du phlegmon, cette tumeur retourne au-dedans, & est suivie de la verole.

Que faut-il faire pour le guérir ?

Il faut mettre sur la partie des remédes attractifs; comme est l'emplâtre d'achilon gommé, & y apliquer une traînée de cauteres, sans attendre que

la matiere soit formée, & tenir l'ulcére en supuration le plus long-tems qu'il sera possible, sans oublier de donner intérieurement des antivenériens, comme sont la panacée & les décoctions sudorifiques.

Les ulcéres de la verge ou les chancres sont causez par une matiere âcre & corrosive ; ceux du gland sont plus faciles à guérir que ceux du prépuce : on les guérit en les touchant légérement d'abord avec la pierre infernale ; après quoi on les fait supurer le plus long-tems qu'on peut, & l'on donne la panacée & les décoctions pendant un tems suffisant, & plûtôt plus que moins.

DE LA PETITE VEROLE.

QU'est-ce que la petite vérole ?

C'est une fiévre maligne & pourprée, acompagnée de pustules qui s'élevent sur la peau & qui sont d'un présage d'autant meilleur, qu'elles supurent plus aisément & plus promptement.

Combien y a-t-il d'espéces de petites veroles ?

Deux : la premiere est faite d'un sang chaud & boüillant, avec plusieurs pustules élevées & enflées, qui supurent

facilement & se guérissent de même : l'autre est faite d'une humeur plus subtile, qui marque seulement la peau de taches rouges & plates en différens endroits.

Il y en a encore une autre espéce, dont la matiere est plus terrestre, & remplie de parties salines qui creusent la peau : celle-ci est la plus dangéreuse ; elle arive souvent aux enfans, à cause qu'ils ont la peau plus déliée que celle des adultes:elle se gagne par contagion.

Lorsqu'elle commence, elle est toûjours accompagnée d'une fiévre & d'un vômissement bilieux ; le pouls est fréquent & véhément;la douleur de la tête est grande ; les yeux & les narines coulent ; le visage est enflammé, & la respiration fréquente & difficile.

Quand est-ce que les pustules commencent à paroître ?

Le troisiéme ou le quatriéme jour, & quelquefois plus tard.

En quoi consiste la guérison de la petite vérole ?

Elle consiste à vuider d'abord la plénitude des vaisseaux par la saignée, avant qu'il paroisse aucune éruption sur la peau ; & même après l'éruption, si

la fiévre eſt violente & l'opreſſion conſidérable ; puis à fortifier le malade par des remédes corroboratifs, comme ſont les cordiaux, les décoctions des figues, avec l'eau de plantain & de ſaffran, les ſyrops, les juleps, les eaux thériacales, &c.

Quel doit être le régime ?

C'eſt d'obſerver une diette trés-exacte dans les premiers tems, & de prendre enſuite des alimens de facile digeſtion, & des lavemens de tems en tems, parce qu'ils ſont alors fort utiles.

Après la guériſon, on purgera le malade, pour empêcher que les puſtules ne gâtent les yeux, le nez & la bouche. Pour les yeux, il faudra ſe ſervir du collyre d'eau-roſe & de ſaffran ; & pour le nez & la bouche, on aura du ſyrop de roſes ſéches.

Que faut-il faire pour empêcher que les puſtules ne creuſent la peau ?

On les perce avec une aiguille, & on écarte un peu la peau, afin que la ſéroſité âcre s'écoule plus facilement ; enſuite on aura ſoin de frotter le viſage avec un médicament fait d'amandes douces : la graiſſe de poule & la moëlle de veau mêlées avec la céruſe ou avec le

vieux lard ; la pommade faite avec la craye de Brianſon battuë dans un mortier, & avec le lard frais, ſont de très-bons remédes pour adoucir le cuir, & empêcher que la vérole ne creuſe la peau. Au reſte il y a d'habiles Praticiens qui n'approuvent pas cette maniere d'ouvrir les puſtules prétendant qu'en expoſant la ſurfuce de la peau ulcérée à l'air extérieur, l'impreſſion de cet air irrite ces petits ulcéres, & les rend plus rebelles, & par conſequent plus en état de laiſſer une cicatrice profonde & difforme.



DES MALADIES CUTANE'ES, ou qui arrivent à la peau.

QUelles ſont les maladies de la peau?

Elles ſont de pluſieurs eſpeces ; ſçavoir l'éréſipele qui tient lieu de genre, & les herpes, les phlictaines, le papula, le pſora ou la lépre, qui en ſont des eſpéces.

Toutes ces maladies ſont-elles faites d'une même matiere?

Non; les unes ſont faites d'une matiere humide, comme celles qu'on nomme *hydroa*, *éphelides*, *phlictaines*, *épi-*

nyctides, qui rendent du pus ou de la ſanie, & qui dégénerent enfin en galle: & les autres ſont faites d'une matiere plus ſéche, & pourtant âcre, comme ſont la rougeole, les démangaiſons, les poireaux, & toute ſortes de verruës.

Qu'eſt-ce que phlictaines?

C'eſt une maladie qui occupe la peau, provenant d'une matiere âcre, avec des petites puſtules ſemblables à celles qui arrivent après la brûlure.

Ces puſtules ne font gueres de douleur; elles ſe guériſſent facilement, lorſqu'elles ſont percées.

Qu'eſt-ce que l'hydroa?

Ce ſont de petites veſſies remplies d'une liqueur aqueuſe, qui arrivent aux pieds & aux mains.

Qu'eſt-ce que les herpes?

Ce ſont des puſtules qui dégenérent en ulceres; leur matiere eſt âcre & corroſive, c'eſt pourquoi elles font la démangeaiſon.

Qu'eſt-ce qu'impetigo?

C'eſt une âpreté ou inégalité de la peau dure & ſéche, avec une démangeaiſon continuelle: cette maladie differe de la galle, en ce qu'elle eſt ſéche, ſans aucune humidité ou ſanie.

Toutes ces eſpéces de puſtules dont nous venons de parler, ſont faites d'une bile non naturelle, ou d'une ſéroſité pituiteuſe, âcre & ſalée.

Qu'eſt-ce que la galle?

C'eſt une maladie de la peau qui la rend dure & enflée, avec des puſtules qui ſe deſſéchent quelquefois, en faiſant des croûtes ſemblables à du ſon, noires & livides.

Outre ces maladies qui viennent à toute la peau du corps, il y en a une qui arrive à la tête des enfans, que les Grecs apellent *achor* & les françois *la teigne*: c'eſt une maladie difficile à guérir, & que les enfans ſe donnent les uns aux autres.

Cette eſpéce de galle rend une matiére gluante, ſemblable à du miel: d'où vient que quand on arrache les cheveux, on trouve à leur racine une matiere épaiſſe & viſqueuſe.

Quelle eſt la cauſe de la teigne?

C'eſt une humeur céruſe & ſalée.

Combien y a-t-il d'eſpéces de teigne?

Deux; l'une preſque incurable, qui eſt faite d'une matiere âcre & corroſive qui ulcére la peau; & l'autre plus aiſée à guérir & plus commune, faite d'une matiere viſqueuſe.

En quoi consiste la guérison de cette maladie?

A purger les humeurs séreuses & mélancoliques.

Comment faut-il se servir des rémedes topiques dans cette occasion?

Il faut que le Chirurgien, après avoir rasé le poil, fasse des fomentations sur a tête avec les feüilles de bétoine, de sauge, de camomille, de mélilot & d'absinte boüillies dans l'hydromel, ou dans du vin blanc, auquel on ajoûtera un peu de vitriol; puis on apliquera des onguens faits avec l'eau de geniévre, le vitriol, le cinabre, la térébenthine, les résines & le mercure.

Si tous ces médicamens ne sont pas suffisans, il faudra arracher la teigne avec un bonnet poissé dont on couvrira la tête. On peut encore, si l'on veut, toucher ces pustules d'esprit de vitriol ou de sublimé.

DE LA LE'PRE.

Q*U'est-ce que la Lépre?*

C'est une maladie qui change toute l'habitude du corps: elle est faite d'une matiere terrestre & mélancolique, qui acquiert une mauvaise disposition, & devient venimeuse.

Cette maladie n'attaque pas ſeulement la peau ni la ſurface du corps, comme quelques-uns ont penſé, mais toute la maſſe du ſang & des os mêmes.

Les uns ſont ladres de naiſſance, d'autres le deviennent par contagion, & enfin d'autres par la méchante diſpoſition de leur corps, & par le mauvais régime de vivre.

Cette maladie arrive ordinairement aux femmes par la ſupreſſion de leurs mois, & par celle des hémorroïdes, ou bien par des varices.

Les perſonnes qui ſe nourriſſent de viandes gluantes & groſſieres, comme de bœuf ſalé, de cerf, de porc, &c. y ſont encore ſujettes.

C'eſt une opinion aſſez commune que la lépre, qui eſt à préſent trés-rare, n'étoit autre choſe que mal venérien dégeneré, faute d'avoir été traité dans ſon commencement d'une maniere convenable.

Cette opinion eſt fondée ſur ce qu'à meſure que l'on s'eſt perfectionné dans le traitement de la verole, la lépre a ceſſé. Cependant cette opinion eſt mal fondée; car la lépre étoit déja moins commune avant que la verole eût paru;

de plus les remédes qui guériſſent la verole, n'ont aucun effet contre la lépre ; par conſequent la lépre a toûjours été une maladie eſſentiellement différente de la verole, & a eu ſon époque & ſa fin comme beaucoup d'autres maladies qu'on ne voit plus régner, & dont les veſtiges reſtent ſeulement dans les écrits des Médecins.

Quels ſont les ſignes de cette maladie?

Il y en a beaucoup & de fort fâcheux. Dans le commencement de cette maladie, la couleur vive du teint ſe perd, la peau du corps change ſa couleur naturelle, & devient noire ou jaune, & le cuir devient plus épais, plus dur & plus rude, particulierement au viſage, aux mains, & aux pieds. Le ſentiment de toutes les parties diminuë ; les pieds & les mains ſont ordinairement froids ; mais cependant le mouvement ne s'en perd point : il s'éleve quantité des verruës, non-ſeulement aux mains, mais encore au viſage & par tout le corps : il y a particuliérement à la racine de la langue, de petites éminences en forme de petits grains : les jouës ſont remplies de boutons livides : les lévres ſont enflées & renverſées : le nez s'étrecit & ſe

bouche : les narines se fendent & s'enduisent de croûtes noires qui tombent souvent : les yeux deviennent jaunes ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que la conjonctive devient dure comme de la corne, & que les sourcils se rendent durs & calleux ; le poil tombe, les doigts des mains & des pieds se crévent, les ongles se fendent, la peau de tout le corps se desséche, & se couvre d'une galle séche ; les muscles se consument & se liquifient peu à peu ; la peau perd entiérément le sentiment, quand le mal s'augmente ; la voix est enroüée, la respiration devient difficile ; l'haleine & l'évaporation du corps sentent mauvais. Tous ces signes néanmoins ne se rencontrent pas dans tous les malades.

En quoi consiste la guérison de cette maladie ?

Elle consiste au régime universel & au particulier. Il faut fortifier le malade par l'usage des cardiaques, & lui frotter le corps avec l'album rhasis, la graisse de serpent, l'huile rosat, & la myrrhe.

Il y a des Auteurs qui disent que le sang de liévre est un très-bon reméde dans cette maladie ; mais si elle est ac-

compagnée de tous les ſignes dont nous venons de parler, elle eſt incurable.



DES TACHES DE LA PEAU.

LEs taches de la peau ne ſont point élevées, mais égales & ſans âpreté ; elles rendent ſeulement la peau difforme, comme ſont les eſpeces de vitiliges, les lentilles, les meurtriſſeures, &c.

Combien y a-t-il d'eſpéces de vitiliges?

Il y en a trois ; ſçavoir *alphos*, *melas* & *leucé* : elles gâtent la peau par des taches diſperſées de côté & d'autre, & diminuent le ſentiment.

De quelle couleur ſont ces taches?

La tache nommée *alphos* eſt blanche ; celle du *melas* eſt noire & ombragée ; ces deux taches arrivent à la ſurface de la peau. La *leucé* fait une tache blanche comme l'*alphos*, mais elle penétre plus avant dans la peau. Ce mal fait tomber les cheveux, à la place deſquels il en renaît d'autres blancs & déliez comme du poil folet.

La tache apellée *leucé* étant vieille, ne devient jamais rouge en la frottant ; & étant piquée, il n'en ſort point de ſang,

mais une ſanie aqueuſe.

Il arrive auſſi à la peau une eſpéce de vitilige de couleur rouge, brune, ou livide, à laquelle le ſentiment eſt perdu; on l'apelle en genéral le *malmort*. Ces difformitez ſont particulieres à ceux qui ont le ſang rempli d'impuretez.

De quelle matiére ſont faites ces trois eſpeces?

L'*alphos* & la *leucé* ſont faites d'une pituite épaiſſe & gluante, & le *melas* d'une bille noi re.

La lentille vient ordinairement aux mains, & quelquefois ſur la poitrine; elle eſt groſſe comme un grain de lentille, & de couleur rouſſe; les perſonnes blanches & rouſſes y ſont plus ſujettes que les autres.

Les autres marques ſont celles que nous aportons en naiſſant; elles reſſemblent à des ceriſes, des fraiſes, des mûres, &c. ces taches changent ſuivant la ſaiſon.

F I N.

TABLE

DES CHAPITRES, ARTICLES, & autres Matieres principales contenuës en cet Abregé de Chirurgie.

DE LA PHYSIOLOGIE.

DE L'HYGIENNE.

DE LA PATHOLOGIE.

TRAITE' DES TUMEURS

Fin de la Table.

DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE

Des mots dérivez du Grec, qui se trouvent dans ce Livre.

A

ACATASTASIE, maladie des yeux qui ne peuvent demeurer fixes sur aucun objet ; d'*a* privatif, & de *catastasis*, consistence.

Achores, tumeurs contre nature qui viennent à la peau de la tête : ce mot est tout grec, *achor*, *oros*, au plurier, *achores*.

Acope, médicament qui délasse ; d'*a* privatif, & de *copos*, fatigue.

Acrochordon, verruë douloureuse & pendante, qui a le pied fort étroit ; d'*acros*, qui est au bout, & de *chorde*, boyau, corde.

Acromion, apophyse de l'omoplate ; d'*acros*, qui est au bout, & *omos*, épaule.

Acroteriasme, amputation des extrémitez du corps ; d'*acroteria*, les bouts, d'où *acroteriadso*, couper les extrêmitez.

Adenoide, glanduleuse ; d'*aden*, glande, & *eidos*, figure.

Ægilops, abscès, entre le grand canthus de l'œil, & le nez ; d'*aix*, chévre, & de *optomai*, voir : les chévres y sont fort sujettes

Æmalops, maladie des yeux qui sont rouges & sanglans ; d'*aima*, sang, & *optomai*, voir.

Ætiologie, explication des causes ; d'*aitia*, cause, & de *lego*, parler.

Alexetere, reméde qui chasse le mal ; d'*alexo*, chasser.

Alexiphamarque, le même ; d'*alexo*, chasser, & *pharmacon*, reméde.

Allantoide, membrane du fœtus qui a la forme

d'une andoüille ; d'*allas*, *antos*, andoüille, & *eidos*, figure.

Alopecie, maladie qui fait tomber le Poil ; d'*alopex*, renard, qui y est fort sujet.

Alphos, espéce de vitillige blanche ; d'*alphos*.

Amaurose, entier aveuglement par l'obstruction du nerf optique, d'*amauroun*, obscurcir.

Ambliopie, continuel ébloüissement ; d'*amblus*, émoussé, & *optomai*, voir.

Amnion, *amnion* ; ce mot est tout grec, il veut dire la membrane qui envelope immédiatement l'enfant au sein de la mere ; d'*a* privatif, & *menos*, force.

Amphemerine, ou quotidienne, qui revient tous les jours ; d'*amphi*, autour, & *emera*, jour.

Amphiarthrose, articulation neutre ; d'*amphi*, qui marque le doute, & *arthron*, jointure.

Amygdales, glandes qui viennent au gosier ; d'*amugdale*, amande.

Anabrochisme, opération pour redresser les poils des paupieres recourbez dans l'œil ; d'*ana*, en haut, & *brochos*, lacet, d'où *anabrochidso*, faire remonter par le moyen d'un lacet.

Anagogue, regorgement de sang de bas en haut ; d'*ana* en haut, & *ago*, conduire.

Anasarca, hydropisie épanchée par tout le corps ; d'*ana*, par, & *sarx*, chair,

Anastomose, abbouchement de deux veines ou artéres ; d'*ana*, & *stoma*, bouche, ouverture.

Anastomotique, qui a la force d'ouvrir ; des mêmes mots.

Anathymiase, maladie de la ratte, qui envoye au cœur & au cerveau des mauvaises fumées, ou vapeurs ; d'*ana*, en haut, & *thumiasis*, fumée de parfums.

Anathomie, d'où Anatomiste, dissection des parties du corps humain ; d'*ana*, chaque, en composition, & *temno*, couper

Anconée, muscle du bras situé derriere le pli du coude qui se nomme en grec *agcon*, d'où *agconaios*.

Ancyloblepharon, maladie des paupieres qui s'attachent les unes aux autres ; d'*agculos*, courbé, & *blepharon*, paupiere.

Ancylose, maladie des os & des jointures ; du même *agculos*.

Ancyroide, apophyse qui a la forme d'une ancre ; d'*agcura*, ancre, & *eidos*, figure.

Anevrisme, dilatation d'artéres d'*ana*, & *curuno*, élargir.

Angeiologie, discours sur les vaisseaux ; de *aggos*, vaisseau, & *lego*, parler.

Angeiotomie, incision des vaisseaux pour les ouvrir ; du même *aggos*, vaisseau, & *temno*, couper.

Angisoma, espéce d'embarrure, d'*agchi*, proche, & de *soma*, corps.

Anodin, qui apaise la douleur ; d'*a* privatif, & *odune*, douleur. On insere un *a* pour la douceur de la prononciation.

Anonime, l'os qui n'a point de nom, c'est la derniere partie du tronc, d'*a* privatif, & *onoma*, nom.

Antagonistes, muscles oposez ; d'*anti*, contre, & *agon*, combat.

Anthelix, partie de l'oreille oposée à l'helix, le tour de l'oreille, d'*anti*, contre, & *elix*.

Anthracose, maladie de l'œil, lorsqu'il vient dans la cornée & aux paupieres une tumeur semblable au charbon ; de *anthracoo*, réduire en charbon.

Anthrax, le charbon, ulcere malin & pestilentiel ; ce mot est tout grec, *anthrax*.

Anthropologie, explication des parties du corps humain ; d'*anthropos*, homme, & *lego*, parler.

Antidote, médicament qui se donne contre le poison ; de *anti*, contre, & *didomi*, donner.

Antipathie, contrariété d'affections & dispositions ; d'*anti*, contre, & de *paschomai*, souffrir, d'où *pathos*, disposition.

Antithenar, muscles du pied, & du pouce de la main ; d'*anti*, vis-à-vis, & *thenar*, le creux de la main.

Aorte, *aorte*, grande artére.

Apepsie, indigestion, lorsqu'on rend les viandes telles qu'on les a prises ; d'*a* privatif, & *pepto*, digerer.

Aphthes, ulcéres du palais ; d'*aptho*, brûler.

Aplotomie, simple ouverture, comme la saignée ; d'*aploos*, simple, & *temno*, couper.

Aprocroustique, répercussif, qui a la force de repousser, d'*aprocrouo*, repousser.

Aponeurose, dilatation d'un tendon ; d'*apo*, loin & *neuron*, nerf.

Apophlegmatique, maſticatoire pour attirer la la pituite ; d'*apo*, loin, & *phlegma*, pituite.

Apophiſe, éminence ſur la ſurface de l'os ; d'*apo*, & de *phuo*, naître, ſortir.

Apoplexie, maladie qui prive tout d'un coup de ſentiment & mouvement toutes les parties du corps ; d'*apo*, grandement, & *pletto*, fraper.

Apoſpaſme, ſéparation des parties organiques qui dévroient être liées ; d'*apo*, & de *ſpao*, arracher.

Apoſceparniſme, fracture du crâne, en laquelle la piéce eſt ſéparée & emportée, comme ſi la doloire y avoit paſſé ; d'*apo*, de, & *ſcdeparnum*, hache, doloire.

Apoſteme, abſcès ; d'*apo*, loin, & *iſtemi*, être, demeurer, quitter un lieu pour aller en un autre.

Apozeme, décoction pour préparer & cuire les humeurs ; d'*apo*, de, & *dſein*, boüillir.

Arachnoide, qui eſt mince & délié comme une toile d'araignée ; tunique du cerveau & du cryſtallin, d'*arachnes*, araignée, & *eidos*, figure.

Aritenoide, cartilage du larinx fait en bec d'aiguiére ; d'*arutaina*, aiguiére, & *eidos*, figure.

Aritenoidiens, muſcles du larinx qui ſortent du cartilage aritenoïde.

Arteriotomie, inciſion artificielle des artéres ; d'*arteria*, artéres, & *temno*, couper.

Arthrembole, eſpéce de ſyntheſe pour remettre les os déboëtez ; d'*arthron*, jointure, & *en*, dedans, & *ballo*, mettre.

Artritis, goutte dans les jointures ; du même *arthron*, jointure.

Arthrodie, eſpece d'Articulation ; du même mot *arthron*, jointure.

Aſcites, eſpéce d'hydropiſie ; d'*aſcos*, outre, ſac, parce que l'eau eſt dans la membrane de l'abdomen comme dans un ſac

Aſphalite, cinquiéme vertebre des lombes, qui eſt l'apui de l'épine ; d'*a* privatif, & *ſphallo*, manquer, tomber.

Aſthme, ce mot eſt tout grec ; *aſthma*, difficulté de reſpirer, comme du verbe, *ao*, reſpirer.

Aſtragal, premier os du tarſe au pied ; d'*aſtragalos*, vertebre. talon.

Astrobolisme, desséchement d'un membre, comme d'un arbre frapé par la canicule ; d'*astron*, constellation, & *ballo*, fraper.

Atherome. abscès dont le pus est semblable à de la boüillie ; d'*athara*, boüillie.

Atomes, particules indivisibles ; d'*a* privatif, & *temno*, couper.

Atonie, foiblesse des yeux qui ne peuvent suporter l'éclat d'aucune chose brillante ; d'*a* privatif, & *teino*, allonger, tendre, tenir tendu.

Atrophie, maldie, quand on maigrit, & qu'on ne prend point nourriture ; d'*a* privatif, & *trepho*, nourrir.

Azigos, os sans paire ; d'*a* privatif, & *zugos*, paire.

B

BASIGIOSSES, muscles de la langue ; de *basis*, base, & *glotta*, langue ; qui naissent de la base de l'os hyoide, & s'insérent à la langue.

Basilique, veine du bras ; du même *basis*, base ; selon d'autres, de *basilicos*, royale.

Bechiques, médicamens bons pour la toux ; de *becs*, *echos*, toux.

Bolus, médicament qui se donne par bolcs ou morceaux ; de *bolos*, morceau.

Bronchiales, artéres & veines des poulmons ; de *brogchos*, grosier, la trachée artére.

Bronchique, muscles du larinx ; du même *brogchos*,

Bronchocele, le goëtre, tumeur qui vient dans la gorge & trachée artére ; du même *brogchos*, & *kele*, hernie.

Bronchotomie, entamure de la trachée artére ; du même *brogchos* ; & *temno*, couper.

Bronchotomiste, l'instrument dont on se sert pour cette opération ; des mêmes mots.

Bubons, tumeurs qui viennent à l'aîne, & autres parties du corps, du *boubon*, aîne.

Bubonocele, hernie de l'aîne ; de *boubon*, & *kele*, hernie.

Bulimie, faim desordonnée ; de *bou*, qui marque la grandeur, & *limos*, faim.

C

CACHEXIE, mauvaise disposition du corps ; de *cacos*, méchant, & *echo*, se porter.

Cacochymie, d'où cacochyme, abondance de

mauvaises humeurs; de *cacos*, mauvais, & *chumos*, suc, humeur.

Calazion, maladie des paupieres; de *chalaza*, grêle, parce que les boutons ressemblent pour la grosseur à des grains de grêle.

Camarosis, fracture du crane en forme de voûte; de *camara*: voûte.

Cardiaque, attaqué du mal de cœur: de plus remméde propre à ceux qui sent ainsi attaquez: de *cardia*, cœur.

Carotides, deux rameaux de la grande artére, qui venant à se lier, causent la létargie & l'apopléxie; de *caros*, sommeil pesant.

Carpe, partie de la main; de *carpos*, poignet.

Carus, *voyez plus haut*, Carotides.

Catapasme, poudre qu'on jette sur la playe pour la dessécher; de *cata*, dessus, & *passo*, répandre.

Cataplasme, médicament qu'on aplique sur la partie malade, de *cata*, dessus, & *platto*, frotter, former.

Cataracte, maladie des yeux provenante d'une fluxion; de *cataratto*, fondre avec violence.

Catharre, fluxion d'humeurs qui tombent de la tête sur quelque partie; de *cata*, en bas, & de haut en bas, & *rheo*, couler.

Cathæretiques, médicamens qui consument doucement les choses superfluës; de *cathaire*, faire tomber.

Cathartuiqes, médicamens qui ont la force de purger; de *cathairo*, rendre pur & net.

Cataschames, incision profonde; de *cata*, tout-à-fait; & *schadso*, déchirer, découper.

Catheter, espéce de seringue ou sonde, qu'on insére dans la vessie pour faciliter la sortie des urines; de *cata*, en bas, & *iemi*, envoyer, de plus, enfoncer.

Catheterisme, l'opération même qui se pratique avec cet instrument; des mêmes mots.

Catholicon, reméde universel pour toute sorte de maux; de *cata*, & *holos*, tout, entier.

Catoptron, instrument de Chirurgie, le miroir, autrement le *speculum* de l'anus; de *cata*, en bas, & *optomai*, voir.

Caustique, qui a la force de brûler; de *caio*, brûler.

Cautere, le même, du même *caio*, brûler.

Cephalique, veine du bras, qui étant à sa partie

supérieure, se trouve le plus près de la tête, de *kephale*, tête.

Cephalopharyngiens, muscles du pharinx; de *kephale*, tête, & *pharuges*, gosier, parce qu'ils naissent de l'articulation de la tête avec la premiere vertébre, & vont s'attacher à la partie supérieure du pharinx.

Ceratoglosse, muscle de la langue; de *keras*, corne, & *glossa*, langue; il vient de la corne de l'hyoïde s'insérer à la langue.

Cercosis, excroissance de chair sur le bord du canal de la matrice; de *kercos* queuë.

Chemose, maladie du blanc de l'œil qui se répand par-dessus le noir; de *chemoo*, fondre, parce que toutes les humiditez se fondent en l'œil.

Chiaste, lacet fait en forme du χ grec.

Chilose, changement des viandes en chyle; de *chulos*, chyle.

Chiragre, goutte aux mains; de *cheir*, main & *agra*, capture.

Chirurgie, science de guérir les playes & maladies par l'opération des mains; de *cheir*, main, & *ergon*, ouvrage.

Chirurgien, celui qui possede & met cette science en usage; des mêmes mots.

Cholalogues, remédes qui purgent la bile; de *chole*, bile, & *ago*, conduire, chasser.

Cholidoque, vessie ou réservoir qui reçoit la bile; de *chole*, bile, & *dechomai*, recevoir.

Coeliaque, la veine, autrement dite, la veine-cave qui reçoit le sang déja préparé, pour le communiquer au reste du corps; de *coile*, creuse, d'où *coilia*, ventre, de plus, celui qui est attaqué dans cette partie.

Colique, douleur & torsion du gros intestin; de *colon*, le gros intestin.

Colletique, médicament qui a la force de coller; de *collao*, coller, venant de *colla*, glu, colle.

Coloboma, fente qui se fait au nez, lévres, & oreilles; de *colouo*, couper, retrancher.

Colon, *colon*, gros intestin; ce mot est tout grec.

Condile, jointure des bras & du milieu des doigts; de *condulos*.

Condiloïde, qui ressemble à une jointure ; de *condulos*, jointure, & *eidos*, figure.

Condilome, tubercule qui s'éleve dans les plis du siége & de la matrice ; de *condulos*, jointure, bosse.

Cophose, surdité ; de *cophos*, sourd.

Coracoïde, qui ressemble au bec d'un corbeau, apophyse de l'omoplate ; de *corax*, corbeau, & *eidos*, figure.

Coracohyoïdien, muscle de l'os hyoide ; de *corax*, corbeau, & *huoeides*, l'os hyoide : il naît de l'apophyse coracoïde, & s'insére dans l'hyoide.

Caracoïdien, muscle du bras qui vient de l'apophyse coracoide, & s'insére dans l'hyoide.

Caracoïdien, muscle du bras qui vient de l'apophyse coracoide.

Coroïde, l'uvée, tunique des yeux, ainsi nommée, de ce qu'elle est entre-lacée de veines comme le chorion ; de *chorios*, & *eidos*, figure.

Circosele, hernie variqueuse, de *kirsos*, varice, & *kele*, hernie.

Cistiques, artéres du foye ; veine de la vessicule du fiel ; de *custis*, petit coffre.

Clinoïde, apophyse de l'os sphénoide, qui ressemble aux pieds d'un petit lit ; de *cline*, lit, & *eidos*, figure.

Clitoris, la nymphe de la matrice ; de *cleio*, fermer.

Clystere, lavement ; de *cludso*, laver.

Coccyx, os de l'extrémité de l'épine ; de *cocucs*, coucou.

Coroné, espéce d'apophyse où l'os aboutit en pointe ; de *corone*, sommet, pointe.

Cotiloïdes, cavitez de l'ischion ; de *cotule*, nom d'une ancienne mesure, & *eidos*, figure.

Crane, tête ou casque osseux qui couvre le cerveau ; de *cranon*, tête.

Cremaster, muscle érecteur ; de *cremao*, suspendre.

Cricoaritenoïdien, muscle qui naît du cricoide, & va se rendre au cartilage arytenoide ; de *circos*, cercle, & *arutainoeides*.

Cricoïde, qui a la forme annulaire ; cartilage du larynx ; de *circos*, anneau, & *eidos*, figure.

Cricothyroïdien, muscle qui sort du cricoide, & va s'insérer à la partie inférieure du thyroide ; de *circos*, cercle, & *thureoeides*, cartillage,

Crise, accès violent, qui change la maladie ou en bien ou en mal; de *crino*, juger.

Crithe, tubercule de la paupiere; de *crithe*, orge, aux grains duquel il ressemble.

Crotaphite, muscle de la machoire; de *crotaphos*, tempe.

Chrystallin, humeur de l'œil, ferme, claire, & pure comme crystal, qui est le principal organe de la vûë; de *crustallos*, crystal.

Cuboide, os du pied qui a la forme d'un cube ou dez; de *cubos*, cube, dez, & *eîdos*, figure.

Cystiques, veines & arteres; de *custis*, petit coffret.

D

DARTOS, muscle cutané; de *deiro* écorcher.

Deltoide, muscle qui a la figure du delta, 4e lettre des Grecs; de Δ, & *eidos*, figure: c'est celui qui est sur l'épaule, qui se nomme aussi épomis.

Deuteropatique, maladie qui blesse la partie attaquée, comme daus un second moment; de *deuteros*, second, & *pathos*, accident.

Diacopé, fracture du crâne, qui fait à l'os une entamure profonde; de *dia*, çà & là; & *copto*, couper.

Diachalasis, playe du crâne qui écarte les sutures; de *dia*, qui marque séparation, & *chalao*, relâcher, ouvrir.

Diakinema, espéce de luxation où les parties par un mouvement contraire, se portent de deux côtez; de *dia*, & *kineo*, remuer.

Diærese, opération qui sépare les parties qui sont contenuës contre nature; du même *dia aeireo*, ôter.

Diagnostiques, signes qui font juger de l'état present du malade; de *dia*, par, & *genisco*, connoître.

Diapasme, poudre qu'on jette sur la playe; de *dia*, çà & là, & *passo*, épancher.

Diapedese, quand le sang passe au travers des tuniques des vaisseaux; de *dia*, au travers, & *pedao*, sourdre.

Diaphoretique, qui porte dehors, qui fait sortir; du même *dia*, & *phoreo*, porter.

Diaphragme, le pannicule qui sépare les visceres; de *dia*, & *phratto*, fermer.

Diaplasis, opération nécessaire dans les fractures; de *dia*, & *platto*, former.

Diarrhée,

Diarrhée, flux de ventre; de *dia*, outre, dehors, & *rheo*, couler.

Diarthrose, articulation dont le mouvement est manifeste; de *dia*, çà & là, & *arthron*, jointure.

Diastasis, espéce de luxation où les os se portent de deux côtez; de *dia*, qui marque séparation, & *istemi*, demeurer, se tenir.

Diastole, mouvement du cœur pour se dilater; de *dia*, çà & là, & *stello*, envoyer.

Dicephale, muscle qui a deux têtes; de *dis*, deux fois, & *cephale*, tête.

Didimes, ou jumeaux, les testicules; de *didumos*, jumeaux, parce qu'ils sont deux semblables.

Digastrique, muscle de la machoire qui a deux ventres; de *dis*, deux fois, & *gaster*, ventre.

Dioptra, le *speculum* de la matrice; de *dia*, au travers, & *optomai*, voir.

Diploé, matiere qui se trouve entre les deux tables du cerveau pour leur nourriture; de *diploos*, double.

Distichiasis, défaut des paupieres où il vient un double rang de poils; de *dis*, deux, & *stichos*, ordre, rangée.

Diuretique, qui emporte par les urines, remède qui les facilite; de *dia*, par, au travers, & *ouron*, urine.

Dogmatique, Chirurgie fondée sur les préceptes; de *dogma*; dogme, régle.

Dyscrasie, mauvais mélange; de *dus*, qui marque la difficulté & mauvaise disposition, & *crasis*, mélange.

Dysenterie, mauvaise disposition du corps; du même *dus*, & *enteron*, entrailles.

Dyspathie, mauvaise disposition du corps; du même *dus*, & *pathos*, disposition, accident.

Dyspepsie, difficulté de digérer, & mauvaise digestion; du même *dus*, & *pepto*, digérer.

Dyspnée, difficulté de respirer; du même *dus*, & *pneo*, souffler, respirer.

Dystocie, difficulte d'accoucher; du même *dus*, & *ticto*, accoucher.

Dysurie, difficulté des urines; du même *dus*, & *ouron*, urine.

E

ECBOLION; opération pour tirer le fœtus mort du sein de la mere; d'*echole*, extraction, d'*ec*, dehors, & *ballo*, jetter.

Eccopé, eſpéce d'entamure des parties molles, c'eſt auſſi une playe à la tête ; d'*ec*, de, & *copto*, couper.

Echymoſe, épanchement de ſang ſous la peau ; d'*ecchumoo*, répandre hors de ſon vaiſſeau quelque humeur. R. *chuo*, répandre.

Ecphyſe, le même qu'apophyſe ; de *ec*, & *phuo*, ſortir, naître.

Ecthymates, petites échauboüillures qui ſortent tout-d'un-coup hors de la peau ; d'*ec*, dehors, & *thuo*, courir.

Ectropion, défaut de la paupiere inférieure qui ſe renverſe ; d'*ec*, de, dehors, & *trepo*, tourner, renverſer.

Elephantie, eſpéce de ladrerie ; du mot *elephas*, parce que la peau eſt alors comme celle de cet animal.

Elicoide, la tunique propre des teſticules, qui reſſemble à des feüilles de lierre ; d'*elix*, lierre, & *eidos*, figure.

Embrochation, médicament fait d'une liqueur qu'on laiſſe tomber goutte à goutte ; d'*en*, deſſus, & *brecho*, moüiller, arroſer.

Embryon, *embruon*, fœtus au ſein de la mere ; d'*en*, dedans, & *bruo*, croître.

Embryoulcie, l'extraction d'un enfant mort hors du ventre de ſa mere ; d'*embruon*, enfant, & *eleo*, tirer.

Emphyſemes, enflures cauſées par des vents ; d'*en*, dedans, & *phuſao*, ſouffler.

Empieſmes, changement de matiere en pus ; d'*en*, en, & *puon*, pus.

Emplatre, reméde ſolide & glutineux qu'on aplique ſur la partie malade, en frottant pour boucher les pores ; d'*en*, deſſus, & *platto*, boucher, former en maſſe.

Emproſthoton, qui eſt toûjours panché & comme tendu ſur le devant, ſans pouvoir ſe redreſſer ; d'*emproſthen*, en devant, & *teino*, tendre.

Empyrique, Chirurgie fondée ſur l'experience, d'*en*, dans, avec, & *peira*, expérience.

Enarthroſe, articulation d'une groſſe tête dans une cavité ; d'*en*, dedans, & *arthroo*, emboëter, ſe joindre, d'*arthron*, jointure.

Encanthis, abſcès au grand coin de l'œil ; d'*en*, dans, & *canthos*, coin.

Encope, opération qui conſiſte à couper un membre entier ; du même *en*, & *copo*, couper.

Endemique, maladie commune à un païs ; d'*en*, dans, & *demos*, peuple.

Enterocele, hernie, lorsque les intestins s'abattent dans les bourses : d'*enteron*, intestin, & *kele*, hernie.

Enteroepiplocele, hernie, lorsque les intestins & la coëffe du ventre s'abattent dans le scrotum ; d'*enteron*, entrailles, *epiploon*, coëffe du ventre, & *kele*, hernie.

Enteroepiplomphale, hernie du nombril, lorsque les boyaux & la coëffe du ventre y causent tumeur par leur descente ; d'*enteron*, intestin, *epiploon*, coëffe du ventre, *omphalos*, nombril,

Enteromphale, hernie du nombril, ou exomphale, lorsque les boyaux s'y jettent & y font tumeur ; d'*enteron*, intestin, & *omphalos*, nombril.

Enthemes, médicament qu'on aplique à une playe récente ; d'*en*, dedans, & *tithemi*, mettre.

Epagogue, opération pour raprocher les parties éloignées ; d'*épi*, vers, & *ago*, conduire.

Epidemique, maladie qui arrive en divers païs en même-tems ; d'*epidemein*, voyager, venant d'*epi*, vers, & *demos*, peuple.

Epiderme, surpeau ; d'*epi*, sur, & *derma*, peau, venant de *deiro*, échorcher.

Epidesmes, surbandes ; d'*epi*, dessus, & *deo*, lier, lier par-dessus.

Epididymes, ou parastates, petits corps ronds qui se replient sur les testicules ou didymes ; d'*epi*, sur, & *didumos*, jumeau.

Epigastre, partie du ventre ; d'*epi*, vers, & *gaster*, ventre : de ce mot vient Epigastriques, artéres & veines de cette partie, des mêmes mots.

Epigenese, propagation de la cause de la maladie ; d'*epi*, au-delà, & *geinomai*, être.

Epigenomenes, signes qui surviennent dans une maladie ; d'*epi*, vers, par-dessus, & *geinomai*, être.

Epiglotte, sur langue, cartilage ainsi nommé ; d'*epi*, dessus, & *glotta*, langue ou glotte.

Epilepsie, d'où Epileptique, mal caduc, convulsion périodique de tout le corps, avec perte des sens & de l'esprit, d'*epi*, sur, & *lambanesthai*, être pris.

Epinyctis, pustule en l'œil, qui tourmente le plus sur la nuit ; d'*epi*, vers, & *nucs*, *nuctos*, nuit.

Epiphore, chute de quelque humeur qui se porte sur l'œil ; d'*epi*, dessus, & *phero*, porter.

Epiphyse, éminence d'un os ; d'*epi*, dessus, & *phuo*, naître.

Epiplocelé, hernie, lorsque l'épiploon tombe dans les bourses par la rupture du péritione, d'*epiploon*, coëffe du ventre, & *kele*, hernie.

Epiplomphalé, hernie du nombril par la chute de l'épiploon, d'*epiploon*, & *omphalos*, nombril.

Epiploon, membrane graisseuse qui nage sur les boyaux, la coëffe du ventre ; d'*epi*, dessus, & *pleo*, naviger : de ce mot vient Epiploique, artére & veine de l'épiploon.

Epithemes, médicamens qu'on aplique sur les parties malades ; d'*epi*, sur, & *tithemi*, mettre.

Epomis, muscle deltoide qui est dessus l'omoplate, d'*epi*, dessus, & *omos*, épaule.

Epule, sur-croissance de chair en la gencive ; d'*epi*, sur, & *oulon*, gencive.

Epulotiques, remédes qui ont la force de faire cicatriser la playe ; d'*epi*, dessus, & *oule*, playe.

Erysipele, tumeur rouge qui vient aux jambes, & gagne sur le champ les parties voisines ; d'*eruo*, tirer, & *pelas*, ce qui est près.

Erytrhoide, tunique qui envelope, les épididymes, ainsi nommée à cause de sa rougeur ; d'*eruthros*, rouge, & *eidos*, figure.

Escharotiques, remédes qui ne brûlent pas seulement la peau, mais encore la chair ; desorte qu'ils font escarre ; d'*eschara*, foyer, croûte formée par le cautére.

Esquinancie, maladie en la gorge, qui empêche la respiration ; de *kuon*, chien, & *archo*, étrangler ; les chiens y sont sujets.

Ethmoide, os du crâne percé en façon de crible ; d'*ethmos*, crible, & *eidos*, figure.

Exarthrose, luxation des os qui se déplacent sans y avoir de fracture ; de *ec*, dehors, & *arthron*, jointure.

Exerese, opération qui retranche les corps étrangers ; d'*ec*, dehors, & *aireo*, ôter.

Exomphale, hernie du nombril, celui qui a le nombril en dehors ; d'*ec*, dehors ; & *omphalos*, nombril.

Ex*ophtalme*, celui à qui les yeux sortent hors de la tête ; d'*ec*, dehors, & *ophthalmos*, œil.

Eostose, nœud, toute éminence d'os contre nature, qui le fait saillir hors de sa place ; d'*ec*, dehors & *osteon*, os.

F

FLOGOSE, inflammation qui ne cause qu'une rougeur à la peau sans tumeur ; de *phlego*, brûler.

G

GALACTOSE, la formation du lait ; de *gala, ctos*, lait.

Ganglion, retrecissement de nerf qui corrompt sa figure naturelle ; de *gagglion*, ce mot est tout grec.

Gangrene, mortification de quelques parties ; ce mot est tout grec, *gaggraina*, comme de *grao*, manger.

Gastrepiploique, artére & veine du ventre & de l'épiploon ; de *gaster*, ventre, & *epiploon*, coëffe du ventre.

Gastrique, artére & veine du ventre ; de *gaster*, ventre.

Gastroraphie, couture qu'on fait au ventre, quand il est blessé ; de *gaster*, ventre, & *rhapto*, coudre.

Genyoglosse, muscle de la langue, qui vient du menton s'insérer à la langue ; de *genus*, menton, & *glossa*, langue.

Genyohyoidien, muscle sortant de la partie interne du menton pour s'insérer dans l'os hyoïde ; de *genus*, menton, & *huoiedes*, l'os hyoïde.

Ginglimes, articulation de deux os qui s'emboëtent l'un dans l'autre ; de *gigglumos*, gond d'une porte.

Glenes, les prunelles des yeux ; de *glene*, prunelles : ils marquent encore les cavitez moyennes & d'une profondeur médiocre où se reçoit la tête d'un os.

Glenoides, cavité de l'omoplate qui reçoit la tête de l'humerus ; de *glene*, le même, & *eidos*, figure.

Glossocome, instrument de Chirurgie pour remettre une cuisse ou jambe rompuë ; de *glossa*, langue, & *comein*, avoir soin : ce mot est dit par allusion à l'usage des Anciens, qui nommoient ainsi le coffret où l'on conservoit les languettes des flutes.

Glotte ou languette, cartilage du larinx ; de *glossa*, glotte ou langue.

Gomphose, articulation d'un os qui entre dans un autre comme un clou ; de *gomphos*, coin, clou.

Gonorrhée, flux de la semence ; de *gonos*, semence, & *rheo*, couler.

Graphioide, qui est fait en forme de stilet ; de *graphion*, stilet, & *eidos*, figure.

H

HÆmatose, deuxiéme coction, qui change le chyle en sang ; d'*haimatoo*, former le sang, d'*haima*, sang.

Hemorrhagie, perte de sang, lorsque les vaisseaux sont rompus ; d'*haima*, sang, & *rhegnumi*, rompre.

Hemorrhoides, maladie où le sang fluë ; de *haima*, sang, & *rheo*, couler.

Hemorrhoidales, veines & artéres du rectum & du mésentere ; des mêmes mots.

Harmonie, articulation où les os sont joints par une simple ligne ; de *armonia*.

Hectique, fiévre qui s'attache aux parties solides ; d'*hexis*, habitude, parce qu'elle est fort enracinée : ce mot marque aussi celui que ce mal fait sécher & déperir.

Helix, le circuit extérieur de l'oreille ; de *helix*, tour, circuit, de *heileo*, tourner.

Helos, clou, tumeur dure & blanche qui ressemble à la tête d'un clou, qui se dit en grec *helos*.

Hemeralopie, maladie des yeux qui fait qu'on ne voit guéres le jour ; d'*hémera*, *alaos*, louche & *optomai*, voir.

Hemicrane, d'où notre migraine, douleur de tête qu'on ne sent que d'un côté ; d'*hemisus*, demi, & *cranon*, crane, tête.

Hemiplegie, paralysie sur un côté du corps ; du même *hemisus*, demi, & *plege*, playe de *pletto*, fraper.

Hemitritæe, demi-tierce, lorsque la demi-tierce survient à la tierce ; d'*hemisus*, demi, & *tritoios*, troisiéme, qui vient le troisiéme jour.

Hepatique, bon pour le foye ; de *hepar*, foye.

Hermaphrodites, qui tient des deux sexes, ainsi nommez d'*hermes*, mercure, pour marquer le sexe masculin, & *aphrodite*, venus, pour le fémenin.

Herpes, dartres ambulantes ; d'*herpo*, ramper, se traîner en rampant.

Heterogenes, composez de parties non similaires ; d'*heteros*, autre, différent, & *genos*, race.

Homogenes, composez de parties similaires, qui sont les mêmes ; d'*homos*, le même, & *genos*, race.

Hydatide, pustules pleines d'eau qui viennent audedans du corps ; d'*hudor*, *atos*, eau : c'est aussi une maladie des yeux dans les enfans.

Hydragogues, qui conduisent & chassent les eaux ; d'*hudor*, eau, & *ago*, conduire, pousser.

Hydrocele, hernie aqueuse dans les membranes qui environnent les testicules; d *hudor*, eau, & *kele*, hernie.

Hydrocephale, tumeur aqueuse qui fait enfler la tête outre mesure ; d'*hudor*, eau, & *kephale* tête.

Hydroenterocele, hernie compliquée, lorsqu'il se jette des eaux dans les bourses avec l'intestin ; d'*hudor*, eau, *enteron*, entrailles, & *kele* hernie.

Hydromphale, tumeur du nombril où il s'amasse beaucoup d'eau ; d'*hudor*, eau, & *omphalos*, nombril.

Hidropisie, tumeur contre nature qui s'augmente en buvant ; d'*hudor*, eau, & *pino* boire.

Hydrophobie, maladie en laquelle celui qui a été mordu d'un chien enragé, craint l'eau, d'*hudor*, eau, & *phobos* crainte.

Hydropneumatocele, hernie aqueuse & venteuse, d'*hudor*, eau, *pneuma*, vent, & *kele* hernie.

Hydrosarcocele, hernie aqueuse & charnuë ; d'*hudor*, eau, *sarcs*, chair, & *kele* hernie.

Hydrotique, remède qui fait sortir les eaux par les sueurs, un sudorifique ; d'*hudor* eau.

Hymen, ce mot est tout grec ; *humen*, membrane du cerveau qui le couvre au-dehors.

Hyoide, os de la langue, dont les deux cornes font la figure d'un υ grec ; d'υ, lettre grecque, & *eidos*, figure.

Hyothyroidiens, muscles du larinx, qui viennent de l'os hyoïde s'inserer dans le thyoide ; d'*huoeides*, & *thureoeides*.

Hypsiloide, le même d'*hupsilon*, & *eidos*, figure.

Hyperbato, nœuds qui passent les uns sur les autres, espece de bandage; d'*huper*, dessus, & *baino*, marcher.

Hypersarcosse, excroissance de chair ; d'*huper*, dessus, & *sarcs* chair.

Hypochimes, suffusion du sang, épanchement d'humeurs ; d'*hupo*, dessous, & *chuo*, fendre, répandre.

Hypocondres, les visceres qui sont sous les cartilages des côtes fausses ; d'*hupo*, dessous, & *chondros*, cartilage,

Hypodesmes, sou-bandes; d'*hupo*, dessous, & *deo* lier, lier par dessous.

Hypogaste, la partie du ventre depuis le nombril jusqu'en bas; d'*hupo*. dessous, & *gaster* ventre.

Hypogastriques, artéres & veines; des mêmes mots.

Hypoglottides, petites tumeurs sous la langue; d'*hupo*, dessous, & *glotta* langue.

Hyponeme, ulcére qui fait plusieurs cavitez sous la peau; d'*hupo* dessous, & *nemo*, paître, manger.

Hypopuon, amas de bouë sous la cornée; d'*hupo*, dessous, & *puon* pus.

Hyposarca, hydropisie qui est sous les chairs; d'*hupo*, dessous, & *sarcs* chair.

Hypospadias, celui qui n'a pas le halanus percé droit, mais par dessous; d'*hupo*, & *spadso* percer.

Hypophagme, contusion en l'œil où le sang s'amasse sous la peau; d'*hupo*, & *spadso*, égorger.

Hypospatisme, operation pratiquée à la tête avec la spatule; d'*hupo*, dessous, & *spathe*, spatule.

Hypospondyle, l'os sacrum qui est au-dessous des vertébres; d'*hupo*, dessous, & *spondulos*, vertebre.

Hypothenar, partie de la main depuis l'index jusqu'au petit doigt; d'*hupo*. dessous, & *thenar*, la partie charnuë de la main qui est sous le poulce.

Hysteriques, médicamens bons pour les maux de la matrice; d'*hustero*, matrice, venant d'*husteros*, dernier, parce qu'elle est le dernier des visceres.

Hysterotomotocie, l'operation césarienne pour tirer l'enfant en coupant la matrice qui le referme; d'*hustera*, matrice, *tome*, direction, & *tocos* enfantement.

I

I*Diopathique*, défaut affecté originairement à la partie qui souffre; d'*idios*, propre, & *pathos*, indisposition.

Ileon, le troisiéme intestin grêle; d'*eileo*, tourner, à cause de ses circonvolutions.

Ischion, la hanche ou le ligament par lequel la cuisse est attachée à la boëte des hanches; ce mot est tout grec, *ischion*, & vient d'*ischo*, soûtenir, parce qu'il soûtient tout le corps.

L

LABYRINTHE, concavité de l'oreille. ainsi nommée à cause de ses contours ; de *laburinthos*, le fameux ouvrage de Dédale, où le chemin se confondoit par mille détours.

Lagophtalmie, maladie des yeux qui sont ouverts même en dormant comme aux liévres ; de *lagos*, liévre, & *ophtalmos*, œil.

Lambdoide, suture du derriere de la tête qui a la forme du Λ ; de lambda, & *eidos*, figure.

Laryngotomie, incision des cartilages du larynx ; de *larugx*, & *temno*, couper.

Larynx, l'orifice superieur de la trachée artere ; de *larugx*.

Leucoma, tache blanche dans la cornée de l'œil ; de *lencos*, blanc.

Leucophlegmatie, pituite blanche répanduë par tout le corps ; de *leucos*, blanc, & *phlegma*, pituite.

Lepidoides, sutures de l'os petreux faites en forme d'écaille ; de *lepis*, écaille, & *eidos*, figure.

Letargie, maladie qui cause avec la fiévre, un oubli & une envie de dormir presque invincible ; de *lethe*, oubli, & *argos*, paresseux.

Lienterie, flux de ventre provenant d'indigestion ; de *leios*, poli, glissant, & *enteron*, intestin, parce que les intestins laissent glisser le chyle.

Lipothimie, syncope passagere qui cause défaillance ; de *leipo*, laisser, & *thumos*, esprit, cœur.

Lithiasis, formation de la pierre dans la vessie ; de *lithos*, pierre.

Lithoides, les os des tempes, dits petreux ; de *lithos*, pierre, *eidos*, figure.

Lithòtomie, operation pour tirer la pierre ; de *lithos*, pierre, & *temno*, couper.

Lobes, les bouts charnus des oreilles, les parties pendantes du foye & des poulmons ; de *lobos*.

Lophia, premiere vertébre du dos plus élevée que les autres ; de *lophos*, aigrette d'un casque, sommet d'une montagne.

Lordosis, défaut des vertébres qui sont tournées en dedans, ensorte qu'on panche sur le devant ; de *lordos*, courbe.

M

MADAROSE, la chute du poil des paupieres ; de *madaros*, chauve.

Malagme, remédes pour amollir les parties dures, de *malatto*, amollir.

Marasme, séchcresse & consomption de tout le corps, de *maraino*, sécher : c'est une suite d'une fiévre hectique parfaite.

Masseter, muscle de la machoire qui sert à macher, de *maßao*, macher.

Mastoide, apophyse des os pétreux, qui a la forme d'un mammelon ; de *mastos*, mammelle, & *eidos*, figure.

Melancholie, transport d'esprit provenant de bile noire ; de *melas*, noir, & *chole*, bile.

Melanogogue, remede pour la bile noire ; de *melas*, noir, & *ago*, conduire, chasser.

Meliceris, abscès dont le pus est semblable à du miel ; de *meli*, miel, & *kerion*, rayon du miel.

Melon, espéce de chute de l'œil qui forme l'aparence d'une pomme ; de *melea*, pommier.

Meninges, membranes, sur tout celles du cerveau ; de *menigx*.

Meningophilax, instrument dont on se sert pour élever l'os, ensorte qu'il ne presse point la membrane : le gardien de la membrane ; du même *menigx*, & *phulatto*, garder.

Mesaraiques, les intestins grêles ; de *mesos*, milieu, & *araios*, délié.

Mesentere, membrane située au milieu des intestins ; de *mesos*, milieu, & *enteron*, intestin : de ce mot vient Mesenterique, veine du mésentere.

Mesocolon, ligament qui joint le colon aux lombes ; de *mesos*, au milieu, & *colon*, gros intestin.

Metacarpe, la paume, partie de la main qui est entre le poignet & les doigts ; de *meta*, après, & *carpos*, poignet.

Metacondyle, le plus haut des trois osselets des doigts qui suit celui du milieu qui est apellé condile ; de *meta*, après, & *condulo*, condile.

Metaphrenon, la partie du dos qui est près du diaphragme ; de *meta*, après, & *phrenes*, esprit.

Metatarse, avant-pied ; de *meta*, après, & *tarsos*, tarse,

Methodique, espéce de Chirurgie fondée sur la raison & l'expérience ; c'est-à-dire, spéculative & pratique ; de *meta*, avec, & *hodos*, chemin.

Milohyoidien, muscle de l'os hyoide, qui de la machoire inferieure va s'insérer à la base de l'os hyoide ; de *mule*, meule, les dents molaires, & *huoeides*, l'os hyoide.

Myrmecle, verruë douloureuse qui pique comme le petit aiguillon de la fourmi ; de *murmex*, fourmi.

Myocephale, maladie des yeux qui ne voyent tous les objets que petits comme mouches ; de *muia*, mouche, & *kephale*, tête.

Myologie, traité des muscles ; de *mus*, souris, muscles, & *lego*, parler.

N

NARCOTIQUE, qui a la force d'assoupir & d'engourdir ; de *narke*, engourdissement.

Nausée, envie de vomir ; de *nautia*, venant de *naus*, vaisseau, parce que ce mal attaque presque toujours ceux qui vont sur mer.

Nephelion, exulceration superficielle au noir de l'œil, qui forme devant lui comme une nuée ; de *nephele*, nuée.

Nephrite, premiere vertébre des lombes, à côté de laquelle les reins sont couchez : de *nephros*, rein ; de ce mot vient Néphritique, colique ou douleur de reins : de plus, médicament bon pour les douleurs des reins.

Neurologie, traité ou discours des nerfs ; *neuron*, nerf, & *lego*, parler.

Neurotomie, incision des nerfs ; du même *neuron*, & *temno*, couper.

Nyctalopie, défaut des yeux qui ne peuvent voir de nuit ; de *nux*, nuit, *alaos*, louche, & *optomai*, voir.

Nymphotomie, amputation des nymphes, qui sont des allonges charnuës aux parties honteuses de la femme ; de *numphe*, & *temno*, couper.

O

ODONTOIDE, épiphyse du col qui a la figure d'une dent ; d'*odous*, dent, & *eidos*, figure.

Oedeme, toute sorte de tumeur, d'*oideo*, être enflé.

Oesophage, canal, qui conduit ce qu'on mange, de la bouche en l'estomach ; d'*oiso*, porter, & *phagomai*, manger.

Olecrane, derriere de l'apophyse du coude; de *olene*, coude, & *cranon* tête.

Omiose, troisiéme coction qui convertit le sang en notre propre substance; d'*omos*, le même, d'où *omioo*, rendre le même.

Omoplatte, os qui forme l'épaule; d'*omos*, épaule, & *platus*, large, à cause de sa largeur.

Oncotomie, incision pour ouvrir quelque tumeur que ce soit; de *ogcos*, tumeur, & *temno*, couper.

Onix, l'ongle, c'est aussi une maladie de l'œil, lorsqu'il y a du pus sous la cornée en forme d'ongle, qui se dit en grec *onux*.

Ophtalmie, abscès qui vient à l'œil, qui se nomme en grec *ophtalmos*.

Ophtalmiques, nerfs du cerveau qui se rendent à l'œil; de *ophtalhmos*, œil.

Opisthothenar, la partie extérieure de la paulme de la main; de *opisthen*, derriere, & *thenar*, la paulme de la main.

Opisthotone, convulsion de l'épine en la partie postérieure; c'est-à-dire en bosse; d'*opisthen*, derriere, & *teino*, tendre.

Optique, nerf qui sert à la vûë; d'*optomai*, voir.

Organiques, parties qui servent d'instrument à quelque action; d'*organum*, instrument; ce sont aussi les maladies qui viennent du changement de situation propre à chaque partie.

Orthopnée, maladie où l'on ne peut respirer que quand le col est droit; d'*orthos*, droit, & *pneo*, respirer.

Osteologie, discours sur les os; d'*osteon*, os, & de *lego*, parler.

Ouraque, vaisseau du nombril d'ouron, urine, & *echo*, contenir.

Ozene, un ulcere puant qui vient dans le nez; *odso*, sentir mauvais.

P

PANACE'E, reméde bon pour guérir tous maux; de *pas*, tout, & *aikeestai*, guérir.

Pancreas, corps glanduleux situé au milieu du mesentere; de *pas*, tout, & *creas*, chair.

Pandemique, maladie qui attaque tout un païs, de *pas*, tout, & *demos*, peuple.

Paracentese, ponction que l'on fait auprès du nombril ; de *para*, auprès, & *kentheo*, piquer.

Paralisie, relâchement des nerfs, qui prive du mouvement & du sentiment ; de *paraluo*, relâcher.

Paraphimosis, défaut du prépucé, lorsqu'il est si retiré, qu'il ne couvre point le bout de la verge ; de *para*, contre, & *phimoo*, serrer, brider.

Paraplegie, apopléxie qui se jette d'un côté ; de *para*, aprochant, & *plege*, playe.

Parathrase, espéce de luxation où l'os n'est pas tout-à-fait déplacé, quoiqu'il ne soit pas justement où il devroit être ; de *para*, aprochant, & *arthron*, jointure.

Parastrates, petits corps ronds situez auprès des parties ; de *para*, auprès, & *istemi*, être.

Parasinanchie, tumeur extérieure avec rougeur des muscles de la gorge ; de *para*, & *sunagke*.

Parenchime, la propre substance de chaque viscere ; de *para*, auprès, *en*, dedans, & *chumos*, suc, de *chuo*, verser.

Paradontides, tumeurs qui viennent aux gencives, de *para*, auprès, & *odous*, dent.

Paranochie, mal qui vient auprés des ongles ; de *para* auprès, & *onux*, ongle.

Parotides, tumeurs qui viennent près des oreilles ; de *para*, auprès, & *ota*, les oreilles.

Paroxisme, accès, nouvelle irritation de la maladie ; de *para*, fort, beaucoup, & *oxuno*, aigrir, irriter.

Parule, tumeur avec inflammation à l'entour de la gencive ; de *para*, auprès, & *oulon*, gencive.

Pathetiques, nerfs du cerveau qui font les mouvemens passionnez ; de *pathos*, accident, passion.

Pathognomoniques, signes qui font juger de la nature de la maladie ; de *pathos*, accident, & *gnomon*, regle pour connoître.

Pathologie, Traité des passions & accidens ; de *pothos*, passion, & *lego*, parler.

Periærese, entamure qui se fait autour d'un abscès ; de *peri*, autour, & *harieo*, ôter, retrancher.

Pericarde, peau qui envelope le cœur ; de *peri*, autour, & *cardia*, cœur.

Pericrane, membrane qui entoure la tête ; du même *peri*, & *cranon*, tête.

Perinée, l'espace qui se trouve entre les parties de l'un & l'autre sexe, & le siége; de *peri*, autour, & *ina* la verge.

Periodique, qui revient par un même interval, & un même mouvement; de *peri*, autour, & *hodos*, chemin.

Perioste, membrane qui enveloppe l'os; de *peri*, autour, & *osteon*, os.

Peripneumonie, apostéme qui vient autour des poulmons; de *peri*, autour, & *pneumon*, poulmon.

Peristythisme, opération ancienne dans laquelle on rasoit tout à l'entour de la tête, à la maniere des Scythes, de *peri*, autour, & *scuthidso*, imiter les Scythes.

Perystaphilin, muscle de la luette; de *peri*, autour, & *staphule*, grappe de raisin, l'uvée, ou luette.

Peristaltiques, mouvement des intestins de bas en haut; de *peri*, & *stello*, comprimer à l'entour, de de tout côté.

Peritoine, membrane qui renferme les visceres du bas-ventre; de *peri*, autour, & *teino*, tendre.

Peroné, le petit focile, le petit os de la jambe situé en dehors; de *peroné*, agraffe.

Peronoide, suture fibulaire, à la façon d'une boucle qui serre quelque chose; du même *perone*, agraffe.

Phagedene, ulcére qui ronge jusqu'aux os; de *phagon ai*, manger, d'où *phagedaina*.

Phalange, ordre des doigts de la main, de *phalagx*, armée rangée en bataille.

Phalangosis, maladie des yeux, lorsque les cils sont tournez en dedans & les piquent, comme un bataillon qui présente la pointe de ses armes; du même *phalagx*, armée rangée en bataille.

Pharyngothyroidien, muscle du larynx, qui vient de l'os thyroïde, & passe par le pharynx; de *pharugx*, gosier, & *thureoeides*, l'os thyroïde.

Pharynx, l'orifice de l'œsophage, de *pharugx*.

Phlebotomie, ouvertures artificielles des veines; de *phleps*, veine, & *temno*, couper.

Phlegmagogues, remedes qui chassent la pituite; de *phlegma*, pituite, & *ago*, conduire, pousser.

Phlegmon, tumeur rouge & enflamée; de *phlego*, brûler.

Phlyctenes, espece de pustules ou élevures de la peau, comme celles qui viennent aux brûlures ; de *phluo*, boüillir.

Phygeton, espece de tumeur qui vient aux glandes des aines, dont l'inflammation vient de bile, de *pheugo*, fuir.

Phima, en general toute tumeur ou abscès ; en particulier l'inflammation qui vient aux parties glanduleuses, s'augmente, & supure promptement ; de *phuo*, naître, croître.

Phimosis, défaut du prépuce, qui serre tellement le bout de la verge, qu'il ne peut se découvrir ; de *phimos*, mords, bride, d'où *phimoo*, brider.

Phreniques, deux rameaux de la veine cave ascendante, qui se rendent au diaphragme pour lui porter sa nourriture ; de *phren*, esprit, parce qu'on regardoit autrefois le diaphragme comme le siége de l'ame.

Phthiriasis, maladie pediculaire ; de *phtheir*, poux.

Phthisie, d'où Phthisique, exténuation & amaigrissement, de *phthino*, corrompre, exténuer.

Phisiologie, explication des causes naturelles ; de *phusis*, nature, & *lego*, parler.

Pitiriase, la teigne ; de *pituron*, son de farine.

Plethore, abondance & replétion ; de *pletho*, être plein.

Pleuresie, mal & douleur de côté ; de *pleura*, côte.

Pneumonique, ou pulmonique, qui est attaqué du poulmon ; de *pneumon*, poulmon, de *pneo*, respirer.

Pneumatocele, hernie venteuse ; de *pneuma*, vent, & *kele*, hernie.

Podagre, la goutte aux pieds ; de *pous*, pied, & *agra*, capture.

Polimorphes, os du crâne, ainsi nommez à cause de la varieté de leurs formes ; de *polus*, beaucoup, & *morphe*, forme.

Polipe, chair superfluë qui se forme dans le nez ; de *polus* beaucoup, & *pous*, pied, à cause qu'il ressemble au polype, poisson qui a plusieurs pieds.

Pores, conduits & passages par lesquels se fait la transpiration ; de *poros*, passage, de *peiro* percer au travers.

Porocele, espece de hernie, lorsque la matiere de l'abscès s'endurcit à l'entour du scrotum, & y

forme comme un callus; de *poros*, callus, & *kele*, hernie.

Porose, lorsqu'il y a un callus en l'œil; du même *poros*, callus, d'où *poroo*, former callus

Procardion, la partie située sous les mammelles; de *pro*, devant, & *cardia*, cœur.

Procarpion, l'avant-poignet, de *pro*, devant, & *carpos*, poignet.

Procondile, le plus bas des osselets des doigts qui est avant celui du milieu qui s'apelle condile; de *pro* devant, & *condulos*, condile.

Prognostics, signes qui font connoître ce qui arrivera au malade; de *pro*, d'avance, & *ginosco*, connoître.

Proptosis, chute de toute partie qui sort de son emplacement; maladie particuliere des yeux, lorsque par l'inflammation ils se jettent hors de leur horbite; de *pro*, en devant, & *pitho*, tomber, cheoir.

Prosagogues, remédes ou bandages pour approcher les lévres d'une playe; de *pros*, vers, & *ago*, conduire.

Prostates, corps glanduleux apellez les petits testicules; de *pro*, avant, & *histemi*, être, demeurer.

Prothese, opération qui ajoute ce qui manque à la perfection des parties; de *pros*, de plus, & *tithemi*, mettre.

Prothese, le même; de *pro*, avant, de plus, & *tithemi*, mettre.

Protopathique, qui blesse d'abord la partie attaquée; de *protos*, premier, & *pathos*, accidens.

Psoas, muscle situé en la partie antérieure des lombes, ainsi nommé de *psao*, toucher, aprocher, parce qu'il est étendu sur les lombes.

Pterigion, aileron, nom de différentes maladies; de *pterux*, aîle.

Pterigoides, qui ont la forme d'une aîle; les deux apophyses de l'os phénoide; de *pterux*, aîle, & *eidos*, figure.

Pterigopharingiens, muscles qui viennent des apophyses pterigoides s'insérer au pharynx; de *pterugx*, aîle, & *pharugx*.

Ptosis, renversement de la paupiére supérieure en dedans; de *pipto*, tomber.

Pignotique, reméde qui condense & forme obstruction; de *pucnos*, épais.

pour gloubetour

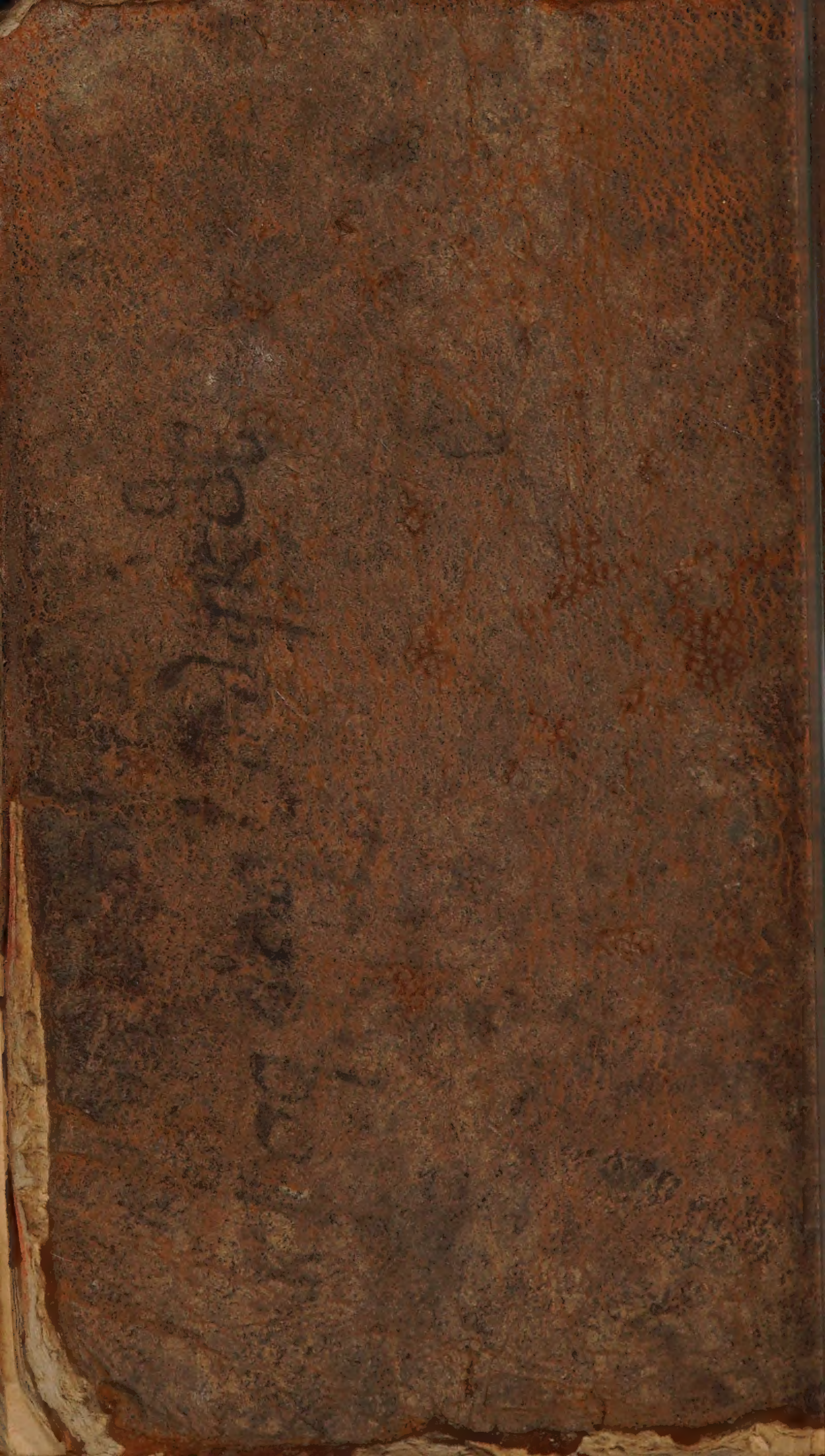
77

Carabin

Graduel fait

fait en 1608

Faict dans le





250960	49166	118

